

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Journal de médecine, chirurgie,  
pharmacie, etc.**

*1783, n° 60. - Paris : Didot le jeune, 1783.  
Cote : 90145, 1783, n° 60*



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé  
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90145x1783x60>

JOURNAL  
DE MÉDECINE,

CHIRURGIE,  
PHARMACIE,

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR  
FRÈRE DU ROI.



Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia  
confirmat. C. I. G. de Natur. Deor.

---

JUILLET 1783.

---

TOME LX.



A PARIS.

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-  
Libraire, quai des Augustins.

---

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1783.

EXTRAIT.\*

*DES SPÉCIFIQUES en médecine; par  
m. CASTELLIER, docteur en médecine,  
avocat au Parlement, médecin ordi-  
naire de S. A. S. monseigneur le duc  
d'Orléans, maire de la ville de Mon-  
targis, médecin des hôpitaux & des  
prisons de cette ville, employé pour les  
maladies épidémiques & épi-zootiques de  
la province, associé régnicole de la so-  
ciété royale de médecine de Paris,*

\* Par m. LEROUX DES TILLET.

Le second & dernier extrait des œuvres de m.  
Pouteau paroitra dans un des premiers cahiers.

A ij

4 **DES SPÉCIFIQUES**  
*associé correspondant de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, associé non résidant de la société royale d'agriculture d'Orléans, &c.*

Liberam profiteor medicinam, nec ab antiquis sum, nec à novis: utrosque ubi veritatem colunt, sequor; magni facio sæpius repetitam experientiam.  
KLEIN, *Præfat. lib. interp. chin.*

*A Paris, chez Didot, imprimeur de MONSIEUR, & libraire, quai des Augustins, 1783; avec approbation & privilege. In - 8°. de 163 pages.*

LES spécifiques ont fait de tout temps l'objet des desirs du peuple, & des recherches des gens à secrets. Plusieurs médecins très-recommandables ont cru à leur existence. Cette question importante: *Est-il, ou n'est-il pas de spécifiques?* méritoit d'être traitée. M. Gastellier s'en est occupé: un pareil travail convenoit à un médecin déjà connu si avantageusement dans la littérature médicale, & dont la pratique a prouvé les talents. Nous allons rendre compte de ce qu'il pense sur les spécifiques en médecine, sans prétendre porter nous-mêmes aucun jugement.

L'ouvrage que nous annonçons est divisé en deux parties: dans la première, l'auteur s'occupe à démontrer par le raisonnement qu'il ne peut exister de spéci-

fiques en médecine ; & dans la seconde il apporte des faits de pratique pour le prouver.

Dans tout son mémoire m. *Gastellier* réduit les autorités à leur juste valeur ; l'observation est son seul guide dans l'étude de la nature , & si-tôt qu'il cesse d'être appuyé par elle , il a recours à ce doute raisonnable qui ne permet pas de rien admettre qu'il ne soit prouvé , ni d'avancer rien sur la foi d'autrui.

L'introduction qui précède mérite aussi l'attention des lecteurs. Les idées , prises séparément , n'en sont point neuves , mais elles sont placées avec beaucoup de justesse , & vont parfaitement au but que l'auteur se propose. Dans cette introduction , m. *Gastellier* , avant de parler des spécifiques , développe ses idées sur les fonctions du corps humain , & sur la nature & l'action des médicaments en général. Selon lui , il est impossible de bien connoître l'économie animale dans l'état de santé , à plus forte raison dans l'état de maladie ; il est également impossible de bien connoître la nature des médicaments par des analyses chimiques , & de prouver que tel mixte a telle vertu. Mais quand ces connoissances seroient réellement acquises , comment apprécier cette différence d'agir d'une substance qui est traitée

par des agents chymiques, ou qui est décomposée dans le corps humain, puisque l'on n'a point d'idées précises sur la force & la vie particulière de chacun de nos organes; puisque l'on ignore comment nous assimilons les substances étrangères à notre propre substance, & puisque cette manière d'assimiler varie autant qu'il y a d'individus différents, & que le même individu se trouve dans des circonstances différentes; ce qui doit pareillement varier à l'infini l'action des médicaments sur nos humeurs, & les effets qui en résultent. L'observation qui seule pourroit éclairer, est quelquefois elle-même une autre source d'erreurs.

« L'observateur, dit M. *Castellier*, n'est-il pas le plus souvent prévenu d'une opinion qu'il s'attache à vérifier, à constater, plutôt qu'il ne cherche à connoître le vrai? Accorde-t-il dans ses observations ce qu'il faut aux circonstances, aux constitutions, à l'idiosyncrasie des malades sur lesquels il les fait? A-t-il toujours la confiance & la patience nécessaires pour ne rien décider sans connoissance de cause? Est-il toujours assez éclairé, assez attentif pour saisir le vrai & le distinguer du faux? A-t-il assez de sagacité pour juger la véritable action du remède, & la distinguer d'avec ce qui lui est étranger? A-t-il

assez de perspicacité pour juger toutes les constitutions physiques? Est-il toujours capable de discerner l'opération complète & libre d'un médicament, d'avec celle qui est altérée ou dérangée par des obstacles naturels? &c.»

Après avoir prouvé la difficulté de calculer l'effet d'un remède appliqué dans un seul cas, l'auteur fait voir combien est ridicule la confiance que l'on accorde aux remèdes destinés à détruire indistinctement tous les maux auxquels la nature humaine est sujette, remèdes administrés par des hommes de profession vile, & qui n'ont pas la moindre idée ni de la nature des maladies qu'ils prétendent guérir, ni de celle des substances qu'ils emploient.

«On entend communément, dit notre auteur, ou on doit entendre effectivement par *spécifique*, un remède qui est spécialement propre à une maladie particulière, qui a la propriété de la guérir, & qui ne guérit que celle-là, quoique cependant il puisse être de quelque utilité à d'autres. Le mercure, par exemple, est considéré comme spécifique par excellence dans les maladies vénériennes, & il est employé avec avantage dans les maladies psoriques, vermineuses, dans l'hydrophobie, &c.» Et plus loin : « En effet, un spécifique, dans le sens strict, est

## § DES SPÉCIFIQUES

un remède qui doit guérir la même maladie chez tous les individus, dans tous les temps, dans toutes les circonstances, & par tous les lieux». D'après cette définition, m. *Gastellier* pense qu'une simple négative suffiroit pour donner toute la solution à la question qui fait le sujet de son mémoire. Mais entrons avec lui dans les détails qui servent de preuve à son sentiment.

Dans la première partie, m. *Gastellier* commence par faire des réflexions générales sur les éléments & sur la formation des corps qui diffèrent tous en raison des principes qui entrent dans leur composition, en raison des proportions qui y sont observées, & même des accidents qui ont accompagné leur formation ou leur accroissement, d'où dépendent leur nature, leur forme, &c. ; enfin tout ce qui les constitue tel ou tel être, & tout ce qui leur communique leur action & leurs propriétés. Des règles d'une saine physique servent de base aux raisonnements de l'auteur, & ses exemples sont clairs & faciles à saisir. Il fait ensuite l'application de ces principes à l'organisation des animaux, dont il rappelle succinctement le développement dans la matrice, l'accroissement après la naissance, la réparation des pertes, enfin l'affoiblissement & la destruction

de l'animal, amenés par l'action des mêmes éléments qui servoient à le nourrir, à le fortifier & à le conserver. La variété des matieres élémentaires qui entrent dans la composition des animaux, la diversité des combinaisons de ces matieres élémentaires, leurs proportions diverses, leurs modifications, &c. apportent dans les individus de même genre & de même espèce des façons d'être, d'exister & d'agir infiniment diversifiées; c'est même de la disproportion de ces matieres que dépend, selon notre auteur, la constitution ou le *tempérament*, car si les aliments *entroient par poids, par mesure & en juste proportion dans la composition du corps, il en résulteroit cet état de parfaite santé, qui est presque un être de raison.* Explication différente de celle des physiologistes qui entendent par *tempérament* l'excès ou la prédominance de telle ou telle humeur.

Mais les tempéraments sont aussi variés que les figures, & m. *Gastellier* a raison de dire qu'il y a autant & peut-être plus de tempéraments différents qu'il n'y a d'individus, « parce qu'il arrive souvent qu'un homme change de tempérament depuis le premier jour de sa naissance jusqu'au dernier de sa vie, non-seulement à raison des différentes phases de l'âge, mais aussi à cause des maladies qu'il a pu es-

fuyez, du genre de travail auquel il s'est livré, &c. &c. ». Or ce qui convient à tel tempérament peut être très-préjudiciable à un autre, tout est relatif, tel air, tels aliments, & *à fortiori* tels remèdes sont bons & avantageux pour telle personne, & seront funestes pour telle autre.

D'après l'exposé de ces principes, applicables pour la plupart à l'homme en santé, on sent combien *m. Gastellier* a d'avantage, lorsqu'il considère l'homme malade, & lorsqu'il parle de l'usage des remèdes; car si à la variété qui existe dans le premier état (la santé) vous ajoutez celle qui se rencontre dans le deuxième (la maladie), si d'ailleurs vous pensez à l'ignorance qui existe sur la nature & les vertus des médicaments, sur leur manière d'agir & d'être assimilés, vous serez tenté de conclure d'avance avec lui, que la même maladie produisant des symptômes différents dans les individus, un même remède ne peut être admis pour tous. Mais n'anticipons point sur ce qu'il dit lui-même d'une manière si convaincante, & ne nous laissons point de suivre un auteur qui unit par-tout la plus grande méthode à la force des raisonnements.

Qu'un médecin ait égard à l'âge, au sexe, à la manière de vivre, aux climats, au physique du pays, au site du lieu, aux

faifons, à l'état de l'atmosphère, à l'usage des fix choses non naturelles, aux maladies antérieures, au vice des solides & des fluides, aux acrimonies particulières, &c. & qu'il juge, dit m. *Gastellier*, « si l'art lui fournit un remède qui puisse non-seulement convenir à la maladie, à la constitution individuelle du malade, mais qui puisse remplir à la fois les différentes indications qui se présentent; enfin s'adapter convenablement à toutes ces circonstances: un pareil remède répugne aux simples lumières de la raison. Pour qu'il y eût des spécifiques, ajoute-t-il, il faudroit d'une part que les principes qui entrent dans la composition des différents mixtes que l'on emploie comme remèdes fussent constamment les mêmes, toujours dans une juste proportion, dans tous les temps, dans tous les lieux; ce qui répugne à l'observation, &c. &c. De l'autre, il faudroit admettre chez tous les individus une homogénéité absolue dans les humeurs, il faudroit de plus que les principes qui les composent fussent isolés, purs & sans mélange d'aucun autre qui, en les altérant, décompose leur nature primordiale: or toutes ces conditions ne peuvent pas se supposer dans un être sensible, dans un corps organisé & vivant, &c. »

D'où m. *Gastellier* conclut 1°. qu'il n'y

## 12 DES SPÉCIFIQUES

a point de tempérament existant dans l'acception reçue par les physiologistes, mais que chaque être, chaque individu a son tempérament spécifique, une manière d'être qui lui est particulière, & qui n'est propre qu'à lui seul; 2°. qu'il n'y a point, & qu'il ne peut y avoir de spécifique dans le sens strict pour les maladies, que l'on peut tout au plus en admettre pour les individus.

M. *Gastellier*, dans la seconde partie de son ouvrage, se proposant de prouver, par l'expérience & l'observation, ce qu'il a avancé dans la première sur la non-existence des spécifiques, jette d'abord un coup-d'œil rapide sur la manière dont on a considéré les médicaments dans différents temps. Il rappelle qu'*Hippocrate* employoit peu de remèdes, & restoit dans l'inaction quand la nature sembloit se suffire à elle-même; il suit la progression de l'oubli qu'on a fait des préceptes d'*Hippocrate*, depuis ce père de la médecine jusqu'aux médecins Arabes qui ont porté au comble les égarements des polypharmques en admettant l'idée des antidotes & des spécifiques, & il blâme cette multiplicité de drogues qui entrent quelquefois dans la composition d'un seul remède: car si ces substances ont la même vertu, un petit nombre suffit, il ne faut alors

qu'en proportionner la dose aux circonstances; si elles ont des propriétés opposées, ces propriétés se combattent & se détruisent respectivement. Mais en adoptant en général la manière de voir de m. *Gastellier*, ne pourroit-on pas cependant dire qu'il résulte d'une combinaison quelconque un tout qui acquiert une vertu que n'avoit aucune des substances isolées qui entrent dans sa composition; ainsi, la thériaque produit des effets que l'on attendroit vainement de chacun des ingrédients qui la composent, pris séparément; ainsi l'ather n'a plus les qualités ni de l'esprit-de-vin, ni de l'acide qu'on a employé; mais c'est un nouvel être absolument différent des principes qui ont servi à le former.

M. *Gastellier* cite l'article de l'encyclopédie où m. le chevalier de *Jaucourt* donne la définition des spécifiques, & convient que *la vertu de tous les médicaments, même les plus usités, n'est jamais que relative, &c.* Nous n'avons donc garde d'imaginer, continue m. de *Jaucourt*, qu'il y ait des remèdes qui produisent toujours un effet salutaire dans tous les sujets; nous n'entendons par spécifique, comme nous l'avons déjà dit, que les remèdes connus, qui ont généralement une faculté particulière ou spéciale dans certaines

#### 14 DES SPÉCIFIQUES

*maladies.* M. Gastellier après avoir développé & fortifié le sentiment de m. de Jaucourt, s'éleve 1°. contre l'usage où l'on est de classer les médicaments dans les traités de matiere médicale, & il fait voir combien cette maniere est fautive, puisque tel remede n'a telle vertu, que relativement aux circonstances, & souvent peut devenir tour-a-tour irritant ou adoucissant : ainsi l'application de l'huile bouillante sur un tendon piqué, a fait cesser les convulsions qui étoient la suite de la piquure, sans que l'on soit en droit de conclure que ce moyen soit antispasmodique.

2°. Contre la méthode de classer les maladies, parce qu'il n'y a point de maladie simple, & qu'une dénomination particuliere ne doit point lui être accordée à l'exclusion d'une autre; idée qu'il développe d'une maniere satisfaisante.

Quand notre auteur a ainsi établi tous ses moyens plus ou moins péremptoires pour la cause qu'il défend, il revient aux spécifiques en médecine, dont il s'occupe essentiellement jusqu'à la fin de cette seconde partie. C'est alors qu'il examine en particulier plusieurs des médicamens qu'on regarde comme des spécifiques. Par exemple dans la diarrhée qui a pour cause une fluxion sur les entrailles, & qui est

produite par beaucoup de chaleur & d'irritation, ou quand le malade a les viscères du bas-ventre naturellement sensibles & délicats, la rhubarbe qui passe pour spécifique, dans la diarrhée, au lieu de procurer du soulagement, irrite le mal, augmente les accidents, par son astringence, &c. Le quinquina donné dans les fièvres intermittentes, loin de les guérir toutes comme spécifique, devient souvent la cause d'une plus grande intensité de la fièvre, & produit des suites très-dangereuses (1). L'opium, le mercure, les vermifuges étant examinés, perdent leurs qualités de spécifiques proprement dits. On fait voir les contradictions qui se trouvent dans l'opinion qu'on a de leurs vertus, relativement à la théorie qui est mal établie, & à l'expérience qui la dément. C'est encore avec bien plus d'avantage que *m. Gastellier* combat le préjugé qui a créé des spécifiques pour

---

(1) Cette remarque est confirmée par les observations des praticiens de plusieurs pays, & particulièrement des médecins de Paris. Depuis quelques années ils ont constamment remarqué que dans le plus grand nombre de fièvres intermittentes le quinquina n'avoit pas de succès, & faisoit au contraire naître des accidents plus à craindre que la maladie qu'on avoit voulu détruire.

## 16 DES SPÉCIFIQUES

certaines parties en particulier sous les dénominations pompeuses de céphaliques, pectoraux, hépatiques, &c. Qu'importe, dit-il à la fin de sa réfutation, qu'importe au praticien quel viscère est pris d'inflammation quant au plan curatif qu'il doit se tracer? Les boissons humectantes, relâchantes, les antiphlogistiques enfin, sont les remèdes qu'il doit également employer pour toutes les inflammations.

De là passant aux maladies, mais toujours relativement aux spécifiques, notre auteur porte ses recherches sur les affections nerveuses, la cachexie, les maladies du cerveau, & particulièrement l'apoplexie, la toux, &c. & il fait voir que toutes les maladies qui portent le même nom, diffèrent entr'elles par leur cause & par leurs effets; ainsi combien il est ridicule de proposer des spécifiques pour aucune d'elles.

Les antidotes préservatifs ou contre-poisons sont encore, selon lui, des remèdes fort équivoques. « Le meilleur ouvrage, dit-il, qui ait paru de nos jours sur les contre-poisons, est celui de *m. Navier*, & la plupart des moyens qu'il nous propose comme certains, comme des spécifiques qui ont passé au creuset de l'expérience, se trouvent, pour la majeure partie,

partie, détruits par des observations critiques & pratiques de M. *Majault* » (1). Pour détruire une dangereuse confiance aux spécifiques, m. G. donne un précis de plusieurs faits consignés dans son journal d'observations. Tous ces faits ont presque la même force pour prouver la non-existence des spécifiques ; mais nous nous contenterons d'en copier quelques-uns.

« En 1767, je fus appelé par une jeune femme d'une constitution sèche, qui avoit une ascite produite par un froid subit qui l'avoit saisie en lavant du linge à la rivière, ayant alors ses règles fort abondantes. Ces évacuations & celles des urines se supprimèrent à l'instant ; l'hydropisie se déclara en trois jours. On lui conseilla ainsi que cela se pratique en pareilles circonstances, les apéritifs majeurs & les diurétiques les plus chauds, qui, loin de coopérer à la curation de la maladie, ne firent qu'en augmenter les obstacles. La fièvre, les douleurs se mi-

(1) L'extrait de l'ouvrage de m. *Navier* se trouve dans le cahier d'août 1778. Dans cet extrait qui a précédé la publication du travail de m. *Majault*, les recherches & les observations critiques du savant médecin de Paris, sont pressenties & indiquées.

rent de la partie; ce fut alors qu'on m'appella. Je conseillai sur le champ les saignées du bras, ( il y en eut deux de faites ) les boissons humectantes & relâchantes , les vapeurs & fomentations émollientes; & en moins de dix jours toutes les sécrétions se sont rétablies dans l'ordre naturel, & la malade a guéri. Cette femme, qui se porte bien, a eu plusieurs enfans depuis cette époque ».

« Voilà une observation qui prouve de la manière la plus évidente, que les prétendus spécifiques contre les ascites, eussent été mortels dans celle-ci ».

« En 1773, M. *Séguier*, avocat-général du parlement, passant par cette ville, fut obligé de s'y arrêter à cause d'un vomissement continuel dont il étoit fatigué depuis cinq jours, à la suite d'un très-grand dîner. Rien ne passoit dans son estomac qu'il ne fût sur le champ restitué. Après l'avoir mûrement examiné, je jugeai qu'une forte indigestion étoit la cause de la maladie qui existoit alors, & que je caractérisai d'inflammatoire. En conséquence, je m'opposai très-vivement à ce qu'on fit usage d'émétique, & je déterminai le malade à un traitement anti-phlogistique, qui fut exécuté sur le champ; il fut saigné trois fois du bras; il a pris dix-sept bains, & pour toute boisson le

petit lait édulcoré avec le Syrop violat. L'aphorisme d'*Hippocrate* eût mal trouvé ici son application : *Vomitus*, vomitu curatur. La nature du sang, & l'effet aussi heureux que subit des moyens curatifs que j'ai mis en usage, en font la preuve ».

« En 1775, je fus appelé pour une dysenterie épidémique qui ravageoit huit à dix paroisses circonvoisines : elle avoit déjà fait les progrès les plus rapides sur quelques-unes, lorsque je m'y transportai pour la première fois. Je m'informai de tous les moyens curatifs qui avoient été mis en usage, & je vis que l'ipécacuanha employé sous différentes formes, même à la manière de *Pison*, le fimarouba, le verre d'antimoine ciré, & autres remèdes qui passent pour spécifiques dans cette maladie, avoient été employés infructueusement. Je m'aperçus, en réfléchissant sur le caractère de cette épidémie, & sur les moyens qu'on lui avoit opposés, qu'elle n'attaquoit que les malheureux, dont elle faisoit autant de victimes, & que les remèdes coopéroient, autant que la maladie, à en augmenter le nombre. Je dirigeai mes vues du côté des toniques, des cordiaux & des restaurants. Je fis part de ma manière de voir sur le génie de cette épi-

démie à m. l'Intendant qui me laissa le maître de me conduire conformément à mes vues : en conséquence , je fis distribuer du riz , de la viande pour faire du bouillon , & du vin ; je rejettai toute espèce de remèdes qui étoient devenus d'autant plus funestes aux malades , que leurs corps étoient déjà épuisés , & que leurs solides étoient incapables de la moindre action. Par ce plan de conduite , j'eus la satisfaction de sauver tous les malheureux qui furent confiés à mes soins. Ainsi voilà donc des aliments qui , par circonstance , sont devenus des spécifiques contre cette espèce de dysenterie. Il est bon d'observer que sur sept paroisses à qui je portai des secours , il y en eut quatre sur-tout où les diététiques réussissoient constamment , & que la méthode anti-phlogistique guérissoit ceux qui éprouvoient des symptômes inflammatoires ».

Pour résumer l'ouvrage de m. *Gastellier* on pourroit dire : Tant que les hommes ne seront pas tous organisés de la même manière , tant que leurs fonctions ne s'opéreront pas uniformément , tant que leurs passions , étant devenues les mêmes , ne produiront pas chez tous les mêmes effets , tant que la constitution physique , l'influence du climat , du sexe & de l'éducation , tant que le tempérament , quel-

que chose que l'on entende par ce mot, ne seront pas exactement semblables dans tous les individus; & , pour dire encore quelque chose de plus, tant que le même individu qui habite le même pays, qui vit constamment de la même manière, éprouvera des différences sensibles, mais incalculables, produites par l'âge, & par mille autres causes, tant physiques que morales, causes variées à l'infini, & qui font changer la disposition d'un jour, d'une heure à l'autre, on peut assurer qu'il n'y aura pas une seule maladie qui soit absolument & en tout la même; que par conséquent il n'y aura jamais de spécifiques dans le sens exact, c'est-à-dire, de remèdes qui conviennent à tous les individus dans toutes les maladies que l'on regarde comme étant de la même espèce, mais seulement des remèdes particuliers qui serviront à combattre avantageusement le plus grand nombre de maladies à-peu-près semblables, quand ces remèdes seront administrés par un médecin sage, instruit, & qu'un empirisme, quelquefois heureux, ne sauroit aveugler.



## OBSERVATION

*SUR un tænia ; par m. SIBLOT,  
médecin à Faucognay en Franche-  
Comté.*

LE 2 du mois de février dernier, je fus appelé chez le nommé *Mange* de la paroisse de Corravillers près de Faucognay, pour y voir une petite fille de l'âge de neuf ans, qui, depuis huit jours, avoit la tête, les bras & les jambes dans des agitations convulsives qui ne cessoient le jour ni la nuit. Elle conservoit sa présence d'esprit ; quand on la questionnoit, elle répondoit juste, mais avec une extrême difficulté à articuler. Elle marchoit d'une manière ridicule en traînant alternativement une de ses jambes après elle. Si on lui mettoit un verre dans la main pour boire, elle ne pouvoit le porter directement à sa bouche ; après différents mouvements irréguliers, si elle y parvenoit, elle avaloit avec la plus grande précipitation. Ses yeux étoient larmoyants & dans un mouvement continuël ; elle faisoit mille contorsions avec sa bouche ; sa respiration n'étoit point gênée, son pouls étoit petit, accéléré & irrégulier ; elle demandoit souvent à boire, & l'urine

qu'elle rendoit ressembloit à l'eau qu'elle buvoit ; elle avoit le ventre gros , & se plaignoit d'une douleur autour du nombril ; ses déjections étoient molles , glaireuses & avoient la couleur de l'argille ; enfin elle avoit le visage pâle , & étoit d'une maigreur extrême , quoique depuis plus de six mois elle fût tourmentée d'une faim que l'on ne pouvoit rassasier.

Les yeux larmoyants , la grande maigreur , la grosseur du ventre , la douleur autour de l'ombilic , & la nature des excréments , me firent soupçonner que cette maladie singulière avoit pour cause des vers dans les intestins. Déterminé par ces indications , je prescrivis pour le soir un lavement fait avec une décoction de figes grasses , & pour le lendemain un remède vermifuge composé de quatre onces d'une forte infusion d'helminthochorton , de deux onces d'huile de *Riccin* , & d'une once de syrop de fleurs de pêcher. Ce remède procura quatre selles qui entraînérent cinq vers de l'espece des lombricaires de différentes longueurs.

Les symptômes n'ayant point diminué , le lendemain je fis précéder le remède de la veille de quatre grains de mercure doux , mêlés avec douze grains de rhubarbe pulvérisée : la malade alla huit fois à la garderobe , & rendit à midi un tænia

de la longueur de cinq pieds & demi : ce ver me fut apporté le même jour. N'ayant pu trouver de différence entre son corps & ses extrémités, je ne crois pas qu'il ait été rendu entier. La portion qui m'a été remise est blanche, de forme aplatie comme un ruban, composée d'anneaux très-courts, & partagée dans son milieu par une veine rougeâtre.

A l'instant que ce tania fut expulsé, les agitations convulsives cessèrent, & dès ce moment la petite fille entra en convalescence. Je conseillai le vin de quinquina qui a si bien fortifié l'estomac & les intestins, qu'au bout de quinze jours de son usage, l'on a vu tout-à-la-fois le visage se colorer, & l'embonpoint revenir.

## M É M O I R E

*SUR l'électricité médicale, où l'on établit, par la raison & l'expérience, les avantages des commotions & des étincelles électriques dans le rhumatisme & la paralysie; par m. DE ROSIERS, médecin à la Réole.*

L'ÉLECTRICITÉ est bonne contre le rhumatisme & la paralysie, tout le monde en convient; mais l'on n'est pas également d'accord sur la méthode selon la-

quellé on doit l'employer. Les médecins & les phyficiens les plus savants sont partagés sur ce point; les uns prescrivent les commotions & les autres les rejettent, par la raison qu'elles ont eu des suites fâcheuses : mais ne s'y feroient-ils pas mépris ? n'auroit-on pas mis sur le compte des commotions, ainsi que sur celui des fortes & nombreuses étincelles, des accidents auxquels elles n'ont eu aucune part ? *Hoc post hoc , ergo propter hoc* , fausse conséquence qui n'est que trop commune.

Peut-être, nous dira-t-on, que les commotions, les fortes & nombreuses étincelles déplacent l'humeur morbifique ; tant mieux. N'est-ce pas en atténuant, en déplaçant l'humeur fixée sur une partie, qu'on la dissipe, qu'on la détruit, qu'on guérit ? Les frictions, les flagellations avec les orties, les diaphorétiques, les émétiques, les purgatifs agissent-ils autrement ? Si donc l'électricité n'agit en cela que comme les autres remèdes, qu'en a-t-on plus à redouter ?

Mais, ajoutera-t-on, l'humeur que l'électricité déplace peut se porter sur des parties plus intéressantes que celle qu'elle occupe ? J'en conviens : mais il faut alors, comme dans le traitement par les remèdes ordinaires, évacuer l'humeur atténuée,

la diriger , l'attirer vers l'émonctoire le plus propre à la recevoir & à l'expulser.

Nous avons tenu pendant des heures entières, soumise à l'électrification, la personne qui fait le sujet de l'observation que nous rapporterons bientôt : nous excitons en elle de fortes commotions, nous en tirons de vives & de nombreuses étincelles, sans qu'elle en fût fatiguée, ni qu'elle ait jamais ressenti la moindre douleur, tandis qu'on ne pouvoit lui remuer les bras ni les jambes sans la faire beaucoup souffrir. Quant à la poitrine, les commotions n'y portent guere, dans l'expérience de Leyde, que quand les électrifications sont fortes, du moins y faisoient-elles, chez notre malade, une impression moins vive que n'y faisoient la toux & l'éternement, même modérés; & malgré l'état de foiblesse où il se trouvoit réduit lors des expériences électriques, les commotions lui paroissoient si supportables qu'il demeura toujours persuadé *qu'elles n'avanceroient pas la mort à un agonisant* : ce sont ses termes (1).

---

(1) Cependant les expériences se faisoient avec une machine très-forte, le globe avoit un pied de diametre, & la roue, qui en avoit quatre, étoit tournée par deux hommes, au moyen de deux ma-

Ces raisons nous persuadent que les commotions & les fortes étincelles ne peuvent pas faire de mal, du moins en associant aux commotions les remèdes ou moyens appropriés aux circonstances : l'observation suivante prouve évidemment qu'elles peuvent faire beaucoup de bien.

Au retour d'une chasse pénible, il y a environ trente ans, sur le soir d'un beau jour d'été, *m. Christut*, un des notables de cette ville, se rend sur le bord d'un bassin d'eau d'autant plus fraîche, que des arbres touffus la garantissoient des ardeurs du soleil ; il se hâta de plonger dans le bain ses jambes fatiguées.

*M. Christut* n'avoit que trente ans, & jouissoit de cet état brillant qui ne rassure que trop la jeunesse. Sa santé avoit été tant de fois impunément exposée, qu'il croit que rien ne peut la déranger ; mais il est bientôt désabusé.

Dès le soir même il ressent les atteintes d'un des plus violents rhumatismes ; le mal fait des progrès si rapides, que cet homme qui, trois jours avant, étoit si lesté à la chasse, ne put plus se remuer :

---

nivelles, pour augmenter les électrisations. Cette expérience devoit bien, à ce qu'il nous semble, rassurer sur le compte des commotions, & persuader que les accidents imputés à l'électricité lui sont absolument étrangers.

pieds & mains lui refusent tout service, même pour ses plus pressants besoins.

Pendant quarante jours les douleurs sont continuelles ; ce n'est qu'à cette époque qu'elles perdent de leur intensité, & permettent quelque sommeil ; insensiblement les douleurs se calment, & l'appétit revient : dès ce moment le malade se croit guéri, mais c'est une erreur, il tarde peu à le reconnoître. A peine douze jours se sont passés dans ce calme trompeur, qu'on s'apperçoit que les bras & les jambes s'atrophient ; les pieds & les mains se déforment, & le malade, pour n'avoir plus de douleurs, n'en demeure pas moins perclus de tous ses membres : il en est véritablement paralysé, mais avec cette circonstance qu'il conserve encore tant de sensibilité dans les parties affectées, qu'on ne peut les lui remuer sans le faire souffrir. Nous lui parlons des succès obtenus par l'électricité, & nous l'exhortons d'en faire l'essai. L'espérance renaît, & le malade, après une année de souffrance, se soumet avec plaisir aux expériences électriques. Elles sont à peine commencées qu'il en ressent de bons effets : les succès étonnent tant ils sont rapides. En moins de quinze jours le malade a si bien recouvré le libre exercice de ses membres, qu'au seizième jour il nous renvoie notre ma-

chine, & dans toute la Réole il n'est personne qui n'attribue une guérison aussi prompte à la seule électricité.

Trente ans se sont écoulés sans que les douleurs du rhumatisme se soient jamais renouvelées : actuellement encore *m. Christut* est fort & se porte très-bien.

Tel est le précis fidele de la maladie, nous abrègerons davantage encore celle des procédés électriques qui en ont si promptement & si heureusement triomphé. Nous n'avons eu d'autre objet en rapportant cette observation, que celui de fournir, en faveur des commotions, une preuve prise de l'expérience : tout détail à cet égard seroit d'autant plus inutile, que tout le monde fait que les électrisations doivent être répétées, prolongées, selon l'intensité & l'opiniâtreté de la maladie (1) : pourquoi pas aussi, plus ou moins forcées ainsi que tout autre traitement ?

Nous nous bornerons donc à observer que nous avons suivi en général la mé-

---

(1) On voit dans une observation consignée dans le journal de méd. du mois de septembre 1778, pag. 236, qu'un paralytique a été électrisé deux heures chaque jour, excepté ceux de fête, l'espace de huit mois sans succès, du moins sensibles dans le premier mois : ils ne furent marqués que dans le cinquième mois, & rapides qu'au septième.

thode décrite par m. *de Sauvages* dans un mémoire qu'il a publié sur l'électricité médicinale; que pour obtenir même plus sûrement l'effet désiré, nous outre-passâmes les procédés prescrits par ce célèbre professeur. Les électrisations furent répétées, prolongées, forcées, & les commotions fréquemment & fortement excitées; non-seulement je dirigeai par la moëlle épiniere vers tous les nerfs qui en partent, conséquemment vers ceux des extrémités, le fluide électrique, en présentant à la nuque, selon la méthode dont je viens de parler, le bout renflé de la petite barre de fer, mais encore je tirai de très-fortes & nombreuses étincelles en différentes parties du corps; enfin je cherchai à exciter, à entretenir des torrents de matière électrique, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans tout le système nerveux, & à donner des secousses multipliées, à toutes les fibres musculaires, pour atténuer l'humeur fixée, la déplacer, & pour accélérer, rétablir le mouvement des humeurs: car on fait que l'électricité accélère le cours des liqueurs dans les tuyaux capillaires, comme l'a démontré aux yeux le savant professeur de Genève (m. *Jalabert*).

Si je rappelle ici que l'électricité naturelle est la même que l'électricité artifi-

moëlle, comme le prouvent les phénomènes électriques; si j'observe que l'expérience rapportée par m. *Bianchi* prouve que c'est au fluide électrique que sont dus la force & le mouvement qu'ont les muscles (1); que c'est au moyen des nerfs que les muscles reçoivent le mouvement & le sentiment, puisque l'un & l'autre cessent dans les muscles quand on a coupé ou comprimé les nerfs qui s'y distribuent; si je rappelle que les nerfs qui vont aux extrémités partent tous de la moëlle épinière; si je dis enfin, avec m. *de Thouri*, qu'y ayant deux électricités l'une vitrée, l'autre résineuse, l'une en plus, l'autre en moins, nous avons aussi pour conducteurs des nerfs en plus, des nerfs en moins, ceux-ci rapportant des muscles l'électricité que les autres y ont apportée, ce n'est que pour montrer que la méthode observée dans les expériences électriques auxquelles m. *Christut* a été soumis, est fondée sur des autorités, sur la raison & sur l'expérience.

---

(1) M. *Bianchi* rapporte qu'un chien auquel on a ôté, pour ainsi dire, la vie en enlevant une partie de son cerveau, s'est levé sur ses jambes, & a repris le mouvement lorsqu'on l'a électrisé, & qu'il est retombé dans l'engourdissement aussitôt qu'on a cessé de l'électriser.

## R É F L E X I O N S

*SUR la coagulation du lait, & sur l'engorgement des glandes; par m. LETUAE fils, médecin breveté du Roi, à Bayeux.*

LORSQUE le lait se coagule, les différents principes dont il est composé se désunissent & se séparent. ... D'où vient cette désunion lorsque le lait se coagule spontanément? D'où provient-elle lorsqu'elle se fait par le moyen d'un acide? Quels sont les principes qui réagissent les uns sur les autres pendant cette séparation? Tels sont les objets qu'il faut considérer avant de se faire une idée satisfaisante du mécanisme de la coagulation du lait.

Le lait contient une matière mucilagineuse, gélatineuse ou fromageuse; une partie huileuse ou butyreuse, & une partie séreuse servant de véhicule à un sel cristallisable, connu sous le nom de sel ou sucre de lait.

La partie fromageuse du lait est la partie nutritive par excellence; elle est dissoute dans la sérosité, & sert d'intermède pour retenir la partie huileuse suspendue & nageante dans la sérosité.

Tant

Tant que le lait ne subit aucune altération, ces trois parties restent combinées les unes avec les autres; mais par le simple repos cette liqueur ne tarde pas à se décomposer; la partie huileuse qui n'est, pour ainsi dire, qu'interposée, & qui est spécifiquement moins pesante, surnage la liqueur & forme ce qu'on nomme la crème. L'ascension de la crème une fois opérée, les autres parties ne tardent pas à se séparer par le développement de l'acide; la partie fromageuse alors se coagule, se dépose au fond du vase, & la sérosité, contenant en dissolution le sucre de lait, s'élève à la surface. Tels sont les changements qu'éprouve le lait abandonné à lui-même.

Le sel ou sucre de lait contenu dans la sérosité est un sel qui lui est essentiel, & qui n'est nullement le produit de l'art, mais bien le résultat des parties salines contenues dans les plantes dont les animaux se nourrissent; & je l'ai vu évidemment démontrer par le savant *Rouelle* dans les différents cours de chimie que j'ai suivis sous cet illustre professeur. Il faisoit évaporer le lait à feu nud, il réduisoit en cendre le résidu, & il en obtenoit un sel alkali fixe végétal. Il est à remarquer que le caractère sucré du sel de lait n'est que le produit d'une portion de mu-

cilagé auquel il est uni, & il est possible de lui enlever cette saveur; ce que nous a prouvé le même chymiste en dissolvant le sucre de lait successivement dans plusieurs eaux; &, procédant à de nouvelles cristallisations, pour lors il obtenoit un sel qui n'étoit plus sucré, & qui avoit tous les caracteres de l'alkali fixe végétal.

Après avoir examiné sommairement les différentes substances qui composent le lait, considérons ce que c'est qu'un acide pour tâcher de découvrir par quel mécanisme il agit sur le lait.

L'acide, dit *m. Macquer*, est une substance qui devrait être sous une forme concrète, s'il étoit possible de l'obtenir dégagée de toute humidité & de toute autre substance surabondante; il a beaucoup d'affinité avec l'eau & le phlogistique, &, dans la plupart de ses combinaisons, il a la propriété de dégager des vapeurs gazeuses.

Le phlogistique, combiné avec l'acide, dulcifie ce dernier, & la graisse en est le produit; de même que nous voyons évidemment que le sucre n'est autre chose que l'acide dulcifié par le phlogistique, & la chymie nous enseigne les moyens de retirer cet acide pur, en lui enlevant le phlogistique qui étoit combiné avec lui.

L'acide proprement dit, est donc un

principe dépourvu, plus ou moins, d'eau & de phlogistique, mais avide de les reprendre par-tout où il peut s'en saisir. De-là vient qu'un acide concentré, appliqué sur la peau, y occasionne une brûlure, laquelle ne provient que de ce que l'acide attire à lui, & se saisit du phlogistique & du principe aqueux de la partie sur laquelle il est appliqué, l'acide de la graisse restant alors à nud, occasionne des inflammations, des érysipeles, &c.

Voyons maintenant ce qui se passe lorsqu'on verse un acide sur le lait. On fait qu'il n'y a que la partie mucilagineuse qui se coagule, & cette coagulation se fait par flocons. On fait encore que le mucilage est une substance visqueuse, composée d'eau, de terre, de phlogistique, d'acide animal, & qu'il contient en outre, par excellence, le principe acide élastique que les différents sucs de l'économie animale s'approprient par leur qualité absorbante pour opérer la nutrition qui ne consiste que dans la décomposition & la recomposition de ce principe.

Nous avons établi que l'acide étoit très-avide d'eau, & que dans ses différentes combinaisons il avoit la propriété de dégager des vapeurs gazeuses. L'acide versé sur du lait doit donc commencer par s'emparer de l'eau contenue dans le muc-

lage, vu qu'il n'en existe point dans la partie butyreuse, & que la sérosité est saturée par l'espece de sel qu'elle contient. La partie mucilagineuse, privée du *latus* qui la rendoit soluble dans la sérosité, doit nécessairement se séparer & se précipiter sous une forme *floconeuse* qui a beaucoup d'analogie avec la matiere glutineuse du froment : aussi la partie fromageuse est-elle la partie la plus animalisée du lait, conséquemment la plus nutritive. Qu'on fasse la même expérience sur la bile, qu'on y verse de l'acide vitriolique, l'acide s'empare de l'eau & précipite une matiere floconeuse qui est la terre de la bile unie au phlogistique. La même chose arrivera si sur une solution muqueuse on verse de l'esprit-de-vin; par la même raison, il se fera alors un précipité *floconeux*.

Tous ces faits prouvent que le lait est une espece d'émulsion qui contient un principe mucilagineux qui ne fait que flotter dans un véhicule, sans y être intimement combiné, au moyen d'un *latus* aqueux; qu'aussi-tôt que ce *latus* lui est enlevé, soit spontanément par la fermentation qui y développe l'acide, soit artificiellement en y versant un acide qui l'absorbe, cette partie mucilagineuse, dépourvue du principe qui la rendoit soluble,

doit nécessairement se coaguler & se précipiter sous une forme *floconneuse*, laquelle ramassée & assaisonnée, forme des fromages différents selon la qualité du lait & la manière dont elle est préparée.

Jettons à présent un coup-d'œil sur ce qui se passe dans le corps humain lorsque l'acide prédominant ou simplement libre & dégagé se porte sur les liqueurs qu'il contient.

Il existe dans les fluides animaux une matière mucilagineuse qui, comme dans le lait, sert de *latus* pour tenir en dissolution tous les principes qui leur sont propres, & qui sont susceptibles de se séparer. Il s'ensuit que toutes les fois que l'acide sera à nud, il réagira sur les substances avec lesquelles il a le plus d'affinité; & comme la partie mucilagineuse ou lymphatique est très-abondante, il la rendra concrète dans les glandes qui lui servent de réservoirs, d'où naîtront les engorgements glanduleux. Les glandes une fois engorgées, la fermentation surviendra, & le phlogistique étant désuni par le défaut d'équilibre entre les principes, forcera, au moyen de son expansibilité, les parois extérieurs à céder; alors la partie mucilagineuse, devenue concrète, restera dans l'enveloppe de la glande. La portion séreuse étant désunie, & trouvant

une ouverture libre, s'épanchera continuellement, & formera la maladie connue sous les noms d'écrouelles, humeurs froides, &c. dénomination qui ne lui vient que parce qu'elle est le produit d'un acide, *morbis ab acido*. Enfin c'est un véritable ulcere entretenu par l'écoulement continu d'une sérosité chargée d'un peu de phlogistique qui la rend âcre & corrosive.

En vain, pour guérir cette maladie, voudroit-on porter simplement des médicaments à l'intérieur ? on échoueroit certainement, & la chose est sensible. Il faut nécessairement détruire le noyau glanduleux devenu concret, & pour cet effet on emploie avec succès les chaux métalliques, &c. lesquelles, privées de l'acide élastique qu'elles contenoient avant leur calcination, cherchent à le reprendre partout où elles peuvent le trouver. Qu'arrive-t-il donc lorsqu'on applique un corrosif sur une glande obstruée ?

Nous avons dit que l'acide animal, devenu libre, enlevoit à la matière mucilagineuse la sérosité qui lui est essentielle, & qu'à raison de cette privation de sérosité, la matière mucilagineuse s'épaississoit ; elle devient ainsi la matière & la cause immédiate de l'engorgement des glandes : d'où il suit que toutes les fois qu'on présentera à une glande engor-

gée une substance privée du principe acide élastique, cette substance enlevera à la glande l'acide qui lui sera nécessaire pour s'en saturer. Ce départ de l'acide ne pourra s'exécuter sans que les autres principes ne tendent à s'échapper; le phlogistique, alors devenu libre, entrera en jeu : en cet état le mucilage sera *désorganisé*, & par la suppuration, qui n'est que le résultat de sa *désorganisation*, la glande se trouvera détruite, il ne restera plus que la cicatrice à opérer, laquelle se fera avec d'autant plus de facilité, que l'on aura enlevé, en juste proportion, l'acide élastique *concrétiant*.

C'est d'après ce raisonnement que je suis parvenu à détruire dans plusieurs sujets des engorgements glanduleux traités, depuis plusieurs années, comme scrophuleux, & qui non-seulement en avoient tous les symptômes, mais encore dont il m'a paru que le virus étoit héréditaire; les glandes ont tombé en suppuration, & l'espace qu'elles occupoient s'est rempli, sans autre difformité qu'une légère cicatrice très-peu sensible.

On fait qu'il existe un autre moyen de redonner à la lymphe *concrétée* sa fluidité; & ce moyen est précisément opposé à celui dont nous venons de parler.

Nous avons vu que la chaleur coagule la lymphe, en évaporant la partie aqueuse & l'acide animal. Le gas acide élastique réagit aussi-tôt sur la lymphe, & la *concrétie*. Mais si ce gas acide se trouve en trop grande quantité, alors il opère une dissolution. Ce seroit ici le lieu d'examiner les maladies par dissolution; mais nous en ferons l'objet de réflexions ultérieures. Il n'y a point de pharmacien, faisant souvent du petit-lait, qui ne sache que lorsqu'il n'a pas dosé son acide, & qu'il en a mis une trop grande quantité, la partie fromageuse du lait, au lieu de se séparer, y demeure au contraire en dissolution; de sorte qu'il ne lui est plus possible d'en faire du petit-lait: je l'ai moi-même éprouvé. Il en est de même lorsque le sang sortant d'une veine est reçu dans un vase, ce fluide laisse échapper l'acide animal qu'il contient, & absorbant l'acide élastique de l'atmosphère, la partie mucilagineuse se *concrétie* & se sépare de la féroçité; mais si alors on y ajoute un acide, elle reprend sa fluidité.

Le second moyen dont je veux parler, pour rendre la fluidité à la lymphe, est donc de lui communiquer une surcharge d'acide; & l'expérience nous le prouve, en voyant tous les jours des tumeurs lymphatiques se dissiper par l'application du

SUR LA COAGUL. DU LAIT. 41  
vinaigre chaud. On voit aussi ces mêmes tumeurs se résoudre par le moyen de l'alcali volatil; mais ce remède agit en absorbant l'acide concrétiant.

Je conclus donc que la réaction de l'acide sur le principe mucilagineux qui en est très-avide, réaction qui ne peut avoir lieu que par le départ de l'acide animal, est la cause certaine de la coagulation de la partie caséuse dans le lait, & de la plupart des engorgemens glanduleux dans l'économie animale.

---

#### OBSERVATION

*SUR une plaie au poignet, occasionnée par un éclat d'arme à feu; par m. GORRAND, chirurgien-major d'un vaisseau du Roi (le Caton), actuellement à Ferre en Provence, par le Martigues.*

M. le chevalier de Sambucci, enseigne de vaisseau, fut blessé à la main, à la Virginie, dans l'Amérique septentrionale, par un éclat de bois, au combat du 5 septembre 1781, sur le vaisseau du Roi le Caton, commandé par m. le comte de Fragmond.

La peau qui couvre les os du carpe, une portion de celle qui couvre l'extrémité des premières phalanges du doigt index & du medius, les quatre premiers os

du métacarpe, l'extrémité inférieure du premier & du second radial externe, les tendons de l'extenseur commun des doigts, qui vont au doigt indicateur & au doigt du milieu, & une portion de l'extenseur propre de l'index, furent enlevés.

Les parties ligamenteuses qui servent à la jonction du second & du troisième os du métacarpe, celles qui servent à la jonction de ces os, avec les trois premiers de la première rangée du carpe, furent déchirées & contuses.

Le second os du métacarpe, & la première phalange du doigt indice, furent fracturés; le troisième os du métacarpe, ainsi que l'os semi-lunaire & le cunéiforme, brisés en plusieurs pièces: le quatrième os du métacarpe fut fracturé vers sa partie moyenne inférieure, avec une esquille du côté interne.

L'artere dorsale du carpe donna beaucoup de sang dans les vingt-quatre heures du premier appareil; je fus obligé de mettre de nouvelle charpie sans ôter la première, & d'y exercer une plus grande compression. Le second jour, l'appareil me parut fort humecté, la chaleur de la peau, l'altération & la fièvre m'obligèrent à saigner le malade: son régime consista en une limonade légère pour boisson, & en bouillon.

Le troisiemé jour, la fièvre & ses symptômes furent plus considérables, le gonflement parut à l'avant-bras & à toutes les parties qui avoifinent le poignet ; je me servis d'une décoction émolliente pour faire des fomentations sur la partie, & pour humecter l'appareil qui étoit devenu fort sec ; j'ôtai la charpie, le plus qu'il me fut possible, en évitant les tiraillements, cause ordinaire des gonflements & des douleurs qui y surviennent. Je fus obligé d'en laisser une partie dans la crainte de renouveler l'hémorrhagie qui existoit dans les premiers jours. Plusieurs esquilles se présentèrent presque à nud, mais elles tenoient trop pour être extraites dans le moment ; j'aimai mieux attendre que la nature les eût disposées par la suppuration à être enlevées. Je pansai les os à sec, & autour de la plaie, où j'avois ôté la charpie, j'appliquai un digestif fait avec la térébenthine, le baume d'Arcéus, le styrax & un jaune d'œuf ; par-dessus, des compresses & un bandage convenable : le régime & la boisson furent les mêmes que le jour précédent.

Le quatrieme jour la fièvre & les autres accidents étoient encore assez considérables, la douleur, le gonflement, la couleur jaune de l'avant-bras, ainsi que dans toute la circonférence de la plaie,

L'odeur fétide qui s'exhaloit de la plaie & de plusieurs points gangreneux, la présence de quantité de vers dans l'appareil & sur la plaie, ne me laisserent aucun doute d'une mortification commençante.

Pour remédier à ces accidents je lavai la plaie avec l'eau vulnérable spiritueuse; je fis de profondes incisions dans les parties gonflées, autour de la plaie & sur les escarres; je lavai une seconde fois la plaie, je pansai les os avec la teinture de myrrhe & d'aloës, je me servis d'un digestif animé avec l'eau vulnérable.

Je donnai une situation convenable à la main du malade, de manière à faciliter le cours des liqueurs; les fomentations émollientes & résolatives furent réitérées dans la journée. Le malade but abondamment d'une tisane d'orge nitrée, & acidulée avec l'esprit de sel, & il prit un lavement émollient.

Le cinquième jour la fièvre avoit diminué, une plus grande suppuration dans la plaie avoit procuré un dégorgeement considérable dans ses environs, les escarres presque détachées, plusieurs fragments d'os & une esquille du troisième os du métacarpe furent ôtées: la couleur jaune de l'avant-bras avoit peu diminué, la boisson & le régime furent les mêmes.

Le sixième jour la suppuration fut en-

SUR UNE PLAIE D'ARME A FEU. 45  
core très-abondante, les accidents de la  
plaie avoient diminué, & la chute des  
escarres fut complète.

Le septième jour je détachai avec le  
bistouri une grande portion du second os  
du métacarpe, & une portion de l'os semi-  
lunaire; les autres esquilles vinrent dans  
les pansements suivans en les détachant  
tantôt avec le bistouri, tantôt avec les  
ciseaux, selon que l'un ou l'autre m'étoit  
plus favorable.

Je remarquai que les os que j'avois ôtés  
étoient cariés fort profondément; ce qui  
prouve la qualité corrosive du pus qu'il  
y eut dans les premiers jours, & combien  
la substance cellulaire des os est suscepti-  
ble d'en être pénétrée.

Depuis le huit jusqu'au dix il y eut peu  
de fièvre; la bouche étant pâteuse, je fis  
passer un minoratif avec la casse & le sel  
d'Epsum: le malade alla très-bien jusqu'au  
dix-huitième jour qu'il se plaignit d'avoir  
eu dans la nuit des frissons, de la diffi-  
culté d'avaler, & un resserrement de la  
mâchoire inférieure, tel qu'à peine pou-  
voit-on introduire l'extrémité d'une cuil-  
ler pour lui faire prendre ses médicaments.

Les foibleffes d'estomac, de légers mou-  
vements involontaires dans les extrémités,  
la diminution de la suppuration, me firent  
connoître la présence du *tétanos*.

Ayant été très-souvent témoin du peu de succès que l'on a des remèdes anti-spasmodiques dans les hôpitaux, ayant moi-même perdu deux malades, quoique j'employasse tous les secours indiqués dans pareil cas, j'ai voulu essayer celui que plusieurs chirurgiens colons de la Martinique m'ont dit avoir employé presque toujours fort heureusement.

Ce remède consiste à prendre vingt-quatre ravets (1) que l'on fait mourir dans l'eau-de-vie ou le taffia, afin d'ôter par-là une partie de leur odeur dégoûtante : on les pile dans un mortier pour en tirer le suc que l'on fait prendre dans un verre de lait par cuillerée. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'au bout de cinq jours de l'usage de ce remède, joint aux onctions sur le col avec l'huile d'olive mêlée avec de l'alkali volatil, & plusieurs lavements émollients, les accidents diminuèrent jusqu'au huitième jour de l'usage de ce remède qu'ils disparurent, & le malade se trouva fort bien. La plaie s'est cicatrisée au bout de deux mois de traitement, sans autre accident que quelques accès de fièvres occasionnées par de petites moiteurs supprimées.

---

(1) *Scarabeus minor domesticus spadiceus*. Le ravet est connu aussi sous le nom de kakerlaque.

J'ai plusieurs fois observé que les remèdes que l'on donne pour guérir le tétanos à la suite des blessures, ne réussissent guère que lorsque les malades ont été évacués une ou plusieurs fois. C'est pourquoi on devrait se presser de les purger aussi-tôt que leur état le permet, on prévient par-là très-souvent cet accident; ou du moins lorsqu'il surviendrait, seroit-il plus susceptible de guérison, soit que cet accident reconnoisse pour cause la mauvaise qualité du chyle, soit qu'il provienne d'une suppression de transpiration, ou d'une résorption de matiere purulente.

Ce raisonnement me paroît bien fondé d'après les réflexions qui suivent :

Les matelots & les soldats, à l'approche d'un combat, affectent de se remplir l'estomac, les uns avec des boissons spiritueuses telles que le vin, l'eau-de-vie, le taffia; d'autres mangent beaucoup de viandes salées & rances, ils reçoivent peu de minutes après des blessures énormes, la fièvre s'empare d'eux, le chyle qui résulte de la digestion de ces aliments est d'une mauvaise qualité, il se joint à des humeurs viciées : chez les uns, c'est la vérole; chez d'autres, c'est le scorbut; chez le plus grand nombre les deux maladies se trouvent réunies. L'on ne doit donc pas être surpris de la quantité d'acci-

48 O B S E R V A T I O N , &c.

dents qui arrivent aux malades , ni du nombre qui en meurt ; car ceux qui guérissent ne doivent leur salut qu'aux grands soins & à la bonne conduite des gens de l'art qui les traitent.

D'après le succès que j'ai obtenu par le moyen des ravets , ainsi que les chirurgiens colons , je pense qu'on pourroit appliquer ce remède dans bien des cas , par préférence aux autres anti-spasmodiques ; comme lorsque le tétanos se présente avec des symptômes violents , tels que le spasme permanent dans les différentes parties du corps , avec chaleur générale , de la plénitude , de la dureté dans le pouls , je pense , dis-je , que la saignée du pied , les bains , les embrocations autour du cou , joints à l'usage de ce remède , pris intérieurement dans le lait ou autre boisson analogue , pourroit produire les meilleurs effets.



*LETTRE*

*LETTRE de m. BERNARD, chirurgien, sur les gouttes anodynes de l'abbé ROUSSEAU.*

ON débite à Paris les gouttes anodynes de l'abbé Rousseau, & on en fait un secret: la composition de ce remede existe cependant depuis près de cent ans dans l'ouvrage de l'auteur (1). Le célèbre frere Côme, mon maître, a été, pour ainsi dire, le restaurateur de ces gouttes; il en com-

(1) « Secrets & remedes éprouvés, dont les préparations ont été faites au Louvre par l'ordre du Roi, par défunt monsieur l'abbé Rousseau, ci-devant capucin & médecin de sa majesté, avec plusieurs expériences nouvelles de physique & de médecine, in-12. Paris 1697 ».

Cet ouvrage intéressant vit le jour par les soins de m. Bousseau de la Grange-Rouge, avocat en parlement, frere de l'auteur, qui, en 1706, publia un autre vol. in-12 qui a pour titre: *Préservatifs & remedes universels, tirés des animaux, des végétaux & des minéraux*. Entr'autres, le mercure diaphorétique de Paracelse, la pierre de Butler, de Vanhelmont; la pierre de feu de Basile Valentin, & le mercure des philosophes. *Ouvrage posthume de défunt m. l'abbé Rousseau, médecin du Roi, & ci-devant connu sous le nom de Capucin du Louvre.*

Tome LX.

D

muniçoit la recette à tous ceux qui la lui demandoient, & c'est de lui que la tient celui qui se donne aujourd'hui pour en être l'inventeur.

Faire mystere d'un remede connu, & prétendre, sans aucun droit, lui donner son nom, c'est, je ne crains pas de le dire, manquer à la bonne foi, c'est usurper injustement la réputation, c'est multiplier la nomenclature des médicaments, & par conséquent rendre l'étude de la pharmacie plus embrouillée.

Je crois devoir réclamer contre cet abus : je vais extraire des ouvrages de l'abbé *Roussseau*, son procédé pour préparer les gouttes anodynes, les gens de l'art en apprécieront l'utilité, & les pharmaciens me sauront gré de leur rappeler une composition dont la médecine peut retirer tant d'avantages. Je renvoie à l'auteur lui-même ceux des lecteurs qui desireroient savoir comment l'abbé *Roussseau* pensoit sur l'opium & sur ses différentes manieres d'agir selon les différentes préparations qu'on lui faisoit subir ; quelles étoient ses idées sur la fermentation, & quel étoit son sentiment sur l'utilité des calmants dans toutes les maladies où le désordre des fonctions trouble la nature dans ses opérations. Je m'en

tiens au procédé par lequel on obtient les gouttes anodynés.

« Quoique la fermentation (dit l'abbé *Roufféau*, chap. V, pag. 113 de l'ouvrage cité ci-dessus) soit une préparation générale pour toutes les matières végétales, il y a cependant toujours un peu d'art & de distinction selon les différents sujets. Les gommés ont quelque chose de résineux, difficile à dissoudre dans l'eau, qui pourroit embarrasser un médiocre artiste dans leur préparation. J'expliquerai, sur l'opium, la manière qui convient à toutes les autres, comme la gomme ammoniac, le sagapenum, la scammonée, le galbanum & le reste ».

« Je prends donc (dit *Roufféau*) une livre d'opium que je frotte fort dans une terrine de grès, où il y a trois livres d'eau commune, continuant ainsi jusqu'à ce que tout soit réduit en boue ou limon avec l'eau qui dissout en même temps ce qui est dissoluble ; & ayant mis en fermentation dans mon étuve trois livrés de miel avec douze livres d'eau, je fais tiédir ce qui est dans ma terrine, & le verse dans le vaisseau où est mon ferment : c'est un matras de verre (1) à long col dont je

---

(1) Le frere *Côme* renfermoit le tout dans une grande cucurbite de terre, qu'il ne bouchoit qu'a-

me fers pour cela, & quoique ce qu'il y a de limonneux ne se dissolvent pas d'abord, cependant l'action du ferment le résout & le purifie avec le temps, & cela excite un bouillon bien plus fort que ne feroit le miel seul. Quand la fermentation est finie (1), je distille l'eau-de-vie dans un réfrigérant; elle a l'odeur de Popium, & on peut s'en servir ainsi, si l'on veut, parce que la vertu anodyne de Popium est dans son huile seule. Cette huile étant volatilisée, est devenue esprit inflammable, toute la vertu y est concentrée & exaltée, non-seulement par la maturité de cette opération fermentative & végétante, mais encore parce que cette eau-de-vie a une subtilité que n'auroient pas des huiles grasses qui ne pénètrent pas la membrane de l'estomac, outre que cet esprit est dégagé des crasses & matières terrestres dans lesquelles consiste la malignité du venin, aussi-bien que dans

---

avec une éponge, & il la plaçoit au-dessus d'un four où le thermomètre de Réaumur étoit ordinairement à 35 degrés.

(1) C'est-à-dire, environ au bout de six semaines ou de deux mois, mais plus sûrement lorsqu'en plongeant dans la cucurbit, au-dessus de la matière une bougie allumée, elle ne s'éteint plus comme elle le fait pendant le temps de la fermentation où l'air fixe se dégage en abondance.

la crudité ; d'où il arrive que dix , quinze , vingt , quarante ou cinquante gouttes de cette eau-de-vie font un effet si doux & si sûr , qu'on n'en voit jamais arriver aucun accident , au lieu qu'on a souvent vu , comme j'ai ci-devant dit , qu'un seul grain même , préparé à l'ordinaire , a tué des malades ; & quoique je ne m'attache pas si scrupuleusement à le donner par poids ni par mesure , je n'en ai jamais vu aucun accident fâcheux ».

« On connoît même au pouls du malade une différence si extraordinaire de celui qu'on trouve à ceux qui ont pris le laudanum vulgaire , qu'un médecin fort expérimenté ne croyoit pas qu'un malade eût pris rien de cette nature , d'autant plus que ce laudanum ne cause pas nécessairement le sommeil , puisque plusieurs qui en prennent ne dorment pas pour cela , quoiqu'ils ressentent les effets de fraîcheur , de douceur & de tranquillité qu'on en doit attendre ; de sorte que si l'on dort , c'est plutôt par un besoin de nature que par une détermination dominante du remède. D'où l'on voit de quel secours il est dans la médecine , & je suis sûr que messieurs les médecins qui voudront s'en servir , m'en sauront , avec le temps , aussi bon gré que leurs malades ».

« Je ne laisse pourtant pas cette eau-

de-vie toute pure ; mais pour la rendre plus parfaite , je fais filtrer ce qui reste dans l'alambic , & l'ayant évaporé jusqu'à consistance de miel fort liquide , je mêle tout avec son eau-de-vie non rectifiée , afin que le phlegme dissolve le sel & la teinture de ce résidu ; après quoi je refiltre une seconde fois par le papier gris (1), & je garde ce mélange comme un laudanum plus parfait , parce que le sel de l'opium étant sudorifique , l'union avec son soufre volatil produit un médicament plus noble & plus excellent. Quand il est à propos d'y ajouter un cordial , j'y mêle quelques gouttes d'elixir de propriété , d'essence de canelle , &c. ».

Telle est la composition des gouttes anodynes de l'abbé *Rousseau* ; j'espère que tous ceux qui n'ayant pas son ouvrage desireront avoir la connoissance des susdites gouttes , me sauront gré de cet extrait , & d'avoir rétabli dans ses droits le véritable propriétaire.

J'ai l'honneur d'être , &c.

---

(1) Un linge épais & serré suffit pour cela.

---

*EXTRAIT des prima mensis de la  
faculté de médecine de Paris, tenus les  
15 mai & 2 juin 1783.\**

L'AFFECTION CATARRHALE a dominé encore pendant le mois de mai, & s'est manifestée sous toutes les formes ; mais un grand nombre des maladies qu'elle a causées, a perdu le caractère inflammatoire, & a été compliqué avec de la putridité. Dans ce cas, la saignée devoit être très-ménagée ; il falloit avoir recours de bonne heure aux émétiques, employer ensuite les délayants, & insister, vers la fin, sur les purgatifs. Les suites de cette affection catarrhale ont été souvent des dépôts, des métastases dans la poitrine ; les symptômes en étoient trompeurs, il y avoit un point de côté vif, la respiration étoit gênée, la toux étoit assez violente, &c. Mais si l'on tentoit d'apporter du sou-

---

\* Par M. LEROUX DES TILLET.

lagement par la saignée, les accidents augmentoient, le pouls devenoit ferratile, les anxiétés étoient considérables, la suffocation survenoit, le malade périssoit peu de temps après, & l'ouverture des cadavres donnoit tous les signes de la gangrene; les béchiques incisifs, les vésicatoires au bras, sont les remèdes qui ont le mieux réussi pour prévenir ces dépôts.

On a vu quelques catarrhes dégénérer en dysenteries inflammatoires, & alors les saignées ont été plus indiquées dans le commencement.

Les fièvres putrides, & particulièrement les fièvres putrides-bilieuses, ont été fréquentes; les jeunes gens y ont été le plus sujets.

Les fièvres intermittentes durent encore: les unes sont simplement des fièvres printanières peu rebelles; d'autres sont des fièvres tierces ou quartes très-opiniâtres, souvent suivies de jaunisses, & contre lesquelles il convient d'employer les délayants, les savonneux, les amers, les succs d'herbe, plutôt que d'avoir recours au quinquina. On a observé beaucoup de

**DES PRIMA MENSIS. 57**  
rhumatismes inflammatoires, des douleurs  
de sciatique, &c.

Le nombre des maladies éruptives de  
différente espece est assez grand, sur-tout  
chez les enfants : les vomitifs leur ont  
été donnés avec succès.



## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1783.

Jo. lu M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	8,10	18, 4	9,11	27 11,10	27 11, 7	27 11, 6
2	5,13	12,17	6, 2	27 11, 3	27 10, 2	27 9,11
3	5,13	11, 7	7, 0	27 9, 4	27 9, 0	27 9, 0
4	3,13	15, 6	8,15	27 9, 0	27 8,11	27 8,11
5	4,16	16, 2	12,17	27 8,11	27 8,11	27 9, 0
6	9,10	15,16	10, 0	27 8, 7	27 8, 9	27 9, 0
7	5, 2	11,14	6, 4	27 8, 9	27 9, 2	27 9,10
8	1,12	9,13	4, 8	27 10, 3	27 10, 3	27 10,10
9	1, 0	10,15	7, 7	27 11, 2	27 11, 2	27 10, 9
10	3,15	14, 4	9,11	27 10, 2	27 9, 8	27 9, 9
11	9,11	15, 0	12, 9	27 9, 0	27 8, 6	27 8, 5
12	10, 0	17,16	11,17	27 8,10	27 10, 0	27 10, 2
13	10, 2	10,10	12,18	27 10, 1	27 10, 3	27 10, 3
14	11, 9	19,19	14, 2	27 10, 4	27 10, 6	27 11, 0
15	8, 0	18, 2	11,16	27 11, 3	27 11, 4	27 11, 7
16	6, 2	19,11	14,14	27 11, 8	27 11, 6	27 11, 3
17	9,12	20, 1	12, 9	27 11, 2	27 10,11	27 10, 9
18	8,15	12,15	9,12	27 10, 2	27 8, 9	27 8, 4
19	8,15	12,19	9,19	27 8, 0	27 9, 0	27 9, 2
20	9,19	21, 3	14,16	27 9, 3	27 8, 7	27 8, 6
21	9,16	20, 7	15,10	27 9, 0	27 8,11	27 9, 0
22	10, 6	21,11	14,16	27 8, 4	27 7, 3	27 6, 2
23	9, 8	10, 8	8,11	27 5, 4	27 5, 6	27 6, 6
24	7, 6	12,14	8,19	27 7, 3	27 8, 0	27 8, 4
25	6,15	15, 2	7, 4	27 7, 9	27 7, 6	27 7, 4
26	6,15	8, 5	7,17	27 6, 8	27 6, 5	27 6, 4
27	6,16	10, 6	7, 9	27 6, 0	27 6, 3	27 6, 6
28	6, 7	8,17	8, 0	27 6, 4	27 6, 8	27 7, 2
29	6,16	10, 0	10,13	27 7, 5	27 8, 2	27 8, 8
30	8, 6	17,13	10, 7	27 9, 7	27 9, 6	27 10, 3
31	5,19	15,11	10, 3	27 10, 9	27 11, 0	27 10,10

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jo. du M.	Le Matin.	L'après-midi.	Le Soir, à 9 h.
1	N-E. ferein, doux.	N-E. nua. chaud.	N-E. ser. vap. dou.
2	N. nuages, frais.	N. ferein, doux, v.	N. n. frais, vent.
3	E. couvert, frais.	N. couv. frais, v.	N-E. <i>idem.</i>
4	N-E. nuag. froid.	E. nuages, doux.	N-E. ser. frais, v.
5	E. ferein, frais.	S-E. ferein, ch.	S-E. nuag. doux.
6	N. nuages, doux.	N. nuag. tempéré.	N-E. couv. doux.
7	N. couvert, frais.	E. couvert, doux.	N-E. nua. doux.
8	N. nuages, froid.	N. nuages, frais.	N. ferein, froid.
9	N. ferein, froid.	N. nuages, doux.	N. ferein, frais.
10	O. nuages, frais.	S. O. couv. doux.	S-O. c. doux, pl. v.
11	S-O. couv. doux.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. doux.
12	S-O. c. doux, pl.	S-O. nuag. doux.	N-E. ferein, doux.
13	N-E. ferein, doux.	N-O. nua. chaud, tonnerre.	N-E. ferein, ch.
14	N-E. ferein, temp.	N-O. nua. chaud.	N. couv. chaud.
15	N-O. ferein, doux.	N-O. ferein, ch.	N. ferein, doux.
16	E. ferein, frais.	N. nuages, chaud.	N. ferein, chaud.
17	N. ferein, doux.	O. <i>idem.</i>	N. nuages, doux.
18	S-O. c. frais, br	N. c. doux, pl.	N-E. couv. fr. pl.
19	N-E. c. doux, pl.	S. <i>idem.</i>	N-E. c. d. pl. ton.
20	N-E. couv. doux, brouillard.	E. couvert, chaud.	N-E. couv. frais, pluie, tonnerre.
21	E. ferein, doux.	N-E. nua. chaud.	N-E. nua. chaud.
22	N-E. <i>idem.</i>	S-O. ferein, ch.	N. ferein, chaud.
23	N-E. couv. doux.	N. couv. doux, pl.	N. c. fr. pl. éclairs.
24	N-E. couv. frais, humide.	E. couvert, doux.	E. couvert, frais.
25	E. couvert, frais.	N. couvert, doux.	N. c. fr. pl. tonn.
26	N. <i>idem.</i> pluie.	N-O. c. frais. pl.	S-O. c. frais, pl.
27	N-O. <i>idem.</i>	N. couv. doux.	N. <i>idem.</i>
28	N-O. <i>idem.</i>	S-O. c. frais, pl.	N. <i>idem.</i>
29	N-O. couv. frais.	N-O. couv. doux.	N-O. c. doux, pl.
30	E. couvert, frais.	E. couv. doux.	N. <i>idem.</i>
31	N-O. nuag. frais.	N-E. nuag. doux.	N-E. ferein, doux.

60 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . 21, 11 d. le 22  
Moindre degré de chaleur . . . . . 1, 0 le 9

Chaleur moyenne . . . . . 9, 18 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*  
cure . . . . . 27, 11, 10 le 1<sup>er</sup>  
Moindre élévat. du Mercure . . . . . 27, 5, 4 le 23

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 9, 2

Nombre de jours de Beau . . . . . 8  
de Couvert . . . . . 16  
de Nuages . . . . . 7  
de Vent . . . . . 4  
de Tonnerre . . . . . 3  
de Brouillard . . . . . 2  
de Pluie . . . . . 14  
de Neige . . . . . 0

Le vent a soufflé du N. . . . . 30 fois.  
N-E. . . . . 24  
N-O. . . . . 10  
S. . . . . 1  
S-E. . . . . 2  
S-O. . . . . 11  
E. . . . . 12  
O. . . . . 2

TEMPÉRATURE : Douce & humide.

MALADIES : Fievres, rougeole & petites-vé-  
roles.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> juin 1783.*

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de mai 1783, par  
m. BOUCHER, médecin.

IL y a eu, ce mois, des alternatives assez considérables dans la température de l'air, qui néanmoins a été froide pendant les trois quarts de sa durée. Dans quelques-uns des premiers jours, la liqueur du thermomètre s'est approché du terme de la congélation; & après s'être élevée, le 21 & le 22, à celui de 16 degrés au-dessus de ce terme, elle est descendue, les deux jours suivants, à celui de 9 degrés. Le 25 elle ne s'est pas élevée au-dessus du terme de  $7\frac{1}{2}$  degrés. Le froid a persisté jusqu'à la fin du mois.

Après un temps de sécheresse assez long, il y a eu plusieurs jours de pluie vers le milieu du mois & à la fin.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé au-dessous du terme de 28 pouces presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation, & son plus grand abaissement a été de  $2\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $13\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 12 fois du nord.	3 fois du sud
11 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	5 fois de l'ouest.
2 fois de l'est.	3 fois du nord
3 fois du sud.	vers l'ouest.

## 62 MALADIES RÉGNANTES.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie. | 1 jour d'éclairs.

3 jours de tonner.

Les hygrometres ont marqué une légère humidité tout le mois.

---

### *Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mai 1783.*

ON a vu, au commencement du mois, nombre de personnes attaquées de fluxions de poitrine infidieuses, consistant en un engorgement sourd du poumon, qui en a imposé aux personnes de l'art peu instruites, au point que plusieurs malades en ont été les victimes, les remèdes convenables n'ayant pas été prescrits à temps, & notamment la saignée qui, à la vérité, devoit être ménagée, mais cependant réitérée en petite quantité; à faute de quoi il se faisoit de la suppuration dans le poumon, ou bien il s'ensuivoit une fièvre de langueur. La maladie a été assez aiguë dans quelques personnes, pour éluder tous remèdes.

La fièvre putride étoit plus répandue dans le peuple. Elle étoit communément continue-rémitte. Dans plusieurs sujets elle a participé de la double-tierce; c'est ce qui se remarque ordinairement, lorsque la maladie dominante est la fièvre tierce, comme elle l'est depuis l'automne dernier. Dans ce cas, on s'est bien trouvé de l'emploi du quinquina, lorsque la maladie ne portoit point sur aucun viscère principal.

La rougeole s'est fait appercevoir dans le cours de ce mois: elle étoit même commune au déclin du mois. Dans la plupart des malades on a observé un embarras considérable de la poitrine, avec une toux sèche, fort importune, qui, dans quelques enfants, tenoit de la quinte-toux. L'oppression, dans quelques-uns, a été au point qu'on a dû avoir recours à la saignée.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Verhandelingen van het Bataafsch Genootschap, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de la société de philosophie expérimentale de Batavia à Rotterdam, vol. V. in-4°. A Rotterdam, 1781.*

1. Ce volume est employé, en grande partie, aux dissertations qui ont remporté les médailles d'or & d'argent destinées pour les prix aux meilleures réponses sur les questions suivantes.

1°. *L'air fixe est-il une substance particulière, ou n'est-ce que de l'air commun qui a subi certains changements par son union avec d'autres éléments, ou par la séparation de quelques-unes de ses parties essentielles ?*

2°. *Qu'il soit ou non une substance particulière, quelles sont ses véritables propriétés, ses affinités ou relations avec d'autres corps ?*

3°. *D'où vient la diversité reconnue dans les différentes espèces d'air fixe ?*

4°. *Quels avantages peut-on retirer de cette substance ?*

Le premier prix où la médaille d'or a été adjugée à un mémoire dont les auteurs sont mm. *Deiman*, médecin à Amsterdam, & *Paits van Troostwyk*. Ces savants avancent que l'air fixe est composé d'air commun ou atmosphérique réuni à une autre substance, savoir, un acide ; & que cette combinaison existe dans le corps avant qu'on n'en dégage l'air fixe.

L'air nitreux, qui fait le sujet du second article, est, selon eux, un composé d'air commun,

d'acide nitreux & de phlogistique. Ils sont moins décisifs sur la nature de l'air inflammable qui les occupe dans le troisième article ; cependant ils croient qu'il est formé par l'air commun, la vapeur de l'acide vitriolique, ou de celui du sel marin & le phlogistique. Ils établissent dans le quatrième article, consacré à l'air déphlogistique, que l'air commun n'est pas, comme le pense *m. Priestley*, composé de terre, d'acide nitreux, & d'autant de phlogistique qu'il en faut pour lui donner de l'élasticité ; mais qu'il est originairement un élément particulier, uni toutefois à différentes substances. La considération des phénomènes qui accompagnent le développement de l'air déphlogistique des chaux métalliques, les porte à croire que cet air contient beaucoup moins de phlogistique, & plus d'air fixe qu'on n'en trouve dans l'air atmosphérique, & ils assurent que pour dégager l'air déphlogistique de tout air fixe, il ne s'agit que de le mêler avec une certaine quantité d'alkali volatil. Ils examinent ensuite jusqu'à quel point l'air déphlogistique, privé de son phlogistique, approche de l'air élémentaire. Ils rappellent à cette occasion les assertions avancées précédemment, qu'il est plus que probable que le phlogistique & l'acide constituent les propriétés accessoires de l'air commun qui est lui-même un élément particulier ; que ces deux principes, unis avec cet air-élément, forment notre air atmosphérique ; que dans l'air déphlogistique il n'y a que peu ou point de phlogistique ; que l'alkali volatil le dépouille entièrement de son acide ou de son air fixe. Ils présumant enfin que l'air déphlogistique, dégagé entièrement des ingrédients accessoires de l'air commun, doit approcher de très-près de l'air élémentaire ou de l'air principe.

Dans la seconde partie, *mm. Deiman & Paits van Trooswyk*, exposent leur doctrine concer-

nant

nant les diverses propriétés des différentes espèces d'air. Cette partie paroît fort défectueuse ; cependant elle présente , ainsi que la première , plusieurs expériences nouvelles très-bien imaginées , & fort instructives.

La quatrième partie est la plus foible , quoique les auteurs y développent avec beaucoup de détails & de sagacité les avantages que la philosophie naturelle , la chymie & la médecine peuvent retirer d'une bonne théorie de l'air factice.

M. *Tieboel* , apothicaire à Gröningue , est l'auteur du mémoire qui a obtenu le second prix. Il y examine , avec beaucoup de pénétration , les sépiments & les expériences des plus célèbres physiciens dont les travaux ont été dirigés *ex professo* ou par occasion sur l'air fixe ; il décrit ensuite , en vingt-deux sections , le même nombre de propriétés qu'il a reconnues à cette substance. Il adopte & soutient l'hypothèse de m. *Bergman* qui déduit l'origine de l'acide de l'air fixe , de l'alkali fixe purifié & atténué pendant l'effervescence ; & il pense que cet acide peut très-bien conserver une certaine quantité de phlogistique pur & très-délié ; que même ce phlogistique rend l'acide susceptible d'être combiné avec l'air commun ; & qu'il prend alors la forme d'un fluide très-ténu , celle d'une substance aëriformé.

En parlant de l'air inflammable , m. *Tieboel* suppose qu'il s'engendre un *soufre aërien* qui est la cause de l'inflammabilité de cet air. Il réfute , au sujet de l'air déphlogistique , l'opinion du célèbre *Fontana* qui , de ce que le précipité rouge fournit de l'air déphlogistique , conclut que cette chaux métallique est privée de phlogistique ; & il observe que l'esprit de nitre qui , dans cette préparation chymique , est le dissolvant du mercure , contient une quantité considérable de phlo-

gistique, lequel adhère au précipité, & lui communique la couleur rouge.

Les auteurs de ces deux mémoires conviennent au reste que les différentes espèces d'air ne sont pas des airs *naturels*, mais des airs artificiels qui ne diffèrent pas essentiellement les uns des autres, mais seulement dans les accessoires, & que l'air pur, élémentaire, homogène est leur base commune.

Ce volume présente ensuite une dissertation chimique sur une substance saline formée à la surface d'un vase de verre exposé au feu de la tourbe; par m. *M. G. Ten Haaff*. Ce fut un véritable sel ammoniac qui s'étoit attaché à ce verre. On avoit cru jusqu'ici que les vapeurs de la tourbe embrasée étoient de nature sulfureuse. Cette analyse sert à rectifier l'erreur adoptée à cet égard. Les articles suivants sont :

1°. Une observation sur la guérison d'une hernie complète, étrangée, réduite au moyen du taxis; par le même.

2°. Une observation sur un coup violent à la tête; par m. *D. van Gesscher*, chirurgien.

3°. Des observations sur la surdité & le tintement des oreilles, avec la manière de les guérir au moyen des injections dans la trompe d'*Eustache*; par m. *M. G. Ten Haaff*.

4°. Un avis concernant un remède employé utilement pour la guérison de la maladie des yeux, appelée *chemosis*; par m. *Jean van Wy*, chirurgien à Amsterdam. Ce remède est un mélange d'eau rose & d'esprit de sel.

5°. Une observation sur une hydropisie dissipée au moyen d'un écoulement par la langue; par m. *C. Baggers*, chirurgien à Steenberg. Un soldat ayant été condamné, par un conseil de guerre, à avoir la tête cassée, reçut la grace au moment

qu'on alloit le fuiller. L'auteur propofa fur-le-champ une faignée, mais le foldat s'y refufa. Quelque temps après (au mois d'août 1779), il fut attaqué d'une fièvre intermittente, & fon obftination l'ayant porté à refufer les fecours convenables, il lui furvint une hydropifie, laquelle, loin de céder aux remèdes, fit tous les jours des progrès, & menaçoit d'une mort inévitable. Le 29 novembre fuivant, le malade, faifi de convulfions violentes avec perte de connoiffance, faillit à mourir: on lui fit avaler de force vingt gouttes de liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*. Au bout d'environ une heure il revint à lui; on lui préfcrivit alors la mixtûre fuivante:

℞ Aquæ menthæ . . . . .	℥ v.
Salis tartari . . . . .	℥ i β
Extracti corticis Peruviani . . . . .	℥ ii j.
Oxymellis squillitici . . . . .	℥ j.
Syrupi corticum aurantiorum	
Papaveris albi ana . . . . .	℥ j.

Le malade en prit une cuillerée toutes les heures, & eut des évacuations abondantes par les urines. Le lendemain il fe plaignit de grandes douleurs à la langue: m. *Baggers* la trouva enflée & entamée dans fon milieu. Les dents l'avoient bleffée dans cet endroit lors de l'attaque des convulfions. Ce fut par cette bleffure qu'il s'écoula plus d'un feau d'une eau fétide & glaireufe dans l'espace de vingt-quatre heures. On continua la potion diurétique, & on fit des lotions avec la décoction déterfîve ci-après:

℞ Decocti herbæ agrimonix . . . . .	℥ ix.
Mellis rofati . . . . .	℥ j.
Spiritus falis marini . . . . .	℥ j.

L'évacuation abondante par la langue fe foutint

environ huit jours , ensuite elle dimintua peu à peu. L'eau devenoit plus claire & plus limpide ; elle discontinua enfin de couler aussi-tôt que l'hydropisie fut dissipée.

*Procédé pour la composition de la teinture nervine de BESTUCHEFF, autrement dit des gouttes du général LA MOTTE.*

Les détails de cette préparation ont été publiés à Pétersbourg par le neveu de feu m. *Model*, m. *Vinterberger* ; & l'impératrice de Russie a donné une gratification de 3000 roubles pour cette publication. Nous rapporterons ici les propres termes de m. *Vinterberger*.

TINCTURA NERVINO-TONICA FLAVA.

*Recip. pyritis vulgaris sulphurei, vel loco ejus sulphuris caballini, libras sex.*

*Mercurii sublimati corrosivi, libras duodecim.*

*Hæc ingredientia in mortario jaspideo subtilissimè læviganda & trituratione continuatâ intimè commiscenda.*

Probè mixta mæssa in duas dividatur partes, quarum singula ex alembico vitreo sublimanda, sublimatio sexies vel octies iteranda, ut omnis expellatur mercurius. Priores sublimationes igne moderatiore instituendæ ; in sequentibus sublimationibus autem sensim augendus ignis gradus. Sublimatum quavis vice enatum seorsim servandum. Residua massa antequam sublimatione iterum subjiciatur denuò trituratione. Quumque in posterioribus sublimationibus sublimatum parçâ tantum quantitate obtineatur, retorta jam ultimis laboribus infervire poterit.

Post omnes illas peractas utrarumque partium sublimationibus quæ remanet massa in vitreo vase

ampliore affundendo triplum pondus aquæ purissimæ coquenda; interimque spatulâ lignæ continuò agitanda. Dein decoctum fervidum per chartam bibulam statim transcolandum. Durante liquoris filtratione jam crystalli salinæ formantur. Cum recenti aquâ talis operatio coctionis, decoctique transcolationis bis repetenda.

Liquores filtrati cum omni sale ex retortâ vitreâ lente distillandi ad siccitatem; quo factò, adeò augendus ignis gradus, ut sal martis speciei crystallorum obscuri coloris in collo retortæ sublimetur.

Qui sic obtinetur sal martis aeri humidiori exponendus, donec usque dilicuerit. Liqurati drachmæ tres admiscendæ singulis libris, unciarum duodecim pondèris medicinalis, spiritus vini gallici optimi rectificatissimi.

Post aliquam moram hæc mixtura rubrum induit colorem; verum enim vero in obturatis phialis soli exposita sensim evadit limpidissima alba. Quam primum limpidus hic factus liquor, qui à sole remotus, successu temporis aureo seu intenso flavo tingatur colore, vel in aliam phialam collo angustiore præditum transfundendus, vel non mutata phialâ, demto solum obturasulo per breve tempus aëris accessui exponendus. Color tamen hinc flavus totus evanescit quoties nimirum tinctura soli exposita fuerit.

*LIQVOR NERVINUS ALBUS* seu tinctura nervina paratur, post ultimam, quâ sal martis eductus fuerit, sublimationem, residuæ ab aëre humiditate attractæ massæ affundendo libras duodecim spiritus vini gallici purissimi & rectificatissimi, atque, præter lapsis aliquot diebus omnem spiritum lentâ distillatione abstrahendo.

A Treatise on the infantile remittent fever, &c. C'est-à-dire, *Traité sur la fièvre rémittente des enfants*; par M. GUILLAUME BUTLER, docteur en médecine & membre du college royal des médecins, & de la société médicale d'Edimbourg. In-8°. A Londres, chez Robson, 1782.

2. L'auteur donne le nom de *fièvre rémittente des enfants* à la même maladie que quelques autres médecins ont appelée *fièvre vermineuse*, & que *Sauvages* nomme *hætica infantilis*. Il avoue que cette fièvre se connoît à l'assoupissement lors des redoublements, aux veilles pendant les rémittences, à la douleur de tête & du ventre, à la perte totale de l'appétit, à la modération de la soif, & aux selles glaireuses. Selon lui, elle attaque indistinctement les enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté. Les différentes formes qu'elle prend se réduisent à ce qu'elle est *aiguë*, *lente*, ou *accompagnée d'abattement*. L'auteur les décrit toutes en particulier, & quoiqu'elles diffèrent beaucoup entr'elles par le degré de leur violence, le pronostic n'a pourtant rien de fâcheux en lui-même.

Dans le chapitre des causes, de la nature & du siège de cette fièvre, M. Butler fait d'abord quelques remarques sur les particularités de la constitution des enfants: elles ont une très-grande irritabilité & beaucoup de disposition aux indigestions. L'auteur part de-là pour rendre compte de tous les symptômes qui accompagnent cette fièvre. Selon lui, ils sont excités par la saburre des premières voies. Ces humeurs, ainsi amassées, occasionnent un spasme qui, se répandant dans tout

le corps, constitue la fièvre. A la fin de ce chapitre, *m. Butler* réfute avec chaleur l'opinion de ceux qui attribuent cette maladie aux vers, & il soutient que ces reptiles ne produisent en général, chez les enfants, aucun effet dangereux.

Avant de passer à la curation de la fièvre en question, l'auteur déclare « que toutes les maladies auxquelles le corps humain est sujet, ont l'irritation pour principe » ; & que l'étiologie de cette irritation peut seule conduire à des notions raisonnables sur la nature de cette maladie, & à un plan curatif approprié. Il déclare que quant à la fièvre rémittente des enfants, la cause irritante est suffisamment connue, & que par conséquent les indications sont aisées à saisir. « Cependant, ajoute-t-il, nous ne pouvons les remplir que par des moyens indirects, en attendant qu'on découvre un remède qui dissipe le spasme en peu d'heures. » Cette découverte n'étant pas encore faite, *m. Butler* conseille le repos & la tranquillité, l'usage des boissons délayantes & nourrissantes ; enfin celui des laxatifs, parmi lesquels il préfère le sel polychreste. Si le ventre n'est pas suffisamment libre, il recommande le sel de nitre : il veut qu'on ait recours à l'extrait de ciguë lorsqu'il y a relâchement, & sur-tout dans la fièvre lente.

*Observazioni, &c.* C'est-à-dire, *Observations sur les maladies auxquelles les Européens sont sujets dans les climats chauds, ainsi que dans les voyages de longs cours, faites dans un voyage aux Indes Orientales dans les années 1776 — 1781 ; par m. NICOLAS FONTANA, de Cremona, docteur*

5. Tous les désordres qui se rencontrent dans le corps humain, de quelque cause qu'ils tirent leur origine, ont nécessairement certains rapports; & quoiqu'on remarque des différences essentielles dans les maladies dépendantes de la nature du climat, ou du genre particulier d'occupations, les maîtres de l'art ne découvrent pas moins des ressemblances entr'elles qui leur suggèrent des considérations très-lumineuses, & les conduisent à des conclusions générales qui servent à indiquer un traitement convenable. C'est sous ce point de vue que l'ouvrage de m. Fontana devient précieux. Les observations de l'auteur, il est vrai, sont principalement relatives à la constitution des Italiens, & aux maladies qui tiennent à la navigation; mais elles peuvent également servir, *mutatis mutandis*, à éclairer les médecins des autres nations, à leur faciliter la connoissance des affections des citoyens qui ne sont point navigateurs, & à établir des vérités-pratiques sur les dérangements de la santé de tous les hommes en général.

L'auteur donne d'abord un journal météorologique de son voyage, ainsi qu'une liste des maladies qui ont attaqué l'équipage en certains temps, & qui sembloient être dans une correspondance évidente avec l'influence des planètes. Cette circonstance particulière pourroit paroître suspecte, si les observations du célèbre *Toaldo* ne les confirmoient pas.

Il s'occupe ensuite, en huit chapitres, des fièvres, de la dysenterie, du *cholera morbus*, de l'hépatite & des autres maladies du foie, du rhumatisme, du scorbut, du mal vénérien, des affections chirurgicales.

Il paroît, d'après ces observations, que les ma-

ladies propres aux marins sont en petit nombre, & que les Italiens résistent mieux que les habitants des autres pays aux fatigues des voyages de longs cours, de même qu'aux impressions des climats chauds. M. Fontana attribue ces avantages à leur gaieté naturelle, à leur frugalité, sur-tout relativement à la nourriture animale, à leur propreté & à la constitution du climat d'où ils sont originaires.

Leuthners, &c. diätetische pastoral arzneykunde, &c. C'est-à-dire, *Médecine pastorale diététique à l'usage des pasteurs, lors de l'exercice de leurs fonctions; par M. JEAN-NÉPOMUCÈNE-ANTOINE LEUTHNER, conseiller-médecin de feu S. A. S. l'électeur de Bavière, professeur du collège électoral de médecine de Munich, & médecin ordinaire de l'hôpital de la cour de Giesen.* In-8<sup>o</sup> de 336 pages. A Nuremberg, chez Stein, 1782.

4. Cet ouvrage n'est pas plus complet que la médecine pastorale-pratique du même auteur, annoncée dans le journal précédent. M. Leuthner s'y borne, pour ainsi dire, exclusivement à l'article des aliments, & ne touche qu'en passant & très-superficiellement les autres sujets de la diététique.

An experimental enquiry concerning the causes which have generally been said to produce putrid diseases; by WILLIAM ALEXANDER, M. D. London, 1781. *Recherches sur les causes auxquelles on a attribué les maladies pu-*

*trides ; par GUILLAUME ALEXANDER, docteur en médecine. In-8°. de 356 pages. A Londres ; & à Paris chez Barrois le jeune, libraire, quai des Augustins.*

5. De toutes les maladies qui affligent l'humanité ; il n'y en a point qui soient & plus communes & plus meurtrières que les maladies qui sont dues à la putridité : il n'y en a donc point dont il soit plus important de connoître la nature, afin de déterminer les moyens de les éviter, & de les guérir. Aussi s'en est-on beaucoup occupé ; mais, dans les recherches qu'on a faites sur cet objet, on s'est presque toujours livré à des spéculations hypothétiques, & l'on a négligé les faits & les expériences qui sont la base de toutes nos connoissances physiques. Notre-auteur a suivi une marche différente.

Au-dessous du degré de la glace il n'y a point de putréfaction ; à un degré de chaleur trop considérable, les fluides s'exalent, les solides se dessèchent, & il n'y a encore point de putréfaction. *Boerhaave* a regardé le 70° degré du thermomètre de *Fahrenheit*, comme le plus propre à la putréfaction. Selon les expériences de *Shebbeare*, cette chaleur s'étend du 70° au 80° degré : notre auteur regarde, d'après ses expériences, le 90° degré jusqu'au 100° degré, comme le terme le plus favorable pour la putréfaction des solides, & le 100° jusqu'au 110° pour les fluides : mais un animal vivant peut supporter ce degré de chaleur sans éprouver de putréfaction, & une partie privée de la vie la supporte également dans certaines occasions. Ainsi, quoique la chaleur soit nécessaire à la putréfaction, & qu'à un certain degré elle la favorise beaucoup plus qu'à tout autre, elle

ne peut cependant pas en être regardée comme la seule cause.

L'humidité est une autre condition sans laquelle il ne se fait point de putréfaction, & l'auteur a éprouvé qu'elle étoit d'autant plus prompte, que l'humidité étoit plus grande; mais il n'a pas observé qu'il en fut de même dans les animaux vivants: quelques desséchés qu'ils soient, ils ont encore toute l'humidité qui peut servir à la putréfaction, & tout le reste étant égal, ce sont ceux dont les forces sont épuisées & les liqueurs moins animalisées, qui sont le plus sujets aux maladies putrides, & non ceux qui contiennent le plus de fluides.

Il est indubitable qu'une grande quantité de substances animales en putréfaction peut infecter une atmosphère qui n'est pas agitée par les vents, qui est chaude & humide; il est indubitable encore que la contagion peut se communiquer d'une personne à une autre par le contact, la respiration, la sueur, les déjections putrides, &c. mais il ne paroît pas que sans ces conditions qui se rencontrent rarement, les principes contagieux disséminés dans l'atmosphère puissent conserver de l'action; car ils seront bientôt dispersés par les vents, & ils s'affoibliront de plus en plus, de façon qu'ils perdront bientôt leurs propriétés nuisibles.

Un grand nombre d'écrivains a regardé les effluves des végétaux putrés comme une cause des fièvres intermittentes & malignes. Notre auteur regarde cette opinion comme un préjugé, & nous allons voir par quelles raisons il cherche à la combattre. Il avertit qu'il ne va considérer ces effluves que relativement à la putridité.

Il a mis de la chair de mouton dans de l'eau avec différents végétaux, & il a observé qu'ils n'étoient anti-septiques qu'à un léger degré; il a éprouvé l'infusion de ces mêmes végétaux, après

l'avoir conservée assez long-temps pour qu'elle fût putridé ; mais bien loin de favoriser la putréfaction, elle a conservé beaucoup plus long-temps de la chair que l'eau commune. Surpris de ce résultat, il a mêlé de la chair à des substances végétales putréfiées, & il en a exposé aux effluves des végétaux putréfiés : dans tous les cas la chair a été préservée long-temps de la putréfaction. Cependant, ces substances n'ont donné aucun indice d'alkali volatil ni d'acidité ; de sorte que ce n'est point à un principe salin qu'elles doivent la propriété anti-septique qu'elles exercent alors.

Les expériences curieuses dont on vient de parler, ont conduit l'auteur à en faire avec l'eau & les vapeurs de différents marais, & il a toujours observé que la chair mise dans ces différentes eaux, ou exposée à ces vapeurs, se conservoit beaucoup plus long-temps que celle qu'il tenoit dans l'eau ordinaire ou exposée à ses vapeurs.

L'auteur conclut de-là que les terrains marécageux & les eaux croupissantes ne peuvent point être la cause des fièvres putrides ; mais quoi qu'il puisse dire pour appuyer ce paradoxe, nous avons de la peine à croire qu'il puisse changer l'opinion qui est établie, & qui l'est sur un si grand nombre d'observations. Il paroît qu'il n'a pas fait attention que le voisinage des terrains marécageux n'est pas dangereux pendant qu'ils sont couverts d'eau, & que par conséquent ce n'est point par les propriétés de cette eau & de ses vapeurs, qu'il faut juger de leur influence sur la salubrité ; mais c'est lorsque ces terrains se dessèchent qu'ils deviennent dangereux : or, dans ce temps-là il se putréfie une très-grande quantité d'insectes, & de l'aveu de l'auteur, ces substances animales putréfiées peuvent être contagieuses.

Quelques physiciens, & entr'autres *Linneus*, ont attribué les maladies contagieuses à des ani-

malcules ; mais m. *Alexander* fait voir , par un grand nombre d'expériences , que les animalcules qu'on observe souvent dans les substances putréfiées ne sont point un produit de la putréfaction ; qu'elle a souvent lieu au plus haut degré , sans qu'il s'en forme ; qu'ils sont dus à des germes qui se déposent sur les substances qui ont une communication libre avec l'air ; que non-seulement ils ne peuvent s'engendrer sans cette communication , mais même qu'ils périssent bientôt sans elle , & que cependant la putréfaction se fait très-bien sans le secours de l'air ; qu'il suffit de couvrir exactement d'une peau un vase dans lequel la putréfaction s'opere pour qu'il n'y parvienne point d'œufs , & qu'on n'y trouve point d'animalcules , quoiqu'une étoffe de soie épaisse n'ait pas suffi pour cet objet.

Plusieurs substances ont la propriété de tuer les animalcules dans un espace de temps plus ou moins long , telles que le camphre , le soufre , l'huile , le calomélas , le savon ; aucune ne les a détruits si promptement que l'eau de chaux : le mercure , & ce qu'il y a de remarquable , le tabac ne leur ont fait aucun mal.

Plusieurs substances , qui ont la propriété de tuer les animalcules , n'ont point celle de guérir la galle & les autres maladies contagieuses , comme cela devoit arriver nécessairement si elles en étoient un effet. Quelques cas particuliers , & quelques observations isolées , telles que celles de *Langius* sur la rougeole , celles de *Kircher* sur la peste , celles de *Hauptman* sur les maladies vénériennes , celles de *Siglerius* sur les pétéchies , & de *Procellus* sur la petite-vérole , suffisent-elles pour établir que les animalcules non-seulement accompagnent toujours , mais même sont la cause première de ces différentes maladies ? On trouvera dans l'ouvrage de m. *Alexander* des observations

victorieuses contre cette opinion : il n'a vu que rarement des animalcules dans le pus, dans lequel *Pleneiz* a supposé qu'il en existe toujours.

M. *Alexander* prouve que la propriété antiseptique de différentes substances n'est point proportionnée à la quantité d'air fixe qui s'en dégage pendant leur fermentation, comme elle devoit l'être, si l'opinion de m. *Macbride*, qui regardoit l'air fixe comme le lien & le ciment des corps, étoit fondée.

Il pense qu'on a trop attribué à la corruption des aliments pour expliquer l'origine des maladies qui ont affligé les camps, les villes assiégées & les vaisseaux, & il conjecture qu'ils ont plutôt nuï, parce qu'ils ont pu être peu nourrissants & d'une digestion difficile, que par leur corruption.

Enfin m. *Alexander* cherche dans le dernier chapitre de son ouvrage, à déterminer les causes réelles qui produisent la putréfaction dans les animaux vivants.

Il remarque que tout se produit & s'entretient dans la nature par le moyen du mouvement : les substances animales, & la plupart des substances végétales, tombent d'elles-mêmes en putréfaction, si la circulation de leurs sucs est interrompue. Il paroît que cela dépend de ce que ces sucs, abandonnés à eux-mêmes, entrent en fermentation ; & par une loi invariable de la nature, cet état de fermentation précède la putréfaction ; mais ce mouvement intestin ne peut avoir lieu pendant que les parties sont entraînées par un mouvement étranger.

Cependant si le mouvement vital est trop accéléré, il favorise la putréfaction, peut-être parce qu'il rompt la contexture des parties ; mais de quelque manière que cela s'opere, le fait n'en est pas moins certain.

Voilà donc un obstacle puissant qui s'oppose continuellement à la corruption pendant la vie des

animaux; la qualité anti-séptique des aliments dont on fait usage, & du chyle qui en résulte, est un autre moyen qui les préserve de la corruption : car les animaux qui sont privés de tout aliment se corrompent promptement.

M. *Alexander* conclut de ces considérations, que le ralentissement ou une trop grande augmentation du mouvement auquel sont soumises les liqueurs animales, ou la privation de parties alimentaires, sont les causes réelles qui produisent la putréfaction dans les animaux vivants, ou plutôt qui laissent éprouver aux substances animales cette destruction vers laquelle elles tendent d'elles-mêmes.

Nous regrettons de ne pas suivre l'auteur dans l'application qu'il fait de ses principes à l'action des miasmes contagieux, auxquels il croit qu'il faut rarement attribuer la putréfaction, de même qu'aux effets de la suppression de transpiration à laquelle il l'attribue beaucoup plus, & à ceux de la fièvre, de l'inflammation & des autres causes occasionnelles de la putréfaction; mais notre intention a plutôt été d'engager, par cette esquisse, à la lecture d'un ouvrage rempli d'expériences intéressantes & de vues neuves, que d'en présenter un extrait.

Further remarks on the useleß state of the lower limbs, &c. C'est-à-dire, *Remarques ultérieures sur l'impotence des extrémités inférieures, causée par une courbure de l'épine du dos, servant de supplément à un traité publié précédemment sur le même sujet; par m. PERCIVAL POTT, membre de la société royale de Londres, chirurgien de*

*L'hôpital de S. Barthelemi de la même ville. In-8°. A Londres, chez Johnson, 1782.*

6. Il y a quelques années que m. Pott publia, en Angleterre, une brochure sur le même sujet, qui parut ensuite en françois sous le titre de *Remarques sur cette espece de paralysie des extrémités inferieures que l'on trouve souvent accompagnée de la courbure de l'épine du dos, qui est supposée en être la cause, avec la méthode de la guérir; suivie de plusieurs observations sur la nécessité & les avantages de l'amputation dans certaines circonstances.* Par m. PERCIVALL POTT, de la société royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de Saint-Barthelemi. *Ouvrage traduit de l'anglois avec des observations & des additions;* par m. BEERENBROECK, docteur en médecine, associé au college royal des medecins, & à la société royale de médecine d'Edimbourg. *In-8°. de 99 pages.* A Bruxelles; & se trouve à Paris, chez Ségand, libraire, rue des Cordeliers, 1779.

Le supplément que nous annonçons aujourd'hui contient de nouveaux faits qui constatent les succès de la méthode curative proposée par l'auteur, en même temps qu'il répand un plus grand jour sur la nature de cette maladie, & sert à rectifier quelques erreurs dans lesquelles m. Pott étoit tombé. Il attribue à présent la courbure de l'épine à un vice scrophuleux qui se jette sur l'épine du dos, ou sur les parties adjacentes. Les affections morbifiques qui en résultent sont très-nombreuses, souvent ignorées ou confondues avec d'autres dérangements, faute d'indices certains qui les manifestent. Lorsque la courbure devient visible, il y a érosion & non gonflement dans le corps d'une ou de plusieurs vertebres. Cette érosion pa-

roit

roit s'appuyer l'appui que doit fournir la colonne vertébrale : d'où il résulte constamment une courbure de dedans en-dehors. D'après ces remarques on voit que cette inflexion de l'épine du dos n'est qu'une maladie consécutive, loin d'être la cause de l'impotence des jambes, ni de divers autres symptômes qui surviennent quelquefois. Ces assertions sont encore confirmées par les circonstances qui accompagnent souvent la guérison; car il n'est pas rare de voir que celle-ci s'achève au moyen des caustères, & que la courbure reste à-peu-près telle qu'elle étoit auparavant. La guérison dépend de l'évacuation ou de la dérivation des humeurs morbifiques; & m. Pott propose, au jugement des maîtres de l'art, le problème suivant : *Ne peut-on pas avoir recours aux fontanelles, en qualité de prophylactiques, toutes les fois que certains symptômes indiquent les premiers commencemens de cette maladie, & avant qu'elle ne se manifeste au-dehors par des signes visibles?* Cet excellent ouvrage est enrichi de planches très-bien gravées.

H A G E N S., &c. Versuch eines neuen Lehrgobandes der praktischen Geburtshülfe, &c. C'est-à-dire, *Essai d'un nouveau système de la pratique des accouchemens*; par m. JEAN-PHILIPPE HAGEN, chirurgien, assesseur au collège royal supérieur de médecine, professeur public de l'art des accouchemens à Berlin, & membre des chirurgiens privilégiés de la capitale. 2 parties in-8°, la première de 222 pages,

Tome LX.

F

8. L'objet de l'auteur paroît avoir été de publier les observations qui lui sont propres, & de les accompagner de remarques, afin de mettre le lecteur à même d'en tirer des conséquences pratiques, & de se former un plan de conduite en pareil cas. M. Hagen exerce depuis environ dix ans l'art des accouchemens; il a accouché pendant ce temps 350 femmes dont il n'en est mort que 26. Il a amené au monde, y compris les jumeaux, 364 enfans; savoir, 230 vivans, & 134 enfans qui sont morts avant, pendant ou immédiatement après l'accouchement, mais dont la mort est arrivée ou parce que ces enfans étoient nés avant terme, ou parce qu'ils avoient été extraits par un accouchement forcé, à cause qu'il étoit survenu des pertes de sang, que rien ne pouvoit arrêter. Trente-neuf femmes ont été délivrées par le moyen du forceps de m. Levret, & 28 enfans ont été arrachés avec les crochets mouffe ou pointu. Parmi les 350 femmes accouchées par m. Hagen, il s'est trouvé cent onze premières grossesses: elles ont donné, y compris six jumeaux, 117 enfans, dont 64 seulement sont venus vivans au monde. Notre auteur, d'accord avec tous les habiles accoucheurs, confirme de nouveau la doctrine qu'il y a très-peu de cas où l'usage des instrumens soit indispensable, & dans lesquels il n'auroit pu être prévenu par une conduite éclairée, ou remplacée par la dextérité de l'artiste. Tout son arsenal consiste dans le forceps de Levret; un forceps pour les pieds, lequel forceps est de son invention; un crochet mouffe, & un crochet pointu. Les planches réunies à cet essai représentent des instrumens, un lit & une chaise de douleur.

Entwurf einer Verzeichnung veteraniſcher bucher, &c. C'eſt-à-dire, *Plan d'un catalogue de livres & de diſſertations, relatifs à l'art vétérinaire*; par m. JEAN-CHARLES GOTTLIEB-HENZE. A Gottingue, chez Franz & Groſſe, 1782. In-8°.

9. L'auteur a fait une collection raifonnée de tous les écrits ſur les maladies des beſtiaux, & il promet de donner par la ſuite une notice des ouvrages concernant l'art vétérinaire, qui parviendront à ſa connoiſſance. Il ſeroit intéreſſant de traduire ces catalogues.

Verſuche uber die platina, &c. C'eſt-à-dire, *Effais ſur la platine*. In-8°. de 324 pages. A Manheim, à la librairie de la cour & de l'académie, 1782.

10. Les diſſertations, qui compoſent ce traité, paroîtront en françois parmi les mémoires des ſavants étrangers que l'académie royale des ſciences de Paris eſt dans l'uſage de publier de temps en temps: elles ſont de m. le comte de *Sickingen*, miniſtre plénipotentiaire de l'électeur Palatin auprès de S. M. T. C., qui les a lues à cette académie; & les ayant communiquées à m. *Sunon*, a permis à ce ſavant d'en donner une traduction allemande. Les expériences qu'elles contiennent ont été faites en grand, & ſervent à diſſiper les opinions erronées qu'on a eues ſur la nature & les propriétés de ce métal noble, dont elles déterminent d'ailleurs pluſieurs qualités. Nous n'entrons

F ij

dans aucun détail sur cette traduction, nous attendrons que l'original paroisse & enrichisse la France des découvertes qu'on voit déjà répandues en Allemagne, quoiqu'elles aient pris naissance parmi nous.

**REUSS, &c.** Beschreibung eines neuen chemischen ofens, &c. C'est-à-dire, *Description d'un nouveau fourneau chimique; par m. le docteur AUGUSTIN-CHRÉTIEN REUSS, membre de la société des médecins de Copenhague, de la société de médecine & de physique d'Édimbourg. In-8°. de 5 feuilles, avec des planches en taille-douce. A Leipzig, chez Hilfscher, 1782.*

II. Le célèbre docteur *Black*, professeur de chimie à Edimbourg, est l'inventeur de ce fourneau dont *m. Reuss* donne ici la description & la représentation d'une manière si distincte qu'il sera aisé de faire exécuter un pareil fourneau, dont les avantages particuliers sont de désigner avec autant de précision & d'exactitude qu'un thermomètre, les degrés de chaleur; de donner la facilité de se procurer tel degré de chaleur qu'on demande; d'indiquer ce degré, & de déterminer même ceux que le thermomètre ne peut pas annoncer.



## P R I X.

UN citoyen, qui a désiré de rester inconnu, ayant fondé en 1782 un nouveau prix annuel, consistant en une médaille de la valeur de 1080 liv. en faveur d'un *Mémoire ou d'une expérience qui rendroit les opérations des arts mécaniques moins mal-saines ou moins dangereuses*, l'académie royale des sciences de Paris, avoit annoncé que le sujet du premier prix de ce genre qu'elle donneroit cette année, dans l'assemblée publique d'après Pâques, seroit de *déterminer la nature & les causes des maladies auxquelles sont exposés les doreurs au feu ou sur métaux, & la meilleure maniere de les préserver de ces maladies, soit par des moyens physiques, soit par des moyens mécaniques*. La compagnie a décerné le prix à la piece n°. VII, dont l'auteur est m. *Henri-Albert Goffe*, de Genève. Cette piece, dit-elle, lui a paru répondre le mieux, de toutes celles qu'elle a reçues, au sujet proposé. L'on y trouve des observations & des expériences intéressantes, un exposé bien fait des maladies des doreurs, & un moyen d'en préserver ceux qui dorent de petites pieces, lequel, d'après l'expérience, semble avoir réussi. Mais, en couronnant ce mémoire, l'académie auroit désiré qu'il eût renfermé aussi des moyens de mettre à l'abri de ces maladies les doreurs de grosses pieces. L'auteur paroît avoir profité, jusqu'à un certain point, des idées ingénieuses que contient sur le même sujet un écrit de m. *Tingri*, inséré dans la premiere partie des mémoires de la société de Genève, & il semble s'être restreint, comme lui, à ce qui concerne les doreurs qui travaillent pour les horlogers. Ce-

F iij

pendant, vu qu'il est à présumer qu'en donnant plus d'étendue à son fourneau préservateur, il seroit possible de le rendre également propre aux doreurs de grosses pieces, l'académie engage m. Goffe à tourner ses vues de ce côté important, & à tirer de ce fourneau une utilité aussi générale qu'elle semble devoir résulter des expériences particulières qu'il en a faites.

Elle a cru, à cette occasion, devoir faire une mention honorable de la piece n°. III, ayant pour devise : *Ars datur optima cui reſta phyſica juvat*, dont l'auteur s'est fort étendu sur les moyens de préserver des effets du mercure les doreurs de grosses pieces. Mais le fourneau qu'il propose pour y réussir, ne paroît point, par sa disposition, propre à bien remplir l'effet qu'il attend, & il ne rapporte aucune expérience qui constate cet effet. Cependant, comme il y a dans ce mémoire des vues fort intéressantes, & un exposé très-détaillé des effets plus ou moins fâcheux que produit le travail de la dorure sur ceux qui s'en occupent, l'académie exhorte l'auteur à le rendre public, & en même temps à se faire connoître.

Le sujet du second prix de ce genre, qui sera donné l'année prochaine, est de *déterminer la nature & les causes des maladies des ouvriers employés dans la fabrique des chapeaux, particulièrement de ceux qui SECRETENT, & la meilleure maniere de les en préserver, soit par des moyens physiques ou mécaniques, soit par des changements avantageux dans les différentes opérations de leur travail*. Les mémoires sur ce sujet ne seront reçus que jusqu'au premier janvier prochain.

La même compagnie demande pour celui qu'elle donnera en 1785, consistant toujours en une médaille de 1080 livres, de *déterminer la nature & les causes des maladies auxquelles sont exposés*

*les ouvriers qui mettent les glaces au tain, & la meilleure maniere de les en préserver, soit par des moyens physiques, soit par des moyens mécaniques.* Elle ne se dissimule point la difficulté de ce nouveau sujet, par la nature des opérations des ouvriers qui mettent les glaces au tain; mais elle a cru devoir le proposer par le rapport qu'il a avec celui des doreurs qu'elle vient de donner, & dans l'espérance de pouvoir recueillir ainsi une suite de moyens de garantir ces différents ouvriers des fâcheux effets du mercure dans les diverses manieres dont ils l'emploient, & de rassembler assez de détails sur ces effets pour pouvoir en former ensuite une histoire bien circonstanciée des maladies qui en résultent.

L'académie regarde le sujet dont il s'agit ici, comme d'autant plus digne d'occuper les savants & les artistes, & d'exciter leur zele, que les ouvriers qui mettent les glaces au tain éprouvent en grande partie les mêmes maladies que ceux qui dorent au feu, quoiqu'ils n'emploient le mercure qu'à froid: car la maniere dont ils en sont affectés, semble fournir une nouvelle preuve de la volatilité de ce métal, & montrer en même temps avec quelle facilité il pénètre dans les pores de la peau, puisque le travail principal de ces ouvriers ne consiste qu'à employer du mercure, pour l'étendre sur les feuilles de métal qui doivent servir à étamer les glaces. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier janvier 1785.

Les personnes qui composeront pour ces divers prix, adresseront leurs mémoires à m. le marquis DE CONDORCET, secrétaire perpétuel de cette compagnie.



SÉANCE PUBLIQUE de l'académie royale de chirurgie. Le jeudi premier mai 1783.

*Monsieur Louis, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par le discours qui suit :*

« L'académie royale de chirurgie avoit proposé pour le prix de cette année 1783, la question suivante :

*Quelle peut être l'influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales, & quels sont les moyens d'en corriger les mauvais effets?*

Elle n'a reçu que dix mémoires sur le sujet intéressant qui complete l'hygiène chirurgicale, dont les différentes parties proposées successivement, les années précédentes, avoient excité l'émulation d'un plus grand nombre de concurrents.

L'influence du moral sur le physique pouvant causer beaucoup de trouble, il est important de connoître toutes les causes qui peuvent en déranger les fonctions. Les livres de l'art donnent des observations très-constatées, & d'une expérience journaliere, sur les funestes effets des passions : très-variés suivant le degré de leurs causes, ils le sont encore, eu égard à la disposition bien plus variée des personnes qui les éprouvent. L'examen approfondi de l'influence des passions a fait connoître aussi qu'elles ont quelquefois été la cause des révolutions utiles au rétablissement de la santé.

La chirurgie, dont l'objet est de multiplier les différents secours qu'elle peut donner à l'humanité dans son domaine, ne veut pas remonter aux causes premières des passions de l'ame. Cette recherche a presque toujours égaré les philosophes

anciens & modernes dans le vaste champ ouvert aux plus frivoles spéculations. L'expérience raisonnée, l'observation exacte des phénomènes de la nature, telle est la base sur laquelle nous nous faisons honneur d'établir invariablement nos principes.

L'auteur du mémoire, n°. 6, qui a pour devise cette sentence tirée de la nosologie méthodique de Sauvages : *Philosophus sit qui morbis animi mederi contendit*, a bien senti que l'académie ne demandoit pas des discussions métaphysiques sur le siege & sur le mécanisme des passions. Bien convaincu que la plupart des philosophes qui ont cru jeter du jour sur cette matiere par de doctes subtilités, l'avoient couverte d'un voile plus épais, il s'est borné aux livres de l'art; des recherches faites avec sagacité lui ont fait trouver un assez grand nombre de faits sur les altérations du corps, produites par les passions de l'ame dans l'état de maladie, qui nous rend bien plus susceptibles d'impressions & de révolutions par l'influence des causes morales. Les cas chirurgicaux que les auteurs lui ont fournis, & ceux qu'il a tirés de son propre fonds, donnent plus de cinquante observations sur les différents effets de la colere, de la frayeur, du chagrin, de la joie, de la douleur & du plaisir. Ces faits sont liés aux principes des auteurs qui ont le mieux traité cette matiere d'après l'expérience; & ils ont le mérite d'être exposés d'une maniere claire & très-précise.

Il ne suffisoit pas de faire connoître, en général, les divers effets que les passions vives ou lentes produisent sur l'économie animale, relativement à l'intensité de la cause, & à la disposition du malade, il falloit faire l'application de cette théorie aux cas particuliers; & qu'une pratique judicieuse fût la conséquence des principes qui doivent di-

riger le chirurgien, & lui fournir les moyens de corriger les mauvais effets des passions dans les maladies chirurgicales : c'est l'objet de la seconde partie du mémoire, beaucoup plus étendue que la première, & l'auteur l'a rempli de manière à lui procurer la pluralité des suffrages pour le prix. Son nom est *JEAN - BAPTISTE BONNEFOY, chirurgien gradué, nouvellement agrégé au collège royal de chirurgie de Lyon, sa patrie.*

M. Bonnefoy a présenté, pour l'acte public de cette agrégation, une dissertation inaugurale sur l'application de l'électricité à l'art de guérir. Il y donne des preuves d'une profonde érudition, & d'un grand discernement dans le jugement des faits. Il traite avec un égal avantage la matière, en physicien, en physiologiste & en médecin. L'électricité lui a paru un moyen quelquefois insuffisant qu'il falloit aider ; & quelquefois dangereux qu'il falloit réprimer. Cet ouvrage annonce le mérite de son auteur d'une manière très-distinguée ; & l'école-pratique de Paris où il a obtenu le premier prix, il y a cinq ans, se félicite de l'avoir eu pour élève.

L'académie ne peut se dispenser de témoigner le regret qu'elle a de n'avoir pas un prix double, afin de pouvoir partager la récompense promise à celui qui auroit le mieux traité la question proposée. Le mémoire, n°. 9, a fixé son attention, & il a même eu des suffrages dont l'auteur auroit lieu d'être flatté. Il a pour devise cette sentence : *Eâ lege vivimus, ut mens ipsa corporis mutationibus obnoxia evadat ; sicque domicilii pondere prægravata, humi affligatur divinæ auræ particula.*

Y a-t-il une anatomie pour les facultés intellectuelles, ainsi que pour celles du corps ? En analysant les premières, trouve-t-on qu'elles ont be-

soin d'un ressort qui les mette en jeu, & si on peut le dire, qui les rende élastiques? Oui, sans doute, répond l'auteur aux deux questions qu'il vient de faire : ce sont les passions qui communiquent à l'ame son mouvement. Les passions sont donc essentielles à notre constitution, parce que leur origine est dans la sensibilité physique, dans l'amour du plaisir & dans la crainte de la douleur, qui remuent plus ou moins tous les hommes.

Mais, ajoute-t-on, la même cause qui rend l'homme agissant, & qui entretient chez lui les ressorts de son activité, quand elle est réduite dans de justes bornes; cette cause, devenue impétueuse & trop violente, détruit aussi chez lui toutes les facultés agissantes, & anéantit tous les principes de son activité. Ainsi, les chagrins, les peines, les inquiétudes, les impatiences, la terreur, la joie même, les espérances, les plaisirs sont autant d'agens qui, bien conduits, tiennent l'homme toujours en haleine, & le préservent d'une apathie dangereuse, d'une léthargie funeste; mais qui, une fois échappés au joug de la raison, le consomment, le détruisent peu à peu, & le conduisent insensiblement au terme fatal qu'une attention suivie sur lui-même auroit pu reculer. Voilà le bien & le mal des passions.

Après cette exposition sommaire, l'auteur remarque que si les passions fortes, même les plus agréables, usent constamment l'homme, le minent peu à peu, le tuent même quelquefois sur-le-champ; quelle ne doit pas être leur influence sur l'homme malade, & particulièrement lorsqu'il est affecté d'une maladie chirurgicale! C'est bien alors que ces causes morales retardent la guérison, & que si l'on ne peut soustraire le malade à leur violence, elles hâtent sa mort. Enfin, telle est la dépendance mutuelle & réciproque entre le

physique & le moral de l'homme, que des mains favantes & habiles peuvent tour-à-tour se servir du premier pour aider le second, & du second pour secourir le premier. L'homme vivant sous le domaine des passions, paroît à l'auteur du mémoire, n°. 9. comme un instrument à cordes qui frémit sous l'archet, & rend des vibrations plus ou moins fortes, plus ou moins durables. L'alternative de la tension & du relâchement de la corde, voilà, suivant l'auteur, tout le mystère de la formation des différents tons; il finit, dit-il, en revenir à la doctrine des anciens, du *strictum* & du *laxum*.

Tel est le début du mémoire auquel on a accordé l'*accessit*. L'auteur suit avec avantage le plan qu'il s'est tracé, & ce plan est fort étendu. Il y est question de la joie & de ses effets, & des moyens propres à inspirer la joie & la gaieté; de l'amour & de ses effets, du désir & de l'espérance, des moyens propres à entretenir cette dernière; de la haine & de ses effets; de la tristesse & du chagrin; de la crainte & de la frayeur. Cette première partie du mémoire est enrichie de trente-trois observations relatives à des cas de chirurgie, & la plupart très-intéressantes. La seconde partie a pour objet les moyens de corriger les mauvais effets des passions de l'ame: la nostalgie, ou maladie du pays, n'est pas oubliée. Il paroît que l'auteur, en s'occupant des passions, s'est passionné lui-même pour son sujet; & s'il eût pris la peine, ou plutôt s'il eût eu le temps de modérer sa marche dans les routes qu'il s'est ouvertes, s'il eût été moins abondant, qu'il eût mis plus de précision dans les détails théoriques, & resserré un peu l'exposition des faits, la préférence pour le prix auroit été d'une plus difficile discussion. L'auteur de cet ouvrage estimable, très-connu de l'académie par

ses succès dans la carrière qu'il vient de parcourir, est m. *Tiffot*, maître-ès-arts de l'université de Paris, chirurgien-major du quatrième régiment de chevaux-légers en garnison à Phalsbourg, ancien élève de l'école-pratique, & docteur en médecine. Il a eu le prix, en 1779, sur la question des aliments, & un *accessit* avec m. *Camper*, en 1781, sur le sommeil & la veille.

Le prix d'émulation a été accordé à m. *Viguerie*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Toulouse; & les cinq médailles d'or de la valeur de cent francs, méritées pour la communication de faits de pratique dignes de remarque, & utiles aux progrès de l'art, ont été adjugées à m. *Percy*, chirurgien-major du régiment de Berry, cavalerie, en garnison à Strasbourg.

A m. *Ségretrain*, chirurgien gradué à Laval au Maine;

A m. *Esplaud*, maître en chirurgie à Soissons;

A m. *Petit*, maître en chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Corbeil.

A m. *Dalignon*, chirurgien à Crécy, près Laon.

( La suite au journal prochain ).

---

*AVIS BIBLIOGRAPHIQUE  
CONCERNANT CE JOURNAL.*

DANS le dessein de satisfaire de plus en plus nos lecteurs, & de contribuer à tous égards aux progrès de l'art de guérir, nous avons profité des facilités que donne la paix, pour nous procurer & faire connoître les ouvrages Anglois. L'obligation de nous renfermer dans les bornes ordinaires de ce journal, ne nous permettra pas d'y mettre des extraits détaillés ou des analyses complètes de tous les livres qui se publieront en Angleterre sur l'art de guérir : mais nous croyons remplir notre objet en donnant une analyse des ouvrages les plus importants, des notices de tous ceux qui méritent d'être connus, & le titre seulement des écrits qui seront moins intéressants.

Nous annonçons, avec les ouvrages publiés cette année ; ceux qui ont paru en 1781 & 1782 ; & , en annonçant les livres qui paroissent en France & chez l'étranger, nous indiquerons ceux qui ont été publiés précédemment sur le même sujet, s'il n'en avoit point été fait mention dans notre journal, en supposant néanmoins qu'ils méritassent d'être connus (1).

Les livres Anglois les plus estimés se trouve-

---

(1) Les notices seront classées d'après l'ordre établi dans la table générale qui se trouve à la fin de chaque volume. En jettant les yeux sur la page suivante, on verra pourquoi les notices sont numérotées.

ront chez *BARROIS le jeune, libraire, quai des Augustins*. La fréquence des envois qu'il reçoit d'Angleterre le mettront en état de fournir en peu de temps les livres moins nouveaux, pour lesquels on lui donnera commission.

Les autres livres publiés chez l'étranger, se trouveront chez *DIDOT le jeune, libraire, quai des Augustins*.

N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11,  
communiqués par m. GRUNWALD.  
N<sup>o</sup> 5, par m. BERTHOLET.

*ERRATA pour le cahier du mois de juin 1783.*

Page 554, ligne 6, *curationes*, lisez *curatione*.  
Page 557, ligne 28, *fufe*, lisez *safe*.  
*Ibid.* ligne 29, *vore*, lisez *fore*.  
Pag. 560, ligne 33, *Grattenaner*, lisez *Grattenauer*.  
Pag. 562, ligne 8, *propertier*, lisez *properties*.  
Page 564, ligne 16, *agiront*, lisez *agissent*.

---



---

**T A B L E**
**DU MOIS DE JUILLET 1783.**

<i>Extrait. Des spécifiques en médecine; par</i>	
<i>m. GASTELLIER, médecin.</i>	page 3
<i>Observation sur un tœnia; par m. SIBLOT, mé-</i>	
<i>decin.</i>	22
<i>Mémoire sur l'électricité médicinale; par m. DE</i>	
<i>ROSIERS, méd.</i>	24
<i>Réflexions sur la coagulation du lait, &amp;c.; par</i>	
<i>m. LE TUAL fils, méd.</i>	32
<i>Observation sur une plaie au poignet; &amp;c.; par</i>	
<i>m. GOIRAND, chirurgien.</i>	41
<i>Lettre de m. BERNARD, chirurgien, sur les</i>	
<i>gouttes anodynnes de l'abbé ROUSSEAU.</i>	49
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de mé-</i>	
<i>decine de Paris, tenus les 15 mai &amp; 2 juin</i>	
<i>1783.</i>	55
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	58
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	61
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	61
<b>NOUVELLES LITTÉRAIRES.</b>	
<i>Livres nouveaux.</i>	63
<i>Prix.</i>	85
<i>Séance publique de l'académie royale de chirur-</i>	
<i>gie.</i>	88
<i>Avis bibliographique concernant ce journal.</i>	94

---

**A P P R O B A T I O N.**

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de juillet 1783. A Paris, ce 24 juin 1783.

POISSONNIER DESPERIERRE.

---

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

AOUST 1783.

EXTRAIT.

*RECHERCHES sur la petite-vérole, sa  
marche, ses nuances, & les meilleurs  
moyens de la traiter; ... avec des observa-  
tions sur l'épidémie qui a régné dans An-  
freville & les environs; ... sur la nature des  
gas inflammables & détonnans, & les  
meilleurs moyens de prévenir leurs perni-  
cieux effets, ou d'y remédier; ... & sur la  
dysenterie épidémique qui a régné l'année  
1779, dans la ville de Caen & ses en-  
vironns; Par H. F. A. DE ROUSSEL,  
docteur & professeur en médecine en l'Uni-  
Tome LX. G*

*versité de Caen, de l'Académie des Belles-Lettres de la même ville, associé au Collège des Médecins de Lyon. A Caen, chez G. Le Roi, Imprimeur du Roi, à l'ancien hôtel de la Monnoie, 1781, avec approbation & permission; Et se trouve à Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins: in-8°. de 200 pages: Prix 1. liv. 16 sols, broché.*

Cet ouvrage répond parfaitement à son titre: ce n'est point un traité complet & méthodique de la petite-vérole, ce n'est point non plus une compilation de faits extraits dans les auteurs, mais le précis d'observations faites auprès des malades, & les réflexions qui en sont naturellement la suite. Tout ce qui tient à l'érudition est rejeté dans des notes, soit que l'auteur s'appuie sur l'autorité des praticiens qu'il cite, soit qu'il désapprouve leurs méthodes. M. de Roussel, ainsi qu'il l'annoncé dans le sujet de sa dissertation, avoit fait ce recueil d'observations à dessein de concourir pour le prix proposé *sur les meilleurs moyens d'énerver l'activité du virus de la petite-vérole quand elle est déclarée*, & remis au concours par la Faculté de Médecine de Paris en 1778. (a)

---

(a) Le bruit s'étant répandu que l'ordre du concours étoit changé, M. de Roussel oubliâ sa

La petite-vérole est quelquefois endémique & revient dans un tems déterminé; le plus souvent elle est épidémique : on ne l'a ordinairement qu'une fois, dit M. de Roussel ; il indique les signes précurseurs de cette maladie & ceux qui annoncent l'éruption. Selon lui, la première éruption se fait le plus communément sur les parties sur lesquelles le virus varioleux a commencé à donner des preuves de son activité, & c'est sur ces mêmes parties que les symptômes de la maladie paroissent d'abord plus graves. Il décrit la manière dont s'annoncent quelques-uns de ces symptômes dans les différentes parties primitivement affectées; de-là il passe à l'examen des symptômes généraux (quelle que soit la manière dont s'est communiquée la maladie), 1°. de la petite-vérole discrète régulière, ou bénigne, 2°. de la confluyente, 3°. de la petite-vérole cristalline, bilieuse, &c.; il distingue leurs différences essentielles, & la comparaison qu'il en fait ne laisse rien à désirer.

M. de Roussel pense « qu'il n'y a point à douter que la force principale du virus

---

Dissertation jusqu'au moment où il apprit que le sujet avoit été traité, & qu'un Mémoire avoit été couronné : c'est alors qu'il s'est déterminé à la faire imprimer.

varioleux *se fait sentir sur les solides* ; les irritations violentes sur les parties les plus sensibles, les spasmes, les étranglemens, les douleurs, &c. qui sont les symptômes avant-coureurs de la maladie, en sont la preuve (a), » les humeurs sont aussi affectées, mais avec moins d'énergie ; & c'est spécialement, selon lui, la partie glutineuse qui paroît le plus évidemment dégénérer dans la petite-vérole ; c'est elle qui fournit la matière du pus, qui sert à la multiplication du virus, en est le véhicule & le transmet à toutes les parties du corps : ainsi « plus

---

(a) M. de Roussel n'entend parler ici que du virus varioleux qui existe seul ; car, après avoir dit, page 17, §. xvij, ce que nous venons de copier, il dit ensuite, page 29, §. xij : » Quoique le levain varioleux ne change pas de nature, lorsqu'il est réuni avec un autre virus, les ravages qu'il occasionne sont toujours en raison des impressions que celui qui l'accompagne produit sur nos solides, & principalement sur nos humeurs. » Ainsi, quand il se sert de ces expressions, *humeurs dégénérées, vices des humeurs, humeurs délétères*, &c. cela suppose toujours, ou qu'il y a complication, ou que l'auteur n'attribue cette dégénérescence des humeurs qu'à l'action des solides sur les fluides. Il faut avouer cependant que M. de Roussel auroit pu rendre son idée d'une manière moins concise, & le lecteur seroit moins exposé à croire quelquefois qu'il y a de la contradiction.

le gluten de nos humeurs est animalisé, plus il a souffert d'élaboration, plus il a dégénéré; plus, lorsqu'il est imprégné du virus, il fait de ravage; plus la petite-vérole est confluyente & maligne, &c. »

D'après notre auteur, le pus varioleux ne donne des marques sensibles d'acide ni d'alkali, il paroît être fixe & n'emprunte sa volatilité que des corps qui la lui communiquent.

« Il n'occasionne pas plus la dissolution que la coagulation de nos humeurs, il ne les putréfie point, il n'est point altéré ni affoibli par les forces vitales, il ne dégénère point celui qu'il rencontre, il n'est détruit ni énervé par celui qui le précède, il se multiplie prodigieusement par la communication, il ne perd point ou très-peu de son activité par la longueur des années. Quelle est sa nature? quelle est son origine? »

M. de *Roussel* convient que ni les ouvrages des anciens, ni les découvertes des modernes ne suffisent pas pour répondre à ces questions; & il s'en tient, avec les meilleurs praticiens, à savoir que les effets de la petite-vérole sont d'autant plus dangereux que la contagion est plus grande, & que le virus se multiplie davantage dans le corps qui l'a reçu. Il examine ensuite 1<sup>o</sup>. l'influence qu'ont sur le virus varioleux, les exhalaisons, les qualités sensibles de l'atmo-

sphère, la direction des vents, la saison, le climat, l'habitation, le régime & les différences notables qui en résultent dans les petites-véroles; 2<sup>o</sup>. les complications très-fréquentes de la petite-vérole avec la fièvre putride, la fièvre catarrhale, & la fièvre lente nerveuse. Il recherche quelles sont les causes qui disposent à ces complications, quelles différences elles apportent dans la maladie, quels accidens particuliers elles occasionnent, & quels sont ceux qui résultent de l'union de la petite-vérole avec des fièvres éruptives d'une nature différente; il remarque qu'en général la petite-vérole s'accorde au caractère de toutes les maladies épidémiques, & que les malades qui étoient sujets aux maux de tête ou de gorge, aux affections nerveuses, aux rhumatismes, &c. sentent renaître leurs indispositions, surtout dans le premier & le troisième période de la petite-vérole.

De-là l'auteur passe à la description des symptômes dans tous les périodes des différentes espèces de petite-vérole; il s'arrête sur chacun en particulier, soit qu'il appartienne essentiellement à la petite-vérole, soit qu'il dépende de la constitution particulière du sujet, soit enfin que ce symptôme soit dû aux complications.

C'est en revenant plusieurs fois au même objet, en le considérant sous toutes ses fa-

cés, en confondant ensemble la description des symptômes, le diagnostic de la maladie, son pronostic, & même en donnant quelquefois des aperçus pour son traitement, que *M. de Roussel* parvient à éclaircir la matière qu'il traite, & trouve moyen de faire une très-grande quantité de remarques neuves & curieuses sur la nature de la petite-vérole, sur l'éruption qui a lieu ou qui est avortée, sur sa dépuration parfaite ou imparfaite, naturelle ou préparée par l'art, sur l'infection des humeurs, sur leur dégénération, occasionnée par des virus étrangers unis à celui de la petite-vérole, sur les stases, les métastases & les dépôts, sur le régime, sur les passions, &c.

La maladie bien connue, notre Auteur s'occupe du traitement externe & interne qui convient à chaque espèce de petite-vérole discrète ou confluyente, simple ou compliquée, en suivant la marche de la maladie & ses différens périodes, & en distinguant soigneusement tous les cas qui doivent faire exception.

« On peut énerver, dit-il, l'activité du virus de la petite-vérole quand elle est déclarée, 1°. en s'opposant à la multiplication du virus : 2°. en favorisant l'excrétion des humeurs infectées : 3°. en prévenant les accidens funestes qu'il occasionne souvent dans les différens périodes de la maladie. »

On trouve quelques réflexions sur les principaux moyens employés par les anciens, & ces moyens retrouvent leur place dans les détails du traitement en particulier. On fait l'examen de l'action de la transpiration insensible & de celle des humeurs qui contiennent le plus de gluten, & qui peuvent servir de véhicule au virus varioleux ; on indique ce qu'il faut faire relativement au renouvellement de l'air & à la manière de couvrir les malades.

M. de Roussel s'explique sur les effets que peuvent produire les différens degrés de la chaleur du corps. Si cette chaleur est égale & suffisante, la maturation des pustules & la dépuration se feront aisément ; si elle est excessive, elle contribuera à la dégénération des humeurs, à la multiplication du virus &c. : si elle n'est pas assez considérable, la coction languit, les pustules entrent difficilement en suppuration ; les humeurs se fixent, croupissent dans les viscères ; la marche de la petite-vérole est lente & périlleuse.

Pour saisir les indications en général, il faut se souvenir que dans les petites-véroles discrètes, la nature peut triompher de la maladie sans les secours de l'art, ou sans exiger beaucoup de médicamens ; que dans les petites-véroles confluentes inflammatoires la dépuration seroit impossible, si on

ne diminueoit la chaleur en atténuant & en délayant le fang & les humeurs, & en relâchant les solides. Que dans les fièvres varioleufes putrides & bilieufes, on doit s'opposer à l'alkalescence des humeurs pour empêcher la multiplication du virus, diminuer l'éréthisme général, la chaleur excessive, augmenter les sécrétions & s'opposer à la putréfaction; que dans les fièvres varioleufes catarrhales, dans les petites-véroles compliquées avec la fièvre lente nerveuse, le principe vital est énérvé, la chaleur n'est pas suffisante, la coction, la maturation des pustules & la dépuration languissent; enfin, que dans les fièvres varioleufes avec dissolution, il est nécessaire de donner de la consistance aux humeurs, d'en entretenir les évacuations, de s'opposer à leur dégénérescence, leurs qualités délétères, &c. : & ce sera d'après ces considérations, que l'on se décidera à donner la préférence à la méthode *expectante*, *agissante*; *échauffante* ou *rafraîchissante*, suivant la nature, la marche, &c. des différentes espèces de petites-véroles.

M. de Roussel, en parlant des boissons, donne quelques conseils sur le choix qu'on en doit faire & la manière de les employer, & ces conseils rentrent dans les indications que nous venons d'exposer.

Des boissons en général, il passe aux au-

tres remèdes que l'on applique ordinairement au traitement des petites-véroles ; par exemple , en traitant des diurétiques , il s'exprime de la manière suivante : « Les diurétiques chauds atténuent les humeurs , sans énerver l'activité du virus , élèvent le pouls , augmentent les excrétiions , sur-tout par les voies urinaires , & peuvent beaucoup contribuer à la dépuratiion . »

« Ils sont principalement utiles dans le second & le troisième période des petites-véroles compliquées avec la fièvre lente nerveuse ou la catarrhale , après que les premières voies ont été purgées . Dans les petites-véroles cristallines , ils suppriment la diarrhée qui s'oppose à la sortie , l'élévation & la maturation des pustules ; & dans le dernier période de cette espèce de fièvre variolense , ils suppléent souvent fort avantageusement à l'engorgement de la tête & des extrémités , par l'augmentation des urines . »

« Au reste , ils troublent les efforts de la nature dans les petites-véroles discrètes & bénignes ; ils sont pernicieux dans les confluentes inflammatoires & les putrides , dans lesquelles ils augmentent la chaleur , la fièvre , l'éréthisme , suppriment les excrétiions , sur-tout la salivation , excitent la gangrène & le sphacèle . Leurs effets ne sont pas moins funestes dans les petites - véroles

compliquées avec fonte générale des humeurs, en accélérant la dissolution, l'inflammation gangréneuse, les spasmes, les hémorragies. »

Ceci suffit pour donner l'idée de la manière dont *M. de Roussel* examine les remèdes employés dans la petite-vérole, & dont il distingue les cas où chacun de ces remèdes convient, & ceux où il est contre-indiqué. Il entre dans tous ces détails au sujet de la saignée, des vésicatoires, des scarifications, des bains, des fomentations, &c.; au sujet des émétiques, des purgatifs, des délayans, des cordiaux, des narcotiques; au sujet du quinquina, de l'air fixe, des préparations mercurielles, des préparations antimoniales, &c.; des poudres, des sirops, &c. qu'on regarde comme spécifiques, &c. &c.

C'est ainsi qu'il expose l'usage & l'effet des remèdes dans toutes les espèces de petites-véroles qu'il a établies, dans toutes leurs complications; & il trace toujours la marche qu'il faut tenir dans les différens périodes de la maladie, & relativement aux différens symptômes.

Chaque paragraphe de l'ouvrage de *M. de Roussel* est très-court; ce sont tous morceaux de détail intéressans en eux-mêmes, presque tous marqués au sceau de l'observation & de l'expérience, mais qui ne présen-

tent point un ensemble général. Les grandes divisions manquent. Les articles qui conviennent au même sujet se trouvent quelquefois séparés par d'autres articles, les mêmes idées reviennent souvent, le style est négligé dans beaucoup d'endroits; nous le répétons, ce sont des recherches, des pensées sur la petite-vérole, ce n'est point un traité de cette maladie: mais ces recherches sont très-précieuses, elles doivent avoir un grand mérite au jugement des praticiens, & la lecture nous en paroît infiniment instructive.

*EPIDÉMIE qui a régné dans Anfreville & les environs, depuis le mois de février jusqu'à la fin d'avril 1779.*

C'est une fièvre aiguë des plus violentes, qui attaquoit les enfans; plusieurs des symptômes qui la caractérisoient, avoient de la ressemblance avec ceux de la coqueluche & le *croup*. La description de ses symptômes est aussi bien faite que le tableau en est effrayant; mais ce qui a rapport au caractère, aux causes & au traitement de cette maladie n'est qu'ébauché. M. de Roussel se propose de donner quelque chose de plus certain sur la nature des miasmes auxquels il en attribue la cause dans l'histoire de la milliaire, sur laquelle il communiquera des observations.

*DISSERTATION sur la nature, les propriétés de l'air fixe inflammable & détonnant, & les meilleurs moyens de prévenir ses pernicioeux effets, ou d'y remédier.*

Cette dissertation contient des expériences curieuses & bien faites ; elle prouve que M. de Roussel n'est pas seulement un bon observateur en maladies, mais qu'il peut encore s'occuper avec succès de la physique & de la chymie, & faire tourner au profit de la médecine *pratique* les découvertes que l'étude de ces sciences lui procurera.

*OBSERVATIONS sur la dyssentérie qui a régné cette année dans la ville de Caen & ses environs (a).*

Après avoir fait des réflexions préliminaires sur l'abus qu'il y a de confier dans les provinces, la santé & la vie des citoyens à des praticiens peu instruits ; après avoir discuté sommairement les sentimens opposés des auteurs qui ont écrit sur la dyssentérie, & avoir distingué cette maladie des déjections sanguines qui n'en n'ont point les caractères essentiels ; M. de Roussel explique ce qu'il entend par *dyssentérie épidémique* : il en recherche la cause, qu'il croit pouvoir

---

(a) Lues à la rentrée de l'Académie, en 1779.

attribuer à un levain, à des miasmes quelconques, soit qu'ils viennent de maladies endémiques, ou de maladies épidémiques, déposés sur le tube intestinal, & y produisant une irritation constante; & ces miasmes ne sont point, selon lui, d'une nature particulière, ainsi que quelques modernes l'ont prétendu, mais ils tiennent constamment de la nature des levains de la fièvre qui précède, accompagne, ou suit la dysenterie. Ce sentiment est appuyé sur des exemples tirés des auteurs les plus recommandables, & M. de Roussel réfute d'avance les objections qu'on pourroit lui faire. Il s'étend beaucoup sur l'influence que l'on a attribuée aux saisons & aux variations de l'atmosphère dans les maladies épidémiques, & sur le peu de confiance que mérite cette assertion.

« Il résulte, dit-il, de ces observations:

1°. Que notre dysenterie épidémique n'est point une maladie contagieuse, au moins dans nos contrées, ni de la nature de la dysenterie des armées; car ceux qui se sont souvent exposés à la contagion, auroient dû contracter la maladie (a). Je

---

(a) *Sed ex illis concludam dysenteriam morbum esse minimè contagiosum, &c. Quando viderim in ædibus iisdem eos qui dysentericos tractarunt & gubernarunt, intactos ab hac labe fuisse servatos, & plurimos febre pestilenti correptos, dysentericos etiam factos fuisse.* Jul. Cæs. Claudinus, *Respons. Medicin.* respons. xiiij. pag. 117.

n'ai vu, ni entendu dire, qu'aucun des habitans des hameaux que la dyffenterie a respectés, en ait été attaqué, quoique plusieurs se soient exposés à la contagion, aient traité, même soigné les malades.

2°. Que les alimens, ou le régime de vie, n'ont contribué en rien à cette épidémie; car, si cela étoit, comment les deux tiers d'une paroisse très-étendue, très-peuplée, occupée des mêmes travaux, ayant en général la même nourriture que celui qui a été dépeuplé par la dyffenterie, auroient-ils entièrement échappé à la dyffenterie?

3°. Que les qualités sensibles de l'atmosphère ne sont point le principe de cette épidémie; car, quelles qu'aient été la direction des vents, la chaleur, la sécheresse ou les différentes températures de l'air, depuis son invasion jusques à sa déclinaison, elle n'a paru s'augmenter ni se modérer, pas même changer de caractère (a).

4°. Que ce n'est point à la disposition des sujets, à ces levains qui séjournent dans les viscères du bas-ventre, à ces foyers

---

(a) *Sæpè animadversum est siccam & aequilioriam constitutionem, gravissimam pestilentiam in sicca & frigida regione excepisse, cujus calida & humida planè fuerat expers. J. Palmarius, de morb. contag. de peste. cap. 7, pag. 308.*

profonds, intimes, &c. qu'il faut rapporter le principe de l'épidémie; car elle attaquoit indistinctement tous les sujets, les deux sexes, les trois âges, les plus robustes & jouissant de la meilleure santé, comme les valétudinaires.

5°. Qu'elle a varié suivant la nature de la fièvre qui l'accompagnoit; car elle a été différente suivant les lieux & les circonstances; ainsi qu'on l'apprend par les Mémoires de la Société royale de Médecine... Dans les environs du Houlme, elle s'est jointe à la fièvre pourprée qui y est endémique; & y a fait périr, ainsi que cette fièvre le fait ordinairement, beaucoup plus d'hommes, & cela depuis l'âge de trente jusqu'à cinquante ans... A Oystreham, la plupart des pêcheurs attaqués du scorbut, ont éprouvé des déjections brunes, rougeâtres, de différentes couleurs; & la dysenterie, qui leur étoit ordinairement funeste, étoit accompagnée de taches rouges, violettes, livides ou noires... A Anfreville, les femmes, plus sujettes aux fièvres continues remittentes qui y sont endémiques, en ont été les plus maltraitées: tantôt la fièvre étoit sans dysenterie, sur-tout dans le commencement de l'épidémie; mais le plus souvent la dysenterie se compliquoit avec la même fièvre... »

M. de Roussel fait ensuite la description  
des

des symptômes de la dyffenterie dont il parle ; il remarque les endroits où elle a été le plus meurtrière , & ce qui a pu y contribuer ; quelles ont été ses différences , quelles ont été sa marche , sa terminaison & ses suites , & il indique les remèdes qui convenoient dans son traitement : mais ces détails demandent à être lus dans l'ouvrage même ; au lieu de nous étendre sur cet article , nous avons préféré donner une idée des sentimens de *M. de Roussel* sur la nature & les causes de la dyffenterie épidémique. Ce médecin a publié une Dissertation sur les dardres , ouvrage estimé , & dont on a rendu compte dans le Journal de Médecine , cahier de février 1781 , page 97.

---

## OBSERVATION

*Sur une hydropisie de poitrine ; par M. DUPLAN , docteur en Médecine à Laborde , près Bagnères de Bigorre.*

Mademoiselle Lay , de Lortes dans la vallée de Veste en Comminges , âgée de 63 ans , d'un tempérament vif & sec , éprouva dans le commencement de février 1783 , une toux d'abord peu incommode , mais qui devint très-forte dans peu de jours ; elle avoit la bouche mauvaise , peu

*Tome LX.*

H

d'appétit, & souvent des envies de vomir : sa langue étoit chargée. Son Chirurgien lui donna une potion vomitive qui produisit peu d'effet. Je fus appelé le lendemain : je trouvai la malade dans l'état que je viens d'indiquer, avec une petite fièvre : le pouls étoit inégal & irrégulier, petit & fréquent, il y avoit difficulté de respirer, sur-tout la nuit & lorsque la malade étoit couchée ; la toux étoit fatigante, & ne donnoit de repos à la malade que lorsqu'elle avoit craché un phlegme gluant. Il régnoit dans ce tems-là une toux catarrhale épidémique ; je crus que celle dont je parle étoit du même caractère. Je prescrivis des délayans incisifs & de légers diaphorétiques avec un purgatif : ces remèdes opérèrent très-bien, j'y insistai : la malade, après environ quinze jours, fut sans fièvre, l'appétit revint, mais la toux & la difficulté de respirer ne disparurent pas entièrement. La malade voulut abandonner aux soins de la nature, ce qui restoit à faire pour sa guérison.

Douze jours se passent dans ce calme trompeur ; mais bientôt après, l'appétit se perd, l'estomac est paresseux, il s'enfle même dans le travail de la digestion : point de fièvre cependant, point d'augmentation dans la toux, ni dans la difficulté de respirer. Evacuer la saburre contenue dans les

premières voies, fortifier les organes de la digestion, furent les indications qui se présentèrent d'abord à remplir : je conseille de réitérer le purgatif ordinaire, & de prendre pendant dix jours, chaque matin, vingt grains de quinquina en poudre entre deux soupes. Le purgatif est pris ; la malade se trouve mieux, elle ne veut pas du quinquina.

Ce bien-être apparent ne fut pas de longue durée : la respiration devient de plus en plus difficile & fréquente, beaucoup plus laborieuse quand la malade est dans une situation horizontale, & plus aussi la nuit que le jour, sur-tout pendant le premier sommeil qu'elle interrompt très-désagréablement. La malade est même obligée de renoncer à son lit, ne pouvant respirer que sur son séant & un peu penchée en avant : elle se plaint d'un sentiment de pesanteur au diaphragme, sentiment que la toux rend plus vif ; les pieds & la main droite sont œdémateux, les paupières inférieures sont enflées ; les urines sont rares, épaisses & briquetées ; il y a une petite fièvre ; le pouls est inégal, petit & intermittent. D'après le concours d'un si grand nombre de symptômes, il n'étoit pas difficile de reconnoître l'hydropisie de poitrine ; & si de grands Médecins qui en ont eu beaucoup à traiter, ont été dans la dure nécessité d'a-

vouer qu'il ne l'ont connue qu'après l'ouverture des cadavres, cela est sans doute arrivé parce que, dans les cas qu'ils ont observés, l'épanchement dans la poitrine ne s'est fait qu'à la suite d'autres maladies dont les symptômes masquoient & confondoient les accidens qui caractérisent à l'hydropisie de poitrine, avec ceux des maladies qui existoient avant l'épanchement dans la poitrine ou qui lui sont survenus. Quant à l'hydropisie de poitrine dont je donne l'observation, les symptômes ont été si évidents, que j'aurois dû en reconnoître plus tôt l'existence, si j'avois été plus attentif.

Instruit par les observations de mes prédécesseurs du peu de succès des remèdes qu'on pratique ordinairement contre cette cruelle maladie, mais nouveau encore dans l'exercice de la Médecine, je demande le conseil d'un Médecin éclairé & consommé dans la pratique; la malade s'y refuse. Le temps étoit précieux, il falloit agir. Je prescrivis un bol purgatif composé ainsi :

℞. Jalappæ, . . . . ℥j.  
 Rh. electi }  
 Sal. polychrestii } āā gr. xv.  
 Aquilæ alb. . . . . gr. x.

Misc. F. S. A. bolus cum f. q. syrup. de  
 quinq. rad. pro una dosi.

Je fais préparer une tisane avec le bruscus, le chiendent, le capillaire & la réglisse; je fais ajouter à chaque livre de cette tisane une once & demie d'oxymel scillitique & autant de syrop de limon: le bouillon est fait avec du maigre de veau & un peu de volaille, & altéré avec une poignée de creffon de fontaine & une demi-poignée de feuilles de cerfeuil: je recommande de purger, de trois jours l'un, avec le bol ci-dessus, & de donner, les jours libres, la dose de quinquina que j'avois prescrite. Tout cela est exécuté: le purgatif opère merveilleusement; il est réitéré trois fois dans l'ordre que j'avois indiqué, c'est-à-dire, de trois jours l'un; cependant il n'y a aucun mieux, au contraire, l'enflure des pieds augmente, elle gagne les jambes, les deux bras & l'épine du dos; l'estomac est tendu & douloureux, la pesanteur & la tension circulaire aux attaches du diaphragme sont plus incommodes & plus sensibles, l'oppression est alarmante, enfin l'ascite se déclare. Même tisane, même bouillon; je supprime l'usage du quinquina, & à sa place je fais prendre soir & matin douze grains des pilules scillitiques de la Pharmacopée d'Edimbourg. Le premier soir, 21 avril, de l'usage de ces pilules fut très-orageux; cependant le jour suivant se passa assez bien, la malade alla copieusement à la

felle ce jour-là. Le 22, le 23, le 24 & le 25, même remède, mêmes évacuations. Le 26, les urines sont moins épaissées, moins rares & moins enflammées, les pieds & les jambes moins enflés : les mêmes remèdes sont continués : les urines sont de plus en plus abondantes, la toux se calme un peu, l'oppression diminue insensiblement, de même que l'enflure œdémateuse des bras, des mains & de l'épine du dos, le volume du ventre & la tension circulaire sont à peine sensibles : enfin le 8 mai la malade, après deux mois d'insomnie & de crainte de suffocation, goûte les douceurs du sommeil ; il s'établit, cette nuit-là, une petite sueur qui la soulage beaucoup. Le ventre a constamment été libre depuis l'usage des pilules fondantes & apéritives. Malgré ce grand changement, il y avoit toujours un peu de fièvre, la bouche étoit mauvaise & la langue chargée : je fis réitérer le bol purgatif, le remède procura six selles copieuses, la malade en éprouva un soulagement très-sensible ; deux jours après, je fis prendre le même bol, il produisit un effet étonnant sans beaucoup fatiguer la malade : l'œdème du dos, des bras, des mains disparoit entièrement, le ventre n'est plus enflé, la tension que la malade éprouvoit autour du corps se dissipe, il n'y a point de fièvre, l'oppression & la toux ne sont presque rien,

l'appétit revient. Je permets un peu de soupe & une aîle de poulet rôti, le matin; une autre soupe à midi; le soir, un bouillon toujours altéré avec le creffon & le cerfeuil, j'y fais seulement ajouter un peu de canelle. Les pilules scillitiques font continuées; on ajoute, depuis le 12, à chaque prise, huit grains de quinquina & six grains de safran de mars apéritif; l'appétit va de mieux en mieux; la digestion se fait très-bien, le sommeil est bon, la malade reprend des forces & de l'embonpoint: elle commence à s'occuper des soins du ménage. Tel est aujourd'hui, 7 juin, l'état de ma malade que je regarde comme guérie.

Outre les réflexions que cette observation présente naturellement, il y en a deux qui sont frappantes. Je me garderai bien de tirer d'un cas particulier une conséquence générale, & d'exclure du traitement de l'hydropisie de poitrine, tous autres remèdes que ceux qui m'ont réussi. Je ne dirai pas, qu'on doit nécessairement traiter cette maladie comme je l'ai traitée; je ne dirai pas que l'opération de la paracentèse est, sinon dangereuse, du moins très-inutile: elle peut avoir d'heureux succès, elle peut même surmonter des obstacles qui font échouer souvent les autres remèdes; mais je suis fondé à conclure, 1<sup>o</sup>. que la paracentèse n'est pas le remède exclusif de l'hydro-

piſſe de poitrine ; 2°. qu'on a tort d'avancer que les fondans apéritifs, les délayans, les diurétiques & les hydragogues ſont des remèdes inſuffiſans pour guérir ceux qui ſont atteints de cette maladie.

## OBSERVATION

*Sur une petite-verole inoculée, compliquée de la rougeole, & exceſſivement confluente; par M. BRILLOUET, maître ès-Arts en l'Univerſité de Paris, maître en Chirurgie, Chirurgien de S. A. S. Monſieur le Duc de Bourbon.*

La petite-vérole communiquée par l'inoculation eſt preſque toujours ſi bénigne & ſi peu abondante, que la nature ſeule ſuffit dans ce cas pour la guérir ; mais ſi, pendant la petite-vérole, une autre maladie partage & ſuſpend les efforts de la nature, il ſurvient des accidens fâcheux qui exigent néceſſairement les ſecours de l'art. Ces accidens ſont à la vérité très-rares, mais il ne faut pas les diſſimuler par la crainte d'intimider ceux qui ſeroient dans l'intention de ſe faire inoculer, ou de fournir des armes trop puiffantes à ceux qui déſapprouvent cette pratique.

Pour perfectionner l'art de guérir, il im-

porte peut-être plus de raconter ses malheurs que ses succès ; l'exemple que je vais rapporter prouve que la petite-vérole par inoculation peut prendre un caractère très-allarmant , lorsqu'elle est troublée dans sa marche ; il prouve aussi que les secours de l'art rendent la nature assez forte pour triompher des accidens.

Le 6 d'avril 1783, j'inoculai par la méthode des piquures, les deux fils de M. le vicomte de Virieu, & le fils de Varenne son domestique ; je leur fis à chacun huit piquures, quatre à chaque bras ; j'employai de l'humeur variolique fraîche, extraite des boutons d'une fille de quatre ans, qui avoit une petite - vérole naturelle d'une bonne espèce.

Le 3<sup>e</sup>. jour de l'insertion, les piquures annonçoient la petite-vérole dans les trois enfans.

Le 7 & le 8 ils éprouverent également les symptômes de l'invasion. La douleur étoit vive aux aisselles, la langue étoit chargée, l'haleine puante, la constipation avoit lieu ; les urines étoient laiteuses, fétides, l'appétit étoit dépravé & la courbature universelle : enfin le neuvième jour la fièvre éruptive survint, chez tous les trois, de la manière la plus favorable.

Le 10 au soir, l'éruption se manifesta chez le fils cadet de M. le Vicomte, âgé de

quatre ans, ainsi que chez *Varenne* âgé de cinq ans ; la maladie parcourut avec ordre les différens périodes dans les deux sujets, & ils éprouvèrent la petite-vérole la plus bénigne & la plus abondante par inoculation.

Dès le 10 au matin, *M. Joseph*, fils aîné âgé de cinq ans, n'avoit déjà plus de fièvre, les symptômes locaux ne font plus de progrès, & le malade est gai.

Le 11, il devient triste, accablé ; la fièvre se manifeste de nouveau avec force ; vers le soir il est plongé dans une affection comateuse profonde ; on remarque des mouvemens convulsifs dans les yeux & dans les mâchoires ; la nuit est très-mauvaise : je mets le malade à une diète sévère, à l'usage de l'eau pannée.

Le 12, les symptômes sont les mêmes, à midi je découvre trois boutons varioleux, un à la lèvre supérieure, un sur le sternum, le troisième au bras gauche ; il y avoit aussi une douzaine d'autres boutons au bras droit autour des piquures, & celles-ci étoient peu enflammées.

A ces marques, je reconnois l'existence de la petite-vérole ; je me félicite, pensant que tous les symptômes fâcheux vont bientôt se dissiper par l'apparition d'une plus grande quantité de boutons : je suis trompé dans mon attente, la journée & la nuit sont également orageuses ; une toux importune,

une grande sensibilité de la vue, se joignent aux autres accidens ; les boutons varioleux ne font aucun progrès, les symptômes locaux ne se manifestent pas davantage.

Le 13, à cinq heures du matin, le malade est complètement affecté de la rougeole, qui régnoit alors ; je la reconnois aux taches rouges, plates, lenticulaires, hérissées de petits boutons ; vers le soir cette nouvelle éruption est complète, les symptômes fâcheux diminuent, la nuit est passablement bonne ; les boutons varioleux & les symptômes locaux restent dans le même état, ce qui me confirme positivement dans le diagnostic de cette maladie imprévue.

Alors je reconnois à quelle maladie j'ai affaire, & je fais pourquoi la petite-vérole ne fait plus de progrès ; en conséquence je substitue au traitement usité dans la petite-vérole inoculée, une tisane faite avec de la racine de scorfonere.

La nature fit promptement la crise de la nouvelle maladie ; car le 15 au soir, au bout de trois jours, la peau étoit presque de couleur naturelle & le malade étoit tranquille.

Le 16, dès cinq heures du matin, je visitai de nouveau mon malade : la nuit avoit été mauvaise, il avoit une fièvre violente, la peau étoit sèche, la langue aride, les urines étoient rares, laiteuses, fétides, l'haleine étoit puante, il étoit tourmenté de

la soif & d'anxiétés horribles ; les boutons varioleux s'étoient élevés , & les symptômes locaux s'étoient enflammés de nouveau ; dans la journée la petite-vérole parut , le soir je la jugeai extrêmement confluente : la nuit fut un peu plus calme.

Le 17 , les pustules se gonflent , la fièvre & le mal de tête se soutiennent modérément , la nuit est assez tranquille.

Le 18 , le malade est passablement bien , la bouffissure est extrême , on ne peut plus sentir le pouls , les yeux se ferment à la lumière. Dans la nuit , la fièvre se rallume , le malade est agité , il est tourmenté de la soif ; j'augure qu'il a eu la fièvre de suppuration.

Le 19 , la fièvre & l'altération se soutiennent ; vers le soir les pustules sont très-grosses , la suppuration a fait des progrès , la nuit est assez tranquille , le ventre s'ouvre naturellement.

Le 20 au matin la suppuration est complète , les mains , les genoux & les pieds ne forment qu'une pustule , tant la petite-vérole étoit confluente dans ces parties : la langue est brune , un peu sèche ; je substitue à la tisane de scorfonnière , de la limonade légère , aiguillée de sel de nître ; je tenois aussi le ventre libre par des lavemens ; la nuit est bonne.

Le 21 , le malade est agité ; dans la jour-

née il éprouve de la difficulté d'uriner par le gonflement des parties génitales; il prend un remède le soir, la nuit est tranquille.

Le 22 le malade est accablé, il a une prostration de forces considérable, il éprouve des frissons: je prescrivis le syrop de quinquina à la dose d'une cuillerée à bouche toutes les heures, & de trois en trois quart-d'heures une cuillerée à café d'une potion antiputride, faite avec deux gros d'esprit de soufre mêlés dans deux onces de syrop de violettes: la nuit est orageuse. Les frissons me font craindre un reflux d'humeur variolique dans la masse générale: j'observe avec soin les boutons, ils étoient bien pleins, de belle couleur, l'aréole rouge de leur base étoit vive, les grandes fonctions se faisoient bien & je fus rassuré.

Le 23 au matin, le malade est dans un état satisfaisant; dans la journée les pustules crèvent de toute part, cette crise procure une bonne nuit.

Le 24 se passe bien, la langue redevient vermeille, la bouche fraîche, le ventre très-libre, les urines coulent, toutes les fonctions se font avec ordre, la nuit est très-bonne.

Le 25, le malade ouvre un peu les yeux, il souffre cruellement par l'excoriation de ses pustules, qui verfoient une grande quan-

tité d'humeurs : sa chemise durcie ajoutoit encore à ses douleurs ; je fus obligé de la couper , pour l'en débarrasser.

Malgré tant de souffrances rien ne périltoit. Le soir à huit heures, M. le Vicomte vint, comme de coutume, visiter ses enfans ; entendant les plaintes amères de son fils, il eut, pour cette fois, la curiosité de le voir ; il le crut perdu sans ressource , & me fit part en arrivant de toutes ses allarmes ; le voyant ainsi affligé & extrêmement inquiet, je résolus de lui demander le lendemain matin une consultation.

Le 26, le malade avoit passé une bonne nuit ; il étoit fort bien , aux douleurs près qu'occasionnent les excoriations des mains, dont l'épiderme s'étoit détaché comme par l'effet d'un vésicatoire. A midi on me donna pour consultant M. *Sutton*, qui conseilla le quinquina & les acides minéraux dont le malade faisoit usage ; il opinoit pour l'esprit de vitriol au lieu de l'esprit de soufre , je condescendis volontiers à cet avis indifférent. Le malade étant très - bien le soir, je consentis aussi qu'il prît quatre grains de calomélas , mêlés dans de la pulpe de pomme cuite. La nuit fut tranquille , le matin il eut deux selles abondantes.

Le 27, le malade étoit dans un bon état, toutes les pustules de l'habitude du corps

se flétrissoient en partie. M. Sutton redoutoit ce changement subit, il en tira un mauvais présage, ainsi que de taches purpurines sur le tarie, qu'il regarda comme gangréneuses; c'étoient des marques de vieilles engelures que portoit depuis long-tems le malade: sur tout cela j'étois fort tranquille; j'attribuois l'affaïssement des pustules au tems de la maladie, à l'excessive suppuration des mains, des genoux & des pieds, & à la liberté du ventre. Le malade continua l'usage de la limonade, du syrop de quinquina & de la potion antiputride; on ajouta à ces moyens, quelques verres d'eau rougie avec le vin de Bordeaux.

Le soir je pansai les excoriations, comme on auroit fait des vésicatoires, avec le beurre étendu sur des feuilles de poirée: le malade eut une bonne nuit.

Le 28 tout va à merveille, le malade mange avec plaisir un peu de pain trempé dans du vin coupé; les excoriations suppurent abondamment; cette évacuation me tranquillise infiniment sur la fièvre secondaire qu'il y avoit encore à craindre, & sur les autres mauvaises suites d'une pareille petite-vérole.

Le 29, le malade est moins souffrant, il mange un peu de potage & un peu de pain; le soir, il prend encore quatre grains de calomélas, le pus des excoriations est moins

abondant, moins fétide & plus louable, la nuit est fort bonne.

Le 30, le mieux se soutient, le malade commence à reprendre sa manière d'être naturelle; il mange dans la journée deux soupes & un œuf frais, la nuit est très-bonne.

Le trente-unième jour se passe de même.

Le trente-deuxième jour de l'inoculation, le malade fut purgé avec succès, & fut aussi absolument au régime des convalescens. Le trente-quatre il fut encore repurgé de nouveau.

Pour prévenir les embarras glanduleux, dépurer la masse des humeurs, prévenir les dépôts, le malade prend pendant huit jours, matin & soir, une pilule composée de deux grains d'*aquila alba*, & de quatre grains d'antimoine diaphorétique.

Le trente-huitième jour, les excoriations n'exigent plus de pansemens, le malade est levé & habillé à son ordinaire; il est purgé encore trois fois, jusqu'au 27 de mai qu'il retourne chez ses parens parfaitement guéri, le cinquante-unième jour de l'inoculation, le quarante-unième de l'apparition des trois boutons varioleux; le trente-septième de la petite-vérole confluente. Malgré l'extrême confluence de la petite-vérole à la face, il fera très-peu marqué, par le soin qu'on a eu de crever  
de

SUR UNE PET. VÉROLE INOC. 129  
de bonne heure les pustules, d'emporter  
les croûtes, & de panser les endroits les  
plus endommagés avec le cérat étendu sur  
le papier brouillard.

---

## R É P O N S E

*Au Mémoire à consulter de M. DESGRANGES, gradué du collège royal de chirurgie de Lyon, inséré dans le Journal de Médecine du mois d'avril 1783, sur une descente de matrice compliquée d'un allongement de la lèvre antérieure du museau de tanche ; par M. MOTHE, chirurgien à Lyon.*

D'après le mémoire de M. Desgranges, Madame de L. \*\*\*, d'une constitution délicate, âgée de dix-neuf ans, & enceinte de trois mois, éprouva une descente de matrice à la suite d'une chute sur les genoux. La malade reçut quelques secours qui ne furent pas d'un grand effet : mais l'avancement de la grossesse fut d'un secours plus puissant ; l'incommodité disparut, & elle accoucha à terme fort heureusement. Cette Dame se crut guérie. Mais, deux mois après, la descente se montra de nouveau ; plusieurs personnes de l'art furent consultées, & divers remèdes ont été faits pendant l'espace de six ans,

Tome LX.

I

*sans procurer aucun changement à cet état de mal - aise & de gêne qu'occasionne toujours une chute incomplète de l'uterus. Au bout de ce temps un nouvel effort augmenta la chute de cet organe, au point qu'elle se monroit au dehors. Un homme de l'art consulté, la fit rentrer, & plaça un pessaire qui s'échappa dès le même soir; ce qui décida cette dame à se transporter à Lyon: elle m'a été adressée, dit M. Desgranges, & dès le lendemain de son arrivée, 12 février, je l'ai examinée avec le plus grand soin. Voici ce que j'ai reconnu.*

*La matrice est descendue dans le vagin, & présente son orifice à la vulve; mais l'ostinæ est altéré dans sa forme, &c.*

Rien n'est plus possible qu'une descente de matrice; les détails que donne M. Desgranges sur la cause, les progrès & l'état présent de la maladie de Madame de L.\*\*\*, semblent assurer l'existence d'une descente de cet organe chez Madame de L.\*\*\*. Mais M. Desgranges ne fait point mention de la douleur des aines (a) qui a dû exister au commencement de la maladie, supposé qu'elle n'ait pas lieu dans ce moment; elle est occasionnée par le tiraillement des ligamens ronds. Avec ce seul symptôme, M. Desgranges n'auroit pas laissé de doute

(a) Voyez LEVRET, *Traité sur les Polypes.*

sur l'existence d'une maladie qui n'a été que trop souvent confondue, (même par des gens très-infruits) soit avec des polypes ou végétations sarcomateuses de la matrice ou du vagin, ou soit avec une relaxation, descente, chute ou renversement de la membrane qui forme ou tapisse ce conduit: les observations de *Thomas Bartholin*, *Vidman*, *Job a Meckreen*, *Ethmuller*, *Verduc*, *Lamotte* & de plusieurs autres, prouvent combien il est aisé de s'y méprendre, surtout lorsqu'on ne juge ces maladies que d'après le tact & la vue. Le célèbre *Levret*, d'après des observations & les réflexions les plus judicieuses, en donne les différens parallèles; & d'après des symptômes très-détaillés, il ne laisse point d'équivoque sur ces diverses maladies.

Je crois pouvoir en ajouter un que j'ai déjà observé plusieurs fois, & qui caractérise la descente de matrice; je ne sache personne qui en ait encore fait mention: c'est une douleur à l'ombilic, causée par un tiraillement. Voilà l'expression des femmes que j'ai vues dans ce cas; il y en a qui m'ont montré leur nombril, pour savoir s'il n'y avoit pas quelque maladie; je n'y ai jamais rien observé; mais les réflexions que cet accident m'a donné lieu de faire, m'ont convaincu de la vérité du fait. Les causes des phénomènes des maladies se manifestent

souvent par l'inspection anatomique ; le symptôme dont je veux parler est de ce genre.

L'ouraque part du fond de la vessie , les artères ombilicales prennent leur origine ordinairement des artères iliaques , & elles montent en côtoyant la vessie jusques vers son fond : alors ces trois ligamens dans l'adulte , se portent vers l'ombilic en étant adossés sur le péritoine, y étant même unis par une de ses fausses lames ; tous les trois vont se fixer au nombril.

Le péritoine est une membrane assez solide ; elle enveloppe ou forme des gaines à *presque* tous les viscères du bas-ventre ; la matrice est de ce nombre ; après l'avoir recouverte sur les deux faces depuis son fond jusqu'à son col , cette membrane parvenue en cet endroit, se replie postérieurement pour aller couvrir l'intestin rectum , &c. ; antérieurement elle se replie aussi pour aller couvrir toute la partie postérieure de la vessie jusqu'à son fond ; ensuite elle va tapisser les muscles du bas - ventre , &c. C'est dans ce trajet que les ligamens dont je viens de parler lui sont adossés & même unis. Or , si cette membrane enveloppe la matrice & est unie à la partie postérieure de la vessie jusqu'à son fond , ainsi qu'aux trois ligamens ci-dessus , la matrice descendant , elle entraînera nécessairement

avec elle la partie postérieure & le fond de la vessie ; ainsi que les parties qui lui sont contiguës , ( c'est-à-dire l'ouraque & les deux artères ombilicales ) qui sont solidement fixées à l'ombilic ; d'après cela, il résultera donc un tiraillement & même une douleur en cette partie , qui fera plus ou moins forte , en raison de la chute plus ou moins grande de la matrice.

Je vois dans ce moment la domestique de M. B. \*\*\* négociant à Lyon : elle est accouchée depuis environ trois mois ; peu de jours après son accouchement, la matrone chez qui elle avoit fait sa couche, lui fit prendre un vomitif de son ordonnance & de sa façon ; les efforts que procura le vomitif, déterminèrent une chute considérable de matrice : cette femme, pendant sa grossesse, avoit déjà éprouvé des relâchemens dans ces parties, & l'avancement de la grossesse les avoit dissipés ; mais le vomitif, comme je l'ai dit, fut suivi d'une chute considérable de matrice.

Le mauvais traitement de la matrone procura non-seulement cet accident, mais encore un dérangement dans les évacuations utérines, dont la suppression a causé divers accidens suivis d'une fièvre lente ; c'est dans ce temps que je fus prié de donner des soins à cette malade. Laissons les

accidens dont les détails feroient ici superflus, & revenons à notre objet.

Lorsque la malade se levoit, la matrice descendoit fort bas; alors elle caufoit des envies fréquentes d'uriner, des douleurs aux reins, aux aines, & principalement à l'ombilic, au point que pour diminuer cette douleur, la malade étoit obligée de marcher étant courbée. Elle me pria de voir son nombril, pour savoir s'il n'y avoit pas quelque maladie; pour la contenter, je l'examinai & n'y trouvai rien, comme j'en étois persuadé d'avance. Je lui assurai que la descente de matrice étoit cause de ces douleurs: pour l'en convaincre, je lui demandai si lorsqu'elle étoit couchée la matrice descendoit? Elle me répondit que non. Et pour lors sentez-vous des douleurs? Non. Vous voyez donc que la descente de la matrice en est la cause. Si cette femme restoit long-temps levée, la matrice descendoit jusqu'à la vulve, & faisoit souffrir la malade lorsqu'elle vouloit s'asseoir. Je lui ai fait placer un pessaire ordinaire, un jour de la semaine dernière; depuis ce moment tous les accidens ont disparu.

Je crois avoir assez détaillé les principaux symptômes qui caractérisent les descentes de matrice, & desquels il faut absolument faire mention pour ne pas laisser

de doutes sur l'existence d'une maladie qui a été & qui peut être confondue avec plusieurs autres, dont les moyens curatoires sont différens.

*La lèvre antérieure, continue M. Desgranges, est alongée d'un pouce & demi, elle pend au dehors de toute cette étendue, d'une forme cylindrique, arrondie par son extrémité inférieure comme un pilon. A son origine & dans son corps, cet alongement a un pouce huit lignes de circonférence, & il a deux pouces à son extrémité évasée. Sa couleur est d'un rouge naturel au tissu propre de la matrice, dont il n'est vraiment qu'une expansion dans cet endroit de son museau. On sent par derrière, l'autre lèvre qui a sa conformation ordinaire, quoique un peu tuméfiée, & entre deux l'orifice un peu béant, par lequel on voit couler les menstrues.*

L'alongement du bord antérieur de la matrice dont parle M. Desgranges, semble être plutôt une végétation ou excroissance sarcomateuse qui a pris naissance en cet endroit. La forme, la couleur & la structure qu'il expose, semblent devoir nous en convaincre; c'est ce que nous allons examiner.

Le polype, d'après le savant *Levret*, est une tumeur circonscrite, & plus ou moins saillante, faite en forme d'excroissance charnue ou fongueuse, qui a communément la

figure d'une poire (a) ; d'après cette définition, l'allongement dont il est question doit y être compris, puisque sa forme est allongée, de figure cylindrique, arrondie par son extrémité inférieure, & qu'il est plus petit à son extrémité évasée. Tout cela rend cet allongement conforme aux descriptions qu'en fait M. *Levet*, & aux figures très-exactes qu'il a fait graver d'après nature.

*Sa couleur est d'un rouge naturel au tissu propre de la matrice, dont il n'est vraiment qu'une expansion dans cet endroit de son museau. Quant à sa couleur rouge, c'est celle de ces végétations ou excroissances sarcomateuses, & non point celle de la matrice ; parce que la couleur de cet organe est d'un gris blanchâtre. J'atteste pour la vérité du fait, l'examen des parties, & le témoignage de plusieurs hommes célèbres, Winslow (b), de Haller (c), &c.*

*Ce prolongement utérin a moins de consistance que la texture serrée & rapprochée de la matrice ; il est recouvert d'une membrane lisse & unie comme ce viscère....* Tous les auteurs caractérisent ainsi les polypes simples, il faut même qu'ils soient tels pour se

---

(a) *Traité des Polypes*, pag. 2.

(b) *Traité d'Anatomie*.

(c) *Traité de Physiologie*.

flatter de les guérir. Si au contraire ils ont acquis de la dureté, que leur surface soit inégale, avec une base plus ou moins solide, alors ces maladies ont pris un mauvais caractère; & lorsque la sensibilité & la douleur s'y joignent, ces deux symptômes, pour l'ordinaire, sont inséparables du cancer, & les avant-coureurs d'une mort prochaine.

D'après ce que nous venons de dire, nous devons conclure que cette maladie est précisément une production parasite formée par le parenchyme de l'utérus, qui s'est développée dans cet endroit, & a fourni cet allongement évidemment contigu à l'organe lui-même. *On ne peut se méprendre, dit toujours M. Desgranges, sur cet état; les deux sens les moins trompeurs le font reconnoître.* Voilà précisément ce qui a fait distinguer à M. Levet (a) deux sortes de polypes particuliers aux femmes: les premiers naissent de la substance même de la matrice, qu'il nomme polypes utérins: c'est aux dépens de la substance du vagin que se forment les derniers; il les nomme polypes du vagin.

Cette Dame, dit-on, *est bien portante, bien réglée & bien conformée.* Tout cela concourt à flatter d'un succès heureux pour la guérison. *Mais la tumeur, qui est inégale &*

---

(a) Voyez son Traité des Polypes.

*raboteuse en arrière, la gêne en marchant. Ces accidens font l'effet du frottement; mais ils ne doivent rien changer aux moyens curatoires. Quand la malade est debout, elle ressent de fréquens besoins d'uriner, qui la forcent d'y satisfaire, & elle ne peut s'asseoir aisément. Ces symptômes ou accidens doivent nécessairement accompagner les grandes chutes de matrice, parce que celle-ci entraîne la vessie, (comme je l'ai dit) & par conséquent elle en rapproche les parois : alors la vessie ne peut contenir que fort peu d'urine, sans causer de fréquens besoins d'uriner. La preuve en est très-plausible, puisque ces accidens disparaissent lorsque Madame de L.\*\*\* est couchée; pour lors la matrice revient à sa place naturelle, la vessie peut s'étendre & contenir une grande quantité d'urine; conséquemment les besoins doivent être plus rares. La matrice descendant jusqu'à la vulve, & le polype sortant au dehors, il est dans l'ordre que la malade doit s'asseoir avec peine.*

*Les devoirs du mariage lui sont à charge, & elle craint les dégoûts d'un mari qu'elle chérit... Dans cette occurrence que faut-il faire? Madame de L.\*\*\* qui croit n'avoir qu'une descente, voudroit qu'on la maintint; ou si c'est une expansion de la matrice, qu'on l'en débarrassât.*

Le diagnostic que M. *Desgranges* donne de cette maladie, indique la cure ; nous osons même porter un pronostic heureux, moyennant une opération bien faite, & que le polype soit simple. Je me fonde sur l'expérience, d'après les observations de M. *Levet*. Ce grand chirurgien apprécioit tout avec tant de justesse, que l'expérience lui a fait diviser les polypes utérins en trois espèces. La première, qui est la plus commune, a son attache au fond de la matrice ; la seconde, qui est moins fréquente, prend naissance dans le col propre de cet organe ; & la troisième, qui est la plus rare, a son pédicule attaché au bord de l'orifice de ce viscère. Il prouve par des exemples l'existence de ces trois sortes de polypes utérins. Il suffit de renvoyer à son excellent *Traité des Polypes*, pour y voir les détails qu'il en donne. Les justes parallèles qu'il fait, ne laissent aucun doute sur chaque espèce.

Je ne m'occuperai seulement que de ce qui a rapport à la maladie de Madame de L.\*\*\*, & de sa guérison.

D'après le mémoire à consulter, nous ne pouvons pas douter un seul instant que Madame de L.\*\*\* n'ait un polype utérin, & que son attache ne soit extérieurement au bord de l'orifice de la matrice ; pour en avoir la conviction, il suffit de

consulter l'ouvrage de M. *Levret* (a), planche première, fig. 7.

Cette troisième espèce de polype a & doit avoir naturellement son pédicule plus gros, toutes proportions gardées, que ceux de la première & seconde espèce, parce que rien ne le gêne comme dans celles-là : mais ce volume, quoique plus considérable, ne fait pas un obstacle pour la guérison ; c'est ce qui va être prouvé.

M. *Levret* (b) rapporte, qu'il fut appelé le premier juin 1742, pour voir une jeune Dame qui avoit dans le vagin une tumeur polypeuse ; la partie la plus étroite de cette tumeur étoit attachée au bord droit de l'orifice de la matrice, & la partie la plus large étoit dans le vagin ; ce corps étoit lisse & poli, & ce qu'on en appercevoit, en écartant suffisamment les grandes lèvres, étoit d'une couleur vermeille ; le tact n'y faisoit sentir aucune pulsation manifeste ; au reste la tumeur n'étoit pas douloureuse, & sa consistance étoit médiocre. Son origine venoit, à ce qu'on croyoit, d'une chute sur une souche de vigne.

Je crois qu'il seroit difficile de trouver deux maladies qui aient plus de rapport que celle de Madame de L. \*\*\* avec celle qui fait le sujet de cette observation. Après que

---

(a) *Traité sur les Polypes.*

(b) *Ibid.* obs. x.

M. *Levret* eût reconnu la tumeur, ( dont nous venons de citer l'observation ), dans le genre des bénignes, il crut devoir chercher des moyens pour en débarrasser la malade : l'usage dans ce temps-là autorisoit à attendre que cette tumeur sortît du vagin, pour en pouvoir faire la ligature selon la méthode ordinaire ; mais il y avoit un inconvénient ( dit cet auteur ), à différer cette opération, parce qu'il étoit question de faciliter la consommation parfaite d'un mariage, à laquelle le polype s'opposoit en partie : il falloit donc, pour détruire cette tumeur, que le génie suppléât à l'usage, ou pour mieux dire, qu'il le corrigéât. Ce qui rendoit la chose plus difficile, c'est que ce polype avoit au moins deux pouces de diamètre à l'endroit où il devoit être lié. Tout cela ne forma point d'obstacle à ce génie créateur, à qui la chirurgie doit divers instrumens & nombre d'autres découvertes utiles à l'humanité.

Il parvint à pouvoir lier ce polype, & à le faire tomber sans qu'il sortît une goutte de sang. Cette Dame fut parfaitement guérie en peu de jours, & sans aucune suppuration ; & un an ou environ après, M. *Levret* l'accoucha d'un garçon à terme, qui se portoit à merveille (a).

---

(a) Voyez son Traité des Polypes, p. 75.

D'après ce que nous venons de rapporter, je crois avoir répondu à ce qu'il faut faire dans cette occurrence. L'opération paroît praticable, en préférant la ligature à l'instrument tranchant; parce qu'avec l'instrument tranchant l'opération pourroit être suivie d'une hémorragie funeste pour la malade; la ligature n'a pas cet inconvénient, ni celui de l'inflammation que l'on craint pour Madame de L.\*\*\*: plusieurs observations de M. Levret, & une entr'autres de M. Leblanc, chirurgien à Orléans, m'affermirent dans cette opinion, puisque le polype que ce dernier opéra, avoit le pédicule de la grosseur de deux pouces; malgré cela, la malade, loin d'éprouver des accidens, commença à sentir du soulagement dès le lendemain de la ligature. L'opération fut seulement un peu longue, à cause de la section volumineuse de la tumeur, que la ligature fut obligée de faire.

Pour engager Madame de L.\*\*\* à se faire opérer, nous pouvons lui assurer, qu'en suite elle pourra remplir les devoirs de son sexe, & se flatter d'obtenir encore le doux nom de mère.

Quant à la descente de matrice, nous ne pouvons pas assurer le même succès; cependant comme les polypes de cet organe, lorsqu'ils ont acquis un certain volume, & qu'on les supporte quelque temps, procu-

rent une descente plus ou moins grande de ce viscère, on peut espérer que lorsqu'on aura emporté celui de Madame de L.\*\*\*, la descente pourra diminuer; & pour lors au moins, elle pourra faire usage des pessaires, avec tout l'avantage qu'elle desire.

Si les pessaires ordinaires, ou ceux qui sont connus, ne réussissent point parfaitement, on pourroit se servir de celui dont je vais donner la description; en pareille circonstance, son application a été suivie du succès désiré.

Il faut avoir deux tuyaux d'argent creux, dont le cylindre ait à peu près un pouce de circonférence; on courbe les deux cylindres pour former deux demi-cercles; il faut qu'ils soient faits de manière que les bouts de l'un entrent dans l'autre de six lignes; étant ainsi enchâssés l'un dans l'autre, ils doivent former un cercle à peu près rond, & suffisamment grand pour qu'il entre juste dans le vagin. Lorsqu'on a cette mesure, on fait un ressort en pas de vis, de fil de fer ou autre matière, qu'on place dans le demi-cercle cylindrique qui reçoit l'autre; ce dernier doit avoir ses extrémités bouchées, afin que le ressort placé dans le premier, trouve une résistance pour repousser le tuyau qui s'enchâsse d'un demi-pouce dans l'autre.

Les deux bouts reçus doivent avoir à leurs extrémités, dans un des points de la circonférence du cylindre, un petit bouton mobile, attaché avec un petit ressort à bascule cachée dans le cylindre ; ces boutons doivent être faits & placés de manière à ne pas empêcher les deux demi-cercles d'entrer l'un dans l'autre, ils doivent seulement les empêcher de se séparer.

Le cercle fini, on fait des engrainures tout autour du cylindre, de 2 lignes de large, & à 4 ou 5 lignes de distance les unes des autres ; excepté celles qui sont à la jonction des demi-cercles, celles-là doivent se toucher lorsque le cercle est fermé. J'entends par fermé, lorsque les bouts des demi-cercles sont enchâssés les uns dans les autres, & que le cercle n'aura pas plus de diamètre dans un point que dans un autre ; au lieu que le cercle étant ouvert, la forme en fera ovale, & ce diamètre augmentera de six lignes, tandis que celui qui le croisera, restera au même point. Par conséquent, les deux engrainures que nous avons dit devoir se toucher, le cercle étant fermé, feront à six lignes de distance l'une de l'autre lorsqu'il sera ouvert.

Ces engrainures sont formées pour loger des bouts de lacet ou cordon plat de soie,  
de

de la largeur des engrenures ; ces cordons seront fixés solidement autour du cylindre. On attachera un des bouts du cordon à un des points du cercle ; l'autre bout sera attaché au point diamétralement opposé, soit transversal, soit longitudinal. Les cordons seront plus ou moins lâches, & enlacés, en se croisant, pour former un espèce de filet.

Lorsqu'on placera les cordons, il faut avoir l'attention, que le cercle soit ouvert, de même qu'il le sera étant placé dans le vagin.

Avant de placer le pessaire, il faut couvrir le cercle dans toute sa surface avec de la cire, afin qu'il ne puisse blesser, ni être corrodé lui-même par les humeurs qui suintent de ces parties ; pour l'introduire il faut qu'il soit fermé.

Ce pessaire a les avantages, 1°. de soutenir la matrice sans la blesser, 2°. de ne pas pouvoir être chassé du vagin par le poids de la matrice, 3°. de ne pas gêner la sortie des urines ni des excréments, pourvu que le ressort soit bien doux, parce que le cercle dans sa longueur étant placé dans le vagin de devant en arrière, le plus petit effort sur ces deux points opposés, en diminuera le diamètre ; conséquemment il ne doit pas former d'obstacle. 4°. Enfin de permettre la copulation sans beaucoup de

gène, ni pour l'homme ni pour la femme.

Le seul inconvénient que je lui connoisse, c'est d'être obligé de le fortir quelquefois pour changer les cordons.

Nous résumons en disant que Madame de L.\*\*\* a une descente de matrice, avec un polype de ce viscère; qu'il faut emporter ce polype par la ligature; & si après cette opération la descente persiste, il faudra appliquer un pessaire.

Trop heureux si mes réflexions peuvent concourir au bien de l'humanité, & satisfaire aux vœux d'un praticien aussi zélé & rempli de lumières que M. Desgranges!

#### OBSERVATION

*Sur un Abcès à la région iliaque, dont le foyer étoit dans le veïn; par M. TRA-  
en BUC, Maître-ès-Arts, & élève en Chi-  
rurgie à Aix.*

Toutes les maladies chirurgicales ne sont point soumises aux sens, qui d'ailleurs sont souvent des guides infidèles: l'exemple suivant en est une preuve évidente.

Le sieur *Fontaine* se présenta à l'hôpital d'Aix: il avoit depuis quelque temps une tumeur assez considérable à la région iliaque gauche. Les coliques, l'insomnie, le

degoût , une fièvre continue , un teint pâle , une figure décharnée étoient les symptômes qui accompagnoient cette tumeur. Le malade étoit d'un tempérament phlegmatique , & il étoit sujet aux obstructions. La fluctuation étoit manifeste dans la tumeur ; le foyer paroissoit étendu & profond , la douleur étoit quelquefois considérable , & se portoit alors jusqu'à l'hypocondre gauche.

Le séjour de la matière purulente pouvoit devenir mortel , l'ouverture de l'abcès n'étoit pas sans danger : dans cette alternative inquiétante & pour le malade & pour l'homme de l'art , la nature ne présentoit pas une indication qui ne fut à l'instant combattue par une indication contraire.

Le malade étoit peu disposé à l'opération ; on fut donc obligé de la retarder. Le repos , le régime , quelques légers médicamens , quelques topiques émoulliens affoiblirent la violence des symptômes ; au bout de cinq semaines , ils étoient presque dissipés. Le malade sortit , il se croyoit guéri ; il ignoroit que le germe de cette cruelle maladie n'étoit qu'assoupi.

Il fut contraint de revenir deux mois après , mais plus abattu , mais plus exténué que la première fois ; & la tumeur , qui s'étoit d'abord presque entièrement effacée , avoit acquis depuis un très gros vo-

lume. On ne balança plus sur les moyens qu'on avoit à prendre ; l'opération fut résolue , & le sieur *Fontaine* s'y soumit volontiers.

L'abcès ouvert donna du pus en quantité ; ce pus étoit fétide , sanguinolent. La plaie fut pansée selon les règles de l'art , mais on ne put jamais parvenir à procurer une suppuration louable : les bords devinrent mollasses , blafards , & la fièvre parut prendre un nouveau degré de force.

On étoit loin de penser alors que le foyer fût dans le rein , & encore moins qu'il fût occasionné par la présence de plusieurs pierres dans ce viscère ; le pus n'amenoit avec lui ni sable , ni gravier , ni urines ; celles-ci d'ailleurs étoient claires , & le genre des coliques qu'éprouvoit le malade , ne paroissoit pas tenir des néphrétiques.

Le sieur *Fontaine* traîna encore , pendant deux mois , une vie languissante ; tous les jours ses forces s'exténuoient , il dépérissoit à vue d'œil ; enfin une diarrhée survint , & il mourut.

L'ouverture du cadavre présenta d'abord , une quantité prodigieuse d'un pus infecte ; le rein du côté malade étoit d'une grosseur extraordinaire , il étoit en suppuration. On trouva dans sa substance tubuleuse , des pierres de différentes grosseurs , au

nombre de 16; elles étoient chacune dans une petite loge d'un tissu cellulaire fort fin, & séparées par de petites cloisons lisses & polies; tout le reste du rein étoit dans un état de fonte, qui ne permit pas de faire d'autres observations.

C'étoit donc du rein que venoit ce pus, & c'étoit ce pus qui avoit formé cet abcès à la région iliaque, & cela par le tissu adipeux qu'on sçait être fort étendu & adhérent au rein & aux muscles de l'abdomen; ce pus avoit glissé de cellule en cellule, & s'étoit déposé en cet endroit.

Il ne reste aucun doute sur la possibilité qu'il y a qu'un abcès du rein se communique ailleurs, & que ce soit par le moyen du tissu cellulaire qui l'entoure. Mais je demande quel seroit le signe pathognomonique, (abstraction faite des signes antécédens,) & sur la qualité & la quantité du pus qui pourroit faire reconnoître si la suppuration vient du rein, & quels seroient, dans un cas pareil à celui que je viens de rapporter, les moyens curatifs à mettre en usage?



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.  
J U I N 1783.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	6,17	10,3	12,0	27	10,3	27	9,6	27	9,0
2	10,6	17,0	13,0	27	8,6	27	8,4	27	8,7
3	9,13	17,18	13,4	27	8,8	27	9,3	27	9,5
4	11,17	17,17	11,15	27	9,0	27	9,3	27	10,3
5	9,7	20,5	12,10	27	11,0	27	11,8	28	0,0
6	8,16	15,1	10,16	28	0,6	28	0,9	28	1,1
7	6,4	17,4	11,13	28	1,1	28	0,11	28	1,0
8	6,17	16,8	11,11	28	0,11	28	0,7	28	0,3
9	9,2	19,6	12,15	27	11,9	27	11,4	27	11,4
10	7,8	19,3	11,15	27	11,0	27	11,3	27	11,1
11	7,0	16,17	10,17	27	10,3	27	8,6	27	7,8
12	10,12	14,4	10,14	27	6,8	27	6,10	27	7,11
13	10,16	14,17	13,3	27	8,0	27	8,3	27	8,3
14	11,8	21,11	13,11	27	8,6	27	7,8	27	6,10
15	6,3	15,14	9,4	27	6,3	27	5,6	27	7,11
16	8,10	13,15	8,2	27	7,11	27	7,6	27	9,6
17	8,8	14,6	9,15	27	9,6	27	7,11	27	7,11
18	9,7	14,7	10,14	27	8,4	27	8,6	27	8,3
19	10,17	13,4	10,5	27	7,0	27	6,9	27	6,10
20	8,4	15,10	10,17	27	7,2	27	7,6	27	7,10
21	8,13	14,11	10,15	27	8,0	27	9,7	27	11,4
22	10,10	13,1	10,0	28	0,8	28	1,9	28	1,11
23	8,12	17,13	13,0	28	2,1	28	2,2	28	1,10
24	11,12	20,11	15,17	28	1,2	28	0,9	28	0,4
25	13,3	23,7	17,6	27	11,11	27	11,11	27	11,9
26	13,10	21,13	15,12	27	11,9	28	0,0	28	0,1
27	12,7	18,10	14,11	28	0,2	28	0,4	28	0,7
28	11,18	23,2	15,11	28	0,8	28	0,10	28	1,1
29	11,7	22,14	15,10	28	1,2	28	1,3	28	1,6
30	12,11	24,16	15,4	28	1,6	28	1,5	28	1,1

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jour, du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	E. serain, frais.	E. serain, doux.	E. nuag. doux.
2	E. couv. doux.	S-E. cç. temp.	N-E. idem.
3	N. nuag. doux.	S-O. c. ch. pl.	N-E. idem.
4	N-E. cou. d. br.	S-O. idem.	S-O. c. do. pl.
5	S-O. nuā. frais.	S-O. nuā. idem.	S-O. nuag. do.
6	S-O. cou. frais.	N. O. c. doux.	N. idem.
7	N. ser. frais, br.	N. idem.	N. ser. doux.
8	N-O. ser. frais.	N. idem.	N-E. idem.
9	N. nuag. doux.	N. nuag. chaud.	N. nuag. doux.
10	N. couv. doux.	N. couv. chaud.	N. idem.
11	N. idem.	S-O. idem.	S-O. c. d. pl. v.
12	S-O. idem, pluie.	S-O. co. ch. pl.	N-O. nuag. do.
13	S-O. cou. doux.	S-O. idem.	S. c. doux, pl.
14	S-O. idem.	S-E. nuag. ch.	S. idem, tonn.
15	S-O. idem.	S-O. c. do. pl.	S. O. c. d. pl. v.
16	S-O. cou. frais, pluie.	S-O. c. chaud, pluie, tempête.	S-O. cou. frais, pl. temp. ton.
17	S-O. cou. frais, vent.	S-O. cou. doux, pluie, vent.	S-O. cou. fra's, pluie, vent.
18	S-O. idem br.	S-O. c. dou. br. v.	S-O. c. fr. br.
19	S-O. cou. frais, pluie, brouill.	S-O. cou. doux, pluie, tonnerr.	S-O. idem, tonn pluie.
20	S-O. idem.	S-O. c. doux br.	N. c. doux, br.
21	N. c. br. frais.	N. idem.	N. idem.
22	N. idem.	N-E. idem.	N-E. idem.
23	N-E. cou. frais.	E. c. doux, vap.	N-E. idem.
24	N-E. cou. d. br.	E. couv. ch. br.	E. c. chaud, br.
25	E. idem.	E. idem.	N. idem.
26	N-E. idem, ton- nerre.	N-E. idem.	N. id. le brouil. épais & fétide.
27	N-E. idem, ton.	N-E. idem.	N-E. idem.
28	N-E. idem.	N-O. idem.	N-E. idem.
29	N. idem.	N. ser. chaud.	N-E. idem.
30	N. idem.	E. idem.	N-E. idem.

152 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur ....	24, 16 deg.	le 30
Moindre degré de chaleur.....	6, 3	le 15
Chaleur moyenne..... 12, 18 deg.		
Plus grande élévation du Mer- cure.....	pouc. lig.	
	28	2,2, le 23
Moindre élév. du Mercure....	27	5,6, le 15
Elévation moyenne... 27 10,4 l.		
Nombre de jours de Beau.....	2	
de Couvert.	23	
de Nuages...	5	
de Vent....	2	
de Tonnerre.	5	
de Brouillard.	15	
de Pluie....	8	
de Neige. . .	0	
Quantité de Pluie .....	18 lign.	$\frac{3}{4}$
Evaporation.....	48	0
Différence .....	24	
Le vent a soufflé du N.....	22 fois.	
N-E.....	19	
N-O.....	3	
S.....	2	
S-E.....	2	
S-O.....	30	
E.....	9	
O.....	0	

TEMPÉRATURE : chaude & sèche.

MALADIES : Rougeole accompagnée de millet & d'une toux sèche. Il y a eu aussi quelque petite-vérole, mais l'une & l'autre sans suite.

J A U C O U R, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier juillet 1783.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de Juin 1783; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La température de l'air a été assez variable ce mois. La liqueur du thermomètre qui, le 3 de ce mois, s'étoit élevée au terme de 20 degrés, s'est maintenue au dessous de ce terme, les jours suivans jusqu'au 24, auquel jour elle s'est élevée à celui de 20  $\frac{1}{2}$  degrés, & à 22 degrés le 25. Il en a été de même, à peu de chose près, dans les trois derniers jours du mois.

Le temps a été orageux & pluvieux depuis le 3 du mois jusqu'au 22. Il y a eu même plusieurs jours de grosse pluie.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le mercure dans les quatre premiers jours du mois, ne s'est guère élevé au dessus du terme de 27 pouces 9 lignes. Dans les quatre jours suivans, il s'est porté au dessus de celui de 28 pouces; & du 8 au 22, il a été observé constamment au dessous de ce terme. Le 15 il est descendu à celui de 27 pouces 4 lignes  $\frac{1}{2}$ . Du 22 au 30 il a été toujours observé au dessus de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 22 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4  $\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 9  $\frac{1}{2}$  lignes.

154 MALADIES RÉGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.  
7 fois du Nord vers l'Est.  
2 fois du Sud vers l'Est.  
9 fois du Sud.  
3 fois du Sud vers l'Ouest.  
3 fois de l'Ouest.  
6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

4 jours de tonnerre.

3 jours des éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1783.*

La rougeole a été la maladie dominante ; mais elle n'étoit point dangereuse.

La fièvre continue-putride s'étoit propagée ; elle avoit même un caractère de malignité dans plusieurs sujets ; mais elle ne s'est pas étendue au-delà du petit peuple. Vers la fin du mois , elle avoit un caractère inflammatoire bilieux , & portoit principalement à la tête : les jeunes gens étoient sujets à saigner du nez dans le fort de la maladie. Les saignées néanmoins devoient être ménagées , & l'on devoit prodiguer les boiffons anti-phlogistiques , telles que le petit-lait , la sérosité du lait de beurre , les tisanes nitrées , l'oxymel , les décoctions de tamarins , &c. de même que les lavemens simples. Les épiplastiques à la plante des pieds étoient souvent indiqués pour faire révulsion de la tête ; ce genre de fièvre s'est annoncé dans plusieurs avec les symptômes de la plèvre-péripneumonie.

Les fièvres doubles-tierces étoient encore fort

communes, & souvent opiniâtres, sur-tout lorsqu'elles n'avoient pas été traitées convenablement dans le principe. Parmi les remèdes indiqués dans les premiers temps de la maladie, les vomitifs tenoient le premier rang.

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### SUITE DE LA SÉANCE PUBLIQUE de l'Académie de Chirurgie.

1. Après la distribution des prix, M. *Louis* a rendu compte des motifs qui ont déterminé l'Académie dans le choix du sujet des questions à proposer : il a fini cette partie de son discours en exposant ses vues sur les moyens d'obtenir de l'émulation des concurrens, les plus grands avantages pour l'art. Les bornes de notre Journal ne nous permettant point de communiquer ces réflexions judicieuses, nous observerons seulement que les questions proposées sur la matière médicale externe & sur l'hygiène, ayant fait connoître les avantages d'une suite de sujet sur un plan capable de former un tout, dont les parties se rangent naturellement dans un ordre raisonnable : l'Académie, pour suivre ce plan, a vu, dans la matière instrumentale, une source féconde de sujets successifs & bien liés.

« Les instrumens sont aux opérations qui forment la partie brillante de notre art, ce que les médicamens sont au traitement des maladies, tant médicinales que chirurgicales. Ce sont des moyens, ou, comme le dit *Dionis*, en parlant des instrumens en général, ce sont des causes secondes, dont le mérite consiste essentiellement dans l'intelligence de celui qui s'en fert avec précision &

méthode. C'est une vérité qu'on ne doit jamais perdre de vue sur cet objet. Attribuer à un instrument, susceptible d'être bien ou mal conduit, les avantages qui ne peuvent venir que des lumières & de la dextérité de celui qui le dirige, est une absurdité inconcevable, contre laquelle les personnes les plus sensées d'ailleurs ne font pas assez en garde : ce seroit la matière d'un bon chapitre à ajouter au livre des *Erreurs populaires*. »

« En foumettant les choses à la saine raison, il paroît évident qu'il n'y a aucun instrument qui ne puisse fournir la matière d'une dissertation instructive pour les élèves, & utile aux progrès de l'art. Elle peut être érudite, par des recherches sur l'origine de l'instrument, & les changemens qu'on y a faits, en différens temps ; savante, en appréciant les avantages & les inconvéniens des formes successives que l'instrument a reçues : ingénieuse, par l'invention de nouveaux instrumens & par la proscription de ceux dont on prouveroit l'inutilité, ou l'imperfection non corrigible. »

« M. de Voltaire, continue M. Louis, dans le Tableau des progrès de l'esprit humain en France, sous le règne de Louis XIV, semble ne louer principalement la chirurgie que du côté de la matière instrumentale. Voici ses termes : »

« Après avoir parcouru tous les arts qui contribuent aux délices des particuliers & à la gloire de l'État, ne passons pas sous silence le plus utile de tous les arts, dans lequel les François surpassent toutes les nations du monde ; je veux parler de la chirurgie, dont les progrès furent si rapides & si célèbres dans ce siècle, qu'on se rendit à Paris des bouts de l'Europe, pour toutes les cures & toutes les opérations qui demandoient une dextérité non commune. . . . Non seulement, continue M. de Voltaire, il n'y avoit guères d'ex-

cellens chirurgiens qu'en France, mais c'étoit dans ce seul pays qu'on fabriquoit parfaitement les instrumens nécessaires; il en fournissoit ses voisins; & je tiens, ajoute-t-il, du célèbre *Chefelden*, le plus grand chirurgien de Londres, que ce fut lui qui commença à faire fabriquer à Londres, en 1715, les instrumens de son art.

« Un Traité scientifique sur la matière instrumentale seroit un ouvrage très-utile, & on peut l'obtenir d'une manière plus avantageuse, en appellant le génie de toutes parts, & en n'offrant successivement qu'un seul objet à sa pénétration, sur lequel il puisse se fixer, développer son activité, & montrer toute l'étendue de ses ressources. »

« Nous avons sur cette matière le travail d'un des plus grands maîtres de l'art, & qui a fait à son auteur une réputation que le laps de cent quarante ans n'a pas détruite; malgré tous les progrès que l'art a faits sur un grand nombre d'autres points. *Schulter*, ou *Sculter*, d'après son nom latinisé, né à Ulme en 1595, avoit eu le bonheur d'être, à Padoue, le disciple de *Fabrice d'Aquapendente*, l'un des hommes qui ait le mieux mérité de l'humanité par l'étendue de ses lumières, de son expérience & de son habileté dans la pratique de la chirurgie. Revenu dans sa patrie à l'âge de trente ans, *Sculter* y a exercé son art avec un succès brillant & mérité; les observations intéressantes qu'il nous a laissées, sont un monument de la solidité de son esprit & de la certitude de ses connoissances; il y en a peu d'aussi instructives. Elles donnent de vifs regrets sur la perte prématurée d'un homme si utile à ses contemporains, mort à l'âge de cinquante ans, en 1645. Son Traité d'instrumens, *Armamentarium chirurgicum*, est un ouvrage posthume: il y fait

connoître ceux dont les fondateurs de l'art se sont servis, & les corrections ou inventions que le génie y a successivement ajoutées. Les faits de pratique judicieusement observés, éclairent sur la manière d'employer ces moyens dans les diverses opérations.

« Mais *Ambroise Paré* avoit jeté les fondemens de cette science très-cultivée par les anciens, comme on le voit par le *Traité d'Oribase*, sur les laqs & les machines propres aux fractures. *Ambroise Paré*, dis-je, n'a négligé aucune occasion de faire connoître en détail les instrumens ou machines dont il juge qu'on doit se servir, tant pour la pratique des opérations, que pour l'administration de divers secours utiles à la cure des maladies : il indique la meilleure manière de s'en servir, les précautions qu'il faut prendre pour en assurer les bons effets, & en prévenir les inconveniens. Il a fait graver avec soin & à grands frais, dans le temps, les différens moyens auxiliaires, sans lesquels l'art seroit souvent en défaut.

« *Dionis* n'a pas négligé la matière instrumentale. Toutes les pièces qui ont rapport à chaque procédé opératoire, & celles qui doivent composer les appareils, sont décrites & gravées dans le *Traité des opérations* de cet auteur. Elles ont produit cinquante-neuf planches. *Haller* a marché sur les mêmes traces dans ses *Institutions de chirurgie*.

Cette matière a toujours été regardée comme l'un des objets fondamentaux de l'art. Je le répète, les instrumens sont aux opérations, ce que les médicamens sont abstraitemment des maladies. *M. de Garangeot* a donné un ouvrage *ex professo* sur les instrumens, qu'on n'étudie point assez. On y puiseroit des connoissances utiles ; il est sur-

tout recommandable par l'ordre dans lequel les instrumens sont classés ; mais il laisse bien des choses à désirer, & assez d'erreurs à détruire. Il est d'ailleurs écrit d'un style trop diffus, & l'auteur s'étend & s'appesantit sur des détails plus nécessaires à la coutellerie, qu'utiles à la perfection de la chirurgie. Cet ouvrage est dédié à feu M. Petit, qui a été la gloire de nos écoles & de cette Académie. Il jouissoit alors de la réputation la plus méritée. Il doit nous être permis de dire ici que c'est par son génie dans l'invention des instrumens, qu'il a commencé & soutenu sa grande renommée. On ne peut rappeler, avec trop de vénération pour sa mémoire, à quel point l'activité de ses lumières le servit pour sauver la vie à M. le marquis de Zothenin, prêt à périr par l'hémorrhagie de l'artère crurale, à la suite de l'amputation de la cuisse faite très-haut, immédiatement au dessous du pli de laine. »

M. Petit, maître coutelier de Paris, qui a acquis une grande célébrité dans sa profession, a publié en 1771, sous l'approbation de l'Académie royale des Sciences, un ouvrage dont le titre est *l'Art du coutelier*. La seconde partie, la plus étendue & la plus savante, est entièrement relative à la chirurgie ; l'auteur y donne des preuves d'une intelligence non commune ; il s'élève au dessus du simple artiste par des réflexions qui feroient honneur à l'homme le plus éclairé dans notre état. « Après avoir rempli, dit-il dans un Avant-propos, ma tâche comme coutelier ; avoir conigné dans cet ouvrage des diverses pratiques que j'ai acquises pendant trente années dans l'exercice de mon état ; avoir procuré au public la collection d'instrumens de chirurgie la plus ample qui ait jamais paru, j'ouvre un champ vaste, préparé à grands frais, qui n'attend plus qu'une main consommée dans l'exercice de la chirurgie

opératoire, pour en faire sortir les diverses pratiques sous des points de vue relatifs à l'état actuel de la chirurgie Française, & celui de la chirurgie du reste de l'Europe. Je crois, continue M. Perret, pouvoir me flatter que, par les soins que je me suis donnés, j'aurai facilité les moyens d'exécuter cette entreprise si nécessaire & si désirée : c'est-là qu'on indiquera quels sont les instrumens usités, ceux qui ne le sont point, les raisons qui ont fait recourir aux uns, & négliger les autres ; que l'on enseignera la manière de se servir de ceux qui sont en usage ; ce qu'il conviendrait d'y ajouter pour les porter à une plus grande perfection ; les changemens qu'ils demandent pour satisfaire aux cas particuliers les plus connus ; que l'on déterminera leur forme précise, leurs dimensions, sur plusieurs desquels tout est encore livré à l'arbitraire. M. Perret finit par dire qu'il desire cette réforme. Elle sera très-avantageuse, sans doute ; car sa collection présente plus de 700 instrumens. Malgré cette surabondance, elle ne doit pas être jugée inutile ; car il est bon de connoître en toutes choses les écarts de l'esprit humain ; c'est, comme l'a dit un Philosophe, un indice aux voyageurs pour ne pas s'égarer. »

« On doit aux soins de M. Brambilla, premier chirurgien de Sa Majesté impériale & de ses armées, un ouvrage sur la matière instrumentale, fort étendu, quoiqu'un choix judicieux ait présidé à la collection. Ce livre, grand *in-fol.* a d'abord été publié en allemand ; on l'a rendu d'une utilité plus générale par une édition latine, en 1780. Les instrumens de chirurgie y sont gravés en 67 planches dans leurs vraies dimensions & sous différentes faces, & en parties détachées, pour mieux les faire connoître toutes. Les instrumens

trumens existent dans un des cabinets de l'École de chirurgie à Vienne, & ont été construits aux frais de Sa Majesté Impériale, par d'habiles ouvriers de sa capitale, ou achetés en Italie, en France & en Angleterre. Parfaitement instruit de l'art depuis son origine, M. *Brambilla* en fait observer les progrès successifs dans les procédés opératoires; & , à la lumière d'une saine & utile critique, on découvre le vice de plusieurs instrumens trop estimés, & admis, sans examen, sur la foi de leurs auteurs. »

« Cet ouvrage est dédié à Sa Majesté Impériale *Joseph II* dans les Annales de l'Empire, & premier dans l'École de chirurgie qu'il vient d'établir avec une magnificence digne d'un si grand Prince, & de l'importance bien sentie de l'art qu'il protège, & fait naître dans ses Etats. Père de ses peuples & de ses armées, il réunit tous les genres de gloire qui ont immortalisé les héros de sa race. Le bonheur de ses sujets l'occupe uniquement: c'est sur-tout dans les hôpitaux des armées que son amour pour l'humanité a paru avec le plus d'éclat, lorsqu'il consoloit par des paroles affectueuses & par ses largesses, les braves soldats qu'il avoit conduits avec tant d'intrépidité aux champs de la victoire, & dont le sang avoit arrosé ses lauriers. M. *Brambilla* expose dans une Préface la nature & les avantages des établissemens dûs à la bienfaisance de son auguste maître pour le progrès de la chirurgie. Nous ne pouvons plus nous honorer que du droit d'ainesse, & nous devons redoubler de zèle, afin de ne pas perdre ce droit avec des émules auxquels nous avons eu le bonheur de servir de modèles. »

« D'après ces diverses considérations, l'Académie a proposé pour le prix de l'année prochaine 1784, le sujet suivant :

*Tome LX.*

L

## 162 SUITE DE LA SÉANCE PUBL.

*Déterminer les différentes constitutions des stylets ou sondes solides & des sondes cannelées ; quels sont les cas où elles doivent être admises, suivant leur forme particulière, & quelle est la méthode a'en faire usage.*

Et pour le prix de l'année suivante 1785, cette question :

*En quels cas les ciseaux à incision, dont la pratique vulgaire a tant abusé, peuvent être conservés dans l'exercice de l'art ; quelles en sont les formes variées, relatives à différens procédés opératoires ; quelles sont les raisons de préférer ces instrumens à d'autres qui peuvent également diviser la continuité des parties, & quelles sont les diverses méthodes de s'en servir ?*

« Ces sujets bien traités doivent nécessairement conduire à la perfection les opérations qui sont toujours la dernière ressource du chirurgien éclairé, mais ressource souvent indispensable à la conservation de la vie & au rétablissement de la santé. Ainsi l'art ne peut que gagner aux remarques sur les procédés opératoires dans l'exposition de la méthode de se servir des instrumens, même les plus connus, & de l'usage le plus familier ; c'est peut-être l'unique moyen de parvenir à éviter la mal-adresse, & à donner, à l'aide de la science, un code & des règles à la dextérité. »

M. *Andouillé*, premier chirurgien du Roi en survivance, a lu le précis d'un Mémoire sur les fractures des extrémités inférieures, M. *Sabatier*, des Observations sur les morsures d'animaux enragés, traitées avec succès ; M. *Brador*, un Mémoire sur la ligature des polypes de la gorge ; M. *Pelletan*, des Observations sur l'anévrisme de l'artère poplitée, opéré avec succès sur deux sujets à l'hospice royal des Ecoles de chirurgie ; &c, faute de temps, M. *Baudeloque* n'a pu lire un

Mémoire très-intéressant sur la rupture de la matrice & du vagin dans le travail de l'accouchement.

Philosophical Transaction of the royal Society of London, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. I, pour l'année 1757, Partie 2 In-4<sup>o</sup>, de 318 pages, avec 17 planches en taille-douce. A Londres, chez DEVIS, 1782.

2. Cette partie ne contient qu'un petit nombre de mémoires qui intéressent l'art de guérir, & même ceux qu'on y trouve ne contribuent pas directement aux progrès de la médecine pratique. Les articles qui nous regardent sont,

1<sup>o</sup>. Une dissertation intitulée : *Calcul du nombre des accidens ou des morts qui arrivent en conséquence des accouchemens, & de la proportion des enfans mâles aux enfans femelles; comme aussi des jumeaux, des naissances monstrueuses, & des enfans nés morts; su puisés d'après les registres du dispensaire général de Westminster: avec un Essai pour déterminer la chance de vie dans les différens périodes depuis l'enfance jusqu'à l'âge de 26 ans; & la proportion des enfans nés à Londres au nombre total des habitans de cette ville.* Robert Bland, docteur en médecine, accoucheur du dispensaire général de Westminster, adresse cette Dissertation à Samuel Fourt Simmons, docteur en médecine, de la Société royale.

M. Bland a tenu un registre exact des événemens relatifs aux accouchemens depuis 1774, époque de l'établissement du dispensaire général

de Westminster. Il a distribué ses observations sous les titres suivans : 1°. Age des femmes ; 2°. Nombre des enfans qu'elles ont eus ; 3°. Sexe de ces enfans : 4°. Nombre des enfans qu'elles ont pu conserver : 5°. Lieu ou contrée où elles & leurs maris sont nés : 6°. Accidens qui ont accompagné ou suivi l'accouchement : 7°. Sexe des enfans dont elles ont été délivrées après avoir été admises au dispensaire. 8°. Nombre des jumeaux, tri-jumeaux, &c. 9°. Nombre des enfans mal conformés : 10°. Nombre des enfans nés morts, ou ( quand on a pu s'assurer de la vérité ) qui sont morts quatre ou cinq semaines après leur naissance.

Ces extraits des registres forment différentes tables, lesquelles, ainsi que les commentaires qui y sont joints, répandent un certain jour sur la physique générale de l'homme.

Il consiste par la première table, destinée à établir la proportion des accouchemens laborieux & des accidens ou morts arrivés à la suite de l'accouchement, que de 1897 femmes, 1792 ont accouché heureusement ; que suivant la proportion de celles qui ont essuyé différens accidens, il y en a une sur trente exposée à un accouchement contre nature ; & une sur cent onze dont la délivrance est précédée d'un travail pénible. Cette table nous apprend encore que sur cent vingt femmes, une a souffert des pertes avant & après l'accouchement ; que des neuf femmes attaquées de ces hémorragies, une est morte sans être délivrée, une autre peu d'heures après l'enfantement ; une troisième dix jours après l'accouchement ; les quatre autres sont guéries : que cinq femmes ont essuyé la fièvre puerpérale, & qu'une seule en est réchappé : que deux devenues maniaques n'ont recouvré leur bon sens

qu'environ trois mois après leurs couches : qu'il s'est formé peu de temps après l'accouchement dans les parties génitales d'une femme, un ulcère qui a percé la vessie & le rectum ; que cette malade rétablie a continué de rendre l'urine & les matières fécales par le vagin : que le périnée a été déchiré jusqu'à l'anus dans une autre ; qu'une future qu'on y a faite n'a pas réussi ; que cependant il n'est resté à cette femme qu'une chute de la matrice : que cinq femmes ont été tourmentées d'enflures fortes & douloureuses des jambes & des cuisses, sans qu'il en soit résulté de suites désagréables : que deux femmes ont éprouvé un renversement de matrice, lors du troisième ou quatrième mois de la gestation, & que dans toutes les deux, ce viscère a été redressé & maintenu dans sa position naturelle ; que plusieurs femmes ont été vivement tourmentées de tranchées ou de fièvres de lait, qui toutefois n'ont amené aucune catastrophe fâcheuse : que les probabilités d'un rétablissement parfait paroissent plus fortes en faveur des femmes du peuple qu'en faveur de celles d'un certain rang ; que du moins les premières sont moins exposées à la fièvre puerpérale, si funeste lorsqu'elle n'est pas éteinte dès l'invasion, & qui est, dit l'auteur, sûrement entretenue & aggravée, sinon causée par les grands feux qu'on allume dans les chambres des nouvelles accouchées ; par l'air renfermé, par le régime septique & échauffant, enfin par la constipation.

M. *Bland* expose dans la seconde table la proportion des enfans mâles aux enfans femelles ; du nombre des jumeaux & des enfans mal conformés, ou morts nés. Mille huit cent quatre-vingt dix-sept femmes ont mis au monde mille neuf cent vingt-trois enfans, neuf cent soixante & douze garçons, & neuf cent cinquante - une

filles. Vingt-trois femmes ont donné en jumeaux seize garçons & trente filles. Une seule femme est accouchée de trois enfans femelles. Parmi toutes ces naissances, on en compte huit de mal conformées, dont l'une à deux têtes. Quatre-vingt-quatre enfans, savoir quarante neuf garçons & trente-cinq filles sont venus morts.

Les informations les plus exactes que M. B. a pu se procurer, lui ont appris que de mille quatre cents femmes, quatre-vingt-cinq ont perdu, avant deux mois accomplis, leurs enfans; savoir, cinquante-trois garçons & trente-deux filles. Cette plus grande mortalité des enfans mâles, a déterminé l'auteur à ajouter à ses registres une colonne dans laquelle il marquera la différence du sexe des enfans qu'auront conservés les mères, au moment qu'elles demanderont d'être admises au dispensaire général.

Dans la troisième table, on lit que de deux mille cent deux femmes enceintes, une avoit quinze ans révolus; deux étoient dans leur 17<sup>e</sup> année, trois dans leur 18<sup>e</sup>, dix dans la 19<sup>e</sup>, & vingt-une dans leur 20<sup>e</sup>. Cinq cent cinquante-huit femmes grosses avoient depuis 21 jusqu'à 25 ans; le nombre de celles qui étoient entre 25 & 30 ans, alloit à 699; on en comptoit 407 qui avoient passé trente ans sans avoir atteint la 36<sup>e</sup> année. A partir de cet âge jusqu'à 40 ans il y en avoit 291. Le lustre suivant n'en offroit que 36, & il y en avoit seulement six que leur fécondité avoit encore mises au nombre des mères, quoiqu'elles fussent entre quarante-cinq & quarante-neuf exclusivement.

En concurrence des deux tables suivantes, les femmes de la classe inférieure des citoyens, à la vérité extrêmement fertiles, ne réussissent cependant guère à élever leurs enfans. L'auteur fait

mention de trois cent vingt-une femmes , qui lors de la grossesse pour laquelle elles furent reçues au dispensaire , étoient déjà mères de six enfans , & dont dix-neuf seulement pouvoient produire toute leur progéniture. Cent & deux avoient donné le jour , chacune à neuf enfans & au-delà ; mais une seule les avoit conservés tous.

Les recherches de M. B. sur la probabilité de vie depuis l'enfance jusqu'à l'âge de 26 ans , ont donné pour résultat que de 5400 individus , il n'en vit que 620 , ou à peu près trois sur dix à l'âge de 26 ans.

2°. *Une observation sur un enfant attaqué de la petite-vérole dans le sein de la mère :* Dans une lettre de *Guillaume Wright* , docteur en médecine , Membre de la Société Royale , à *Jean Hunter* , écuyer , Membre de la Société Royale. Une négresse de la Jamaïque étant grosse , essuya la variole dont les boutons gros & discrets , de même que tous les autres symptômes , ne causèrent que peu de troubles jusqu'au 14<sup>e</sup> jour de l'éruption , qu'une fièvre de peu de durée survint & fut suivie le même jour de douleurs d'enfantement. Il naquit un enfant couvert depuis la tête jusqu'aux pieds de boutons varioliques très-gros , mais discrets , & tels qu'on les voit ordinairement les huitième ou neuvième jours de l'éruption d'une variole très-bénigne. Cependant l'enfant mourut le troisième jour de sa naissance : la mère se rétablit.

L'auteur remarque à cette occasion , que pendant son séjour à la Jamaïque , où il a exercé la profession de médecin plusieurs années , il a observé que les femmes enceintes attaquées de la petite vérole spontanée ou inoculée , avortent pendant ou peu de temps après la fièvre d'éruption , & qu'il n'a rencontré que ce seul enfant

sur le corps duquel il eût reconnu des traces de cette maladie.

3°. *Les expériences sur la propriété qu'ont les animaux placés dans certaines circonstances d'engendrer du froid ; par Adaix Grawford, docteur en médecine, communiquées par Sir Joseph Bank, baronet, président de la Société royale. Cet article, ainsi que quelques autres très-intéressans, relatifs à la chymie & à la physique générale, nous mèneraient trop loin si nous voulions en insérer les précis dans notre Journal.*

Acta Academiæ Electoralis Moguntinæ scientiarum utilium quæ Erfurti est, ad annos 1780 & 1781. C'est-à-dire, *Actes de l'Académie électorale de Mayence à Erfort, pour les années 1780 & 1781. In-4°, de 30 feuilles avec plusieurs tables météorologiques, & quelques planches en taille-douce. A Erfort, chez Keyser, 1782.*

3. Ce recueil a un avantage que nous désirions rencontrer dans toutes les collections académiques; c'est que les différens Mémoires sont tous pourvus d'un frontispice particulier, & peuvent s'acquérir séparément. Voici les titres des dissertations relatives à notre objet, que renferme ce quatrième volume. 1°. *Centurie de remarques botaniques sur les species plantarum du chevalier de Linné ; par François von Paula Schrank, directeur de la Société économique de Burghausen, ( en allemand ).* 2°. *Observations sur deux conceptions douteuses par Hacquet, ( en françois ).* 3°. *C. Siebold, doct. & prof. med. Wurzburg. Parotidis scirrhosa feliciter extirpata historia, ( en latin ).* 4°. *Anemomètre proposé aux*

*amateurs de Météorologie; par Ch. de Dalberg, (en françois). 5°. Essai sur la meilleure manière de faire dans les momens les plus favorables, & de disposer les observations météorologiques, pour trouver facilement les conformités & les difformités, avec un exemple des observations faites à Nordhausen au printems de 1781, présentées en huit tables par G. E. Rosenthal, (en allemand). 6°. Observations sur les variations du temps & sur l'air, faites à Erfort en 1781, par J. J. Planer, (en allemand).*

Confiderazioni intorno alle malattie dette volgarmente putride, &c. C'est-à-dire, *Considérations sur les Maladies, dites vulgairement putrides; par le D. François Vacca BELINGHIERI, professeur publ. dans l'Université de Pise, petit in-8°, de 131 pages. A Lucques, 1781.*

4. L'idée de la putréfaction dans les corps vivans, la prétendue origine des maladies appelées putrides, & les méthodes curatives qu'on a proposées pour les combattre, ont été regardées par divers savans médecins comme chimériques & incompatibles avec l'expérience. M. de Bordeu ne paroît pas non plus avoir tenu beaucoup à la théorie des maladies désignées sous le nom de putrides, comme on peut s'en convaincre en lisant son *analyse du sang*. Notre auteur s'attache à son tour à faire rejeter l'opinion que le sang peut passer à la putréfaction dans les vaisseaux du corps vivant. Ses argumens sont tirés de l'observation que la chair des animaux carnivores ne se putréfie pas plus tôt que celle des animaux qui se nourrissent de végétaux; que les individus de

la première classe n'exhalent point une puanteur plus forte que les phytovores, & que lorsque cela arrive, cette odeur ne provient pas du sang; que la faim prolongée n'excite point la putréfaction, que les cadavres des animaux qu'on a laissé mourir faute de nourriture, loin de se corrompre plus promptement que les autres, résistent davantage à leur dissolution; que les brutes qui passent l'hiver dans l'assoupissement, ne deviennent pas pour cela sujets à la fermentation putride, que le sang putréfié n'est jamais d'un rouge si vermeil que celui qu'on tire de la veine dans les fièvres dites putrides, &c. &c. M. B. fait ensuite quelques remarques sur les indications & la méthode curatives qu'établissent les auteurs: il regarde comme une absurdité choquante l'assertion que le sang peut être putride & enflammé en même tems; il insiste sur l'expérience que la saignée, même répétée, est souvent indispensable dans le traitement de ces maladies. Selon lui & d'après les observations faites en Italie, l'usage des plus forts antiseptiques, tels que le camphre & le quinquina, loin d'être salutaires, sont préjudiciables dans les cas où l'on suppose de la putridité.

D. Rudolph BUCHHAVE, &c. Entdeckung eines neuen mittels, das die stelle der Chinarinde vertreten kan, &c. C'est-à-dire, *Nouveau remède qui peut être substitué au quinquina, non-seulement dans les fièvres intermittentes, mais encore dans plusieurs autres maladies, découvert par RODOLPHE BUCHHAVE, membre de la Société royale de Copenha-*

gue , ouvrage traduit du latin en allemand , & augmenté d'additions de l'auteur & de remarques ; par JEAN CLEMENT TODE. In-8°. de 164 pages, avec une gravure. A Copenhague & Leipsick, chez Faber & Nitche, 1782.

5. L'original parut il y a quelques années , in-8°. de 144 pages, à Copenhague chez Thiel, sous le titre d'*Observationes circa radicis Gei urbani sive cariophyllatae, vires* ; à Rudolpho Buchhave. Avant d'entrer en matière , l'auteur fait mention des travaux modernes des médecins, pour trouver parmi les végétaux indigènes de quoi remplacer les exotiques qui nous viennent à si grands frais des autres parties du monde. Les savans qui jusqu'ici se sont le plus distingué dans cette carrière sont ; MM. Coste & Willemet, desquels nous avons des *Essais botaniques, chimiques & pharmaceutiques sur quelques plantes indigènes substituées avec succès à des végétaux exotiques, auxquels on a joint des observations médicales sur les mêmes objets* : ouvrage qui a remporté le premier prix double au jugement de MM. de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon. A Nancy chez Leclerc, & à Bouillon à la Société Typographique, 1778. Mais ces auteurs n'ont pas placé la *Bénoite* parmi les simples de nos cantons qu'ils citent comme propres à tenir lieu du quinquina : ce qui fait croire qu'ils ne l'ont pas éprouvée. Cependant il y a longtemps qu'on fait usage de cette racine en qualité de fébrifuge, & elle occupoit un des premiers rangs dans cette classe de remèdes, avant que l'écorce du Pérou parut dans nos contrées ; on la faisoit même entrer ordinairement dans les

bieres médicinales, autrefois fort en vogue dans les pays du Nord. M. *Buchhave* réunit dans cette brochure un très-grand nombre d'observations sur la propriété antifebrile de la *carionhyllée*, à plusieurs expériences faites pour constater l'efficacité antiseptique de cette plante, l'une & l'autre supérieures à celles du kina. Un morceau de viande humectée avec de l'eau, & saupoudrée de quinquina, a contracté de la puanteur avant un autre traité de même avec la bénoite : il y a plus, ce dernier après avoir été séché, a exhalé une odeur de girofle, tandis que celui pour lequel on avoit employé l'écorce du Pérou, infectoit par sa fétidité. Selon notre auteur, les propriétés de la Bénoite sont fébrifuges, fortifiantes, balsamiques, légèrement astringentes, antispasmodiques, nervines, antiseptiques. Il l'a administrée avec les plus grands succès dans les fièvres intermittentes, dans la débilité des forces digestives, dans la diarrhée, les coliques venteuses, les affections spasmodiques & hystériques, les hémorragies, le crachement, le pissement de sang, la trop grande abondance des règles, la coqueluche, à la suite des fièvres aiguës, pour rétablir promptement les forces. On la donne en poudre, en opiat, en décoction, en essence. Une once de cette dernière, ou une demi-once de poudre suffisent ordinairement pour la guérison des fièvres intermittentes. Cet opuscule est terminé par les observations de divers médecins de Copenhague, tels que MM. l'Archiatre *Aaskon*, le professeur *Callisen*, les docteurs *Lang*, *Schoenheyden*, & *Tode*, qui viennent à l'appui des assertions de M. *Buchhave*.

*Erreurs populaire sur la Médecine, ouvrage composé pour l'instruction de ceux qui*

*ne professent pas cette Science, avec l'explication des termes de l'Art, dont on n'a pu se dispenser de se servir; par M. D'IHARCE, écuyer, docteur en Médecine, & Médecin breveté du Roi.*

L'ignorance & l'erreur enfantent tous nos maux,  
On ne peut les dompter que par mille travaux.

A Paris, chez } l'Auteur, rue Caumartin, ou  
                  } rue S. Jacques, au collège  
                  } du Plessis.  
                  } Méquignon l'aîné, Libraire,  
                  } rue des Cordeliers.

1783, avec approbation & privilège du Roi. In-12, de 465 pages.

6. Cet ouvrage contient deux parties, la première est sur l'hygiène, elle est divisée comme le sont tous les traités d'hygiène. La conclusion qui suit la description des *six choses non naturelles* est toujours qu'il faut user de tout, excepté ce qui est absolument contraire, & n'abuser de rien. Nous remarquerons seulement dans cette première partie qu'en parlant du pain, M. d'Iharce prend la défense de cet aliment; il réfute avec raison les paradoxes & les erreurs d'un auteur qui a prétendu que le pain étoit une espèce de poison: mais, qu'il nous soit permis de le dire, M. d'Iharce abuse de l'avantage qu'il a d'avoir raison, & se permet des expressions trop peu mesurées contre un écrivain célèbre, que l'on est forcé d'admirer quand il n'entreprend pas de défendre une mauvaise cause.

Dans la seconde partie, M. d'Iharce expose les connoissances que doit acquérir le médecin,

& les vertus qu'il doit pratiquer, il indique les moyens de faire choix d'un médecin & la conduite à tenir dans les consultations; il fait des charlatans un portrait vrai, quoique foncé en couleurs, & qui doit inspirer pour cette engeance tout le mépris qu'elle mérite, & mettre le public en garde contre leurs dangereux antidotes; il parle des faux médecins & des gens à secrets, & de l'erreur où tombe la plupart des hommes de se croire médecins, & de s'administrer ou d'ordonner aux autres des remèdes qu'ils ne connoissent pas, contre des maladies qui leur sont également inconnues. Le dernier chapitre traite de la conduite & de l'ingratitude du public envers les médecins.

Pour composer un livre pareil, il ne faut que lire quelques bons ouvrages, extraire de ces ouvrages ce qui convient à celui que l'on projette, coudre ensemble tous ces matériaux, y ajouter quelques réflexions que dictent le sens commun & l'expérience générale, écrire le tout pour convenir au plus grand nombre des lecteurs, & non pas au plus instruit, & l'on aura fait sinon un ouvrage curieux, au moins un livre qui renfermera de bonnes vues, qui produira un avantage réel & précieux, celui d'empêcher le peuple de se nuire à lui-même, & d'être la dupe des prétendus guérisseurs qui usurpent le nom de médecins. La lecture de l'ouvrage de M. *d'Iharce* doit être recommandée aux gens du monde, il sera pour eux un contre poison à tous ces traités de médecine que l'on a mis à leur portée, & qui comme le répète notre auteur d'après *Hérophile*, sont des glaiyes tranchans dans les mains d'un furieux. D'ailleurs, cet ouvrage sur les erreurs populaires annonce des recherches & de la méditation, un jugement sain & le desir d'être utile en combat-

tant ces erreurs & le charlatanisme ; on ne sauroit mettre plus de bonne foi & de modestie que n'a fait M. d'Iharce, il désarme par son peu de prétention ceux qui seroient tentés de trouver dans son livre des incorrections de style, des choses un peu triviales & de la diffusion.

RHAZES, de Variolis & Morbillis, &c.

*RHAZES, de la Petite-Vérole & de la Rougeole, traduit en latin, par JEAN CHANNING ; nouvelle édition, soignée par M. J. C. Ringebroig, docteur en Médecine & en Chirurgie. A Göttingue, aux frais de Victor Bossiegel, & se trouve à Strasbourg, chez la veuve König, Libraire, 1781. In-8°. de 130 pages, sans la Préface.*

7. Les médecins savent que les Arabes sont les premiers qui aient donné une description exacte de la variole ; Rhazès a le premier fait bien connoître cette affreuse maladie. L'édition que Jean Channing en a donnée à Londres, en arabe & en latin, étant fort rare en Allemagne, M. Ringebroig a cru qu'il étoit indispensablement nécessaire de faire réimprimer la traduction latine ; il y a joint les notes de Channing, propres à en éclaircir le sens, & à mieux développer la pensée de l'auteur. Quant à celles qui ne concernoient que le texte arabe, ou la version grecque, imprimée par Robert Etienne, il les a retranchées. Nous croyons inutile de faire l'extrait de l'écrit de Rhazès, assez connu en France par les traductions que MM. Paulet & Coste en ont données dans notre langue ; le premier, dans son histoire de la petite-verole ; le second, dans sa

traduction des Œuvres du docteur Mead. A la fin du volume, M. Ringebroig a ajouté quelques fragmens sur la variole, tirés des ouvrages de Rhazès, & qui se trouvent aussi dans l'édition de Channing.

GEORGI FRID. CHRIST. FUCHSII, med. doctoris & civ. physic. commentatio historico-medica de dracunculo Persarum, sive venâ medinensi Arabum, &c. C'est-à-dire, *Mémoire historique & médical sur le dragonneau des Perses, appelé veine de Médine par les Arabes*; par GEORGE-FREDERIC-CHRÉTIEN FUCHS, docteur en médecine, & médecin de la ville. A Jena, chez la veuve Crœcker; à Strasbourg, chez la veuve König, 1785. In-4<sup>o</sup>. de 40 pages.

8. La maladie qui occupe M. Fuchs, est fort rare en Europe, quoiqu'elle y ait quelquefois été observée. Elle est plus commune dans la Russie asiatique, en Perse, en Arabie, en Egypte, en Ethiopie, dans la Guinée, & aux Indes Orientales. On la rencontre dans quelques îles de l'Amérique, à Surinam, & dans la Guyane Française, où nos Colons lui donnent le nom de *chanterelle*.

Les anciens Grecs & Arabes n'étoient point d'accord sur cette maladie; ils ne savoient si elle étoit produite par un ver, ou si elle ne dépendoit pas plutôt d'une veine viciée. Aujourd'hui on reconnoit qu'elle doit son origine (\*) à un ver

---

\* Voyez aussi le *Traité de Morbis cutaneis*; par M. Lotry.

que

que plusieurs naturalistes ont décrit, & que le chevalier de *Linné* rapporte au genre des *Gordius*. Pour la guérir, il ne s'agit que de tirer à propos cet infecte, de la partie affectée, sans le rompre, & de traiter la plaie avec ménagement.

*M. Fuchs* montre une grande érudition dans ce mémoire; il rapporte tous les divers sentimens de ceux qui ont parlé de cette maladie; tous les symptômes qu'ils y ont observés, & les différentes manières de la guérir.

*Dissertatio Medica difficultates in curatione morborum infantilium obvenientes succincte exponens. Dissertation de Médecine, où l'on expose succinctement les difficultés qui se rencontrent dans la guérison des maladies des enfans; par M. FRANÇOIS-JOSEPH DIMLER, de Kintzingenthal, en Souabe, docteur en médecine. A Gottingue, chez Dieterich, 1782. In-4°. de 22 pages.*

9. Chaque âge a sa maladie particulière; le vieillard est sujet à des infirmités que l'adulte éprouve rarement: les enfans sont tourmentés de bien des maux, dont on est exempt le reste de la vie; ce sont par-tout des symptômes différens, & un habile médecin, qui a souvent surmonté dans des adultes les maladies les plus rebelles, est quelquefois arrêté près d'un enfant par de très-grandes difficultés; c'est ce qui a engagé *M. Dimler* à traiter de ces dernières. Il les rapporte sur quatre points principaux, savoir; 1°. la disposition du corps & des organes, qui n'est assurément pas la même que dans l'adulte;

2°. les causes des maladies, qui sont sans con-  
 tredit très-variées; 3°. la difficulté qu'on éprouve  
 est beaucoup plus grande, quand on recherche  
 l'espèce de maladie; 4°. enfin, l'administration  
 des remèdes qui demande beaucoup plus de choix  
 & de précaution.

*Dissertatio de sanguinis detractiois recto  
 usu in morbis biliosis. Dissertation sur  
 l'usage de la saignée dans les maladies  
 bilieuses; par m. HENRI-CHARLES-  
 GEOFFROI BADE, docteur en médecine.  
 A Gottingue, chez Barmeier; à  
 Strasbourg, chez la veuve König, 1782.  
 In-4°. de 28 pages.*

10. Après une courte introduction, M. *Bade*  
 donne quelques généralités sur la saignée; la  
 théorie & la pratique lui font avouer qu'en gé-  
 néral elle ne convient pas dans les maladies bi-  
 lieuses; il expose les causes qui empêchent de  
 la pratiquer; indique ensuite quelques circon-  
 stances où il est nécessaire de l'administrer dans  
 ces affections. Par exemple, dans la pléthore  
 vraie, dans la disposition inflammatoire du sang,  
 & dans les inflammations locales qui surviennent,  
 il faut saigner malgré la règle générale. Quelque-  
 fois aussi la saignée est utile pour donner de la  
 mobilité à la matière bilieuse arrêtée dans les  
 viscères, qui doit précéder son évacuation.

---

*A System of Surgery, &c. C'est-à-dire,  
 Système de Chirurgie; par BENJAMIN  
 BELL, membre du collège royal des Chi-*

*rurgiens d'Edimbourg, 1 vol. in-8°. A Londres, chez Robinson, 1783.*

11. Nous avons déjà de M. Bell, *A Treatise on the theory and Menagement of ulcers, &c.* C'est-à-dire, *un Traité sur la Théorie & le traitement des ulcères, avec une dissertation sur les tumeurs blanches des jointures, précédée d'un Essai sur le traitement chirurgical des inflammations & de leurs suites*; par Benjamin Bell, membre du collège royal des chirurgiens d'Edimbourg, & l'un des chirurgiens de l'hôpital de la même ville. A Edimbourg, 1778. Cet ouvrage fut reçu avec le plus grand accueil, & nous sommes persuadé que celui-ci jouira du même avantage. M. B. déclare d'abord que la difficulté d'approfondir diverses branches des connoissances chirurgicales, & les inconvéniens qui résultent du défaut d'un système de chirurgie bien dirigé, l'ont engagé à entreprendre celui qu'il présente. Il ne promet pas que les maîtres de l'art, qui par un attachement réel à leur état, se procurent la lecture de tous les écrits nouveaux, y trouveront un fond de nouvelles connoissances; il espère seulement que son travail sera utile aux jeunes praticiens, & à ceux qui ne sont pas à même de suivre les progrès de l'art par une étude assidue des ouvrages qui paroissent tous les jours.

Mon dessein est, dit-il, de donner un tableau de la chirurgie telle qu'elle est pratiquée actuellement par les chirurgiens les plus experts de l'Europe; & telle que ma propre observation, en suivant divers hôpitaux, ainsi que la lecture & la correspondance m'ont mis en état de le tracer.

Il sera peut-être à propos de remarquer qu'on néglige à dessein plusieurs nouvelles inventions dont les différentes parties de la chirurgie ont

été enrichies de tems en tems. Depuis ces dernières trente ou quarante années, la manie d'imaginer de nouveaux instrumens a tellement gagné, que pour être à la mode, il faut accompagner chaque écrit de quelque chose de neuf & de singulier dans ce genre. Il n'est pas douteux que quelques-uns de ces instrumens n'aient été d'un avantage réel; mais la plus grande partie d'eux tend à démontrer la fécondité de l'imagination de leurs auteurs, plutôt qu'à faciliter le manuel de l'opération à laquelle ils sont destinés.

« Un des objets de cet ouvrage, est d'essayer de débarrasser l'art de toutes ces machines inutiles, & de ne conserver que celles qui paroissent évidemment fondées sur la base solide de l'expérience. J'ai eu par conséquent le plus grand soin de n'admettre rien que je n'aie reconnu utile pour l'avoir employé moi-même, ou par les épreuves que d'autres en ont faites. »

Voici comme l'auteur s'exprime concernant l'ordre qu'il a suivi dans la distribution des matières.

Je ne me suis pas proposé de tenter un arrangement systématique particulier des sujets que je traite dans cet ouvrage. Il est bien vrai que ces arrangemens ont été adoptés avec avantage dans différentes sciences. L'étude de l'histoire naturelle a été considérablement facilitée par ce moyen, & les vues distinctes que présente un système bien digéré de nosologie, ont peut-être beaucoup contribué à l'acquisition de la connoissance des maladies plus générales auxquelles le corps humain est sujet. Mais comme tous les dérangemens qui demandent l'assistance de la main du chirurgien, sont absolument locaux, & sans connexions entre eux par quelque conformité des symptômes, & comme il y a

rarement une grande uniformité des moyens de guérir ces maladies, l'étalage de classification, quoiqu'il puisse servir en pareilles circonstances à déployer l'imagination d'un auteur ; ne peut produire aucun effet avantageux, soit pour la facilité de l'étude, soit pour celle de l'exercice de la chirurgie.

Cependant toutes les fois qu'un sujet est naturellement en connexion avec un autre, je n'entreprendrai dans aucun temps de l'en séparer, & lorsque la description d'une opération pourra se comprendre plus facilement par ce qui aura été dit d'une autre, je les considérerai dans une succession immédiate : mais dans tous les autres cas, où il n'y a aucune relation entre les diverses matières qu'on traite, on ne retirera aucun avantage d'un arrangement méthodique.

Les sujets discutés dans ce premier volume sont les sutures, les ligatures des artères & les autres moyens d'arrêter les hémorragies ; les différentes méthodes de tirer du sang ; les diverses espèces d'anévrisme ; les hernies, l'hœmatocèle, & les maladies des testicules.

ANDRÆ BONN, Anatomiae & Chirurgiæ in illustri Amstelodamensi Athenæo professoris, Commentatio de humero luxato, &c. C'est-à-dire, *Dissertation sur la luxation du bras ; par M. ANDRÆ BONN, &c. grand in-4<sup>o</sup>. de 60 pages, sans l'explication des gravures & les quatre planches en taille-douce qui l'accompagnent. A Leyde & à Amsterdam, chez Luchtmann & Haymann, 1782.*

12. Nous nous contenterons aujourd'hui de  
M iij

rapporter le titre de cet écrit qui a été annoncé avec de grands éloges dans divers ouvrages périodiques.

*Précis de l'Art des Accouchemens en faveur des sages-femmes & des éleves en cet Art ; par M. CHEVREUL, docteur en médecine, maître en chirurgie à Angers, démonstrateur en l'Art des Accouchemens, & inspecteur général des cours d'accouchemens de la généralité de Tours. A Angers, de l'imprimerie de C. P. Mame, imprimeur de MONSIEUR, rue S. Land ; & se trouve à Paris, chez P. Fr. Didot jeune, imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins, 1782, avec approbation & privilège du Roi. Prix 2 liv. broché, in-12 de 294 pages.*

13. M. Chevreul a rangé dans un ordre simple, clair & facile à saisir, ce qu'il y a de mieux connu & de plus certain sur les accouchemens. Nous pensons qu'on ne sauroit trop recommander la lecture de cet ouvrage aux sages-femmes auxquelles il est destiné ; elles y trouveront tout ce qu'il est nécessaire qu'elles sachent, & rien d'inutile.

*Précis historique & expérimental des phénomènes électriques, depuis l'origine de cette découverte jusqu'à nos jours ; par M. SIGAUD DE LA FOND, professeur de physique expérimentale, membre de la*

*Société royale des sciences de Montpel-  
lier, &c. &c. un vol. in-8. de 742 pages,  
avec fig. A Paris, rue & hôtel Serpente.  
Prix 6 liv. broché.*

14. L'électricité est depuis cinquante ans l'objet des recherches de presque tous les physiciens. M. *Priestley*, devenu depuis si célèbre par ses travaux sur les *gas*, est le premier qui ait cherché à rassembler les diverses expériences électriques, consignées dans des ouvrages particuliers, ou dans les Mémoires de différentes Académies. Son histoire de l'électricité a été traduite en trois volumes, par M. *Briffon*. M. *Sigaud de la Fond* qui avoit donné à-peu-près à la même époque, (en 1771) un *Traité abrégé de l'électricité*, & qui a suivi les progrès qui ont été faits depuis ce temps dans cette partie de la physique, a cru en présenter un tableau encore plus concis & plus accompli, en offrant au public l'ouvrage que nous annonçons.

Sans s'astreindre à la suite & au temps des découvertes, méthode plus chronologique qu'instructive; l'auteur distribue son ouvrage par ordre de matières, & il présente en abrégé la chaîne des expériences & des faits que contient chaque article. Ce précis méthodique, dans lequel on reconnoît les talens de M. *Sigaud de la Fond*, est divisé en cinq sections.

La première section expose l'origine de l'électricité & ses progrès jusqu'à l'expérience de *Leyde*. La seconde traite de l'expérience de *Leyde*, & de la théorie du docteur *Franklin*. Ces deux sections apprennent tout ce qu'on peut désirer sur les appareils, les conducteurs, les électromètres: on y parle des différens systèmes ima-

ginés sur la théorie de l'électricité, & toutes les parties de ces systêmes y sont comparées & discutées beaucoup plus par l'expérience, que par le raisonnement; enfin, M. S. D. L. démontre que la théorie du doct. *Franklin* est la plus lumineuse & la plus satisfaisante.

Deux questions importantes sont agitées dans la troisième section; la première, sur l'analogie qui existe entre la matière électrique & celle du tonnerre; la seconde, sur l'analogie supposée de la matière électrique avec le magnétisme.

La première de ces analogies se prouve par une suite d'expériences & de faits qui forment un corollaire pratique & historique, servant encore à la démonstration de la théorie du docteur *Franklin*. Ces expériences, assez clairement détaillées pour être entendues de l'homme le moins instruit, sont celles qui font voir comment la commotion électrique perce les corps les plus durs, & les impregne en même temps d'une odeur sulfureuse; comment elle produit la fusion des métaux, la revivification des chaux métalliques, & nombre d'autres effets tout-à-fait semblables à ceux de la foudre. La partie historique est un monument du zèle & du courage que les physiciens ont mis à comparer les effets de l'électricité à ceux du tonnerre. On s'occupe encore beaucoup, dans cette section, des tentatives qu'ils ont faites pour écarter le tonnerre de nos habitations, en imaginant ces barres ou pointes isolées qui soutiennent la matière fulminante.

Nous ne suivrons pas M. *Sigaud de la Fond* dans les détails curieux où il entre à cet égard, non-seulement sur ce qui s'est fait en France par MM. *Dalibard* & *Lemonnier*, mais encore sur ce qui a été observé en Italie, en Angleterre, en Amérique. On y remarque entr'autres un mor-

eau intéressant pour les physiciens & les médecins ; ce sont les circonstances de la mort de *M. Ricman*, renversé & tué en un instant à Pétersbourg, en 1753, par une étincelle foudroyante qui partit de son appareil.

L'article des rapports entre le magnétisme & l'électricité est travaillé avec soin ; les faits qui paroissent établir de l'analogie entre ces deux fluides sont présentés d'abord ; mais les idées ingénieuses & hardies du père *Beccaria*, à qui ce système d'analogie plaisoit beaucoup, sont renversées par les faits nombreux communiqués par *M. scenbroeck*, pour démontrer la disparité du fluide électrique & du fluide magnétique. On lira dans l'auteur les détails de ce procès, mais nous rapporterons le jugement de *M. Franklin*, extrait d'une Lettre écrite à *M. Barbeu Dubourg*, en 1773 ; parce que ce jugement est court & formel. « Quant au magnétisme qui semble produit par l'électricité, dit ce savant physicien, mon opinion actuelle est que ces deux puissances n'ont aucun rapport l'une à l'autre, & que la production apparente du magnétisme n'est qu'accidentelle. »

Dès deux dernières sections, l'une est employée à la considération des phénomènes électriques & des différens électrophores, l'autre à l'application de l'électricité à l'économie animale & végétale.

C'est principalement dans ces deux sections que se trouvent les travaux les plus récents sur l'électricité. Nous nous arrêterions avec plaisir sur ceux qui regardent l'économie animale, si les bornes de cette feuille le permettoient. Sur ce dernier point, nous renvoyons à l'ouvrage même de *M. Sigaud de la Fond*, au livre de *M. Bertholon*, dont on a vu la notice dans le cahier de Mai,

& sur-tout à M. *Mauduyt*, que ces deux auteurs citent avec une égale confiance, & qu'on doit regarder comme celui qui a le mieux apprécié l'application de l'électricité au corps humain, parce qu'il a su la considérer également en physicien & en médecin.

**D. JOANNIS HEDWIGII**, *Fundamentum historię naturalis muscorum frondosorum* concernens eorum flores, fructus, feminalem propagationem, adjectâ generum dispositione methodicâ, iconibus illustratis, &c. C'est-à-dire, *Fondement de l'Histoire naturelle des mousses feuillues, où l'on démontre leurs fleurs, leurs fruits & la manière de les propager par semences, avec un arrangement méthodique des genres; par M. JEAN HEDWIG, docteur en médecine. Partie première. A Leipfick, chez Crücius; à Strasbourg, chez la veuve König, Libraire, & à Paris, chez Didot le jeune, 1782. In-4°. de 112 pages, sans les préliminaires, avec des planches enluminées.*

15. Voici enfin un de ces ouvrages vraiment neufs, qui font époque dans l'histoire de la science qu'ils concernent. M. *Hedwig* a arraché à la nature un de ses secrets qui tourmentoit depuis long-temps les Botanistes. On connoit les recherches infructueuses de *Dillen*, de *Micheli*, de *Linné*, &c. sur les parties de la fructification des mousses: ils parvinrent si peu à les découvrir, que

M. de Necker, botaniste de l'électeur de Palatin, nia entièrement l'existence des organes sexuels & des semences dans ces petites plantes. M. Hedwig, aidé d'excellens microscopes, vient de percer le voile qui les cachoit, & il a la gloire de les démontrer le premier dans l'écrit que nous annonçons.

Il faut cependant avouer que Micheli, grand observateur de la nature, vit avec ses microscopes, les anthères de plusieurs espèces; mais il n'en connut pas bien l'usage, & l'on ne profita que très-peu de sa découverte. Tout nouvellement aussi, M. Kälreuter a publié, en allemand, un traité fort intéressant, qu'il a intitulé: *Le mystère de la Cryptogamie découvert*. On y trouve beaucoup d'expériences curieuses relatives aux cryptogames. Dans l'article des mousses, l'auteur prétend démontrer que leur organe mâle est la coëffe qui couvre les capsules. M. Kälreuter, qui mérite nos éloges à tant d'autres égards, s'est trompé. M. Hedwig met ses propres découvertes dans un trop grand jour, pour qu'on ne lui rende pas toute la justice qu'il mérite; c'est lui qui a véritablement trouvé les fleurs & les fruits des mousses, & la manière dont elles se propagent par semences.

Dans cette première partie, M. Hedwig traite de la définition des mousses, des instrumens nécessaires pour observer leurs plus petites parties, les racines, les tiges & les feuilles, & sur-tout leurs divers organes sexuels.

Les définitions que plusieurs auteurs ont données des mousses, sont toutes, comme il le démontre, fausses & incomplètes. Aussi se réserve-t-il à leur en substituer de plus exactes, lorsqu'il aura fait voir clairement leurs parties les plus cachées. En attendant M. Hedwig indique le caract-

tère qui les distingue spécialement, c'est la coëffe qui se trouve dans toutes les espèces, même dans le *sphagnum*, comme il l'a observé: l'on ne connoit pas son existence dans la *porella*; c'est sans doute parce que jusqu'à présent on n'a pas eu l'occasion de mieux examiner cette plante rare. Il exclut par conséquent le genre des *lycopodes* de la famille des mousses.

Les instrumens nécessaires pour répéter ses observations sont d'excellens microscopes, & quelques aiguilles; il faut sur-tout beaucoup d'attention & de dextérité. On mettra dans une goutte d'eau les petites parties qu'on voudra examiner, autrement elles se dessécheroient & se crisperoient sur le champ.

M. *Heawig* traite dans des chapitres particuliers, des racines des mousses, de leurs tiges & de leurs feuilles; mais, quoique par-tout il donne des détails neufs & intéressans, nous passerons ces objets, pour ne nous occuper que des parties de la fructification.

L'opinion la plus généralement répandue aujourd'hui, mais qu'il faut abandonner, est celle du chevalier de *Linné* & de M. *Adanson*. Selon eux, les mousses ont ordinairement des fleurs mâles & des fleurs femelles, séparées les unes des autres, tantôt sur le même pied, tantôt sur deux pieds différens. La fleur mâle consiste en une anthère, souvent pédunculée, de forme conique, ovale, sphérique ou quadrangulaire, creusée & remplie de poussière intérieurement, fermée par un opercule, & recouverte d'une coëffe. La fleur femelle est quelquefois une astérique ou rose feuillue, qui contient une poussière fine, d'autres fois c'est un réceptacle sphérique, pédunculé, couvert de petits grains très-menus. Cette poussière, ces graines sont les semences; le pistil

& le fruit n'en sont pas distingués : telle est l'opinion générale sur la fructification des mouffes.

Mais, d'après les découvertes de nôtre nouveau muscographe, il faut renoncer à ce sentiment, & reconnoître, à l'aide de bons microscopes, ce qu'il a vu lui-même. Les mouffes ont, comme les plantes les plus parfaites, les organes nécessaires à la génération, des anthères, des pistils, &c. Elles ont le plus souvent des fleurs mâles, des fleurs femelles séparées, comme on l'avoit entrevu ; celles qu'on prenoit pour femelles sont justement les mâles, & les prétendues anthères sont des capsules remplies de semences.

Dans les polytrics, les mnioms & les bryoms de *Linné*, les rosettes feuillues dont nous avons déjà parlé, & dans les hypnoms de petits bourgeons coniques, assez remarquables en certains temps, sont les fleurs mâles, contenant de véritables anthères. Ces anthères sont des capsules cylindriques, oblongues, brièvement pédunculées, lançant la poussière féminale, cachés entre les feuilles les plus intérieures de l'étoile ou du bourgeon. Quelquefois les anthères sont rassemblés sur de petits réceptacles sphériques nus & pédunculés, comme on le peut voir dans quelques mnioms de *Linné*, & notamment dans celui qu'il nomme *Androgin*.

Les fleurs femelles sont comme les mâles, formées par la réunion de plusieurs feuilles qui renferment le pistil. C'est à ces feuilles bien sensibles dans beaucoup d'hypnoms, que *Linné* a donné le nom de *perichætium* ; mais pour voir le pistil formé comme dans les autres plantes, du germe, du style & du stigmate, il ne faut pas attendre que l'on apperçoive la capsule, ou la coëffe. Aussi-tôt que le germe est fécondé, il s'accroît & devient une capsule fort sensible à la vue simple.

On trouve souvent dans les mouffes deux espèces de néctaires. Les uns font des corpuscules articulés, cylindriques, ou en massue, que M. *Hedwig* nomme *filets succulens*. On les trouve en grand nombre dans les fleurs mâles & femelles ; & M. *Hedwig* ne peut décider au juste leur véritable office : les autres ne se trouvent que dans les fleurs femelles, & ressemblent beaucoup au pistil qu'ils accompagnent. Ils ne se changent point en capsules, & plusieurs raisons empêchent nôtre savant auteur de les reconnoître pour de véritables pistils. Il pense seulement qu'ils peuvent concourir à recevoir la poussière fécondante des mâles pour l'usage du vrai germe ; qu'ainsi on pourroit les nommer *adducteurs*, ou *opitulateurs*.

Ce sont là-toutes les parties de la fructification des mouffes. Il est inutile d'avertir qu'elles sont extrêmement petites, ordinairement invisibles à la vue simple. M. *Hedwig* les démontre d'une manière propre à lever tous les doutes. Il a joint à ce volume dix Planches magnifiques enluminées, qui jettent le plus grand jour sur ses découvertes.

Il nous donnera dans la seconde Partie, les expériences qui prouvent la propagation des mouffes par semences, & disposera les genres d'une manière nouvelle & méthodique.

Nous engageons les Botanistes François à répéter ses expériences, & à confirmer ses observations. Nous avons déjà, d'après lui, examiné au microscope la rosette mâle du polytric commun ; nous y avons effectivement reconnu les étamines & les filets succulens, tels que l'auteur les décrit & les dépeint.

M. *Hedwig* vient de remporter un prix dans l'Académie Impériale des sciences de Pétersbourg sur la question botanique, proposée en 1779, concernant la *génération des plantes cryp-*

*rogames.* Cette illustre Société se propose, outre le prix décerné, d'indemniser ce savant des frais qu'il a faits pour le grand nombre de dessins tracés au microscope, & ajoutés à sa Dissertation écrite en latin. Son Histoire naturelle des mousses feuillues est dédiée à *Frédéric-Auguste*, duc de Saxe, &c.

A V I S.

*Phytonomatechnie universelle; par M. BERGERET, troisième cahier, mai 1783.*

15. Le troisième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Peziza lentifera* L. *Bryum striatum* L. *Bryum undulatum* L. *Poa annua* L. *Chrysosplenium alternifolium* L. *Euphorbia pepus* L. *Primula odorata* L. *Geranium robertianum* L. *Geranium cicutarium* L. *Ribes rubrum* L. *Cerastium tomentosum* L. *Doronicum plantagineum* L.

La souscription pour six cahiers ou pour chaque année, est, savoir:

Pour le papier de Hollande,	108 liv.
ordinaire, fig. coloriées	54
ordinaire, fig. non coloriées,	27

On souscrit chez } L'AUTEUR, rue d'Antin;  
DIDOT le jeune; quai des Augustins;  
POISSON, graveur, rue Saint-Honoré.

Nos 2, 3, 4, 5, 11,	M. GRUENWALD.
6, 13,	M. LE ROUX.
7, 8, 9, 10, 12, 15,	M. VILLEMET.
14,	M. DOUBLET.

---

## T A B L E.

*EXTRAIT. Recherches sur la petite-vérole, sa marche, &c. Epidémie qui a régné dans Anstreville & les environs. Dysenterie. Gas inflammables & détonnans.*  
Par H. F. A. de Rouffel, méd. Page 198  
*Observat. sur une hydropisie de poitrine.* Par M. Duplan, médecin, 113  
*Observation sur une petite-vérole inoculée.* Par M. Brillouet, chir. 120  
*Réponse au Mémoire à consulter de M. Desgranges, sur une descente de matrice.* Par M. Motte, chir. 129  
*Observation sur un abcès à la région iliaque.* Par M. Trabuc, chir. 146  
*Observations météorologiq. faites à Montmorenci,* 150  
*Observations météorologiques faites à Lille,* 153  
*Maladies qui ont régné à Lille,* 154

### NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Suite de la Séance publique de l'Acad. de chirurgie,* 155  
*Académie,* 163  
*Médecine,* 169  
*Chirurgie,* 178  
*Physique,* 182  
*Botanique,* 186  
*Avis pour la souscription de la Phytonomatotechnie universelle.* Par M. Bergeret, 191

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1783. A Paris, ce 24 Juillet 1783.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1783.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

SEPTEMBRE 1783.

---

EXTRAIT.

*Nouvelles recherches sur l'économie animale ;  
par M. FRIGNAULD, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, in-8.  
de 388 pages, 1783. A Paris, chez  
Didot, Cailleau & Méquignon l'aîné.  
Prix broché, 3 liv. 5 s.*

Cet ouvrage a été entrepris moins pour  
expliquer le mécanisme des fonctions,  
que pour donner une idée plus exacte de  
leur succession & de leurs effets. D'après  
Tome LX. N

ce plan, M. *Vrignault* devoit étudier en même temps les phénomènes de la vie dans l'homme sain & dans l'homme malade. Les objections qui ont été faites à M. de *Haller* par les médecins cliniques, sur-tout au sujet de l'irritabilité & de la sensibilité, feront approuver la méthode suivie dans les nouvelles recherches sur l'économie animale, quand même le succès ne seroit pas toujours conforme à l'intention de l'auteur.

Il divise son Livre en huit sections : dans la première, il traite de la circulation ; dans la seconde, de la respiration ; dans les troisième & quatrième, du besoin qu'a le corps vivant d'alimens solides & fluides, de la digestion des alimens en général, & de l'élaboration des différentes humeurs, de leur sécrétion & de leur usage : dans les sections suivantes, il traite de l'exercice, du repos, de la veille & du sommeil, de la nutrition, des différens périodes de la vie, des organes des sens & de ceux du mouvement animal ; enfin, de la génération.

Nous nous arrêterons aux deux sections qui offrent les détails les plus intéressans & les plus néufs ; & nous espérons donner à M. *Vrignault* une preuve de l'estime que son mérite inspire, en nous permettant une remarque critique, qui pourra lui servir à présenter d'une manière plus utile la suite du travail qu'il annonce.

L'air a la plus grande influence sur l'économie animale : il la vivifie , il la soutient , & il la détruit. M. *Vrignault* a cru devoir s'occuper de l'action de l'air d'une manière d'autant plus particulière & plus étendue , que les découvertes modernes semblent nous permettre de mieux apprécier les phénomènes que cet agent fait éprouver aux corps organisés.

L'air de l'atmosphère agit sur tous les mixtes , il les pénètre , & il s'efforce de les faire participer à l'activité dont il est lui-même éminemment doué. Par un mouvement intestinal , & par la fermentation qu'il excite dans la substance des différens corps , en augmentant ce mouvement à raison de la résistance qu'il éprouve , & en le portant même quelquefois jusqu'à l'inflammation & à la détonnation , il sépare les parties constituantes des mixtes , & rompt leur aggrégation.

Les corps végétans & animés réagissent sensiblement sur l'air dont ils sont environnés , ils s'en approprient quelques portions , & les dépouillent de leurs propriétés aériennes , en les forçant d'entrer dans leur constitution particulière ; mais si les mixtes absorbent une certaine quantité d'air , & s'ils lui font éprouver des modifications singulières , l'air atmosphérique , en s'unissant aux principes des corps qui n'ont point la

force de lui résister, les décompose & les tient en dissolution. Ainsi l'air atmosphérique se charge des différens principes des corps qu'il dissout, & se transforme lui-même en autant de gas différens, qu'il y a de corps de différente nature.

L'air de l'atmosphère, s'il n'étoit modifié par l'action même du corps animé, irriteroit trop ses organes, il tendroit même à en résoudre les fluides & les solides. « *Il n'y a, dit M. Vriгнаuld, dans le corps que la lame vitrée des dents & l'épiderme qui puissent soutenir impunément le contact direct de l'air atmosphérique; toutes les autres parties exposées à son action par des excoriations, des plaies, &c. en sont grièvement lésées, & souffrent de vives douleurs; il les dessèche, leur fait perdre leur aptitude à la vie: il faut que leur superficie, qui a été la plus exposée à son action, se détache, & qu'il se forme dessous une cicatrice qui tienne lieu d'épiderme contre les insultes de ce fluide: il faut que les os qui ont été exposés à nu à son action délétère s'exfolient, preuves manifestes du danger qu'il y auroit, que l'air trop cru portât son action directe à l'intérieur du corps vivant: il est encore bien plus dangereux quand il est corrompu, & cause alors la gangrène des plaies.*

311. Pour éviter ces inconvéniens & se procurer en même temps l'influence vivifiante de

*l'atmosphère ; le corps a des organes particuliers, fabriqués exprès, capables de soutenir impunément le contact direct de l'air atmosphérique, d'altérer ce fluide, de l'accommoder à la nature animale. & au profit du corps avant que de le lui transmettre, qui digèrent en quelque sorte, animalisent l'air avant de l'introduire dans le corps. Ainsi que le palais & la langue goûtent les aliments pour le reste du corps, que les voies alimentaires détruisent leur tiffure, altèrent leur constitution, les modifient, leur donnent un premier degré d'animalité avant de les transmettre à l'intérieur du corps ; de même le nez, la trachée-artère, la glotte surtout paroissent reconnoître, goûter cet air pour les poumons : les voies aériennes le leur préparent par les vapeurs animales qu'elles y mêlent, & les poumons semblent le digérer pour le reste du corps.*

L'air ne parvient aux poumons qu'après que son élasticité a été modérée dans son trajet, par les sinuosités des narines & le détroit de la glotte ; ces voies aériennes, à raison de leur structure, divisent l'air inspiré, le réduisent presque tout en surface ; & au moyen des vapeurs qu'elles exhalent, elles le tempèrent encore beaucoup.

Cet air qui s'est infiné dans les vésicules pulmonaires, de plus en plus corrigé, modifié par le mélange des vapeurs animales, perd

*en partie son élasticité, ses propriétés aériennes : demi-fixé, continue notre auteur, & comme dissous dans ces vapeurs, incorporé avec elles, disposé à la végétation animale, & devenu ainsi plus analogue à la nature humaine, il est en partie absorbé par les pores inhalans des poumons. Cet air demi-fixe, continue toujours M. Vriгнаuld, introduit dans le sang, en anime la fermentation animale, le vivifie, & distribué avec lui par la circulation à toutes les parties du corps, il concourt avec le fluide nerveux pour les exciter à leurs fonctions organiques : lui seul introduit par le canal thorachique, suffisoit, dans les expériences de Wepfer, pour ranimer les palpitations du cœur, rétablir la circulation & réveiller la vie languissante.*

*Cet air assimilé à nos humeurs, en même temps qu'il les vivifie, en subit toutes les révolutions, s'animalise avec elles, s'y incorpore, y est absolument fixé, quitte toutes ses propriétés aériennes, son aptitude à la végétation générale, pour se livrer entièrement à celle qui est propre à l'individu, dont il devient principe constitutif. A raison des propriétés aériennes qui lui restent encore, il paroît plus abondant dans le sang, moins dans les humeurs plus animalisées & recrémentitielles, plus rare encore dans celles qui ont subi le dernier degré d'ani-*

malité convenable à la nature animale, comme la lymphe & le blanc d'œuf; enfin il disparoit des solides dans lesquels il est absolument fixé & totalement dépouillé des propriétés aériennes.

L'air contenu dans les vésicules & les canaux bronchiques étant absorbé peu à peu, le reste surchargé de vapeurs excrémentielles, de plus en plus fixé par elles, perd son élasticité, son caractère aérien vivifiant, ne peut plus servir à ranimer les poumons par son contact, & à soutenir la végétation animale par sa résorption.

Nous consomons ainsi, suivant Hales, environ la treizième partie de l'air inspiré, c'est-à-dire que cette treizième partie ayant perdu son élasticité, son apparence aérienne disparoit, soit qu'après avoir été fixée, elle ait été absorbée en partie dans le corps, soit qu'elle demeure fixée & dissoute dans les exhalaisons animales; soit enfin que toute la quantité d'air inspiré, ayant été plus ou moins altérée, fixée, ait diminué de volume: quoi qu'il en soit, le même air, en supposant qu'il pût se dépurer, ne pourroit servir au plus qu'à treize respirations. Nous consomons par heure de cette manière environ cent grains, ou cent cinquante pouces cubes d'air, suivant le même auteur.

L'air ainsi altéré, trop fixé, non-seulement devient incapable d'animer la vie ani-

male, & de transmettre aux poumons l'influence vivifiante de l'atmosphère ; mais encore participant à la corruption des vapeurs excrémentitielles de la transpiration pulmonaire dont il s'est chargé, échauffé par leur effervescence, il moleste les poumons par son hétérogénéité, leur devient à charge, & même insupportable à la longue.

Les poumons s'en débarrassent bientôt par l'expiration, & attirant le nouvel air par l'inspiration suivante, délaient le peu de cet air corrompu qui reste encore dans leurs cavités ; ce nouvel air ranime les poumons par sa percussion, & leur fournit le principe vivifiant aérien, qu'ils doivent introduire continuellement dans le sang. »

Nous avons cru devoir rapporter ces paragraphes, parce qu'ils présentent un système différent de celui des physiologistes, dont l'autorité est d'un grand poids (a),

---

(a) Voyez HALLER, *Primæ lineæ physiologicæ*, 1751, pag. 175. « §. CCCV. An ergo aer ipse in sanguinem recipitur in pulmone, & ibi oscillationes facit necessarias? An id demonstrat resistentia corporis contra pondus aeris externi: Aer in sanguineis vastis, telis cellulosis, & cavitatibus corporis humani re-  
pertus: Strepitus in articulationum extensione, aer in multorum animalium corda manifestò ex tracheis effusus, ut in locustâ: necessitas oscillationis vitalis in sanguine: rubor auctus sanguinis pulmonalis. »  
« §. CCCVI. Imò nihil aeris elastici in sanguinem,

*hic recipi demonstrant exilitas vasorum inhalantium; mucus perpetuò illinens vesicularum parietes, aeris elastici natura ad iter per vasa capillaria minimè idonea, repulsio ab aquâ, quâ impeditur, ne per chartam, linteum, pellem madidam aer transeat: idem impulsus asperæ arteriæ non transit in cor, & tunc demum transit quando nimîâ vi inpellitur: Aer in vasis humanis & in humoribus ex non elastico fit elasticus gelu, putredine, vacuo externo. Is autem aer in omni liquido inest, cum cibus: cum vaporibus advenit, lentè mistus & difficulter. Nulla unquam in vivo calido animali bulla aerea in sanguine visa est. Animal, cui aer in sanguinem instatur, perit certò & velociter. Neque quidquam satis certi est in sanguinis venarum pulmonalium aucto rubore.»*

(b) Voyez Mémoire chymique & médicinal sur le mécanisme & le produit de la sanguification, qui a remporté le Prix proposé par l'Académie de Saint-Petersbourg, 1776; & un autre Mémoire chymique & médicinal sur la nature, les usages & les effets de l'air & des airs, des alimens & des médicamens, relativement à l'économie animale, qui a remporté le prix double, proposé par l'Académie de Toulouse. Ces deux Mémoires sont de M. THOUVENEL; & se trouvent chez *Didot*, quai des Augustins.

Voyez HALES, *Statique des animaux*, Expérienc. 13, n<sup>o</sup>. 36. — SAUVAGES, de l'Action de l'Air sur le corps humain, art. 175. *Elément physiol.* pag. 111. — M. DE THOURI, de l'Influence de l'Électricité sur le corps humain. Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie de Lyon, en 1776. L'abbé BERTHOLON, de l'Influence de l'Électricité

tabilité que les connoissances modernes sur l'air peuvent fournir. Mais, quand même l'air ne pourroit point s'introduire dans le sang par les poumons, il y parvient toujours avec cette partie des alimens qui, par les organes de la digestion, est transformée en chyle; & tous les effets subséquens que notre Auteur attribue à l'action de l'air sur l'économie animale, n'en sont pas moins constans, & généralement reconnus; & c'est dans le chyle, dans les humeurs gélatineuses, laiteuses, & dans le sang, que l'air est encore le moins dénaturé: le fœtus dans la matrice attire à lui ces liqueurs; & quoique l'air qui y est contenu ait déjà subi de grands changemens, il suffit cependant à la végétation du fœtus.

Mais, à mesure que l'enfant devient plus fort, « ses enveloppes se détachent de la matrice: vers la fin de la grossesse, il cesse insensiblement d'entretenir aucun commerce, n'a plus de circulation d'humeurs commune avec elle, ne peut plus en recevoir de nouvel air demi-fixe, consomme avec le temps celui qu'il contient. Ce besoin d'air se fait sentir encore plus vivement, lorsque l'en-

---

*sur les maladies*, Mémoire qui a été couronné par l'Académie de Lyon, 1779. — *De l'Application de l'Electricité à l'art de guérir*, par M. BONNEFOY, Dissertation inaugurale, 1782.

*fant nouveau-né, séparé de son placenta par la section du cordon ombilical, n'a plus la facilité d'en attirer l'air demi-fixe qu'il peut contenir, & d'y rejeter ses humeurs excrémentielles.*

*A raison d'une admirable harmonie vitale préétablie entre toutes les parties du corps qui les fait sympathiser, consentir à ses affections, en proportion de l'utilité dont elles peuvent être relativement à ses affections : ce besoin d'air se fait sentir plus vivement dans les voies aériennes, de même que la faim, la soif se viissent dans les voies alimentaires. Les poumons entrent en érection, font ouvrir la bouche, bâiller, dilater le thorax, inspirer ; sur-tout si l'air abondant librement chatouille par son contact direct le nez, les lèvres, la bouche ouverte, la glotte, & par la sensation agréable de son stimulus vivifiant invite les voies aériennes à l'admettre dans leur intérieur & le transmettre aux poumons, qui le savourent d'avance par leur moyen.* »

L'air, après avoir été un agent nécessaire à la conservation du corps dans tous les âges, devient, lorsque la vie animale a cessé, l'agent le plus actif de sa destruction, il exerce sa force dissolvante pour décomposer les cadavres & s'approprier leurs débris ; l'air intérieur qui n'éprouve plus de résistance, accélère par sa réaction la dif-

solution des liqueurs stagnantes & la destruction des vaisseaux qui les contiennent; bientôt le phlogistique animal se développe, & la putréfaction fait des progrès plus ou moins sensibles, suivant que l'humidité la favorise: les chairs se ramollissent, le sang coagulé se redissout; les principes aqueux, aériens, phlogistiques, huileux, alcalins & même terreux, convertis en différens gas, se répandent dans l'atmosphère: c'est ainsi que l'animal, après sa mort, se réduit à un peu de poussière cretacée, d'autant moins saline, que la putréfaction aura été plus parfaite.

Il nous reste à faire connoître les nouvelles apperçues sur l'usage des glandes conglobées. M. *Vrignault* donne d'abord des notions exactes sur leurs formes, leur structure, leur position, & sur le suc qu'elles contiennent.

Les petites artères qui rampent à la surface des glandes conglobées, ou qui pénètrent dans leur intérieur, versent dans leurs cellules un suc laiteux fort semblable au *colostrum* qui coule des mamelles des nouvelles accouchées, & qui paroît être un véritable chyle encore cru & très-aqueux; ce suc dont la disposition est évidemment acescente, y est déposé comme dans des réservoirs, qui le tiennent à l'abri d'une animalisation ultérieure, afin qu'il conserve son

aptitude à pourvoir aux besoins pour lesquels la nature l'a destiné. Ce suc acescent sert à modérer l'alcalification de la lymphe : en restreignant son excès d'animalisation, il la ramène constamment vers l'état gélatineux qu'elle doit avoir pour posséder & exercer ses qualités nutritives.

C'est dans l'enfance qu'il importe à la nature de s'opposer à la trop grande animalisation de la lymphe nourricière, afin qu'étant moins éloignée de l'état gélatineux, elle se solidifie d'une manière plus tardive, & maintienne les fibres plus long-temps dans cet état de souplesse & de flexibilité qui se prêtent à leur extension.

Les glandes conglobées parviennent rapidement à leur plus grand volume, & c'est dans l'enfance qu'elles ont le plus d'activité ; elle se perd à mesure que le corps arrive à son plus haut degré d'accroissement, & dans la maturité de l'âge il ne reste que peu d'action à ces glandes ; à peine séparent-elles encore quelques sucs laiteux : aussi la lymphe plus animalisée donne-t-elle alors plus de force & de consistance aux solides ; & c'est après cette époque de la vie que la lymphe commence à dégénérer : son excès d'animalisation la fait abonder en sucs trop albumineux, terreux & alcalins, pour n'en pas rendre une partie excrémentielle ; il faut donc qu'elle se dé-

pure par les émonctoires, ou que sa congestion produise la gravelle, le calcul, la goutte, &c.

Dans l'âge avancé, les glandes conglobées, déjà diminuées, continuent à se flétrir; leur fonction enfin s'anéantit; aussi les humeurs qui abondent dans la vieillesse sont-elles moins gélatineuses & nutritives, que pituiteuses & âcres.

Mais si les glandes conglobées exercent des fonctions générales qui favorisent le développement du corps, qui font fleurir la végétation, qui entretiennent & qui font subsister plus long-temps sa vigueur; ces glandes servent encore à un usage particulier & très-important dans l'âge où les deux sexes se développent & se perfectionnent: leurs tempéramens se différencient visiblement, l'esprit séminal de l'homme excitant sa vigueur, augmentant sa chaleur, provoque une plus grande animalisation des sucs nourriciers, & les dispose à former des solides plus fermes, une constitution plus robuste; & chez les filles nubiles la secousse, l'érection naturelle, qui fait sortir les glandes mammaires de leur engourdissement, y attirent une plus grande quantité de sucs; & cette révolution que les glandes mammaires ont d'abord éprouvée, influe bientôt sur tout le système des glandes conglobées; c'est au moyen de cette participation sym-

pathique que les glandes acquièrent un renouvellement d'énergie, dont l'effet conséquent est toujours de modérer l'animalisation des suc's nourriciers, pour ménager & entretenir dans la fibre cette laxité qui forme une constitution plus humide, des contours plus moelleux, & qui donne à la peau, à l'habitude du corps, les graces & le coloris qui distinguent le beau sexe.

Mais, ainsi que les secouffes & l'érection des mamelles attirent à elles une plus grande quantité de suc, de même l'embryon attire aussi bientôt à lui, après la conception, des suc's nourriciers propres à son développement, c'est-à-dire, les suc's les moins animalisés, afin qu'ils puissent ne former que des solides assez lâches pour se prêter à son extension; c'est à cet effet que, peu après l'impregnation, il survient une intensité d'action progressive dans les mamelles, & qu'elle se communique à tout le système des glandes conglobées: la surabondance de suc laiteux & acefcent qui s'ensuit, retarde d'autant plus l'animalisation de la lymphe, que dès-lors les agens de la digestion languissent habituellement: de-là ces nausées, ces goûts bizarres, cette cacochylie acide, qui fatiguent les femmes nouvellement enceintes; de-là le ramollissement, le gonflement des cartilages; de-là la difficulté de la formation du cal dans un os cassé pendant la grossesse.

Après l'accouchement, le tissu de l'utérus se resserre, & le suc laiteux dont cet organe n'a plus besoin cessant d'y aborder, il s'en refoule une partie vers les mamelles ordinairement disposées à la recevoir ; la partie la plus grossière & la plus dégénérée s'évacue par les lochies : si cependant les sucs laiteux ne peuvent être reçus dans les mamelles, & si l'abondance des lochies ne supplée point à cette sécrétion, il survient des diarrhées, des urines laiteuses, ou les glandes conglobées se tuméfient très-sensiblement, sur-tout aux aines ; ou il faut enfin que le lait s'infilte dans les régions du tissu cellulaire, ou bien qu'il s'épanche dans quelque cavité.

Chez les nourrices, l'activité organique dont les mamelles jouissent pendant l'allaitement, conserve son influence sur l'économie animale, quoique avec moins d'énergie que pendant la grossesse, & généralement chez toutes les femmes, les glandes conglobées continuent de faire leurs fonctions habituelles jusqu'au temps critique : aussi n'est-ce qu'après cette époque que le tempérament des deux sexes semble présenter moins de différence.

Terminons cet extrait en résumant avec notre auteur les inductions favorables à son système sur l'usage des glandes conglobées, & des vaisseaux lymphatiques ou chylifères ;

chylifères ; l'attention qu'a la nature de ramener par une espèce particulière de veines lymphatiques, la lymphe de toutes les parties du corps dans la veine sous-clavière gauche, indique certainement qu'elle a des raisons pour éviter son mélange avec le sang dans les autres vaisseaux veineux ; le soin qu'elle a de mêler des sucs moins animalisés avec cette lymphe, donne lieu de présumer qu'elle a en vue de lui procurer un nouvel état de crudité, avant de l'exposer à subir une nouvelle coction dans les vaisseaux sanguins : autrement, n'eût-il pas été plus simple, plus expéditif de laisser aux veines sanguines le soin de repomper la lymphe du tissu cellulaire, sans fabriquer exprès pour elle une nouvelle espèce de veines lymphatiques, qui marchent presque par-tout parallèlement aux sanguines ?

Les paragraphes que nous venons de citer, & le rapport que nous venons de faire du nouveau système sur l'usage des glandes conglobées, suffisent pour prouver que M. *Vrignauld* est né avec une grande aptitude à la médecine : la manière dont il a présenté ses Recherches fait quelquefois regretter qu'il n'ait point tiré plus d'avantage de ses talens ; il auroit, sans augmenter le volume de son Livre, donné plus de netteté & de développement à ses idées : mais, nonobstant cette remarque, la lecture de

Tome LX.

○

la physiologie de M. *Vignauld* fera plaisir à ses anciens, & elle servira à l'instruction des commençans.

---

## L E T T R E

*De M. DOURLÉN, maître en chirurgie à Aire en Artois, à M. BOUCHER, médecin à Lille en Flandres, sur le traitement de plusieurs apoplectiques.*

MONSIEUR,

Rien de plus intéressant, rien de plus précieux pour les progrès de la médecine, que les observations dont vous ne cessez de l'enrichir. Dans celles que vous avez publiées sur l'apoplexie (a), vous avez mis dans le plus grand jour, tout ce que la théorie & la pratique présentent de plus lumineux. Si j'ose vous adresser les observations suivantes, la reconnaissance m'y

---

(a) *Journal de Médecine*, cahier d'octobre 1776, & dans les six cahiers suivans.

*Note de l'Editeur.*

Le travail de M. *Boucher* présente les connoissances les plus étendues & les plus exactes qui aient encore été communiquées sur l'apoplexie.

engage, puisque c'est en profitant de vos réflexions que je me suis conduit dans le traitement de plusieurs apoplexies.

Le 28 novembre 1781, je fus appelé vers les trois heures de l'après-midi chez M. *Hibon*. La personne qui vint me chercher me dit qu'il étoit tombé tout-à-coup en apoplexie au sortir du dîner, où il avoit mangé à son ordinaire, pris du café, bu des liqueurs, &c. A mon arrivée, je le trouvai sans connoissance; la bouche étoit de travers; le visage, ainsi que le contour du col, étoit d'un rouge obscur; la langue gonflée, de couleur bleuâtre; le pouls dur, intermittent, la respiration haute, difficile; le sommeil assez profond. Le malade faisoit de vains efforts pour vomir. De temps en temps il vouloit parler, mais il ne faisoit que balbutier. On me dit que depuis quelque temps il se plaignoit de pesanteur de tête & de douleur dans tout le corps, qu'il étoit toujours engourdi, & s'affoupiroit sans s'en appercevoir.

Je lui fis aussitôt une ample saignée, & j'ordonnai pour boisson une infusion de camomille. A cinq heures il n'y avoit point de changement marqué dans son état, sans cependant qu'il fût devenu pire. Je répétai la saignée, & j'ordonnai un lavement & un pédiluve; une heure après, le malade se trouva dégagé. La parole revint, la bouche reprit son état naturel. Le 29, il se trouvoit

assez bien. L'infusion, les lavemens, les bains de pieds furent continués. Le 30, je le purgeai avec une potion cathartico-émétique. L'évacuation par le haut & par le bas fut abondante. Le malade se trouvoit bien dégagé; mais un nouvel orage vint l'affaillir le soir, & dissiper les heureuses espérances que j'avois conçues de son état. La tête s'embarraffa de nouveau. Comme je craignois une rechûte, je proposai de lui appliquer trois vésicatoires, un à la nuque, & deux autres aux jambes; mais la famille, effrayée de ma proposition, fit appeler des consultans. Je leur exposai l'état de mon malade, il avoit été purgé ce jour. Un d'eux proposa néanmoins de lui donner aussitôt quatre grains d'émétique en lavage; je lui représentai que tout s'y opposoit. 1°. Il avoit évacué copieusement; 2°. il avoit une hernie complete qui n'a jamais été contenue par aucun bandage; J'insistai sur les vésicatoires. Tous les consultans y souffrirent. Les vésicatoires produisirent l'effet désiré. Les nouveaux accidens disparurent. Quatre ou cinq jours après, nous réitérâmes la potion purgative sans émétique. Notre malade s'est entièrement rétabli, & continue de jouir d'une santé parfaite.

Les vaisseaux gonflés annonçoient assez qu'ils étoient surchargés, que leurs tuniques étoient trop distendues. Si j'avois

respecté l'indigestion, ou plutôt le préjugé qu'on m'opposoit, que seroit-il arrivé? les vaisseaux auroient resté engorgés; quelque temps après les congestions seroient devenues insurmontables; les vaisseaux auroient été portés à un point extrême de dilatation; enfin le sang dans ce cas auroit acquis une consistance vraiment poly-peuse. Une apoplexie mortelle en eût peut-être été la suite.

Mais il se trouve des cas où la saignée seroit contraire, & où l'émétique seul convient: tel est celui-ci.

Madame *Foiache*, âgée de quatre-vingts ans, d'un tempérament pituiteux, se livrant à des appétits immodérés, effuyoit plusieurs fois l'année des rechûtes fréquentes d'apoplexie. Toutes les fois qu'on m'appelloit pour la secourir, je la trouvois avec la bouche de travers, de la difficulté à s'énoncer, un ronflement considérable. Je lui administrais aussitôt un grain d'émétique en lavage. Elle évacuoit copieusement par le haut & par le bas. Deux ou trois jours après je la repurgeois, & tous les accidens dispa-roissoient comme par enchantement; mais les rechûtes furent si fréquentes qu'enfin elle y succomba.

Au mois d'octobre 1780, je fus appelé chez M. *Wanthe*, chanoine de cette ville, âgé de soixante-neuf ans environ. Il étoit

naturellement sujet à la goutte & aux affections hypochondriaques, il se livroit volontiers à des appétits immodérés. A mon arrivée, je le trouvai sur le bassin sans connoissance, la bouche tournée, la langue paralysée; le ronflement étoit considérable. Le pouls étoit presque effacé. De temps en temps le malade faisoit des efforts pour vomir. Mes premiers soins furent de le faire coucher : aussitôt après je délayai un grain d'émétique dans une tasse d'infusion de mélisse & de camomille ; je tâchai de lui en faire passer quelques cuillerées. La déglutition étoit des plus difficiles, & la connoissance ne revenoit pas. Je lui fis donner un lavement purgatif. Une troisième dose d'émétique que j'eus bien de la peine à lui faire avaler, commença à le réveiller. Le vomissement se déclara, peu à peu le malade revint à lui. Quand il eut bien évacué par le haut & par le bas, je lui fis prendre un peu de vin avec lequel je mêlai deux parties d'eau. Les lavemens & l'infusion procurèrent toute la journée d'abondantes évacuations. Le second jour, la fièvre survint ; j'ordonnai une potion purgative en deux doses pour le lendemain. La fièvre disparut ; le malade fut bientôt rétabli : cependant il s'est toujours ressenti d'une douleur sourde à la région des sinus frontaux, d'une pesanteur insupportable sur les yeux. Ses

paupières le matin étoient comme paralysées. Je lui ai toujours proposé, mais en vain, les vésicatoires ou les cautères; il méprisâ mes conseils. Il est mort le mois d'octobre dernier, d'une fièvre putride-maligne qui l'a emporté en cinq jours de temps.

Il est d'autres occasions où on ne peut placer ni l'émétique, ni la saignée, & où les purgatifs seuls font des merveilles. En voici la preuve.

Le 14 mars 1781, Madame *Delalliaux*, âgée de soixante-huit ans, d'un tempérament sanguin, & chargée d'embonpoint, se sentit au sortir du souper des envies d'aller à la selle. On la mit sur le bassin comme elle l'avoit demandé. Lorsqu'elle faisoit des efforts, elle tomba tout-à-coup sans connoissance & sans mouvement. A mon arrivée, je lui trouvai tous les symptômes caractéristiques d'une apoplexie; distorsion de la bouche, hémiplégie marquée, &c. La malade étoit affligée d'une hernie ventrale. Il y avoit un écartement considérable de la ligne blanche depuis le cartilage xiphoïde jusqu'à la symphyse des os pubis.

J'imaginai bientôt la cause de cet accident subit; c'étoit sans doute l'état d'inertie, d'atonie des muscles du bas-ventre, incapables de réagir sur le canal intestinal, & de le débarrasser des matières dont il étoit surchargé.

Je rappelai insensiblement la malade avec un élixir qu'on me présenta, & dont je lui fis avaler quelques gouttes. Dans cet intervalle arriva M. *Carraux* son médecin, à qui je communiquai ma façon de penser. Elle fut bientôt la sienne ; & nous ordonnâmes aussi-tôt à la malade des lavemens purgatifs, & pour boisson une infusion céphalique & anti-spasmodique. Elle se trouva infiniment soulagée : cependant elle se plaignoit d'un embarras continuel à la tête : la suppression d'une humeur habituelle, qui tantôt prenoit son cours par les oreilles, tantôt se jetoit sur les yeux, pouvoit en être regardée comme une des causes principales. Je ne balançai pas, de concert avec ce sage médecin, de placer les vésicatoires, ils produisirent l'effet désiré. Enfin, par quelques lavemens, quelques minoratifs, la malade s'est rétablie heureusement, & jouit à présent d'une très-bonne santé, à l'exception de la hernie pour laquelle j'ai imaginé un bandage propre à la contenir. Elle prend habituellement deux fois par semaine, pour entretenir la liberté du ventre, des pilules stomachiques & purgatives.

J'ai vu des cas où la saignée seule étoit indiquée, & où il n'étoit besoin d'administrer ni les émétiques, ni les vésicatoires : telle est l'observation suivante.

M. *Daffonville*, curé de Saint-Pierre,

âgé de cinquante-deux ans environ, d'un tempérament sanguin, tomba tout-à-coup en apoplexie vers sept heures du matin. Lorsque j'arrivai chez lui, je le trouvai appuyé sur un bâton, faisant de vains efforts pour se soutenir sur ses jambes. L'hémiplégie commençoit à se caractériser, il balbutioit, & les assistans me dirent que depuis plusieurs jours il se sentoit la tête lourde, pesante, engourdie; ce qu'il attribuoit aux fluxions, aux angines qu'il avoit fréquemment, & dont il ne s'étoit point ressenti depuis quelque temps. J'appris aussi qu'il avoit négligé la saignée, qu'il répétoit souvent lorsqu'il étoit en cet état.

Je lui fis une saignée assez ample; l'après-dîner je la répétois. Il fit usage pendant quelques jours de lavemens, de pédiluves, & pour boisson, d'une infusion céphalique. Les accidens disparoissoient à vue d'œil. Quelques jours après, il prit une potion purgative qui termina toute la cure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### L E T T R E

*De M. VANDORPE, chirurgien à Courtray,  
à M. DESGRANGES, chirurgien gradué  
du collège royal de chirurgie de Lyon, &c.*

Les remarques que vous avez faites,

Monfieur, dans le Journal de Médecine, cahier de novembre 1782, page 426, fur mon observation inférée dans le cahier de mai de la même année, pag. 434, font auffi judicieufes qu'intéreffantes; l'art y gagne, l'humanité en retire de l'avantage, je fuis parfaitement fatisfait. Mais permettez-moi, Monfieur, en vous rendant un témoignage public de reconnoiffance, de vous adrefler les réflexions que vos remarques m'ont fait naître.

Il vous paroît que cette queffion : *Le quinquina a-t-il contribué à la réduction ?* n'eft point admissible. Des effets auffi inattendus après fon ufage n'autorifent-ils point un praticien à demander s'il y a contribué ? Sa queffion d'ailleurs eft une preuve qu'il n'accorde pas à ce remède toute la gloire du succès. Dans le cas où étoit mon malade, tout prouvoit le relâchement, l'affaiffement, & que la nature, dont les forces fembloient s'éteindre, étoit aux abois. Valoit-il mieux alors abandonner le malade, que de tenter un remède, incertain à la vérité, mais qui pouvoit ranimer le peu de forces qui lui reftoit ?

Je fais que les purgatifs méritoient, à certains égards, la préférence; je les ai propofés, & j'ai fait voir dans mon observation les raifons qui m'y déterminoient; mais ferois-je revenu à en faire une féconde

fois la proposition le cinquième jour, quand tout paroïssoit désespéré, tandis que l'on avoit rejeté mon avis le troisième jour que les symptômes étoient moins graves ?

Vous attendez du taxis les plus grands avantages, lorsqu'il est bien dirigé, & d'une manière appropriée à la nature de l'obstacle que l'on a à vaincre, & à l'espèce d'étranglement qu'il faut surmonter. . . . En effet, l'expérience prouve que l'on réussit très-souvent, & que l'on peut continuer & répéter davantage les tentatives dans la hernie étranglée par engouement de matières, mais qui n'est point compliquée d'inflammation, que dans la hernie qui est compliquée d'inflammation ; cependant dans ce cas le taxis n'est que trop souvent inutile. Le vieillard qui fait le sujet de mon observation s'étoit acquis par l'usage beaucoup de dextérité ; il avoit fait tous ses efforts en vain lorsqu'il me fit appeler. Ayant reconnu la nature de l'obstacle qui s'opposoit à la réduction, je maniai la tumeur d'abord très-doucement de haut en bas, en la tournant en différens sens & tirant un peu à moi, comme pour allonger l'anse d'intestin, & procurer plus d'espace aux matières. Je comprimai ensuite latéralement pour les disposer à suivre la route du canal ; je dirigeai les pressions obliquement vers l'os des îles ; après quelques temps, je laissois le malade tranquille, &

je revenois ensuite à la charge. Ces tentatives étoient répétées fréquemment, & malgré les dispositions les plus favorables au remplacement des parties, je ne pus réussir que le sixième jour, après qu'il fut survenu un changement à la tumeur: changement auquel j'attribue mon succès, & non pas à la manière dont la pression fut cette fois dirigée.

Je ne crois pas aujourd'hui que la gangrène existât chez mon malade, les suites même sont des preuves du contraire; mais n'avois-je pas lieu de la soupçonner? & les signes que vous exigez, Monsieur, pour caractériser la gangrène d'une tumeur herniaire, doivent-ils tous également avoir lieu pour la soupçonner? La sérosité est quelquefois en si grande quantité dans le sac herniaire, que les parties sont, pour ainsi dire, nageant dans le fluide. (M. Petit (a) en a trouvé jusqu'à un demi-septier). Dans ce cas, la sérosité empêche le contact immédiat entre l'intestin & les parois du sac, & par conséquent la communication de l'inflammation de ces parties entre elles, communication nécessaire pour donner des signes extérieurs de la gangrène dans l'intérieur du sac.

---

(a) *Œuvres posthumes de M. Petit*, Tome II, page 218.

La gangrène qui eût pu arriver chez mon malade, eût été causée par inanition. Vous savez, Monsieur, que dans les vieillards la fibre n'a plus la même élasticité, les fluides sont plus âcres, & disposent les parties à la gangrène, sans que l'inflammation la précède toujours; c'est au contraire une stase des liqueurs, que les forces du cœur & les oscillations des vaisseaux ne peuvent vaincre, faute de ressort: ajoutez à cela la compression que ces mêmes vaisseaux souffrent de la part de l'étranglement; ce qui, dans un sujet primitivement disposé à la gangrène, peut la causer en peu de temps. L'on voit dans *Tulpius* (a) un cas surprenant qui prouve la vérité de ce que j'avance. Un vieillard avoit le cœur si foible, si épuisé, la chaleur des parties de son corps étoit si languissante, que la gangrène étoit occasionnée par la moindre compression. *Van-Swieten* (b) a vu une femme nonagénaire dont, non-seulement les extrémités étoient gangrenées avant sa mort, mais encore la joue sur laquelle elle s'étoit appuyée en dormant.

L'on voit par-là que certains vieillards sont très-sujets à la gangrène, qu'une cause même assez légère l'occasionne; dans ces

---

(a) *Observ. med. lib. iij, cap. 26, p. 262.*

(b) *Aphorismes de Chirurg. Com. 280, Tom. IV, pag. 114.*

cas, donnera-t-elle des marques extérieures de son existence dans l'intérieur du sac ? verra-t-on d'abord *la peau changer, devenir livide, d'un rouge brun ou plombée, d'autres fois d'un gris sale* ? Nous croyons plutôt avec M. *Petit* (a), qu'il est rare dans ces cas que la gangrène se manifeste aux tégumens, ou parce que la sérosité interposée entre les parties étranglées & le sac empêche la communication de la pourriture, ou parce que l'inflammation ne se communique pas aux tégumens. L'observation de M. *Dufouart* (b) en est une preuve : il fut appelé au secours d'une dame âgée de quarante-cinq ans, qui vomissoit des matières fécales à l'occasion d'une hernie étranglée depuis sept jours : il fit l'opération après avoir tenté les secours indiqués en pareil cas. La tumeur n'avoit pas beaucoup d'élévation : elle étoit dure & rénitente, ce qui sembloit rassurer sur l'état des parties qui y étoient contenues ; mais l'ouverture des tégumens & du sac donna issue à une grande quantité de matière bourbeuse très-fétide ; l'intestin étoit gangrené, il se fit par la plaie une évacuation considérable de matière fécale.

---

(a) *Œuvres posthumes de M. Petit*, Tome II, pag. 278.

(b) *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, Tom. VIII, in-12, pag. 55.

Si la gangrène se manifeste aux tégumens, ce ne peut être que dans le cas d'une inflammation plus ou moins forte qui se propage des parties étranglées aux parties voisines, au sac, & successivement aux tégumens qui le recouvrent; encore dans ce cas la gangrène commence par l'intérieur, & par conséquent l'intestin, ou l'épiploon étranglé, sont les premiers & les plus vivement affectés; on trouve même que l'intestin & l'épiploon gangrenés sont déjà entamés par la pourriture, & tombent en escarre, lorsqu'on commence à en voir des marques évidentes à l'extérieur. Diverses observations prouvent ce que j'avance; & d'après ces réflexions, d'après des faits rapportés par d'habiles chirurgiens, je crois que nous étions autorisés à soupçonner la gangrène chez mon malade, quoiqu'il n'y en eût aucun signe extérieur. La fièvre d'abord augmentée, la tension, le météorisme du ventre, la sensibilité au toucher, ainsi que celle de la tumeur (a), ensuite

---

(a) Si la cessation de tout sentiment douloureux dans l'endroit affecté n'est pas toujours un signe bien sûr de la mortification, le contraire n'est pas non plus une preuve toujours bien assurée de sa non-existence; il peut y avoir un reste de sensibilité dans la peau ou dans les parties contiguës, quoique la gangrène existe. L'insensibilité locale

l'état du pouls qui devint subitement petit & accéléré, n'étoient-ils pas suffisans pour faire craindre *un commencement de gangrène, ou du moins un état bien prochain*, & pour tenter d'aider la nature par un remède, dont un grand nombre d'observations prouve l'efficacité, sur-tout étant déjà au cinquième jour depuis que l'étranglement subsistoit chez un vieillard de quatre-vingt-quatre à quatre-vingt-six ans ?

Mais quand ce remède n'auroit d'autre avantage que de borner l'étendue de la gangrène, de soutenir les forces de la nature, de l'aider dans le trouble qui l'agite, ces raisons n'étoient-elles pas suffisantes pour nous engager à en tenter l'usage ? Ce n'est pas que je prétende, Monsieur, *qu'une demi-once de quinquina prise en décoction en seize heures, puisse agir si efficacement sur une anse d'intestin engagé dans l'anneau abdominal, soumis à sa constriction, & distendu par des matières* ; mais je crois pouvoir avancer que ce remède, en ranimant les forces oscillatoires devenues trop foibles, en augmentant le ressort des intestins devenu très-languissant, pouvoit déterminer & favoriser l'augmentation du mouvement

---

due à la gangrène ne doit avoir lieu que lorsque celle-ci a fait assez de progrès pour n'avoir plus de doute à former sur son existence.

péristaltique

péristaltique, que vous regardez avec raison comme la cause de la réduction, & par conséquent contribuer à cette même réduction.

Si la quatrième observation du Mémoire de M. *Goursaud* (a) prouve que la réduction spontanée de l'intestin, fut due aux efforts de la nature dans un homme de soixante-cinq ans, la cinquième prouve aussi que la nature, abandonnée à ses propres forces chez une femme de quatre-vingt-trois ans, ne sert pas toujours si avantageusement les malades, puisque l'opération faite le dixième jour par M. *Faguer*, en présence de M. *Coutavoz*, jointe aux secours les mieux dirigés, & administrés par ces célèbres chirurgiens, ne put empêcher cette femme de mourir le lendemain. M. *Goursaud* remarque que dans un sujet plus vigoureux ils auroient obtenu plus de succès; la malade, dit-il, n'est pas morte des suites de l'opération, mais de l'épuisement (b). Or, dans le cas d'épuisement où la nature succombe, & où les purgatifs sont indiqués,

(a) *Mém. de l'Académ. de Chirurg.* Tome XI, in-12, pag. 395.

(b) Ces raisons déterminèrent M. *Faguer*, chez une autre femme âgée de 84 ans, & qui avoit une hernie étranglée par engouement de matière, à faire l'opération le troisième jour de l'étranglement, & il obtint le succès désiré.

que risqueroit-on d'aider leur effet par le quinquina (a), qui soutiendrait les forces pendant que les purgatifs irriteroient, qui augmenteroit les contractions des intestins, & comme anti-septique, pourroit prévenir la gangrène, que l'irritation des purgatifs ne feroit qu'accélérer si l'augmentation du mouvement péristaltique des intestins, l'excrétion du suc intestinal, étoient insuffisans pour dégager les matières arrêtées dans l'anse de l'intestin soumis à l'étranglement ? Mais si les effets réunis des purgatifs & du quinquina n'ont pu vaincre l'obstacle qui s'oppose à la réduction, ils augmenteront le mal ; & dans ce cas, les efforts du chirurgien étant inutiles, il faut pratiquer l'opération très-promptement, crainte d'une inflammation consécutive. M. Ferrand, dans un cours particulier qu'il fit à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1782, nous rapporta qu'il avoit été appelé avec un de ses confrères, au secours d'une religieuse qui demouroit à quelques lieues de Paris ; cette religieuse éprouvoit depuis quelques

---

(a) L'on ne doit pas craindre d'arrêter cet effet par l'usage du quinquina qui agit lui-même quelquefois en purgeant, & qui, uni aux purgatifs, devient un excellent tonique évacuant, lorsqu'il s'agit de purger des sucs visqueux que la foiblesse des organes digestifs ne peut élaborer suffisamment, comme il arrive dans la cachexie, &c.

temps les accidens d'une hernie étranglée par engouement de matières. Les purgatifs étant manifestement indiqués, ils ordonnèrent une dissolution de deux onces de sel d'Epsom dans deux pintes d'eau, dont la malade devoit boire un verre de quart d'heure en quart d'heure : ce remède détermina une inflammation violente, suivie d'une mort très-prompte. Si M. *Ferrand* eût pu observer lui-même l'effet du purgatif, il se seroit déterminé à faire l'opération aussi tôt que les symptômes inflammatoires se seroient manifestés; mais étant obligé de retourner à Paris, il ne put en être témoin.

Mais vous savez, Monsieur, qu'il y a des hernies étranglées par engouement de matières, dont les symptômes sont si pressans, qu'il seroit dangereux de tenter les purgatifs. La huitième observation du Mémoire de M. *Goursaud* en est une preuve : il fut appelé auprès d'une femme attaquée d'une hernie, & qui éprouvoit depuis dix-huit heures les accidens de l'étranglement par engouement de matières. Cette femme étoit presque sans pouls; une sueur froide, & la pâleur de la mort étoient répandues sur tout son corps. M. *Goursaud* se seroit déterminé à faire sur le champ l'opération, si ses tentatives pour la réduction eussent été inutiles.

D'autres fois la hernie qui n'avoit au

commencement aucun symptôme inflammatoire en prend le caractère au bout de quelque temps, soit parce que le manie-ment a été trop rude, ou trop long-temps continué, soit par la compression que les parties éprouvent dans un sujet qui est déjà disposé à l'inflammation; dans tous ces cas, on sent combien les purgatifs seroient absolument contre-indiqués.

Dans la hernie entero-épiplœique, quelquefois la réduction de l'intestin s'opère sans celle de l'épiploon, par les effets des purgatifs & par les secours du chirurgien: le malade alors éprouve quelque soulagement, parce que le ventre acquiert la liberté de se vider par le moyen des selles; mais l'inflammation qui attaque l'épiploon étranglé continue, & donne lieu à la persévérance des symptômes. Dans ce cas, l'opération est encore indiquée; nombre d'observations en font la preuve.

Telles sont, Monsieur, les réflexions que j'ai faites sur cette matière, & que je prends la liberté de vous adresser. Je reconnois toute la justesse de vos remarques sur l'effet du quinquina, dans le cas où je l'avois employé, & elles m'ont servi à expliquer comment ce remède pouvoit agir en l'unissant aux purgatifs dans le cas d'extrême foiblesse.

Je suis, &c.

## OBSERVATION

*Sur l'extraction d'une épingle à friser, introduite dans le canal de l'urètre d'une fille, & d'une pierre murale très-considérable à laquelle cette épingle servoit de noyau ; par M. HUART, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, résidant en la ville de Candé bas Anjou.*

Une jeune fille d'environ seize ans, réglée dès l'âge de onze, éprouva pour la première fois une suppression au mois de juin 1782 : elle fit confidence de cette indisposition à une de ses camarades, & lui demanda si elle connoissoit quelque moyen d'y remédier. Celle-ci lui conseilla pour tout remède, d'introduire une longue épingle dans l'endroit par où les règles ont accoutumé de fluer, & de se frotter doucement avec la tête de cette épingle ; expédient sans doute aussi illicite que dangereux, mais qui, par une fatalité singulière, est devenu très-familier dans ce canton-ci en pareille circonstance. La jeune fille, au mois d'août dernier, met en pratique le conseil de son amie : elle introduit une longue épingle à friser, enduite à l'ordinaire d'un vernis noir, dans la première ouver-

ture qu'elle rencontre : malheureusement c'étoit l'urètre ; & bientôt, par une constriction spasmodique du sphincter de la vessie qu'elle avoit irrité , l'épingle lui échappa & fut portée dans l'intérieur de ce viscère (1).

Les douleurs qui devoient résulter d'un pareil accident ne tarderent pas à se faire sentir , & en peu de temps elles devinrent si aiguës & si continuelles , qu'elles ne permirent plus à la malade de goûter un instant la douceur du sommeil. Cette irritation perpétuelle , & la privation absolue du repos , jettèrent bientôt le plus grand trouble dans toutes les fonctions animales ; la foiblesse succéda à l'évétisme , la cachexie à l'inflammation ; enfin , au bout de quelques mois , la malade tomba dans un marasme dé-

---

*Note de l'éditeur.*

(1) Van-Swieten , à l'article de la formation du calcul dans la vessie , rapporte une histoire bien semblable à celle-ci , puisqu'il est aussi question d'une aiguille ou stylet d'ivoire , introduit dans la vessie par la même voie. *Bartholin*, dont cette observation est tirée , explique naïvement le mouvement spasmodique , dont parle l'auteur de l'observation présente. *Acus per anum in vesica latuerat , quæ lascivienti puellæ , dum se eâ fricaret , è manibus præter opinionem in vesicæ cavitate elapsa erat.* Van-Swieten , tom. 5 , pag. 188.

cidé, & l'épine du dos se fléchit au point que la malade avoit le dos courbé & le corps porté en avant.

Pendant tout ce temps, les remèdes avoient d'autant moins d'efficacité, que la jeune malade cachoit la cause de sa maladie. A toutes les interrogations elle répondoit qu'elle avoit une épingle dans le ventre, mais on ne concevoit pas comment une épingle avalée avoit pu se loger dans les conduits excrétoires de l'urine, dans l'urètre ou au col de la vessie, seul endroit où la malade avoit senti & ressentoit encore son mal. Cependant au bout d'un certain temps le chirurgien ordinaire s'étant apperçu que les urines de la malade étoient fréquemment remplies de matières dures, crustacées, mais plus crayeuses que graveleuses, conçut l'idée de la présence d'une pierre dans la vessie; on s'en assura en sondant la malade, qui confessa à une de ses sœurs l'origine de sa maladie.

Appelé à cette époque le 15 janvier de cette année, & instruit de tout ce qui s'étoit passé, je n'eus pas de peine à diriger mes questions de manière à faire avouer ouvertement à la malade ce que je desirois; & pour n'avoir aucun doute, je l'engageai à placer elle-même une sonde à l'endroit où elle avoit introduit l'épingle, & cet endroit fut l'urètre. Le diagnostic étoit

évident : mais que pouvoit la médecine en pareil cas ? Tous les remèdes devenoient nuisibles ou tout au moins inutiles : il falloit absolument faire l'extraction de l'épingle qui étoit la cause des accidens que la malade éprouvoit. Je promis donc de me donner tous les soins pour me procurer le plus promptement possible & quelques observations analogues au fait dont il s'agit, & en même temps un chirurgien très-adroit pour faire cette indispensable opération. Je me contentai à cette première visite de prescrire l'usage des bains, que l'état du pouls & les forces permettoient encore, & pour principale boisson, j'ordonnai de légères décoctions de racine de guimauve, de légères émulsions, &c.

De retour à Candé, je conférai de cet étrange accident avec un des habiles chirurgiens de cette ville, M. *La Chesé* ; il me communiqua une observation insérée dans le neuvième volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, in-12, pag. 346. Il s'agit d'une fille de vingt ans, qui par une pareille méprise introduisit un cure-oreille dans le canal de l'urètre, & de-là dans la vessie, & qui ne put être débarrassée qu'après plus de deux mois de travaux & de soins que lui donna M. *La Chesé*, pere, très-habile chirurgien de la ville d'Angers, & oncle du précédent. Pour

faire l'opération dont l'infortunée malade avoit tant de besoin , je jettai les yeux sur le fils de ce même M. *La Chesé* d'Angers, jeune chirurgien aussi adroit qu'instruit, & qui seconde singulièrement bien M. son père dans les opérations chirurgicales.

Le 20 janvier dernier, je me rendis avec lui auprès de notre jeune malade, où se trouverent encore deux autres chirurgiens du voisinage. Les premiers soins de l'opérateur furent de vérifier la position de la pierre, & sur-tout celle de l'épingle; mais à peine la sonde fut-elle introduite, qu'elle donna issue à une grande quantité de matière purulente, mêlée avec de l'urine. Cependant, convaincu par le moyen de la même sonde, de la présence de la pierre, le chirurgien se mit aussi-tôt en devoir d'en faire l'extraction. Au moyen d'une algale & de différens dilatatoires, il parvint à introduire dans la vessie de petites tenettes; mais ne pouvant saisir la pierre avec elles, il fut obligé d'en introduire successivement & graduellement de plus fortes. Ce fut alors qu'il reconnut que cette pierre, qui égaloit en grosseur celle d'un moyen œuf de poule, ne pouvoit être extraite sans être brisée, ou sans qu'on aggrandît l'ouverture avec le bistouri. Avant de se porter à cette dernière extrémité, M. *La Chesé* eut l'adresse d'introduire dans la vessie &

fans aucun déchirement des tenettes encore plus fortes, avec lesquelles ayant fortement faisi la pierre, il la brisa; ensuite avec des tenettes plus minces, & qui par conséquent faisoient moins souffrir la malade, il parvint à enlever successivement tous les gros débris de cette pierre, & il se servit de curettes pour aller chercher les plus petites parties.

Pendant tout le temps que dura cette opération, la malheureuse enfant ne cessoit de jeter des cris affreux, & ne les interrompoit que pour demander avec une inquiétude déchirante, si l'on avoit trouvé l'épingle qu'elle savoit être la cause de ses tourmens. Cependant le chirurgien ne la rencontroit point, & son opération étoit sur le point d'être terminée, lorsqu'ayant introduit son doigt dans la vessie, il la sentit & reconnut tellement sa situation, qu'au moyen de tenettes recourbées, il l'apporta dès la première tentative (1). L'o-

---

*Note de l'éditeur.*

(1) Plusieurs Chirurgiens trouveront, sans doute, que cette opération auroit été moins longue, moins douloureuse, & par conséquent plus sûre, en incisant l'urètre. A Paris on n'auroit pas balancé d'adopter cette manière d'opérer, & on auroit choisi pour instrument le lithotome des femmes, perfectionné par M. Louis.

opération a été terminée par de grandes & fréquentes injections dans la vessie... On les continua pendant plusieurs jours en y ajoutant l'usage des bains, dans le dessein d'entraîner au-dehors tous les petits graviers restés après l'opération, & de prévenir l'inflammation. Le premier février, douzième jour après l'opération, j'apprends que la malade a rendu beaucoup de ces petits débris graveleux, plutôt en urinant, que par le moyen des injections qu'elle n'a pas voulu souffrir ; enfin que la malade marche seule & sans appui, & qu'elle est beaucoup mieux qu'on n'osoit l'espérer (1).

L'épingle qui a été l'origine de tous ces maux, a trois pouces de longueur. Elle étoit placée de façon que sa pointe portoit sur la partie de la vessie qui répond à l'os pubis, & que la tête reposoit dans sa partie inférieure & postérieure. On observe à environ six lignes de la pointe de cette épingle, une bande circulaire large de dix lignes, où le vernis noir est altéré, & où

---

*Note de l'éditeur.*

(a) Il paroît par ces paroles de l'auteur, & par l'époque de la maladie, que la courbure de la malade étoit plutôt due au foie qu'elle avoit de prendre la position la moins douloureuse, qu'à la cachexie ou au marasme dans lequel elle étoit tombée.

on apperçoit encore des petits graviers qui y sont restés attachés.

Cette observation confirme deux vérités déjà connues ; la première, que tout corps étranger introduit dans la vessie devient le noyau d'une pierre ; la seconde, que les pierres fixées dans la vessie ne produisent pas les mêmes symptômes que celles qui y sont mobiles, car celle-ci fixée par l'épingle, n'a causé ni pissement de sang, ni rétention subite & momentanée des urines.

### OBSERVATION

*Sur l'extraction d'un morceau de bois, lequel introduit dans la vessie, étoit devenu par une de ses extrémités, le noyau d'une pierre, & avoit percé par l'autre la vessie & le vagin ; par M. DOLIGNON, chirurgien à Crécy près Laon.*

Une fille âgée de vingt-quatre ans, des environs de Laon, me consulta, le 14 août 1782, sur une difficulté d'uriner très-grave qu'elle éprouvoit depuis long-temps. Les urines ne couloient que goutte à goutte, & il y avoit beaucoup de douleur, tant dans l'intérieur, qu'à l'extérieur de la partie. Il y avoit de l'inflammation autour de la vulve,

& j'y apperçus même des petits graviers sablonneux ; mais sans pouffer alors mon examen plus loin, je me contentai d'ordonner les relâchans & les émoulliens, moyens propres à me faciliter des recherches plus étendues sur la cause de la maladie. Quand je crus l'inflammation un peu calmée, j'introduisis mon doigt dans le vagin, & fus fort surpris de trouver vers la partie moyenne & antérieure de ce canal un corps étranger, que je pris, à cause de sa pointe, pour une grosse épingle à cheveux ; je fis en conséquence, mais doucement, plusieurs tentatives pour tirer ce corps étranger par sa pointe ; elles furent vaines. Je m'avisai alors d'en plier le bout en forme de crochet, à l'effet de me procurer plus de facilité à en faire l'extraction par le vagin ; mais je fus de nouveau bien étonné de trouver dans mes doigts un petit morceau de bois d'un pouce de long, de la grosseur d'une plume de pigeon, dont l'autre extrémité, longue de quinze lignes, étoit retenue fortement dans la vessie par une pierre qu'elle traversoit dans son centre, laquelle pierre placée au col de la vessie, comprimait & bouchoit pour ainsi dire son orifice, & donnoit ainsi origine aux symptômes dont la malade étoit affectée.

Pour acquérir toutes les lumières dont j'avois besoin, j'introduisis une sonde dans

la vessie, ce qui me rendit sensible la présence de la pierre; & la malade m'ayant prié avec instance de la débarrasser de ce corps étranger, je la fis à l'instant mettre dans une position favorable à l'opération, & soutenir convenablement par des aides: alors, après avoir porté le doigt index de la main gauche dans le vagin, j'introduisis de la droite une sonde cannelée dans la vessie, à deux pouces de profondeur, en ayant soin de diriger & même d'appuyer l'extrémité de cette sonde sur l'extrémité du doigt introduit dans le vagin. La sonde étant ainsi placée, je la fis tenir par un élève, à qui je recommandai de presser sur mon doigt, pour faciliter ma section, que je fis de la manière suivante.

Je pris de la main droite un bistouri coupant sur sa convexité comme un lithotome; j'en introduisis la pointe dans la cannelure de la sonde; &, en suivant la rainure, je coupai horizontalement le col & le corps de la vessie, la section se trouvant proportionnée à la grosseur de la pierre; je la repoussai un peu vers le fond de la vessie, à l'effet de dégager le petit morceau de bois qui débordoit dans le vagin, & qui perçoit la vessie vers sa partie postérieure, un pouce au dessus de la section. Ayant donc débarrassé le petit bâton qui faisoit une saillie de quinze lignes au dessus de la surface de la

pierre, je l'amenai à l'entrée de la plaie pour faire ensuite l'extraction du tout avec des pinces; je facilitai cette manœuvre en poussant assez profondément mon doigt dans le vagin derrière la pierre, pour qu'elle pût ne pas me fuir, & se diriger de manière que le petit bout du bâton se présentât tout droit à l'ouverture de la section; ce qui réussit sans beaucoup de peine. Je fis ensuite l'extraction de quelques petits morceaux qui s'étoient détachés de la pierre, & j'enlevai quelques grumeaux de sang fournis par l'hémorrhagie, qui toujours a lieu dans ce cas, mais que les secours ordinaires arrêterent presque aussitôt.

La malade fut mise au régime; elle but de l'eau de groseille légèrement sucrée, & de l'eau de poulet pour toute nourriture.

La nuit du premier au second jour de l'opération, elle ne jouit d'aucun sommeil, & se plaignit de douleurs aux reins & à la région de la vessie; il y avoit peu de fièvre, mais il sortoit du sang caillé de la plaie, & les urines étoient toutes rougies. Le régime fut le même; j'employai de plus les injections & les fomentations émollientes.

Le troisième jour il y avoit un peu de fièvre; les douleurs ordinaires à la vessie persistoient, & il ne sortoit du sang qu'avec les urines: même régime.

Le quatrième, la malade étoit mieux, &

elle put se tourner dans son lit. Les urines charièrent un peu de pus, & celui de la plaie étoit d'une bonne qualité. La malade eut des selles par l'effet d'un lavement.

Le fixième, la plupart des symptômes étant diminués d'intensité, la malade avoit passé une bonne nuit ; ce qui l'incommodoit le plus étoit l'écoulement continuel & involontaire des urines. Je n'injectai plus la vessie ce jour-là, à cause des douleurs qu'elle avoit éprouvées la veille.

Le huitième jour, les choses allèrent de mieux en mieux ; les urines couloient toujours involontairement, mais la suppuration étoit moins abondante. La malade éprouva des besoins, & prit quelques alimens légers. On rendit les bouillons plus nourrissans.

Le dixième jour, la malade commençoit à retenir ses urines.

Le douzième, elle les maîtrisoit complètement, & les forces étoient déjà revenues au point qu'elle put rester levée pendant quelques heures. En un mot, non-seulement la cicatrisation s'est faite en neuf à dix jours, mais l'ulcere qui alloit de la vessie au vagin, & par où le petit bâton passoit, se trouve aussi très-bien guéri, de sorte qu'il n'est resté à cette fille, qui actuellement travaille comme ci-devant, ni fistule, ni incontinence d'urine.

La

La pierre pèse cinq gros, & ressemble à une petite poire un peu aplatie. Elle a un pouce & demi de longueur, sur trois de circonférence. Le morceau de bois qui la dépasse a encore quinze lignes de long, sur près d'une ligne de diamètre; en y ajoutant la portion d'un pouce qui en a été séparée avant l'extraction, on trouve une longueur de vingt-sept lignes à l'extérieur, sans compter ce qui est à l'intérieur ou dans le noyau même de la pierre.

Comment ce petit bâton est-il parvenu dans la vessie? Je l'ignore, & la malade ne m'a fourni, ou n'a voulu me fournir aucune lumière sur cet article.

---

*Note de l'Editeur.*

La remarque que nous avons faite dans l'Observation précédente, apprend assez par quel accident le petit morceau de bois aura pu être introduit dans la vessie. Mais nous trouvons encore dans Van-Swieten un fait trop analogue à cette seconde Observation, pour ne pas le citer.

On lit, dit cet auteur, dans les Actes des Erudits pour l'année 1700, qu'on a tiré de la vessie d'une jeune fille une aiguille d'ivoire de quatre pouces de long; elle avoit percé la vessie de telle manière, qu'une partie de cette aiguille étoit contenue dans la cavité de la vessie, & que l'autre sortoit & s'élevoit au dessus de la surface de ce viscère à la région hypogastrique. Il y avoit déjà près de neuf semaines qu'elle y avoit été

introduite, lorsqu'elle fut extraite par une section faite au dessus du pubis; & il y avoit cela de remarquable, que l'extrémité la plus obtuse qui étoit restée adhérente à l'intérieur de la vessie, étoit enveloppée de tous côtés d'une matière calculeuse, tandis que l'extrémité pointue, qui s'étoit fixée au-delà de ce viscère, étoit demeurée absolument lisse & polie. La malade disoit que cette aiguille lui avoit malheureusement échappé des mains un jour qu'elle avoit voulu s'en servir pour irriter l'œsophage dans le dessein de se faire vomir; mais, en réfléchissant attentivement à cette observation, on voit ce qu'il faut en croire, &c. . . . On rapporte ainsi, ajoute *Van-Swieten*, plusieurs histoires singulières dans lesquelles les médecins se sont mis l'esprit à la torture pour expliquer comment des corps ont pu passer de l'œsophage à la vessie; mais un peu moins de crédulité leur auroit épargné cet embarras, en leur laissant imaginer une voie plus naturelle & plus facile. *Van-Swieten, loco citato.*

---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1783.*

On a observé pendant ce mois un très-grand nombre de maladies éruptives : les adultes y étoient exposés aussi bien que les enfans; tantôt c'étoit des boutons de moyenne grosseur, répandus sur tout le corps, mais principalement vers le tronc; tantôt de simples rougeurs qui rendoient la peau inégale, causoient une grande démangeaison, & faisoient tomber l'épiderme en farine; quelquefois c'étoit des érysipèles, dont les uns étoient simples, les autres inflammatoires.

res & accompagnés de fièvres, & dont quelques-uns n'étoient que le prélude de véritables dartres vives qui occupoient une très-grande étendue, ce qui arrivoit sur-tout chez les personnes précédemment affectées du vice dartreux. Les fièvres rouges ont été fréquentes : la rougeole, quoique très-générale, a été bénigne, quand on a eu l'attention de tenir les malades également éloignés d'une chaleur trop forte, & du contact de l'air froid. L'air froid a causé de l'oppression, une toux opiniâtre, de la bouffissure, des langueurs & d'autres suites dangereuses.

La rougeole s'est principalement fait sentir dans les maisons d'éducation. Cette maladie se communiqué facilement par l'haleine des malades, & par leur toux dirigée sur le visage des personnes saines; & on devoit empêcher les enfans qui ont la rougeole, de jouer avec les autres.

On a vu encore des fièvres catarrhales, & quelques douleurs pleurétiques, des fièvres aiguës, compliquées de mouvemens convulsifs, des fièvres accompagnées de véritable dissolution du sang, des fièvres quartes opiniâtres. Les affections arthritiques & rhumatismales ont été fort communes à l'hôpital de la Charité. La diarrhée fut la maladie régnante, sur-tout parmi les hommes, à l'hospice de S. Sulpice; elle accabla le petit nombre de ceux en qui elle étoit jointe à la dissolution putride, mais le plus ordinairement elle étoit dépuratoire & nullement funeste: elle cédoit à l'usage de l'oxymel simple dans l'eau de riz.

On trouvera l'article des Maladies régnantes pendant les mois de juillet & d'août, dans le cahier suivant.

**OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.**  
**JUILLET 1783.**

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	A matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	13,11	25, 7	18, 8	28 0, 8	28 0, 2	28 0, 4
2	15,15	27, 0	15, 8	28 0, 5	28 0, 8	28 1, 3
3	12,19	21,16	13,15	28 1, 6	28 2, 0	28 2, 4
4	11,19	16, 2	13,15	28 2, 2	28 3, 0	28 3, 0
5	10,15	20,19	14, 5	28 2,10	28 2, 3	28 1,10
6	11, 0	19,14	13, 4	28 1, 1	28 0, 8	28 0, 7
7	12,13	20, 2	15, 3	28 0, 3	28 0, 6	28 0, 5
8	19,12	23, 9	15,18	28 0, 3	27 11, 6	27 10,10
9	10, 7	24,10	20, 6	27 9, 9	27 9, 5	27 9, 5
10	16, 0	25, 8	18,15	27 9, 7	27 9,10	27 10, 0
11	16,17	25,14	19,11	27 10, 4	27 10, 8	27 10, 9
12	16, 0	24, 6	19, 0	27 11, 6	27 11, 6	27 10,10
13	15,15	26, 2	17, 5	27 10, 0	27 9, 6	27 9, 0
14	13, 9	22, 3	17, 0	27 8, 6	27 8, 5	27 8, 5
15	13, 5	25, 1	13, 5	27 8, 4	27 7,11	27 7,10
16	13, 4	20, 0	15, 8	27 9, 3	27 11, 4	28 0, 2
17	11, 3	19,18	15,10	28 0, 8	28 1, 1	28 1, 8
18	15,10	21, 2	17, 8	28 1, 9	28 1, 4	28 1, 0
19	14, 9	23, 9	18, 6	28 0, 3	27 11,10	27 11, 7
20	14,12	25, 0	18,17	27 11, 0	27 9,11	27 8, 9
21	14,14	18, 7	13,10	27 9, 7	27 9, 8	27 10, 3
22	12, 0	18,11	14, 0	27 10, 1	27 9, 5	27 9, 1
23	12, 7	15, 6	11,11	27 8, 2	27 8,10	27 10,10
24	9, 5	17,15	13, 6	28 0, 0	28 0,10	28 1, 6
25	12,12	22, 3	15,15	28 1, 9	28 1, 9	28 1, 3
26	14, 4	22,14	17, 7	28 0, 6	27 11, 4	27 10, 3
27	14, 6	24,14	19, 0	27 9,11	27 7, 9	27 7, 9
28	14,14	24, 6	14,16	27 7, 7	27 8, 7	27 9, 6
29	14, 0	20, 2	15, 9	27 10, 0	27 10, 6	27 11, 0
30	13, 7	19, 6	13, 5	27 11, 7	28 0, 4	28 0,10
31	12,10	21,10	16, 8	28 1, 4	28 1, 5	28 1, 7

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N-E. cou. d. br.	N-E. co. ch. br.	Cou. ch. br.
2	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	N-O. id ton. pl.
3	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
4	N-O. <i>idem.</i>	N-O. c. do. br.	N. n. doux, br.
5	N-E. cou. fr. br.	S. nuag. ch. br.	N. fer. doux.
6	N-O. <i>idem.</i>	O. n. doux, br.	O. <i>idem</i> , bro.
7	O. couv. doux.	O. nuag. chaud.	N. nuag. chaud.
8	N. ferein, frais.	E. fer. chaud.	N-E. fer. chaud.
9	S-E. fer. doux.	S-E. <i>idem.</i>	E. nuag. chaud.
10	E. nuag. chaud.	S. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
11	N-E. cou. ch. br.	E. ch. brouill.	N-E. co. ch. br.
12	S-O. <i>idem</i> , tonn.	E. couv. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
13	E. fer. doux, br.	E. nuag. doux.	N-E. <i>idem.</i>
14	E. couv. <i>idem.</i>	E. cou. ch. br.	S-E. <i>idem.</i>
15	E. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>	O. couv. pluie, tonnerr. orag.
16	S-O. cou. doux.	O. <i>idem.</i>	S-O. co. ch. br.
17	N. c. fr. br. fétid.	N-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
18	N. co. doux; br.	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
19	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem</i> , tonn	S-O. <i>idem.</i>
20	E. <i>idem.</i>	E. cou. ch. br.	N. fer. chaud.
21	O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem</i> , pluie.	S-O. cou. doux.
22	S-O. n. frais. br.	S-O. cou. d. pl.	O. c. frais, pl.
23	S-O. c. frais. pl.	S-O. <i>id.</i> tempêt.	S-O. fer. fr. v.
24	O. ferein; frais.	S-O. c. tempéré.	S-O. c. frais, br.
25	O. couv. frais.	O. couv. chaud.	N. cou. do. br.
26	N-E. nuag. do.	S-E. <i>idem.</i>	N-E fer. doux,
27	E. sgr. doux.	S. nuag. chaud.	S-E. fer. chaud,
28	E. nuag. doux.	S. cou. chaud.	N. cou. doux, grande pluie.
29	N. couv. doux.	S-O. nuag. ch.	N-E. nuag. ch.
30	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. doux, brouill. pluie.	N. fer. doux.
31	N-E. fer. d. br.	N-O. fer. ch.	N-E. fer. chaud.

## 246 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	27, 0 deg.	le 2
Moindre degré de chaleur.....	9, 12	le 8
<hr/>		
Chaleur moyenne.....	17, 5 deg.	
<hr/>		
Plus grande élévation du Mer- cure.....	pouc. lig.	
	28 3,0,	le 4
Moindre élév. du Mercure....	27 7,7,	le 28
<hr/>		
Elévation moyenne...	27 11,3 l.	
<hr/>		
Nombre de jours de Beau....	6	
de Couvert.	20	
de Nuages..	25	
de Vent....	3	
de Tonnerre.	4	
de Brouillard.	20	
de Pluie....	6	
de Neige... .	0	
Quantité de Pluie .....	14 lign.	5
Evaporation.....	57	
Différence .....	13	5
Le vent a soufflé du N. ....	13 fois.	
N-E.....	11	
N-O.....	9	
S.....	5	
S-E.....	5	
S-O.....	17	
E. ....	14	
O.....	10	

TEMPÉRATURE : sèche & chaude.

MALADIES : Rhumes assez violens, petite-vérole dangereuse pour les enfans; il en est mort plusieurs.

JAU COUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier août 1783.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de Juillet 1783; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La température de ce mois a été chaude & sèche. Il y a eu néanmoins quelques variations dans les degrés de chaleur. La liqueur du thermomètre, dès le 1<sup>er</sup> jour du mois, s'est élevée au terme de  $22\frac{1}{2}$  degrés au dessus de celui de la congélation, & le 2, elle s'est portée à celui de  $25\frac{1}{2}$  degrés. Du 3 au 9, la hauteur du thermomètre a varié de 19 à  $21\frac{1}{2}$  degrés. Le 10 la liqueur s'est élevée à 26 degrés. Le 20 & le 28, elle s'est approchée de ce terme. Le reste du mois, elle n'a guère monté au dessus de celui de 20 degrés. Le 25, elle n'a pas passé 18 degrés.

Il y a eu quelques variations dans le baromètre. Le mercure néanmoins a été observé plus souvent au dessous de 28 pouces, qu'au dessus de ce terme. Le 4, il s'est élevé à 28 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes; & le 23, il est descendu au terme de 27 pouces  $7\frac{1}{2}$  lignes.

Les vents ont beaucoup varié. L'air a été calme & peu orageux tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 26 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 13 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $7\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

248 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.  
1 fois du Nord vers l'Est.  
10 fois de l'Est.  
3 fois du Sud vers l'Est.  
7 fois du Sud.  
6 fois du Sud vers l'Ouest.  
3 fois de l'Ouest.  
8 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.  
6 jours de pluie.  
1 jour de tonnerre.  
1 jour des éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juillet 1783.*

La continuation de la sécheresse, jointe aux vives chaleurs que nous avons essuyées ce mois, a produit des fièvres bilieuses inflammatoires, dont nombre de citoyens ont été les victimes; & de plus, des diarrhées bilieuses & des choléramorbus: c'est principalement à la fin du mois que ce dernier genre de maladie a eu lieu.

La rougeole a encore persisté: elle a même attaqué des adultes, chez qui elle a laissé des impressions plus ou moins fâcheuses, lorsqu'elle n'a pas été traitée avec soin. Il est resté dans plusieurs une toux sèche & opiniâtre, qu'on a eu de la peine à déraciner. Une Dame, âgée de soixante-quatre ans, d'une constitution bilieuse & fort cacochyme, qui a essuyé ci-devant, & en assez peu de temps, diverses maladies aiguës, en a été attaquée vers le milieu de ce mois: elle a couru le plus grand danger, cette maladie se trouvant compliquée d'une vraie fluxion de poi-

trine : elle n'en est pas encore rétablie au 12 d'août.

La fièvre putride-maligne a encore dominé parmi le bas-peuple. On a observé dans quelques sujets, entre le cinquième & le septième de la maladie, des tâches pourprées sur toute l'étendue de la peau, qui n'ont cependant paru rien ajouter à la malignité de la maladie. L'essentiel pour la cure étoit de saisir dans le premier période le moment d'évacuer les premières voies par un émétique, après quelques saignées modérées. Le quinquina & les vésicatoires ont été d'un grand secours pour le reste de la cure.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### A C A D É M I E.

Commentationes Societatis regię scientiarum Gottingensis, ad annum 1778, vol. I. Gottingæ, 1779; ad ann. 1779, vol. II. Gottingæ, 1780, in-4°.

1. Ce Recueil, qui paroît actuellement sous un nouveau titre, est une continuation de la collection des Mémoires dont le public possède déjà huit volumes, qui comprennent les années 1769-1777. Comme nous nous proposons particulièrement de faire connoître à nos lecteurs les Recueils académiques, nous croyons devoir remonter pour celui-ci à la date de sa nouvelle époque, d'ailleurs peu éloignée de nos jours.

Les Mémoires qui composent ces nouveaux volumes sont distribués en trois classes, dont la première comprend ceux qui appartiennent aux

sciences physiques en général; la seconde contient les Dissertations de mathématiques; & la troisième, celles qui roulent sur des sujets d'histoire ou de philologie.

La classe de physique, qui est de notre ressort, offre dans le premier volume,

1°. Un Mémoire sur une coalition contre nature, & très-rare du rectum avec la vessie urinaire, & sur le défaut de l'anus qui en provenoit; par M. *Wrisberg*.

2°. Un Mémoire sur la descente des testicules de l'abdomen dans le scrotum; par le même.

3°. Un Mémoire sur diverses plantes peu connues; par M. *Jean-André Muray*.

4°. Un Mémoire sur la fistule lacrymale; par M. *Auguste-Gottlieb Richter*.

5°. Un Mémoire contenant l'histoire de l'alun; par M. *Beckmann*.

Les deux premières Dissertations abondent en recherches anatomiques; mais, outre la difficulté d'en faire l'analyse, il faudroit le concours des planches pour l'intelligence du Précis qu'on pourroit en donner.

La même chose a lieu à l'égard du troisième discours: les descriptions qu'on y trouve de la *Salvia Coccinea*, Jussieu; de la *Salvia Nilotica & Nubia*, de la *Siderites elegans*, de la *Plantago exigua*, de la *Sophora alba*, Linn. &c. sont accompagnées de planches dessinées avec beaucoup de délicatesse, & gravées avec soin.

Dans les observations sur la fistule lacrymale, M. *Richter* rectifie quelques erreurs relatives à la cause & au traitement de cette maladie. Il rejette d'abord l'opinion que l'obstruction du conduit nasal est, sinon la seule cause, du moins la plus ordinaire de cette affection, & il prouve à cette occasion l'inutilité des instrumens très-dé-

licats que quelques chirurgiens d'un grand mérite ont imaginés dans la vue de déboucher ce canal. Il établit ensuite trois espèces de fistules essentiellement différentes entr'elles, tant pour les causes, que pour la méthode curative. La première, qui est très-rare, est due à l'obstruction du canal nasal; la seconde, la plus fréquente de toutes, dérive d'un amas d'humeurs viciées dans la glande lacrymale, la troisième enfin dépend de l'atonie du sac lacrymal.

M. *Beckmann* prouve dans son histoire de l'alun que le sel auquel nous donnons ce nom, étoit entièrement inconnu aux anciens Grecs & Romains; qu'il est une découverte du Levant, & que sa connoissance date probablement du douzième siècle.

Nous lisons dans la classe de l'Histoire & de la Philologie une dissertation sur laquelle la médecine a quelques droits: nous en présenterons le précis. Elle est de M. le professeur *Chr. G. Heyne*, & concerne les hommes qui, parmi les Scythes, se réputoient femmes & se conduisoient en conséquence, par les effets d'une maladie singulière. Il y est encore question des hermaphrodites de la Floride, dont quelques voyageurs ont fait mention.

*Hérodote*, le père de l'histoire, & *Hippocrate*, celui de la médecine, rapportent l'un & l'autre que les Scythes étoient exposés à une maladie qui troubloit leur imagination, au point de se persuader qu'ils avoient changé de sexe: ils s'habilloient en conséquence, & demandoient d'être traités en femmes. Plusieurs savans ont essayé de répandre du jour sur ce singulier récit, & un ingénieux critique François a renouvelé l'opinion de *Longin*, qui prétend qu'*Hérodote*, sous la dénomination de maladie qui rend efféminé, (*ἡ-λίανθη*) a voulu voiler la turpitude d'une habi-

tude contre nature & infâme. M. *Heyne* réfute ce sentiment, & considère ensuite avec une pénétration qui lui est propre, les passages dans lesquels ce fait est rapporté historiquement par *Hérodote*, & expliqué physiologiquement par *Hippocrate*. Le résultat de ces recherches revient à peu près à ceci.

Nous apprenons par *Hérodote*, qu'il régnoit parmi les Scythes une maladie qu'ils croyoient leur être envoyée du ciel, en punition du sacrilège commis contre le temple de Vénus à Ascalon. Les hommes atteints de cette maladie étoient désignés, dans leur langue maternelle, sous le nom d'*Enarées* : l'historien Grec leur donne celui d'*Androguni*. On les regardoit comme des devins. Selon *Hippocrate* cette maladie glaçoit les facultés procréatrices, en même temps qu'elle affectoit les parties génitales au point de rendre les malades absolument incapables d'engendrer ; changeoit le son de leur voix, & leur imprimoit avec le caractère des femmes, les goûts & les habitudes des personnes du sexe. Le vieillard de *Cos* ajoute que cette maladie étoit beaucoup plus commune parmi les gens riches & d'un rang distingué, que parmi les pauvres & les individus de la classe ouvrière ; d'où il paroît probable que cette maladie étoit une véritable affection nerveuse, dont le principe troublant les fonctions des nerfs, causoit l'abattement des forces physiques & l'altération des facultés intellectuelles, versoit dans l'âme le découragement, un affaïssement mélancolique, & détruisoit jusqu'à l'espoir de toute possibilité de guérir. Il n'est donc pas étonnant que, dans cet état de faiblesse, les malades se soient persuadés d'avoir changé de sexe. Les sages de la médecine & l'observation journalière, offrent des exemples bien plus sin-

gouliers de pareils dérangemens de l'imagination chez les hypochondriaques & les femmes hystériques. Les nations barbares & dans les pays incultes, sont exposées aux maladies vaporeuses, aux agitations convulsives, aux terreurs paniques, à toute sorte de délire. L'irrégularité de leur régime, les alternatives subites & répétées d'une faim extrême aux excès de la glotonnerie, doivent vicier les humeurs. L'ignorance dans laquelle ces peuples sont plongés, leur superstition, leur croyance aux démons, doivent affecter l'imagination des individus disposés d'ailleurs à la mélancolie, par les impressions profondes d'une nature sombre & romanesque. C'est par ces raisons que les tribus Sauvages & Barbares produisent le plus grand nombre de prophètes, de devins, d'enthousiastes & d'épileptiques. Les observations curieuses de M. *Pallas*, faites dans ses voyages parmi les Samoïedes, les Tungusiens, les Kampschatdales, & dans les contrées de Jakuta & de Jenisea, ne laissent aucun doute sur la réalité de ces assertions. Ce savant nous dit que les habitans de ce pays ont la fibre si mobile, si sensible, douée d'une si grande élasticité, que le moindre attouchement, un son inattendu, les jette dans un trouble & dans une terreur si vive, qu'il faut souvent un temps considérable pour les calmer. Le remède le plus efficace dans ces cas est l'odeur des cheveux brûlés qu'on approche de leur nez : remède qui indique clairement la nature de cette maladie.

M. *Heyne* rappelle ici les récits concernant une certaine espèce d'hommes de l'Amérique, qui se présentoient aux voyageurs Européens, habillés en femmes, ayant les mœurs des femmes, & faisant exactement la besogne des femmes de ce pays. Les Européens les appeloient *an-*

*drogues & hermaphrodites.* Ils publièrent à leur sujet plusieurs relations ; mais toutes si différentes entr'elles, qu'il est très-difficile de démêler la vérité. Notre auteur pense qu'on a donné ce nom à divers individus, & pour des raisons différentes : les uns le portoient parce qu'ils étoient affectés de maladie, & les autres parce qu'ils se prêtoient à des excès infâmes de débauche ; & par conséquent aucun fait historique bien constaté, ne prouve l'existence réelle des hermaphrodites dans aucun pays.

Les Mémoires de la classe des sciences physiques contenus dans le second volume présentent,

1°. Des Observations sur plusieurs plantes exotiques, cultivées dans le Jardin royal botanique de Gottingue, par M. *Jean-André Murray*. Voici le nom des plantes décrites dans cet article, & représentées sur des planches en taille-douce : *Rheum hebridum* ; *Lycium ruthenicum* ; *Betonica hirsuta* ; *Verbena dichotoma* ; *Commelina Benghalensis* ; *Malva virgata* ; *Aselepias sibirica*.

2°. Des Observations chirurgicales ; par M. *Aug. Gottl. Richter*. L'auteur s'occupe dans ce Mémoire du cancer : il se récrie avec force contre les médecins qui, au lieu d'avoir recours à temps à l'extirpation, tentent de guérir cette maladie par des remèdes souvent plus pernicieux que salutaires. Il inculpe encore les médecins d'avoir négligé, dans l'empressement de découvrir une méthode curative au moyen des remèdes internes, l'étude des symptômes & du caractère de cette affection. Il assure qu'il est très-difficile de connoître le cancer, & avoue qu'il ne sauroit indiquer aucun signe pathognomique propre à le faire distinguer constamment de toute autre espèce d'ulcères ; qu'enfin il seroit on ne peut pas plus embarrassé, s'il devoit dire ce que c'est qu'un carcinome.

3°. Des Observations sur la couleur bleuâtre des substances qui, dans les monumens anciens & les antiques, ont un œil de vernis; par M. J. Fr. Gmelin. C'est une préparation de fer, & non une chaux de cobalt qui fait le principal ingrédient de cet enduit: l'auteur le prouve évidemment par des essais chimiques.

4°. Un Discours sur deux lacques, l'une tirée de la Garence, & l'autre de la *Phytolacea decandra*; par M. Jean Beckmann.

5°. Des Observations anatomico-nevrologiques, concernant les ganglions & plexus femilunaires de l'abdomen, & les nerfs qui les forment; par M. Hen. Aug. Wrisberg. Treize ans de travail, & la dissection très-attentive de plus de soixante cadavres, ont mis l'auteur en état de répandre un grand jour sur les objets suivans. 1°. Le nerf diaphragmatique, ou phrénique; 2°. la huitième paire des nerfs, appelée communément *par vagum*; 3°. le grand nerf sympathique, & son passage par le thorax pour joindre le ganglion femilunaire; 4°. les ganglions & plexus femilunaires.

6°. Des détails relatifs à certaines tumeurs peu communes au poignet & à la paume des mains qui, quoique semblables en apparence, diffèrent essentiellement par leur nature, & la méthode curative qui leur convient; par M. Olaus Acrel.

Kongl. Vetenskaps Academiens Handlingar for, ann. 1778. C'est-à-dire, *Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm, pour l'année 1778, in-8°. A Stockholm, chez Lange, 1778.*

2. Quoique ces Mémoires datent déjà de cinq

ans, plusieurs raisons qu'il seroit inutile d'exposer ici, nous engageant à en donner une courte notice. Les articles qui ont rapport à notre objet sont,

1°. Des Observations sur le climat de la Suède, à l'égard du chaud & du froid. Ce Mémoire est le résultat de vingt années d'observations, & complete un Mémoire antérieur de vingt ans, communiqué dans son temps à la même Compagnie, en sorte qu'en les réunissant, ils comprennent une époque de trente-neuf ans. M. *Pierre Wargentin*, secrétaire de l'Académie, qui en est l'auteur, s'est servi, pour faire & pour décrire ses observations, du thermomètre de *Celsius*, peu connu ailleurs qu'en Suède. Nous réduirons à l'échelle de *Fahrenheit* les observations dont nous faisons mention. La température de l'air n'est déclarée froide en Suède, que lorsque le thermomètre est à 3 degrés au dessous du zéro. Le plus grand froid des trente-neuf années dont il est question, a été remarqué le 7 janvier 1760, le thermomètre étant alors à 20 degrés au dessous du zéro.

Pendant l'été, extraordinairement chaud, de 1775, le mercure est monté quarante une fois jusqu'au 75 degrés, & neuf fois jusqu'au 87.

Les passages du chaud au froid, & *vice versa*, sont extrêmement prompts en Suède, où l'on évalue le degré moyen de la température à 42 degrés.

2°. Une Description du bézoard qui se forme dans l'estomac des chevaux du Japon; par M. *C. P. Thunberg*. Ces bézords, lorsqu'on les rompt, présentent différentes couches sans noyau. Leur volume varie: celui dont le médecin de l'Empereur du Japon a fait présent à M. *Thunberg*, pesoit deux livres six onces.

3°. Les

3°. Les détails de quatre guérisons d'hydrocèles, opérées au moyen des caustiques ; par M. *Olaus Acrel*, cheval. docteur en médecine. M. *Gahn*, qui a communiqué ce Mémoire à l'Académie, y a joint une cinquième Observation, ainsi que quelques Remarques sur le traitement de l'hydrocèle : il préfère celui de M. *Else*, à tout autre. Ce chirurgien Anglois se sert du caustique appliqué en petites portions.

4°. Une Observation de M. *A. Sparman*, docteur en médecine, concernant un malade qui, après avoir pris le remède de Madame *Nouffer*, au lieu du ver solitaire, a évacué une grande quantité de Nymphes de la *musca meteorica*. L'auteur suppose que les œufs d'une de ces mouches ont été introduits dans le corps par le fondement, de la même manière qu'on sait que ceux de l'*æstrus hæmorrhoidalis* font insinués dans le canal intestinal des chevaux.

5°. Un état cataleptique, par M. *Hiontzberg*. Le sujet de cette observation étoit un jeune homme mélancolique. Il s'étoit réuni à la catalepsie le trismus ou le resserrement convulsif des mâchoires. Les lavemens, les saignées, les bains chauds, les synapismes & plusieurs autres remèdes, avoient rétabli dans ce malade, au bout de quatre jours, la faculté d'avaler ; alors on lui administra une dose de sel amer qui débarrassa les intestins de matières muqueuses, & parut hâter le retour de la santé.

A cet exposé est jointe la description d'une ossification dans la cavité de l'aorte, près du ventricule gauche du cœur, qui avoit causé de violentes palpitations & une grande difficulté de respirer.

6°. Une Observation sur une femme mordue par une vipère ; par M. *Hofberg*. La morsure

étoit au bras. Il étoit survenu de l'enflure au membre blessé, des frissons, des nausées, des angoisses, l'oppression. Notre auteur, appelé une demi-heure après l'accident, a fait baigner, à plusieurs reprises, le bras dans de l'huile d'olive, & la femme en a avalé une cuillerée d'abord toutes les demi-heures, & ensuite toutes les heures, jusqu'à ce que les vomissemens soient survenus. Le lendemain une sueur abondante a fait disparaître l'enflure & les autres symptômes. M. H. saisit cette occasion, pour avertir qu'en Suède la propriété spécifique de l'huile d'olives contre la piquûre de la vipère, a été très-souvent constatée.

M. *Olaus Acrel* a ajouté quelques remarques à ce Mémoire : il recommande, contre ces accidens, un traitement semblable à celui avec lequel on combat les suites de la morsure des bêtes enragées, c'est-à-dire, d'exciter une forte suppuration en saupoudrant la plaie de poudre de mouches cantharides, en y appliquant le mézéréon, ou quelqu'autre substance irritante ; & il appuie ce conseil par le récit de deux observations très-heureuses.

7°. Un Mémoire sur l'efficacité de l'arsenic dans les cancers ; par M. *Ronnou*. L'auteur déclare que depuis cinquante ans qu'il fait usage de ce poison contre le cancer, il a guéri vingt malades atteints de cette terrible maladie ; & il va jusqu'à avancer que l'arsenic est un spécifique aussi assuré contre le carcinome\*, que le mercure l'est contre le mal vénérien. Il le donne à l'intérieur à très-petite dose, & l'applique à

---

\* S'il peut être permis de conseiller l'usage d'un poison aussi redoutable que l'est l'arsenic, ce n'est jamais que dans une maladie aussi cruelle que le carcinome.

l'extérieur dans les cas d'ulcères cancéreux. Il observe que pendant son séjour à Paris, il a vu M. *Saint-Yves* guérir de petits cancers aux paupières au moyen d'une eau composée d'eau de fleurs de sureau, d'eau de chaux & d'arsenic.

8°. Les détails concernant une tumeur singulière à la tête; par M. *Taxe*. Cette tumeur étoit placée au sinciput d'une fille de quatre ans. L'auteur la regarde comme une hernie du cerveau. Elle étoit volumineuse; on y remarquoit un mouvement de pulsation; & en la comprimant, il survenoit à l'enfant des tintemens & des vertiges. Cette description est accompagnée d'une gravure & de quelques remarques, par M. *Martin*, tendant à prouver que les violences portées sur l'os frontal sont moins dangereuses que celles qui intéressent quelqu'autre partie de la tête.

9°. Une Observation sur une plaie d'arme à feu; par M. *J. L. Odhélius*. Le coup avoit été porté au dessus du sourcil gauche. La plaie s'étoit cicatrisée promptement, & le blessé paroissoit jouir d'une très-bonne santé, lorsqu'il fut subitement attaqué de convulsions & de stupeur qui se terminèrent bientôt par la mort. A l'ouverture du crâne, on a trouvé un morceau de balle logé sur les méninges.

10°. Une Relation de quelques expériences que M. *R. Martin* a faites sur lui-même, & par lesquelles il a appris que l'opium diminue d'abord la chaleur sensible du corps, & excite ensuite la transpiration.

11°. Une Observation sur un aveugle, ayant des cataractes aux deux yeux; par M. *J. L. Odhélius*. Les pupilles des deux yeux étoient tellement contractées, que l'opérateur a été obligé de faire des prunelles artificielles pour extraire les cristaux obscurcis.

12°. Un autre Mémoire sur le même sujet, par M. *Acret*, dans lequel ce savant conseille de diviser transversalement les fibres longitudinales de l'iris, toutes les fois qu'il s'agit de pratiquer une pupille artificielle.

Les autres morceaux rassemblés dans ce volume contiennent la description de la *Hudsonia ericoides*, Linn. par M. le professeur *Bergius*; celle de l'*Erica sparmanni*, par M. le prof. *Linnaeus*; des Remarques concernant les effets du froid sur certains arbres & plantes; un Mémoire sur le degré de chaleur auquel plusieurs plantes ont fleuri en Suède pendant l'année 1777; une Description de la *Musca pumilionis*; l'exposé des moyens de détruire le ver qui fait tant de tort au riz; des Observations sur la *Phalana tritici*, & les ravages qu'elle fait dans les avoines, les blés, le riz, par M. *Bierkander*; la Description du procédé pour préparer le mercure doux par la voie humide; une nouvelle manière de préparer la poudre d'Algaroth; le procédé pour se procurer une nouvelle couleur verte; des Expériences sur la molybdène, par M. *Scheele*; une Dissertation sur le genre de *Yerba*, & en particulier sur la *Yerba capensis*, par M. *J. R. Forster*; une Description du *Sturnus deucrus*, & de l'*Alauda mongolienfis*, par M. *Pallas*; des Détails sur les propriétés de la noix de l'Amérique, ou *Nyccoris*, par M. *Kalm*; des Expériences relatives à la présence du zinc dans les mines de fer, par M. *Hielm*; une Description de deux minerais de zinc, par M. *Brumich*; des additions à l'Histoire naturelle du Rhinoceros & de l'Hippopotame, par M. *Sparmann*.

---

*Remarques pratiques sur le ténia; par M. CUSSON fils, docteur en médecine dans*

*L'université de Montpellier, membre de la société royale des sciences, & médecin de la Charité. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel aîné, imprimeur ordinaire du Roi, des Etats & de la Société royale des sciences. 1783. In-4° de 37 pages. Prix*

3. Après avoir fait remarquer que le *ténia*, appelé improprement *ver solitaire*, est particulier à l'homme & à certaines espèces d'animaux, qu'il est rare chez les enfans, qu'il n'a aucune place fixe depuis l'estomac jusqu'à l'extrémité du tube intestinal, M. *Cuffon* examine les différens *ténia*, qu'il réduit à deux espèces; l'une de *ténia à anneaux courts*, *ténia à épine*, *ténia ordinaire*; l'autre de *ténia à anneaux longs*, *ténia sans épine*, *ténia cucurbitin*, que l'on croit moins commune que la première. Il décrit chacune de ces espèces en médecin, plutôt qu'en naturaliste: il remarque que le *ténia à anneaux longs* est pourvu du filet que l'on a cru long-temps n'appartenir qu'au *ténia à anneaux courts*. Après s'être appuyé sur différentes autorités, il assure qu'il possède trois *ténia cucurbitins*, qui ont chacun un filet.

Il fait ensuite la description des symptômes que cause la présence du *ténia*. Il remarque combien, pour la plupart, ces symptômes sont incertains, à moins que la réunion d'un très-grand nombre n'assure le diagnostic; encore ne regardait-il comme un signe absolument certain que l'expulsion de vers cucurbitins, quand le *ténia à anneaux courts* existe, & la sortie de portions de *ténia à anneaux longs*, quand c'est ce dernier qui cause la maladie.

Le pronostic est plus ou moins alarmant, en

raison des accidens qui surviennent. En général, selon notre auteur, le *ténia à anneaux courts* est le plus redoutable par les symptômes fâcheux qu'il occasionne, mais l'expérience a prouvé qu'il présente moins de difficulté dans son expulsion, que celui qui est à anneaux longs.

« On peut, dit M. Cuffon, en parlant du traitement du *ténia*, ranger sous deux méthodes tout ce que les auteurs ont proposé pour le combattre (le *ténia*) ; la première mérite le nom de *méthode active* ; la seconde, par opposition, peut être appelée *méthode douce*. »

« Les purgatifs énergiques & les vermifuges combinés ensemble, alliés de différentes manières, & réduits pour la plupart sous la forme bolaire, constituent la première méthode. La seconde a pour base les huiles vermifuges & légèrement purgatives, jointes aux anthelmintiques ou aux purgatifs moyens. »

M. Cuffon rapporte les différens remèdes proposés & employés contre le *ténia* ; il examine particulièrement ceux qui ont été le plus célébrés ; il fait voir les inconvéniens & les avantages de chacun d'eux, & finit par donner la préférence à la *méthode douce*, ou au moins il conseille de l'essayer d'abord, & de n'avoir recours à la *méthode active*, que quand la première a été infructueuse : ces remarques ont le mérite de la précision ; elles contiennent des recherches & des observations curieuses : nous pensons que la lecture qu'on en fera ne peut manquer d'être profitable.

Médecinische anweisung wegen der tollen Hunde wuth, &c. C'est-à-dire, *Instruction médicale concernant l'hydropho-*

*bie : on y a joint un plan curatif en faveur des chirurgiens de campagne, & le rescrit général du duché de Wurtemberg, contenant les réglemens de police; enfin une planche coloriée, (représentant les deux espèces de vers de Mai.)* In-4°. de 50 feuilles. A Stugard & à Tubingen, chez Cotta, 1782.

4. Les fréquens malheurs qui depuis peu sont arrivés dans le duché de Wurtemberg par les morsures des chiens enragés, ont rendu nécessaires les réglemens de police les plus sévères pour obvier dans la suite à ces fâcheux accidens, pour en diminuer au moins le nombre, ou enfin pour remédier aux suites terribles qu'ils entraînent. L'indolence des hommes en général & des habitans de la campagne en particulier, les préjugés qui les tyrannisent, l'ignorance de la plupart des chirurgiens de villages, auxquels les infortunées victimes de la crédulité & du charlatanisme s'adressent ordinairement de préférence, sollicitoient ces instructions, afin de connoître dans son principe la rage, sur-tout dans les chiens, d'éviter la morsure de ces animaux & la communication de cette terrible maladie; d'empêcher le développement du venin s'il est introduit dans le corps, & de guérir même la rage, lorsque les symptômes qui la décèlent se manifestent dans les sujets mordus. M. Jager, médecin du duc de Wurtemberg, pèse dans la préface les argumens pour & contre la question, si le virus hydrophobique peut être reçu dans le corps & y exercer ses affreux ravages, quoique la peau même ne soit pas entamée; & , après avoir apprécié les données que l'observation présente,

R iv

il conclut en faveur de l'affirmative. En conséquence de cette conclusion, il exhorte d'enterrer scrupuleusement les animaux morts enragés, & tout ce qu'ils auront touché, de brûler les hardes qu'un homme hydrophobe aura portées, approchées de la bouche, ou autrement infectées. Il recommande ensuite de laver exactement la plaie avec de l'eau salée tiède; de laisser couler le sang de la blessure, à moins que l'hémorrhagie ne soit excessive, d'exciter la suppuration au moyen des irritans, tels que les mouches cantharides, les onguens mercuriels, d'appliquer le fer rouge sur l'endroit mordu, d'entretenir la suppuration au moins pendant deux mois, d'administrer les frictions mercurielles, ou de faire absorber par les pores de l'intérieur des joues ou des lèvres de petites doses de mercure doux, frottées avec la langue contre ces parois, afin de déterminer la salivation, de calmer les accidens que le ptyalisme pourroit exciter dans des sujets vaporeux, par l'usage de l'opium, du musc, de l'*assa fetida*; d'avoir recours à la poudre du tonquin, aux méthodes de *Hillary* ou de *Tissot*, pour les personnes que leur situation ne permet pas de faire saliver. A la suite de ces conseils, on lit des réflexions sur le spécifique de *Werlhof*, sur celui qui a été publié par les ordres du roi de Prusse, & sur celui que *M. Munch* a fait connoître, c'est-à-dire, la racine de *bella-donna*.

The Efficacy and Innocence of solvents candidly examined, &c. C'est-à-dire, *Examen impartial de l'efficacité & de l'innocuité des dissolvans de la pierre, avec des remarques & observations; par*

M. ROBERT HOME, chirurgien. In-8°.  
A Londres, chez Murray, 1783.

5. Il résulte de l'examen que M. Home a fait des dissolvans lixiviels, que la lessive des savonniers est souvent d'une très-grande efficacité pour la dissolution des concrétions pierreuses dans les reins ou dans la vessie urinaire. En vain le théoricien objecteroit-il que ces effets sont impossibles, parce que l'air fixe dans le sang & l'acide dans l'estomac, doivent détruire les propriétés particulières des dissolvans lixiviels. La vérité est que les malades se sentent soulagés, & que les calculs semblent se fondre peu à peu, & disparaître. L'auteur a fait lui-même usage de la lessive des savonniers. Son urine a acquis une vertu lithontriptique, & a promptement dissous des pierres qui y ont été mises, tandis que l'urine des personnes bien portantes a augmenté le poids des calculs qu'il y avoit placés, ou ne les a du moins attaqués en aucune manière. Quant à l'objection tirée de la différence qu'on remarque dans la nature des pierres, M. Home convient que les sels lixiviels ne sont point un dissolvant universel, & les justifie enfin des reproches que leur fait M. Newman, en les accusant de causer par leur usage prolongé plusieurs désordres essentiels. M. H. déclare qu'il n'a jamais vu survenir après leur emploi les symptômes fébriles & scorbutiques que le doct. Newman annonce. Il avoue qu'il a été obligé de discontinuer deux ou trois fois son lithontriptique, à cause de légers accès de fièvre qui sont survenus, & qui ont été de peu de durée; mais il ne suppose pas que ces accidens doivent faire proscrire ce remède, & qu'ils puissent balancer les bons effets qu'on en

retire, lorsqu'il est administré sous les yeux d'un médecin éclairé, & assidu auprès de ses malades.

*Dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies simples ou graves, suivie d'observations raisonnées sur la complication des vices vénériens & scorbutiques ; par M. LOMBARD, chirurgien-major en chef de l'hôpital militaire de Strasbourg, correspondant de l'acad. royale de chirurgie. A Strasbourg, 1782 ; & se trouve à Paris chez Didot jeune, libraire, quai des Augustins. In-8° de 160 pages. Prix, broché 1 liv. 4 s.*

6. L'auteur annonce dans l'introduction de son ouvrage, qu'il ne présente pas une doctrine nouvelle ; il dit qu'elle a été enseignée par *Hippocrate* & par *Galien*, & qu'elle a été accueillie par les praticiens de tous les temps. *Guy de Chauliac*, à la vérité, étoit d'un avis opposé ; mais, quoique l'opinion de ce célèbre chirurgien ait trouvé peu de partisans, *M. Lombard* a cru néanmoins devoir faire admettre plus généralement l'usage des évacuans dans le traitement des plaies.

*M. Lombard* divise sa Dissertation en deux parties : dans la première, il établit par le raisonnement & par les faits, la nécessité des évacuans dans les plaies simples ou graves. Il insiste sur l'importance d'examiner l'état du blessé au moment où il a été frappé. En effet, quel abus ne peut-on pas faire de la saignée, lorsque l'estomac est chargé d'alimens ? ne vaudroit-il pas mieux,

dit M. *Lombard*, employer dans ce cas un vomitif, ou des remèdes propres à fortifier les organes de la digestion? La diète ne fauroit suppléer à ces moyens héroïques & salutaires, parce qu'elle ne s'oppose pas à la putréfaction des matières alimentaires & à la résorption des mauvais fucs. Ces réflexions ne sont pas seulement relatives aux plaies récentes des intestins, mais elles fournissent aussi de justes indications dans toute espèce de plaie grave où les évacuations doivent être sollicitées.

Quand les plaies & les ulcères prennent un mauvais caractère, c'est se livrer au préjugé, que de chercher alors de la ressource dans le changement des topiques. Le vrai moyen de favoriser la suppuration, se réduit souvent à débarrasser les premières voies des matières étrangères dont elles sont surchargées. Malgré l'évidence des bons principes qui sont consignés dans plusieurs excellens ouvrages, on voit encore des praticiens estimables avoir une confiance ridicule dans l'usage multiplié des topiques.

L'auteur termine la première partie de sa Dissertation en rapportant plusieurs nouvelles autorités. *Primerose* vouloit qu'on purgeât dans toutes les plaies indistinctement après avoir saigné; *Scullet* ne guérit une fistule ancienne du thorax, que par des purgatifs répétés; *Fabrice de Hilden*, *Bartholin*, *Perdulcis*, *Cesar Magnatus*, sont aussi cités dans cette récapitulation. *Petit* & *Boudou* ont recommandé l'usage des purgatifs dans le traitement des plaies.

Dans la seconde partie, l'auteur indique quelques-uns des symptômes particuliers qui exigent & diversifient l'usage des évacuans. Il fait mention des cas dans lesquels les évacuans ont besoin d'être précédés des anti-phlogistiques & des dé-

layans, de ceux dans lesquels il faut principalement & promptement employer les évacuans, & où la saignée est évidemment contraire. On desireroit une exposition plus détaillée & plus précisée des symptômes, des circonstances & des précautions, d'après lesquels on doit se déterminer à l'administration des évacuans.

M. *Lombard* traite d'une manière intéressante de l'opération du trépan, & il indique les signes qui doivent la faire pratiquer. L'auteur a ajouté à sa Dissertation des remarques très-sages sur les bons effets des anti-scorbutiques, pour empêcher les progrès du scorbut & pour préparer à l'usage du mercure, quand la vérole est compliquée avec le scorbut.

*Analectica practica de Hæmoptysi & subsequente pulmonum ulcere. Analectes de médecine pratique, sur l'hémoptysie & l'ulcère aux poulmons dont elle est suivie; par M. JEAN-FREDERIC KROCK, de Petersbourg, docteur en médecine. A Gottingue, chez Barmeier; à Strasbourg, chez la veuve Kœnig, libraire, 1782. In-4°. de 38 pages.*

7. Notre jeune docteur, après une courte préface, examine les divers endroits d'où le sang sort dans l'hémoptysie; recherche les causes de cette maladie; parle de sa terminaison; expose les signes d'une vomique formée dans le poulmon; entre dans quelques détails ultérieurs à ce sujet. La guérison des hémoptoïques fixe spécialement son attention; il s'étend aussi sur les moyens que l'art peut employer pour prévenir la vomique.

que, & même pour la guérir quand elle est confirmée.

M. Krock s'est approprié les observations des écrivains modernes, soit pour exposer la théorie de ce mal, soit pour lui opposer des remèdes. Il avertit qu'il faut prendre garde de confondre avec les véritables vomiques, des amas de matières impures produits par une maladie bilieuse, ou par des vers; & à ce sujet, il cite une observation faite dans l'hôpital de Gottingue, dans lequel M. Richter obtint les plus grands succès. Voici cet exemple. Une femme asthmatique, & qui, avec une rougeur circonscrite aux joues, avoit tous les soirs la fièvre, fut soupçonnée d'être attaquée d'une vomique. On la traita d'abord comme telle; mais on lui administra ensuite les purgatifs & les vomitifs, qui lui firent évacuer beaucoup de bile; l'usage d'une infusion de quinquina lui rendit entièrement les forces & la gaieté.

Dissertatio de tempore exhibendi emetica in febribus intermittentibus maximè opportuno; c'est-à-dire, *Dissertation sur le temps le plus propre à administrer les émétiques dans les fièvres intermittentes; par M. CHARLES-CHRÉTIEN MELART, de Wibourg en Russie, docteur en médecine. A Gottingue, chez Dieterich; à Strasbourg, chez la veuve Kœnig, 1784, in-4<sup>o</sup>. de 38 pages.*

8. Le moment favorable pour administrer un remède n'est point indifférent dans les maladies; il ne suffit pas de faire attention à l'heure du jour,

il faut sur-tout observer le cours de la maladie, & souvent attendre l'apparition ou la suite de quelque symptôme: si l'on y manque, les remèdes qui auroient pu agir favorablement, détériorent plus ou moins l'état du malade: Tous les médicamens sont soumis à cette loi, mais les émétiques sur-tout demandent qu'on saisisse le moment favorable dans les fièvres intermittentes: les médecins ne sont cependant pas d'accord sur cet instant important; c'est ce qui a engagé *M. Melart* à rassembler leurs divers sentimens, à peser ensuite les raisons qui doivent décider. Voici comme il conclud. Dans les fièvres intermittentes, il faut donner les émétiques promptement, dès qu'on a des preuves certaines de saburre surabondante dans les premières voies. Si ces signes paroissent au commencement d'un paroxysme, il convient de donner sur le champ un vomitif; son effet ne tarde pas à faire disparaître les maux de tête, le délire, les nausées: on prévient ainsi la chaleur subséquente, en débarrassant les entrailles d'une matière dégénérée, qui auroit servi d'aliment à la fièvre; mais si la saburre n'est pas trop abondante, alors il est assez inutile de se hâter, il faut attendre que le malade n'ait plus de fièvre pour le faire vomir. Quand la fièvre intermittente est causée par un amas de matières bilieuses dans les premières voies, il faut donc les évacuer le plus promptement possible, soit que l'accès ait lieu, soit qu'il vienne de cesser; c'est ce qu'il faut faire dans beaucoup de fièvres épidémiques, notamment dans celles qui règnent au commencement de l'automne; plus on retarde, plus le malade s'affoiblit, & plus la fièvre s'augmente. S'il paroît avantageux de chasser la fièvre par les sueurs, il vaut mieux n'exciter le vomissement que sur la fin du paroxysme. Pour dis-

ſiper les ſpafmes qui arrivent quelquefois, on ne donne les émétiques qu'à petite doſe, mais fréquemment, & cela vers l'invaſion de la fièvre.

De reſtringendo uſu roborantium propriè ſic dictorum in debilitate morboſâ. *Difſertation ſur ce qu'il faut reſtreindre l'uſage des roborans proprement dits, dans la foibleſſe morbifique; par M. MATHIAS, docteur en médecine. A Gottingue, 1782. In-4°. de 24 pages.*

9. Il eſt ſans doute du devoir d'un médecin prudent d'entretenir, autant qu'il peut, les forces de ſes malades, & de remédier à leur foibleſſe par des ſecours convenables; mais il ne doit jamais le faire qu'avec la plus grande circonſpection. Une erreur populaire, malheureuſement trop répandue, c'eſt de croire que, dès qu'un malade manque de force, il faut auſſitôt avoir recours aux fortifiants; des gens du peuple, attaqués de maladies inflammatoires, en ſont tous les jours la victime, quand, dans la proſtration de force, des ignorans & des bonnes femmes leur adminiſtrent des roborans.

M. *Mathias* examine d'abord dans cette diſſertation, l'action ou l'effet des toniques ou roborans proprement dits; il recherche ce que c'eſt que la foibleſſe morbifique, & fait voir que dans toutes ſes eſpèces, lors même qu'elles ne ſont accompagnées d'aucune autre maladie, les fortifiants ne conviennent pas également. Il s'étend enſuite avec beaucoup de raiſon, contre leur abus dans la foibleſſe fébrile, & il avertit qu'il ne faut pas les prodiguer durant la convaleſcence. Il démontre auſſi qu'il faut reſtreindre quelquefois

leur usage dans la foiblesse jointe aux maladies chroniques, telles que l'hydropisie, la jaunisse, la phthisie, &c. Il applique les mêmes principes aux hystériques & aux hypochondriaques.

*Observations de médecine sur une fièvre épidémique qui a régné dans le Champ-saur & le Valgaudemar en Dauphiné, pendant les années 1779 & 1780. Contenant la description topographique de ces pays ; leurs maladies endémiques ; celles des animaux ; de nouvelles observations sur l'origine & la formation de la bile, & sur son influence dans les maladies putrides pestilentielle, & sur l'effet des topiques, des vésicatoires & autres remèdes externes dans les fièvres malignes ; par M. D. VILLAR, médecin, professeur de Botanique à l'école de chirurgie de Grenoble, membre correspondant de la société royale de Paris.*

In epidemicis constitutionibus prudentis medici est nulli præjudicatæ opinioni mordicus adherere, sed per se attentè animadvertere quò vergat natura : neque ex unâ observatione, aut fortuitâ curatione, quid in cæteris sit faciendum existimare. MORGAGN. de Sed. morb. Epist. xlix. n. 21.

*A Grenoble, de l'imprimerie royale, 1781.  
In-8°. de 182 pages. A Paris, chez  
Didot le jeune. Prix 1 liv. 16 s.*

10. Ces observations sont imprimées dans le second volume de l'Histoire & Mémoires de la Société royale de Médecine. Voyez aussi le Journal

nal de Médecine, janvier 1783, pag. 18, où nous en avons déjà parlé.

L'histoire que fait M. *Villar* des maladies qu'il a observées, est accompagnée de descriptions topographiques médicales, de dissertations physiologiques, & de réflexions sur la chymie, qui ajoutent au mérite de l'ouvrage.

*Essai analytique sur les eaux minérales de Dinan, & de plusieurs fontaines voisines de Saint-Malo, de leur nature & de leurs propriétés dans les maladies, avec la méthode la plus simple de se conduire pendant leur usage; par M. CHIFFOLIAU, docteur en médecine de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du Roi, intendant des Eaux minérales de Dinan & du Clos-Poulet, correspondant de la société royale de médecine, &c. A Saint-Malo, chez L. H. Hovius fils, libraire, place de la Cathédrale, 1782; & se trouve chez Didot, quai des Augustins, à Paris. In-12. de 88 pages, 1 liv. 4 s.*

II. *Jean du Hamel* a donné en 1648 un *Traité des eaux de Dinan*; & en 1769, M. *Monet* a fait une analyse des mêmes eaux minérales. M. *Chiffoliau* est généralement d'accord avec M. *Monet* sur la nature des produits, mais la quantité qu'il en a obtenue est un peu différente; & cette différence doit être attribuée à un temps plus ou moins sec, ou pluvieux. M. *Monet* n'a point déterminé de quelle espèce est le sel marin qui se

Tome LX.

S

trouve dans les eaux de Dinan, il s'est contenté d'avancer qu'il n'est point à base terreuse ; mais les expériences de M. *Chifoliau* tendent à démontrer que c'est un sel marin à base terreuse, ou au moins que ce sel existe dans les eaux qu'il analyse.

L'eau minérale de Dinan est plus légère que l'eau commune, & elle est ferrugineuse. Le fer s'en précipite en partie & incessamment, par le repos seul ; même dans des bouteilles bien bouchées ; c'est ce qui arrive aux eaux ferrugineuses, sur-tout lorsque l'agent de la dissolution n'est pas positivement salin.

On reconnoit que ces eaux contiennent du sel marin par leur mélange avec une dissolution d'argent dans l'acide nitreux : on le trouve même dans le résidu de l'évaporation de ces eaux pures, & sans mélange d'aucune substance étrangère.

Elles contiennent aussi quelques grains de terre calcaire, qui est tenue en dissolution comme le fer, & qui comme lui a toujours une tendance à se précipiter dès que les eaux minérales sont sorties de leurs canaux souterrains pour être exposées à l'air. M. *Chifoliau* propose, pour soutenir la dissolution de la terre calcaire dans ces eaux, & les rendre par ce moyen susceptibles d'être transportées sans qu'il s'y opère de décomposition, d'ajouter sur chaque pinte d'eaux minérales quelques gouttes d'acide vitriolique qui, en s'unissant à la terre calcaire, *en dégage du gas, & leur donne le piquant & le gratter des eaux gazeuses.* Il dit à ce sujet, chap. v, § vij, pag. 62 : « La combinaison de l'acide minéral avec une terre doit rassurer sur la crainte que l'on pourroit avoir de son usage plus ou moins long-temps continué. Le sel neutre qui résulte de cette union ne peut qu'augmenter les vertus de nos eaux minérales. »

Mais ne doit-il pas résulter deux inconvéniens de cette addition d'acide yitriolique ? Le premier, la décomposition des substances salines contenues dans ces eaux ; le second , la production d'une sélénite , dont les vertus médicales sont moins que douteuses. Dans la vue de remplir son objet par un acide minéral , nous proposerions à M. Chifoliau de donner la préférence à l'acide du sel marin. Cet acide , bien loin de rien déranger dans la combinaison des substances salines qui minéralisent les eaux de Dinan , ne pourroit au contraire que la rendre plus intime , & le sel marin à base terreuse étant déliquescent , mérite sans doute la préférence sur la sélénite , qui est presque insoluble. Ce moyen , pour rendre les eaux de Dinan susceptibles d'être transportées en conservant leur première qualité , est indiqué par un grand maître , par Venel. Il nous suffit à cet égard de renvoyer à ses Mémoires consignés dans le douzième volume de l'Académie royale des Sciences.

Quand on agite l'eau minérale de Dinan dans une bouteille à demi-vidée , l'odorat est frappé par l'odeur des œufs couvés , & une portion du sédiment s'enflamme.

Les quatre autres sources d'eaux minérales ont présenté à-peu-près les mêmes phénomènes que celles de Dinan. M. Chifoliau , par ses analyses & par ses avis sur les propriétés & sur l'usage des eaux minérales voisines de Saint-Malo , a rendu un service essentiel à ses concitoyens.

*Avis aux personnes qui font usage des eaux minérales de Plombières , ou Traité dans lequel on expose les diverses manières d'user de ces eaux , le régime qu'il con-*

*vient de suivre ; les différentes maladies pour lesquelles elles doivent être administrées , avec plusieurs observations de pratique , pour en constater les effets ; par M. DIDELOT , médecin-chirurgien , associé & correspondant de plusieurs Académies & sociétés littéraires , &c. In-8°. de 282 pages. A Bruyères , de l'imprimerie de la veuve Vivot , 1782 ; & se trouve chez Didot , libraire , quai des Augustins , à Paris. Prix 2 liv. 8 s. br.*

Qui sine præceptis servandis balnea captat,  
In pertusa vagas dolia portat aquas.

12. M. *Didot* donne la topographie de Plombières avant que de traiter des bains , des étuves & des douches : il rapporte ensuite les expériences qu'il a faites sur ces eaux , avec un résumé des analyses publiées par MM. *Charles Lemaire & Nicolas* : il expose son opinion sur l'action de ces eaux ; il fait connoître dans quelles maladies elles conviennent , & dans quelles maladies ces eaux seroient dangereuses , ou au moins inutiles ; il indique enfin les précautions à prendre avant , pendant , & après leur usage. M. *Didot* , en faisant cet ouvrage , s'est occupé d'un travail utile , & qui doit faire honneur à ses connoissances.

---

*Les enfans élevés dans l'ordre de la nature , ou abrégé de l'Histoire naturelle des enfans du premier âge , à l'usage des pères & mères de familles ; par M. DE FOUR-*

EROY, conseiller du Roi au bailliage de Clermont en Beauvoisis. Nouvelle édition, revue & augmentée.

Experientia magister artium.

A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Ares, 1783, petit in-12 de 336 pages.

13. M. de Fourcroy divise son Abrégé en deux parties. Il expose dans la première partie tout ce qui peut être regardé comme historique dans l'éducation des enfans ; & dans la seconde partie, M. de F. rapporte ce qu'il y a de plus essentiel à savoir pour l'éducation des enfans du premier âge. Il donne aussi aux mères des règles de la conduite qu'il leur est avantageux de suivre pour elles-mêmes & pour leur nourrisson.

M. de F. a déjà publié en 1770 des *Lettres* sur l'éducation physique des enfans ; il a ajouté à cette édition de nouvelles observations à l'appui des principes qu'il avoit établis dans la première, & des notes qui donnent un plus grand degré d'utilité à son ouvrage.

*Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des observations relatives aux principes & usages de plusieurs peuples, ou Extrait des Voyages de M. \* \* \*, en Asie.*

Ufus & impigræ simul experientia mentis

Paulatim docuit.

LUCRET.

A Paris, chez Couturier fils, imprimeur

S iij

libraire, quai des Augustins : la veuve Tilliard & fils, libraire, rue de la Harpe, 1783. In-8°. de 430 pag.

14. On trouve dans cet ouvrage des notions pleines de sagacité, & des remarques que l'ingénuité de l'observateur fera accueillir avec confiance, quoiqu'elles ne s'accordent pas toujours avec celles des naturalistes qui ont écrit sur les mêmes objets, Notre voyageur n'a point négligé d'acquérir des connoissances relatives à la médecine, & il a consigné sur ses tablettes ce qu'il a appris de plus intéressant sur les animaux, sur les végétaux vénéneux, & sur les contre-poisons. Il fait aussi la description de quelques maladies particulières aux climats qu'il a habités. Il donne des détails bien exacts sur la peste, dont il a lui-même été infecté.

Nous respectons les motifs qui déterminent M. \*\*\* à garder l'anonyme; mais quand un voyageur communique des observations intéressantes, quand il les publie avec candeur & modestie, & quand il les présente avec une circonspection, qui ne fait admettre pour vrai que des faits bien constatés, on regrette de ne point le connoître.

---

Handbuch. der praktischen Vieh-Arzneykunst, &c. C'est-à-dire, *Manuel de Médecine vétérinaire pratique, dans lequel on traite de la nature & des maladies des animaux nécessaires & utiles dans l'économie rurale, à l'usage de ceux qui, soit dans les villes, soit dans les campagnes, veulent s'occuper du ménage, &*

*de l'éducation des bestiaux : avec une table des matières très-étendue. In-8°, de 445 pages. A Leipfick, chez Hilfcher, 1783.*

15. L'anonyme étend avec raison le nom de médecine vétérinaire jusqu'à l'art de conserver & de rétablir la santé des oiseaux & des animaux aquatiques, même des insectes auxquels leur utilité a su mériter la protection de l'homme. La préface de ce Manuel contient un exposé des motifs qui doivent déterminer à l'étude de la médecine vétérinaire. L'auteur remarque que dans la haute antiquité, elle étoit soigneusement cultivée; que depuis elle a été singulièrement négligée, quoiqu'on ait porté à un certain degré de perfection plusieurs autres sciences: mais de nos jours l'étude de cette partie de l'art salutaire paroît reprendre vigueur. L'anonyme combat ensuite les préjugés qui retardent ses progrès, & présente les motifs d'utilité qui doivent porter à la culture de cette science. Il a divisé son ouvrage en quatre sections. La première concerne les quadrupèdes; savoir, le cheval, les bêtes à cornes, les bêtes à laine, les porcs, les chiens, les chats. Dans la seconde, l'anonyme s'occupe des volatiles, des oies & canards; des poules, des dindons, des pigeons. La troisième concerne les poissons; & la quatrième regarde la nature & la conduite des abeilles. L'histoire naturelle de ces insectes utiles; les soins qu'il faut prendre pour les faire prospérer; les ennemis de leur santé ou de leur vie, les végétaux qui leur sont nuisibles, ceux qu'elles aiment; enfin les remèdes aux maux qui les assiègent, sont les sujets de cette dernière section.

*Explication d'un passage des Epidémies d'Hippocrate, lequel donne occasion d'en corriger un d'Artémidore mal interprété par Suidas : dans les notes on rétablit un endroit altéré de Galien; par M. GOULIN, agrégé au collège royal des médecins de Nanci, des académies de la Rochelle, d'Angers, de Châlons-sur-Marne, de Nîmes, de Villefranche en Beaujolais, de Lyon, de Caen, de Toulouse & de la société des antiquités de Hesse-Cassel. A Paris, chez Hardouin, Libraire, rue des Prêtres, vis-à-vis S. Germain-l'Auxerrois, & chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers, 1783.*

16. Les ouvrages d'Hippocrate & ceux des autres anciens, soit Grecs, soit Romains, ne nous ont point été transmis dans une parfaite intégrité; tous se ressentent plus ou moins de l'ignorance ou de la négligence de ceux qui les ont copiés, après leur publication. Galien de son temps se plaignoit déjà, que non-seulement les ouvrages d'Hippocrate avoient souffert des altérations, mais encore que sous son nom on avoit mis des écrits qu'il n'auroit pu avouer.

Si dans l'espace de cinq cent cinquante ans environ, qui s'étoient écoulés depuis la mort de ce grand homme, ses ouvrages avoient été si fort défigurés, combien plus ne devoient-ils pas l'être au renouvellement des lettres dans le quinzième siècle!

Avant que de s'occuper du passage des épidémies, qui par sa singularité devoit fixer son attention, M. Goulin rend compte des motifs qui l'ont déterminé à rectifier le texte & la version de Galien. Cette critique est faite avec la justesse & le goût qui ont toujours caractérisé les recherches de M. Goulin; mais il faut nous contenter de rapporter seulement sa traduction. Selon lui, c'est de la manière suivante qu'on doit rendre le passage de Galien, oper. Froben. Basil. 1538. folio. *περὶ ἐπιδημιῶν*, lib. II, pag. 181, lin. 26 & seq.

« Les livres sur les épidémies sont au nombre de sept. Tous les critiques d'un commun accord regardent le septième comme évidemment supposé, & beaucoup moins ancien. Le cinquième n'est point du grand Hippocrate, fils d'Héraclide, mais d'un Hippocrate plus jeune, fils de Dracon. Pour le second, le quatrième, le sixième, les uns les croient d'un fils d'Hippocrate, les autres d'Hippocrate lui-même, sans les regarder cependant comme un travail achevé, & destiné à être publié parmi les Grecs, mais comme de simples mémoires ou des matériaux; quelques autres qui me semblent avoir examiné plus exactement le caractère de tous ces livres, estiment que ces trois ont été écrits par Thessalus d'après les mémoires de son père, mais que deux sont véritablement du grand Hippocrate; & que c'est pour cette raison que les six ont été mis sous son nom, Thessalus ayant pris soin de rassembler tout ce que son père avoit écrit, afin qu'il ne s'en perdît rien. Presque tous les critiques conviennent que de ces sept livres, il n'y en a que deux absolument qui soient d'Hippocrate: savoir, le premier & le troisième. »

C'est dans le septième livre des épidémies qui n'est point d'Hippocrate, ni d'aucun de ses fils,

mais qui est illégitime ou supposé, que se trouve placée & jettée comme au hasard une phrase tout-à-fait isolée; dont le sens littéral a paru jusqu'ici trop malhonnête pour être adopté, & qu'en conséquence quelques traducteurs ont essayé d'interpréter d'une manière qui ne révolté point.

Dans six manuscrits de la bibliothèque du roi, la phrase est exprimée en ces termes: *πρωινή ἀχρημὸν δυσεντερικὸς ἄκθον*: mais dans tous les imprimés on lit: *πρωινή ἀχρημὸν δυσεντερικὸς ἄκθον*.

Cornarius a traduit ainsi: *Scortatio turpis, dysenteria medela est.*

M. Goulin cite *Mercurialis, Foës, Chartier, Fabius Calvus, Vander-Linden, Vallez ou Vallejo, Dacier & Leclerc* qui ont fait des Commentaires sur ce passage; & après avoir démontré, qu'une méprise grossière de *Suidas* a induit tous les savans en erreur, & sur-tout l'interprète latin d'*Artemidore, Dacier & Leclerc*, il parvient, en consultant le traité d'*Artemidore*, à rétablir ainsi le sens de ce passage, *πρωινή ἢ δευτέρα δυσεντερικὸς ἄκθον*: *coitus & cursus dysenteria medela.*

Notre Commentateur se sert aussi d'un passage d'*Aristote*, pour confirmer d'une manière ingénieuse le sens de la leçon que nous venons de rapporter; & après avoir cité les auteurs qui donnent des préceptes sur les effets avantageux du coït, & sur les inconvéniens & sur les dangers de son abus, « M. Goulin dit qu'il est de la dernière évidence, que dans tous ces endroits on ne conseille contre les maladies puiteuses, & contre la diarrhée & la dysenterie qui sont du même genre, ni la fornication, ni la cohabitation avec des courtisannes ou des femmes prostituées: on observe seulement que la

jouissance permise ayant été utile dans ces maladies ; elle peut l'être encore. » *Et plus loin,*

« Quoi qu'il en soit, en lisant cette phrase comme je le propose, on voit disparaître tout sens absurde, indécent & mal-honnête ; elle ne présente plus rien de révoltant, rien d'indigne de la médecine, ni du médecin qui en est le ministre, rien qui soit contraire aux bonnes mœurs. En effet, il y a une jouissance permise : tout le monde en convient. La population, & par conséquent la force des empires en dépendent. L'Être suprême, pour porter les hommes à la jouissance & à l'accomplissement de ses vœux, y a mis l'attrait, le plaisir, l'utilité pour la santé ; mais les loix civiles & morales se sont réunies pour empêcher l'abus, & non l'usage licite. Ne dit-on pas tous les jours très-sérieusement, en parlant d'une jeune personne incommodée du chlorosis, par exemple, qu'il faut la marier, qu'elle se portera mieux ? N'est-ce pas recommander la jouissance, mais la jouissance légitime & permise ? Dévôts, moralistes sévères, philosophes ; femmes, personne ne se scandalise du conseil : ils l'ont souvent donné avant que le médecin ait prononcé. »

« On fait que les anciens physiciens Grecs & les Asclépiades, de l'illustre famille desquels étoit Hippocrate, avoient étudié avec soin les bons & les mauvais effets qui peuvent résulter de l'air, des alimens & des boissons, du sommeil & de la veille, de l'exercice & du repos, du coït, des passions de l'âme, &c... Ils ont donné sur tous ces objets des règles & des préceptes dont on a reconnu l'importance & l'utilité. Ceux qui sont venus après eux, s'en sont également occupés, & s'en occupent encore en faveur de l'humanité. La collection de ces règles a été appelée *hygiène*, mot qui est devenu le nom d'une partie essen-

rielle de la médecine. Mais il en est de ces préceptes de santé, comme des préceptes de morale ; on les rappelle, selon les circonstances, en traitant d'autres objets : ceux-ci, pour montrer les dangers & les malheurs qui sont la suite de leur infraction ; ceux-là, pour faire voir à quoi l'économie animale est exposée, en les négligeant trop, ou en ne les suivant point.»

17. La république médicinale vient de perdre à Leipfick un savant distingué, M. *Daniel Reichel*, docteur en médecine, qui avoit succédé au célèbre *Ludwig* pour la rédaction des *Commentarii de Rebus in re naturali & medicinâ gestis*. Cette collection sera continuée par M. *Noel Godefroy Leske*, professeur public d'économie & d'histoire naturelle à Leipfick, auteur de plusieurs écrits intéressans sur la médecine & sur l'histoire naturelle. Son érudition & ses talens ne permettent pas de douter qu'il ne s'acquitte de ce travail de manière à mériter de justes applaudissemens. Il s'est associé les collaborateurs de M. *Reichel*, parmi lesquels on distingue le savant professeur M. *Jean-George-Frédéric Franz*.

*Charles-Chrétien Krause*, docteur en médecine, fait paroître dans ce moment une nouvelle édition de *Platneri institutiones chirurgiæ rationalis*. Il y a joint des remarques très-savantes & très-utiles, dans lesquelles on trouve les nouvelles découvertes faites en chirurgie depuis la mort de *Platner*. A Paris, chez *Didot jeune*, 9 liv. broché.

*Christian Godefroy Gruner*, conseiller de Cour, & professeur de médecine à Jena, a fait imprimer en 1782 & 1783, *Oribasii medicinalium collectorum*, lib. j & ij, nunc, primum græcè & latinè, d'après un manuscrit de Moscou, transcrit par

M. Matthæi. On y trouve un fragment de Rufus, de *optimo melle*, extrait du même manuscrit, avec de très-doctes observations.

Ernest-Benjamin Gotlob Hebenstreit vient de publier l'écrit qui a pour titre: *Cura sanitatis publicæ apud veteres exempla*. L'auteur y traite spécialement de la propreté des vêtemens chez les anciens Hébreux, Egyptiens, Grecs & Romains.

Georges-Frédéric-Chrétien Fuchsius, professeur de médecine à Jena, vient de faire imprimer, *Quædam de doctrinâ atrabilis experimentis veterum scrutâ*.

Jean-Georges-Frédéric Franz, professeur de médecine à Leipfick, publiera incessamment les deux livres des Hippocratiques grecs, avec la traduction latine de Ruelle, enrichie de ses propres observations; ensuite la *Mulomedicina* de Vegece, conférée avec un manuscrit de Gotha. Q. Sere-nus Sammonicus, de *Re medicâ*, conféré avec les manuscrits de Paderborn, de Breslau & de Leipfick, &c. Emil. Macer de *herbarum Frutibus*, aussi conféré avec un manuscrit de Leipfick, auquel M. Franz ajoutera des remarques. Il se propose encore de publier une *Archæologia artis obstetriciæ & puerperii*.

*Description d'un pessaire de gomme élastique, avec quelques Observations sur la forme qu'il doit avoir & sur ses effets; par M. JUVILLE, Chirurgien herniaire.*

18. La gomme élastique présente un grand nombre d'avantages réels à l'art herniaire. La découverte d'une substance douce, flexible, élastique, & en même temps résistante, manquoit à cet art.

J'appliquai l'année dernière le premier pessaire

de gomme élastique, à une dame dont le genre nerveux est sensible au point, que la plus légère douleur lui occasionne des crispations & des convulsions, comme si elle étoit attaquée d'épilepsie. Ce pessaire remplit on ne peut pas plus exactement ses vues & les indications. Depuis cette époque, je n'en applique plus d'autres, & ils ont le succès le plus complet.

La forme la plus convenable à donner à cette substance pour servir de point d'appui à la matrice, est celle d'une figue plus ou moins grosse, vidée & percée à chacune de ses deux extrémités, d'un trou rond de trois lignes de diamètre; ce qui est suffisant pour permettre le libre écoulement de l'humeur provenant de ce viscère.

On borde l'orifice inférieur de ce pessaire d'un ruban, & l'on en attache deux de la longueur du doigt à ses parties latérales. Un des grands avantages de ce moyen est que la malade peut facilement elle-même, & sans aucun secours étranger, introduire *in situ*, en le prenant par sa base & en le pliant. Si-tôt qu'il est insinué, le pli s'efface: la partie supérieure s'affaisse un peu par le poids de la matrice, & cette machine prend la forme d'un entonnoir dans lequel cet organe pose comme un œuf dans un coquetier. Les deux bouts du ruban cousus à l'orifice inférieur, restent au dehors, & servent à extraire ce pessaire à volonté.

Il faut bien faire attention de ne donner jamais à l'orifice supérieur de cette machine plus de trois ou quatre lignes de diamètre; car, s'il en avoit davantage, le museau de tanche, suivi du col de la matrice, pourroit s'y introduire; il en résulteroit, ainsi que cela est déjà arrivé, des accidens très-graves. Ces accidens avoient augmenté jusqu'à ce qu'avec un instrument tranchant on ait incisé le pessaire, seul moyen de débarrasser la matrice, & de sauver la malade.

*Elemens de Chymie théorique & pratique, redigés dans un nouvel ordre, d'après les découvertes des modernes, pour servir aux cours publics de l'Académie de Dijon ; par M. DE MORVEAU, tome I<sup>r</sup>, in-12, br. 2 liv. 10 s. à Dijon, & se trouve à Paris, chez Didot jeune, & Théophile Barrois le jeune, Libraires, quai des Augustins. Prix broché 7 l. 10 s.*

*Notions élémentaires de Botanique ; par M. DURANDE. In-8<sup>o</sup>. br. 5 liv. chez les mêmes.*

*Grande Carte pour l'intelligence des Notions élémentaires de Botanique, 12 liv. A Dijon, & se trouve à Paris, chez Didot jeune, & Théophile Barrois le jeune, Libraires, quai des Augustins.*

*Floré de Bourgogne, ou Catalogue de Plantes naturelles à cette Province, &c. Ouvrage redigé pour servir aux cours publics de l'académie de Dijon ; par M. DURANDE, 2 vol. in-8<sup>o</sup>, br. 10 liv. A Dijon, & se trouve à Paris, chez Didot jeune, & Théophile Barrois le jeune, Libraires, quai des Augustins.*

N <sup>os</sup> 1, 2, 4, 5, 15,	MM. GRUNWALD.
3, 10,	LE ROUX DES TILLET
6,	DOUBLET.
7, 8, 9.	WILLEMET.

---

## T A B L E.

<i>Extrait. Recherches sur l'économie animale.</i> Par M. de Vrignauld, <i>méd.</i>	Page 193
<i>Lettre de M. Dourlen, chir. sur l'Apoplexie,</i>	211
<i>Lettre de M. Vadorpe, chir. à M. Desgranges, chirurgien,</i>	217
<i>Observation d'une épingle à friser, introduite dans le canal de l'urèthre d'une fille.</i> Par M. Eluard, <i>méd.</i>	229
<i>Observation sur l'extraction d'un morceau de bois.</i> Par M. Dolignon, <i>chir.</i>	236
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1783,</i>	242
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorenci,</i>	244
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	247
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	248

### NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	249
<i>Médecine,</i>	260
<i>Matière médicale,</i>	273
<i>Education,</i>	276
<i>Histoire naturelle,</i>	277
<i>Vétérinaire,</i>	278
<i>Bibliographie,</i>	280
<i>Annonces,</i>	283

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,  
le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1783.  
A Paris, ce 24 Août 1783.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1783.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

OCTOBRE 1783.

---

EXTRAIT. (a)

*Descriptions des Epidémies qui ont régné depuis quelques années dans la généralité de Paris, avec la topographie des paroisses qui en ont été affligées, précédée d'une instruction sur la manière de pré-*

---

(a) Par M. LE ROUX DES TILLET.

Le nombre des livres dont il nous reste à rendre compte nous détermine à ajouter une feuille à chacun des trois derniers cahiers de cette année.

Tome LX.

T

*venir & traiter ces maladies dans les campagnes, publiée par ordre de M. l'Intendant. A Paris, de l'imprimerie royale, 1783, in-8° de 191 pages.*

L'auteur du Discours préliminaire, ou *Instruction*, fait remarquer que les maladies épidémiques ont dû affliger les hommes aussi-tôt qu'ils ont commencé à vivre en société; que dans les premiers âges, temps d'ignorance & de barbarie, les épidémies devoient être plus funestes & plus multipliées, parce qu'on ne connoissoit point encore ni les moyens de les prévenir, ni ceux d'en arrêter les ravages. Il observe que celles de ces maladies qui sont le plus défastreuses, sont aussi celles qu'on a le plus étudié, & auxquelles on s'oppose avec le plus de succès, tandis qu'on a en quelque sorte négligé ces épidémies qui n'inspirent pas la terreur par le nombre effroyable de victimes qu'elles immolent en peu de temps; mais qui n'en sont pas moins redoutables, parce qu'elles se succèdent d'une manière non interrompue, & qu'elles frappent sur la classe des citoyens les plus utiles, raison pour laquelle elles devoient fixer plus particulièrement l'attention des médecins.

Mais, quand il seroit possible de rassembler & de décrire toutes les épidémies, un seul homme pourroit-il se flatter de faire à

ses semblables un aussi beau présent ? Le Tableau des épidémies, tout incomplet qu'on le conçoit, ne peut être que l'ouvrage du temps & le fruit des observations d'un très-grand nombre de praticiens zélés & instruits. Ces vérités ont été senties, & sont exposées avec force par l'auteur de ce Mémoire. Animé du desir d'être lui-même un des médecins heureux qui consacreront leurs talens & leurs veilles à cet ouvrage utile, mais immense, il essaye de tracer un plan qui serve à diriger les différens travaux de ses confrères. Pour parvenir à son but, il étoit nécessaire, avant tout, de rechercher les causes les plus générales des épidémies, & d'indiquer ce qui empêche souvent que l'on n'arrête ces maladies dans leur naissance. 1<sup>o</sup> Il examine brièvement en quoi *l'air, l'habitation & les eaux* peuvent influer sur la santé des habitans de la campagne; il fait des réflexions sur le site des villages, relativement au voisinage des marais, des montagnes, des forêts, & ensuite sur le site de chaque maison en particulier; il blâme l'usage où l'on est généralement de choisir pour logement des rez-de-chaussée, plus bas que le sol de la rue, où l'humidité règne, où l'air ne circule pas librement, & où des familles entières sont entassées dans un espace étroit. Il blâme encore plus l'usage où l'on est de

T i

conserver dans le voisinage des habitations, & quelquefois même au milieu des cours ; de conserver, dis-je, des mares d'eaux stagnantes, des tas de fumier, d'animaux en putréfaction & d'immondices de toute espèce. Il fait voir les inconvéniens qui résultent de la boisson d'eau de puits ou de citernes, dont le fond est impur, ou celle d'eau, dont les sources sont altérées par la mal-propreté des linges qu'on y lave, &c. Il met au rang des causes des épidémies rurales l'ingratitude du sol, la mauvaise qualité de ses productions, les intempéries de l'air auxquelles les cultivateurs sont le plus exposés, & surtout chez ces hommes l'épuisement, suite d'un travail excessif & d'une nourriture souvent mal saine en elle-même, encore plus mal préparée, & quelquefois en trop petite quantité pour satisfaire au besoin de la faim. 2<sup>o</sup> Il remarque que, lorsque le germe d'une épidémie commence à se développer, & que la maladie pourroit être étouffée dès sa naissance, mille obstacles s'opposent aux secours que la médecine vient offrir ; l'épidémie prend le masque d'une maladie simple, on vit dans la plus grande sécurité jusqu'au moment où elle fait explosion ; alors même, le peuple entraîné par les préjugés dont il est si souvent la victime fuit les conseils qui pourroient lui être avantageux, il cache son mal,

ou bien il emploie des moyens nuisibles.

Dans l'intention de parvenir à détruire en partie les causes des épidémies, notre auteur desireroit que d'après une topographie exacte faite par les gens de l'art, & d'après la connoissance qu'il en résulteroit des causes d'insalubrité dans les différens lieux habités, le Gouvernement s'occupât, 1°. de porter une loi qui défendît, sous telle peine qu'il jugeroit convenable, de laisser subsister, ou de faire naître à l'avenir aucune des causes secondaires d'insalubrité relativement à l'air, à l'habitation & aux eaux, & qui ordonnât de détruire ou de diminuer autant qu'il seroit possible toutes celles qui tiennent à la disposition des lieux, & qui sont, à certains égards, indépendantes de la volonté des hommes & de leur pouvoir : cette loi seroit d'une exécution rigoureuse ; 2°. de publier une instruction sur les précautions à prendre contre les dangers qui menacent les habitans de la campagne lorsque, soit par ignorance, soit par négligence, ils s'exposent au passage subit du chaud au froid, sur-tout quand ils sont en sueur ; lorsqu'ils bravent l'humidité & les coups de soleil, & lorsqu'ils ne prennent aucune précaution contre les vapeurs du charbon allumé, des huiles à brûler, des vidanges, des caves non aérées, &c.

Cependant quelque espoir que doive faire

T iij

concevoir cette doctrine préservative, il y a des épidémies dont toute la prudence humaine ne pourroit nous garantir absolument; & , malgré les excellentes Observations & les Traités que l'on possède sur cette matière, il reste encore bien des choses à désirer : d'ailleurs, pour éviter aux personnes chargées de traiter les maladies épidémiques, des recherches longues, & quelquefois impossibles, on ne pouvoit leur offrir rien de plus utile qu'un plan général du traitement qu'il convient d'employer d'après l'aperçu général de ces maladies.

« Le nombre des espèces d'épidémies qui règnent dans les campagnes est, dit notre Auteur, beaucoup plus circonscrit qu'on ne le pense; & il paroît que, si elles ont été multipliées dans les descriptions qu'on en a faites, c'est parce qu'on s'est plus attaché aux nuances, qu'au caractère principal des maladies; elles ne sont en effet la plupart dangereuses que par les circonstances, & elles n'offrent rien de particulier qu'une intensité relative à la manière dont elles sont répandues dans le peuple, & à l'état dans lequel elles le trouvent; sans ces différences, & la nature des individus qu'elles attaquent, elles rentreroient dans la classe des maladies ordinaires. »

« Les fièvres catarrhales, les péripneumonies & pleuro-péripneumonies putrides

& malignes, les fièvres intermittentes & les remittentes putrides & malignes, avec exanthème, les fièvres pourprées, la petite-vérole & la rougeole, les diarrhées & dysenteries pùtrides & malignes font, à peu de chose près, avec des nuances plus ou moins sensibles, toutes les maladies épidémiques qui règnent dans les campagnes.»

C'est d'après cette manière de voir les épidémies qu'est conçu le plan du traitement général que notre Auteur propose. *Ce plan consiste, dit-il, à faire une heureuse application de quelques principes dont il est infiniment rare qu'on puisse s'écarter.* Ces principes font au nombre de dix-huit. Le premier, que nous allons copier, «concerne la nature & la constitution des individus dont les forces font généralement épuisées dans tous les temps, & dont les humeurs font appauvries : dans ces sujets, la véritable pléthore & l'inflammation exquise ne se rencontrent presque jamais ; d'où il résulte que les saignées leur conviennent plus rarement qu'aux autres hommes, & que dans tous les cas elles doivent être ménagées, si l'on veut éviter un affaïssement dangereux ; cette précaution devient encore plus nécessaire, lorsque la maladie est avancée, & quand les symptômes de putridité & de malignité font très-manifestes.»

Le second principe apprend à se méfier

T iv

des apparences que le sang offre à la vue ; & que l'on régarede souvent comme des signes d'inflammation, tels sont le rouge d'écarlate & la couenne. *Il faut*, dit l'Auteur, *pour juger de l'inflammation & de la pléthore, prendre le pouls pour bouffole ; & s'il n'est pas en même temps dur, plein & roide, il faut se méfier de tous les autres signes.* Dans le troisième, on rappelle la nécessité des évacuations, & l'on indique la manière de les procurer. Dans le quatrième, on considère ce qui a rapport à la putridité & aux moyens de s'y opposer. Le cinquième a pour objet la diète qui doit être proportionnée aux forces, souvent languissantes ou opprimées. Le sixième regarde la propreté, le renouvellement de l'air & la manière de le corriger. Dans le septième, on s'occupe des anti-septiques, à la tête desquels on place le quinquina. Dans le huitième, on conseille d'empêcher la communication dans les maladies contagieuses, & d'éloigner promptement les déjections des malades, sur-tout dans les dysenteries. Le neuvième est consacré aux maladies éruptives ; on y donne des règles sur la manière de couvrir les malades, & l'on y proscriit l'usage trop général des cordiaux. Les signes de malignité font le sujet du dixième principe, dans lequel, outre les anti-septiques & les laxa-

tifs, qui font la bafe du traitement, on recommande le camphre à grande dofe, les pédiluves & les véficatoires. Dans le onzième, on profcrit les narcotiques qui font dangereux dans les maladies humorales, fur-tout les putridés, & qui font très-contraires aux payfans. Le douzième indique le choix que l'on doit faire des émétiques. Dans le treizième, on revient aux véficatoires pour en confeiller l'application d'une manière plus particulière. Dans le quatorzième, on infifte fur la néceffité d'avoir égard à la conftitution de l'air. Dans le quinzième, on traite de l'ignorance, des préjugés & de l'indocilité du peuple, d'où naît la difficulté de lui faire exécuter les ordonnances les plus fages, & l'on s'occupe des moyens propres à le forcer de s'y foumettre. L'intempérance, les imprudences des convalefcens, d'où vient la fréquence des rechutes, & les précautions à prendre pour s'y oppofer, font exposées dans le feizième principe. Le dix-feptième, qui eft une fuite du précédent, trace la conduite qu'il faut tenir pendant la convalefcence. Enfin le dix-huitième indique les mefures propres à arrêter les progrès d'une épidémie, en examinant avec foin les habitans qui paroiffent y avoir le plus de difpofition, & en les traitant fur le champ. *J'ai été à portée, dit l'Auteur, de voir qu'un émétique*

*ou un purgatif donné à propos dans ces circonstances, ayoit prévenu dans beaucoup de sujets la maladie régnante. Précaution sage ; car, en supposant même que de dix personnes légèrement indisposées, il n'y en eut qu'une ou deux qui fussent réellement menacées d'avoir la maladie régnante, ce seroit toujours un très-grand bien que de garantir ces deux personnes, & les huit autres gagneroient à ce traitement préventif une tranquillité qui leur seroit infiniment avantageuse. L'auteur insiste beaucoup dans ce dernier principe sur le soin qu'il faut prendre d'inspirer du courage & de la confiance aux habitans du pays où règne l'épidémie.*

D'après cet exposé, le lecteur sent très-bien que les conseils que nous venons d'extraire deviennent inutiles aux praticiens consommés ; aussi sont-ils adressés aux jeunes médecins, & sur-tout au grand nombre de personnes peu instruites qui, par le malheur des circonstances, se trouvent chargées de l'emploi respectable de veiller à la santé des habitans de la campagne. Tout ce qui peut servir à éclairer ces personnes, à prévenir les erreurs où elles ne tombent que trop souvent, devient précieux à l'état qui tire sa force d'une population nombreuse. Etre utile aux habitans de la campagne, est un droit qui doit suffire à l'auteur de ce dis-

cours pour mériter la reconnoissance publique. En vain nous ajouterions qu'en lisant ce Précis de ce que la médecine offre de mieux fait sur les épidémies, on est surpris que l'auteur ait pu rassembler tant de choses dans un si petit volume. Le choix dans les matériaux qui composent ce Discours, la méthode dans le plan & la distribution de l'ouvrage, la clarté dans le développement des idées, la justesse dans les réflexions, annoncent non-seulement l'écrivain adroit qui fait répandre de l'intérêt sur le sujet qu'il traite, mais encore le médecin instruit qui a puisé des connoissances étendues dans les meilleurs auteurs, & le praticien judicieux qui a su profiter de ses observations auprès des malades. Convenons cependant que l'ouvrage auroit encore gagné, si les occupations nombreuses & très-importantes de son auteur lui eussent laissé le temps de réprimer sa grande facilité.

« On pourra connoître, ajoute-t-on, par la description des différentes épidémies qui ont régné pendant les années 1780, 1781 & 1782, dans la généralité de Paris, le succès de la méthode générale qui vient d'être indiquée, & on y trouvera en même temps la confirmation de tous les principes sur lesquels elle est fondée. »

Ensuite on expose la manière dont se fait le service des épidémies : rien n'est plus

sage que les réglemens qui en font la base ; & il seroit difficile de décider lequel s'est fait plus d'honneur ou du médecin qui a conçu ces réglemens & les a proposés, ou de M. l'Intendant de la généralité de Paris qui les a adoptés, & les fait exécuter.

Jettons maintenant un coup d'œil rapide sur chacune des épidémies décrites dans ce Recueil.

La première de ces épidémies, par M. *Bourdois de la Motte*, médecin à Joigny, a régné dans les mois d'août, septembre & octobre 1782, à Briennon & Avrolles, élection de Joigny ; c'étoit une double-tierce putride & vermineuse. L'auteur du Discours préliminaire, qui est en même temps le rédacteur des observations contenues dans cet ouvrage, & auxquelles il ajoute des Réflexions, observe que cette maladie a été la dominante dans toute la généralité, depuis le mois d'août jusqu'à la fin d'octobre de la même année ; que cette double-tierce étoit continue, & que plusieurs personnes de l'art s'y sont méprisés en la croyant intermittente. M. *Bourdois de la Motte* remarque qu'avant son arrivée cette maladie, quoique peu dangereuse, avoit enlevé plusieurs malades ; *sans doute*, dit-il, *parce que le traitement avoit été abandonné à la nature, ou plutôt à un charlatan qui fait lui seul plus de ravages dans la Province que toutes les épidémies ensemble.*

Cette description de l'épidémie, & la topographie de la ville de Joigny & de ses environs qui la précède, confirment dans l'idée que l'on a depuis long-temps, que *M. Bourdois de la Motte* est non-seulement un excellent observateur, & un praticien très-heureux, mais encore qu'il possède des connoissances très-étendues dans les sciences accessaires à la médecine.

Nous devons à *M. Rose* la description d'une *dysenterie* épidémique, qui a régné en Septembre, Octobre & Novembre de l'année 1781, à Château-Landon, & dans les paroisses voisines, élection de Nemours. Cette description est précédée de la topographie des lieux qu'a dévolés l'épidémie. La maladie attaquoit de préférence les enfans au berceau. *M. Rose* distingue une *dysenterie simple*, une *putride* & une *maligne*. Le rédacteur de ces Mémoires pense que c'étoit le même genre avec des nuances différentes suivant les sujets, les positions & les circonstances; il auroit désiré que pour donner l'ipécacuanha *M. Rose* n'eût pas attendu que les accidens dysentériques & les douleurs d'entrailles fussent calmées; il approuve fort l'usage des véficatoires & la modération dans les saignées.

*M. Davan*, médecin du dépôt de Saint-Denis, nous a donné la description de plu-

fiéurs épidémies qui ont régné dans la sub-délégation d'Enghien, élection de Paris.

1°. A Groslay, en Novembre 1781, la maladie étoit une *pleuro-péripneumonie putride accompagnée de vers*. Sa marche étoit rapide & meurtrière ; les saignées extrêmement ménagées, un cathartico-émétique dans l'invasion de la maladie, des délayans nitrés & aiguifés avec le tartre stibié, des lavemens fréquens, des minora-tifs doux, quand les signes de coction s'an-nonçoient, composèrent tout le traitement qui eut le plus grand succès.

2°. A Sanois, au commencement de l'année 1782, c'étoit une *fièvre maligne*, dont un traitement actif & antiphlogistique avoit augmenté la violence. M. *Davan* proscrivit les saignées, il employa les cathartico-émétiques, les boissons acidulées & aiguifées, les vésicatoires appliqués de bonne heure, & il eut un succès complet.

3°. A Saint-Leu, au mois de Février 1782, la maladie étoit une *fièvre catarrhale-puride maligne & contagieuse*: même abus dans le traitement qui avoit précédé l'ar-rivée de M. *Davan*, même réforme de sa part, & même succès que dans l'épidé-mie précédente. M. *Davan* se plaint beau-coup des obstacles qu'il a eu à combattre pour parvenir à établir un traitement mé-thodique & salutaire : chacune de ses des-

criptions est précédée de quelques remarques topographiques. Tous les Mémoires suivans contiennent les mêmes remarques, ce que nous nous dispenserons de noter à l'avenir.

M. *Naudot* a traité en Mars & Avril 1781, une *fièvre putride* épidémique qui a régné à Séville & Everly, subdélégation de Provins. Cette fièvre s'annonçoit par tous les caractères d'une pleurésie bilieuse. M. *Naudot* a employé les vomitifs dans le commencement, ensuite des boissons délayantes & légèrement acides, des lavemens, des purgatifs doux vers la fin de la maladie, & les vésicatoires. A Everly les signes de malignité ont été fréquents, & M. *Naudot* a eu souvent recours au camphre uni avec le nître; il a quelquefois été obligé de soutenir les forces des malades par des cordiaux.

M. *le Rouge de Préfontaine* fait la relation d'une épidémie qui a régné à Mélicocq, & dans ses environs, élection de Compiègne, dans le mois de Mars & les suivans, en 1781. C'étoit, pour nous servir des expressions de M. *de Préfontaine*, une de ces *fièvres putrides*, dont la violence & la malignité ont été portées dans le principe au plus haut degré: elle étoit compliquée de symptômes en apparence inflammatoires, auxquels il eut la prudence de ne point s'arrêter.

La saignée , dont on avoit abusé avant l'arrivée de ce médecin , avoit été funeste. L'évacuation des premières voies qu'il fit procurer , fut pour ainsi dire miraculeuse ; des boissons aigrelettes , des lavemens , des potions huileuses & des minoratifs acheverent le traitement.

Le rédacteur observe à M. de Préfontaine qu'il eut trouvé un grand avantage dans l'application des vésicatoires , dans l'usage du quinquina en décoction , des boissons aiguillées avec le tartre stibié , du camphre mêlé avec le nître , enfin de l'élixir de vitriol de *Minsicht*. Il remarque encore qu'il est rare que les malades périssent au troisième ou cinquième jour , comme cela est arrivé à Mélicocq , & qu'il n'en a vu qu'un exemple dans une épidémie qu'il a traitée à *Oberengelheim* , en Allemagne , dans les mois de Mars & d'Avril 1758.

M. *Will* a enrichi ce recueil de l'histoire & traitement de trois épidémies , dont la première a régné dans le canton des deux Jouy , Conflans & Glatigny , près d'Andresy , à sept lieues de Paris , en 1777 , pendant le printemps.

Cette maladie , dont l'auteur néglige de dire le nom , étoit , ainsi que le remarque le rédacteur , une *fièvre putride avec exanthèmes* , (cette espèce de fièvre est ordinairement contagieuse.) Les malades mouraient

roient en vingt-quatre heures, ou le deux, le trois & au plus tard le cinquième jour de l'invasion.

M. *Will* commença par évacuer les intestins avec un lavement d'eau de tamarins, & l'estomac par le moyen de l'ipécacuanha. Les lavemens d'eau simple furent continués matin & soir ; l'eau d'orge nîtrée & acidulée étoit la boisson ordinaire des malades. Il joignit à son traitement la décoction de tamarins & de quinquina aiguillée avec le tartre stibié, les bols de camphre & de nître incorporés avec la poudre de contrayerva dans le sirop de limons ; un gargarisme déterfif & antiseptique, à cause du mal de gorge ; enfin l'application des vésicatoires aux jambes, quand la tête ne se dégageoit pas assez promptement. Par ces moyens M. *Will* a eu le bonheur de sauver tous ceux qui se sont entièrement confiés à ses soins, quoique l'épidémie fût meurtrière au point qu'il y a eu plus de quatre cents malades, & qu'il en est mort plus de deux cents.

La seconde épidémie, traitée par M. *Will*, a eu lieu dans les mois de décembre 1781, & janvier 1782, à Boissy, élection de Montfort-l'Amaury.

Cette maladie étoit une miliaire essentielle, dont M. *Will* décrit parfaitement

les différents périodes, & le traitement qui convenoit à chacun d'eux.

La troisième a régné en novembre & décembre 1781, à la Boiffière, même élection.

C'étoit une *fièvre pourprée*, laquelle, malgré le traitement le plus sagement conçu & exécuté, enleva quatorze personnes sur vingt-quatre qui étoient tombées malades. Cependant il faut remarquer que des quatorze qui ont péri, il y en avoit sept ou huit d'enterrés avant l'arrivée de M. Will.

*Le Mémoire sur une épidémie qui a régné à Vinpel, subdélégation de Bray-sur-Seine, dans les mois de janvier, février & mars 1782, est de M. Maget.*

La maladie, que l'on avoit regardée comme une péripneumonie putride & maligne, étoit une fièvre continue humorale tendante à la putridité. La saignée fut prescrite, le reste du traitement fut semblable à la plupart de ceux que nous avons rapportés, & qui ont été employés contre des maladies de même genre.

Dans l'épidémie qui a affligé la paroisse d'Eragny, subdélégation d'Enghien, depuis octobre 1781, jusqu'à la fin de mai 1782, & qui a été décrite par M. Brehoz, on trouve encore le caractère des maladies putrides & malignes, & le même traitement

fut employé, à la saignée près que l'on fut obligé de faire quelquefois.

On doit à M. *Girard* la description d'une dysenterie épidémique qui a régné en 1781, au mois d'octobre, dans la paroisse de Cannes, élection de Montereau.

M. *Girard* ayant reconnu que le caractère de cette maladie étoit plus humoral qu'inflammatoire eut recours aux émétiques, aux émoulliens, aux délayans; quelquefois il employa le laudanum quand les coliques étoient violentes, & la cure étoit terminée par les purgatifs toniques.

En réfléchissant sur la cause de cette dysenterie, qui n'étoit autre chose qu'une transpiration arrêtée subitement, ou diminuée par le changement inopiné de l'atmosphère, le rédacteur remarque *que presque toutes les épidémies dysentériques automnales ont toujours eu pour causes principales l'humidité & le froid, plutôt que l'abus des fruits qui passent dans l'esprit du peuple, pour la source de ce mal.*

Dans une épidémie que M. *Carles* a traitée aux mois de novembre & décembre 1781 à Montcerf, élection de Rozoy en Brie, on retrouve la fièvre putride masquée par des signes de péripneumonie, & accompagnée de malignité; même observation sur l'usage de la saignée, même traitement à quelques variétés près.

V ij

La description de deux épidémies, qui termine ce Recueil, est faite par M. *Ostyn*. L'une de ces maladies s'est manifestée au commencement de l'année 1780, dans la paroisse d'Orgeval, subdélégation de Saint-Germain-en-Laie, & l'autre dans celle de Montesson, même subdélégation, en avril 1781.

La maladie d'Orgeval étoit une esquinancie, que M. *Ostyn* traite de putride, & le rédacteur pense qu'elle avoit seulement de la tendance à la putridité qui n'a pas eu lieu, grace aux bons soins de M. *Ostyn*. L'esquinancie avoit déjà fait périr cent personnes, quand ce médecin fut appelé; des boissons acidulées, tempérantes, & des minoratifs doux pour débarrasser les premières voies même dès le commencement de la maladie, un gargarisme détersif, avec suffisante quantité d'esprit de vitriol, & l'application extérieure d'un topique fait avec les vers de terre, rétablirent tous les malades qui furent confiés à M. *Ostyn*.

« Dans le nombre, dit M. *Ostyn*, il y en avoit cependant un que je n'avois pas cru pouvoir guérir; son histoire est assez intéressante pour être un peu plus détaillée. Ce malade étoit un homme d'environ quarante-huit ans, d'un tempérament robuste, & ivrogne d'habitude.

En arrivant chez lui, je lui trouvai le

pouls fort élevé, la poitrine ferrée avec une respiration fort difficile ; à ces accidens étoient joints tous les symptômes décrits ci-dessus ; il avoit la luette pendante & noire comme du charbon.

Après lui avoir fait administrer les Sacremens , je prescrivis une saignée qui fut faite aussi-tôt , & on lui composa un gargarisme avec une légère décoction de quinquina , à laquelle on ajouta du cristal minéral & le sirop de mûres : on lui appliqua le cataplasme ci-dessus décrit ; il prit des lavemens émolliens & rafraîchissans.

La nuit le malade eut plusieurs évacuations, après lesquelles il se trouva infiniment mieux , de sorte qu'à mon arrivée le lendemain , je fus très-surpris de le voir dans cet état , qui me fit entrevoir la possibilité de le guérir ; le ventre étoit devenu souple, le pouls fort bon. En quinze jours , au moyen du traitement que j'avois suivi pour les autres malades , il fut entièrement guéri.

Cependant au mois d'avril suivant , ce même homme contraint de rester assez long-temps en basse-Normandie , où ses affaires l'avoient appelé , n'y trouva pas le vin à assez bon marché pour en boire la quantité à laquelle il étoit habitué ; il y substitua l'usage du cidre , qui , en peu de temps lui causa un dévoiement considéra-

ble avec des tranchées ; un chirurgien consulté le saigna & le purgea trois fois. A la suite de ce traitement, ses jambes devinrent œdémateuses, & en peu de jours l'enflure gagna le ventre.

Cet état l'engagea à hâter son retour pour venir me consulter. Je lui trouvai le foie engorgé, les yeux jaunes, le pouls élevé & dur; la langue sale & très-chargée; le ventre élevé; les urines étoient rares, & l'altération extrême.

Ayant reconnu une anasarque bien caractérisée, je prescrivis des boissons rafraîchissantes, nitrées & édulcorées avec le sirop de vinaigre : tous les matins un verre de suc de plantes chicoracées, mêlé avec celui de cloportes, le tartre vitriolé & le sirop des cinq racines apéritives; le tout secondé par l'usage des lavemens émolliens.

Six jours après les urines ont commencé à couler assez abondamment, & la soif s'est modérée : alors je l'ai purgé trois fois de suite, & je l'ai mis à l'usage des pilules toniques de M. *Bacher*. Au bout de six semaines, il a été entièrement rétabli. »

A Montesson la rougeole avoit attaqué vingt-sept malades, dont le plus âgé avoit quatorze ans, & le plus jeune trois; cette maladie étoit plus ou moins compliquée, avec des symptômes de putridité. Vider les premières voies, s'opposer à la putridité,

détourner quelquefois l'humeur par des vésicatoires, suffit à M. *O'flyn*, pour sauver vingt-six des malades.

Nous aurions désiré pouvoir entrer dans des détails plus circonstanciés sur les épidémies dont nous venons de rendre compte, rapporter leurs symptômes particuliers, en indiquer les nuances très-variées, les causes premières & déterminantes, & surtout les crises, les terminaisons & les suites : nous aurions voulu extraire un plus grand nombre des réflexions du rédacteur ; mais les bornes qui nous sont prescrites ne nous ont pas permis de présenter à nos lecteurs tous les objets propres à leur prouver combien sont sages les préceptes donnés dans le Discours préliminaire, soit pour prévenir les épidémies rurales en détruisant une partie des causes qui les produisent, soit pour servir de bouffole dans le traitement général qui leur convient.

---

## R E M A R Q U E S

*Sur une épilepsie accidentelle & sujette à des périodes fixes, guérie par les fleurs de zinc employées à l'intérieur ; par M. P O N C H É , docteur en médecine de la faculté de Toulouse.*

C'est à M. *Dubor*, professeur en mé-

V iv

decine de la faculté de cette ville, que je dois les premières notions sur la manière d'administrer intérieurement les fleurs de zinc. Mademoiselle *B.* . . . , âgée de dix-sept ans, épileptique dès sa huitième année, d'un tempérament bilieux & mélancolique, & d'une constitution très-délicate, fut la première personne chez laquelle j'eus occasion d'observer les effets de ce remède, justement considéré comme un excellent antispasmodique. Il est vrai que les succès que nous obtinmes alors, (c'étoit en 1779), ne furent ni constans ni des plus heureux : car la malade, après avoir usé pendant trois mois des fleurs de zinc, dont la plus haute dose n'excéda pas celle de dix-huit grains partagés en plusieurs prises pour le même jour, passa successivement du ralentissement des accès d'épilepsie à la phthisie pulmonaire, dont cette infortunée mourut dans le courant du mois d'avril 1780.

Une épreuve aussi funeste ne me découragea point, & je résolus d'appliquer ce remède avec la plus grande attention aussitôt que l'occasion s'en présenteroit.

Elle s'offrit le 28 juin 1781, & les expériences de *M. Delaroche* (a), de *M. Morin* fils (b), de *M. Odier* (c), de *M. Baumes* (d),

(a) *Vid.* le Journal de décembre 1779.

(b) *Vid.* le Journal de janvier 1783.

(c) *Vid.* le Journal d'avril 1783.

(d) *Vid.* Journal de juin 1783.

sur l'usage intérieur des fleurs de zinc, employées en qualité d'antispasmodique, me déterminent à publier l'observation suivante.

Mademoiselle de \* \* \*, âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin & dont la constitution a toujours été robuste, fut fort effrayée le 15 mars 1781, à dix heures du soir, par un chat qui, s'étant introduit dans sa chambre, se prit à miauler horriblement deux ou trois heures après qu'elle fut couchée : cette demoiselle, qui avoit alors ses règles, s'éveille en sursaut ; la frayeur excite une attaque d'épilepsie, & la malade, seule avec cet animal étranger à la maison, est trouvée le lendemain matin dans sa chambre, accablée à tel point que ses forces sont totalement épuisées (a). Les règles se suppriment. Une pudeur mal entendue porte cette demoiselle à cacher cette circonstance. On abandonne les suites de la frayeur aux forces de la nature. Tout paroît assez calme jusqu'à l'époque suivante de la menstruation, où les accidens épi-

---

(a) Beaucoup d'auteurs rapportent des exemples d'épilepsies produites par la frayeur. Voyez FRID. HOFFMAN, BOERHAAVE, STAHL, VAN-SWIETEN, &c. La demoiselle citée au commencement de ces Remarques devint épileptique, après avoir été violemment fustigée à coups de cordes par son père.

leptiques se déclarent avec plus de force que la première fois, & se renouvellent régulièrement à chaque phase de la lune. Les choses se passent de même jusqu'au 15 mai dernier. Le mal résiste aux différens remèdes appliqués au hazard par les parens de la malade, qui rougissoient de dévoiler aux gens de l'art un état que le vulgaire ignorant ose taxer d'infamie.

Les règles reparoissent au 18 mai, elles sont précédées & suivies d'un violent accès d'épilepsie. Après avoir mis en usage dès la première invasion du mal, tantôt la poudre de guttete, tantôt la décoction de feuilles d'orangers, le safran de mars, la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, & plusieurs autres remèdes dont Madame \*\*\*, tante de la malade, puisoit les recettes dans ces livres de médecine qu'on a voulu mettre à la portée de tout le monde; elle fut confiée à mes soins le 30 juillet dernier.

Je parvins après un mois de sollicitations à déterminer la malade à se laisser saigner du pied (a). Le 1<sup>er</sup> août je la purgeai; le 2, elle prit un grain de fleur de zinc le matin à jeun, & deux le soir à onze heures.

---

(a) Un chirurgien qui, dans une circonstance, la piqua trois fois de suite à chaque pied sans avoir pu tirer vingt gouttes de sang, causa la répugnance indicible qu'elle avoit pour la saignée.

La dose fut augmentée d'un grain par jour. Les intervalles entre chaque prise restèrent les mêmes jusqu'à ce que la dose entière portée à douze grains fut divisée en trois parties à prendre une le matin, une à midi, l'autre le soir.

Même ordre dans les intervalles jusqu'à ce que la dose parvenue à vingt-quatre grains fut alors divisée en quatre portions égales, dont l'une étoit fixée à six heures du matin, la seconde à onze heures, la troisième à quatre heures de l'après-midi, & la quatrième à dix heures du soir.

Immédiatement après chaque dose, la malade buvoit une tasse d'infusion théiforme de *gallium luteum*. La diminution sensible & la cessation totale des paroxysmes, le retour de la gaieté, me donnèrent tout lieu d'attendre sous peu de jours une guérison parfaite. Néanmoins, je continuai d'augmenter graduellement la dose jusqu'à trente-six grains, que je faisois diviser en neuf doses égales à prendre de deux en deux heures, depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

A compter du 2 juillet 1781, temps auquel Mademoiselle \* \* \* commença l'usage des fleurs de zinc, qu'elle continua jusqu'au premier octobre, sept mois se sont écoulés sans que le moindre signe d'épilepsie se soit manifesté.

Le régime le plus exact, quelques bains domestiques à peine tièdes où j'ai fait mettre la malade deux fois la semaine & l'espace de demi-heure; un exercice modéré; quelques récréations plus fréquentes que de coutume ont été les seuls moyens que j'ai cru devoir ajouter à l'usage des fleurs de zinc pendant le cours du traitement.

Aujourd'hui 6 mai 1783 toutes les craintes de la malade sont dissipées, & j'ose la croire entièrement guérie.

Je traite actuellement depuis trois mois avec les fleurs de zinc, un jeune épileptique, âgé de seize ans. Sa maladie fut occasionnée en 1780 par une chute qu'il fit en allant dénicher des pies au sommet d'un frêne élevé d'environ trente-six pieds, & du haut duquel il tomba. Si les paroxismes cessent, je ne manquerai pas de publier sa guérison: car ce n'est qu'en rassemblant un grand nombre d'observations sur l'efficacité de tel ou tel remède, & sur la manière de l'administrer, que nous pouvons donner une juste confiance aux remèdes efficaces, dont les amis de l'humanité desirent avec tant de raisons d'augmenter le nombre.



## OBSERVATION

*Sur un ulcère au sein, à la suite d'une suppression de règles, guéri par les emménagogues ; par M. BOUCHEREAU, chirurgien-major du régiment de Royal-cavalerie.*

Une religieuse du couvent de la Congrégation de . . . . , âgée d'environ vingt-quatre à vingt-cinq ans, portoit depuis plusieurs années à la mamelle gauche un ulcère qui avoit occasionné un gonflement au bras du même côté. Par le conseil des médecin & chirurgien de la maison on employa l'extrait de ciguë, à la manière de *Storck* ; mais son usage longtemps continué ne produisit aucun effet avantageux. Soupçonnant alors un vice scrophuleux, on eut recours aux remèdes fondans parmi lesquels on choisit le fondant de *Rotrou*, & l'on purgea la malade tous les douze jours avec la pâte alexitère du même auteur. Ces remèdes, ainsi que le turbith minéral & nombre d'autres médicaments dont on fit usage, ne firent qu'aggraver le mal. La malade affoiblie fut obligée de cesser tout remède ; elle resta un an dans cet état : c'est au bout de ce temps que

je fus appelé. Instruit que la suppression des règles étoit l'époque du gonflement de la mamelle & de la douleur qui s'y faisoit sentir, particulièrement vers le temps de cette évacuation périodique, ayant encore appris qu'il s'étoit formé trois ulcères au sein, & qu'une hémorrhagie considérable survenoit dans cette partie tous les mois pendant deux ou trois jours, je pensai que la maladie avoit été causée par un reflux du sang menstruel vers le sein; d'après cette indication à remplir, j'ordonnai à la malade deux gros de poudre de sabbine, deux gros de celle de rue, autant de safran, & une demi-once de sel de mars de *Riviere* dans une bouteille de vin blanc, à prendre matin & soir environ quatre à cinq onces. Sur la mamelle je fis appliquer deux fois par jour, une compresse trempée dans une décoction d'aristoloche ronde, à laquelle on ajoutoit un peu d'extrait de saturne. Après trois mois de ce traitement j'eus la satisfaction de voir les règles reparôître comme avant la maladie, & la guérison fut parfaite. J'ai eu occasion de voir cette religieuse deux ans après; elle jouissoit d'une bonne santé, & avoit un embonpoint extraordinaire.



## OBSERVATION

*Sur une plaie pénétrante dans la capacité du bas-ventre avec issue de l'épiploon, suivie de gangrène; par M. BOQUIS, chirurgien sous-aide-major de l'hôpital militaire de Bastia en Corse.*

Le nommé *Saquiez*, soldat du régiment Royal-marine, compagnie de Brassac, étant aux travaux des chemins à six lieues de Bastia, reçut le 22 février 1780 un coup de couteau au bas-ventre, à quatre travers de doigt au dessous du cartilage xiphoïde, & au côté droit de la ligne blanche : la plaie étoit pénétrante & il y avoit issue de l'épiploon. On appella un chirurgien d'un village voisin, qui, n'ayant pu faire rentrer l'épiploon, le coupa au niveau de la peau, & appliqua dessus un plumaçeau imbibé d'esprit de vin. Ce topique fut continué pendant trois jours, au bout desquels on apporta le blessé à notre hôpital. (25 février.) La plaie étoit de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sols, d'un rouge violet à sa circonférence & d'un fond terne; on voyoit dans ce fond quelques filamens de l'omentum flétri, & tombé en dissolution; le ventre étoit tendu & douloureux, avec un petit mouvement de fièvre : il n'y

avoit d'ailleurs aucuns symptômes de lésion intérieure.

Le premier pansement fut très-simple : il consista dans un petit plumaceau chargé de baume d'Arcæus, & en compresses trempées dans la décoction émolliente animée, & appliquées sur tout le bas-ventre. Le lendemain la plaie, ou pour mieux dire, l'ulcère s'étoit agrandi, & la gangrène se manifesta. Elle fit tous les jours de nouveaux progrès, malgré l'usage du kinkina pris intérieurement en extrait & en décoction. On se servoit aussi de cette décoction pour fomentier l'ulcère, & l'on pansoit avec des plumaceaux chargés d'un digestif animé & saupoudrés avec la poudre de kinkina; mais on s'apperçut que les bords de l'ulcère devenoient compactes sans élasticité, & leur lividité annonçoit la propagation de la gangrène. Il y avoit à craindre qu'elle ne se communiquât jusques dans l'abdomen. La fièvre augmentée considérablement étoit avec frisson. On substitua aux topiques employés jusqu'alors le cérat de *Galien* très-camphré, qui ramollit les bords de l'ulcère & les rendit élastiques. La ligne de démarcation annonça la fixation de la gangrène. Ensuite les escarres se détachèrent : on avoit soin de les enlever à chaque pansement, & de couper les brides qui auroient pu les retenir.

L'ulcère

L'ulcère devint d'une couleur vermeille ; il s'étendoit alors d'un hypocondre à l'autre & du cartilage xiphoïde à l'ombilic. Son grand diamètre avoit environ neuf pouces & son petit diamètre étoit de cinq. Les aponévroses des muscles obliques, externes & internes, étoient détruites & laissoient les muscles droits à découvert, depuis le nombril jusqu'au dessus de la région épigastrique ; latéralement on voyoit les portions charnues des muscles grands obliques. Après la chute des escarres, on pansa simplement avec de la charpie sèche, la cicatrice se faisoit lentement, les bords avoient de la peine à se rapprocher, surtout vers la partie supérieure, à cause de la convexité que forme le rebord des fausses côtes, & elle ne fut pas faite qu'après quatre mois de traitement.

Le soldat qui fait le sujet de cette observation s'est présenté plusieurs fois à moi depuis sa guérison ; il ressent pour toute incommodité, lorsqu'il se penche, une douleur à la partie droite de la cicatrice, au muscle grand oblique droit, organe coopérateur des inflexions du tronc sur la partie supérieure & latérale du bassin. On l'envoie actuellement à Digne pour y prendre les bains, espérant que les eaux thermales donneront de la flexibilité à la cicatrice, & remédieront par-là à cet accident.

S'il nous étoit permis de faire quelques réflexions sur la gangrène qui a suivi cette blessure, nous dirions que la lésion des fibres aponévrotiques des muscles épigastriques, qu'une disposition vicieuse des humeurs, peuvent avoir donné lieu à cet accident redoutable, qu'une pluie abondante à laquelle le blessé fut exposé pendant son transport à Bastia, peut aussi y avoir contribué, que les sucs épiploïques figés par le contact de l'air froid, & susceptibles d'une dissolution acrimoneuse, peuvent avoir communiqué leur contagion aux parties circonvoisines, &c. Mais ne pourroit-on pas ajouter à ces causes de gangrène l'application inconsidérée des topiques spiritueux & stimulans, que la pratique vulgaire a nommés antiseptiques par prédilection, & quelle emploie dans tous les cas de gangrène indistinctement ? On fait que ces remèdes incendiaires, appliqués sur les parties aponévrotiques, occasionnent leur crispation & peuvent les déorganiser, ce qui est arrivé chez le soldat dont nous parlons : au contraire les émolliens joints au camphre ont produit un relâchement salutaire. Un chirurgien attentif & instruit saura distinguer & employer les moyens les plus convenables dans les cas de gangrène ; c'est ainsi que l'application des émolliens, une incision faite à propos

pour débrider une aponévrose trop tendue, &c. seront quelquefois les anti-septiques les mieux indiqués.

On peut consulter à ce sujet, le traité de la gangrène de M. *Quesnay*, & les mémoires qui ont remporté le prix de l'Académie de Dijon sur les anti-septiques considérés dans le sens le plus étendu.

J'ai suivi cette cure sous la direction de M. *le Prince*, chirurgien-major de notre hôpital, dont les talens sont suffisamment connus.

#### OBSE R V A T I O N

*Sur une Plâie pénétrante dans la capacité du bas-ventre, avec plaie à l'intestin colon, &c. par M. BOURGINE DE DETANG, maître en chirurgie à Sillé-le-Guillaume, & démonstrateur en l'art des accouchemens.*

Je fus appelé le 31 avril 1782, pour voir le nommé Marin Vau, demeurant à Vinmarée, près Sillé-le-Guillaume, dans le Maine. Ce malheureux étoit tombé, il y avoit environ une heure, du haut d'une charretée de gerbes, le ventre sur un des montans d'une espèce d'échelle, placée au bout de la charrette pour soutenir les ger-

bes. Ce montant taillé en biseau, lui étoit entré d'un demi pied dans la partie latérale droite du bas-ventre, trois travers de doigt au dessus du pubis. Cet homme étoit resté suspendu en l'air, ainsi piqué au montant, jusqu'à ce que deux hommes fussent montés sur la charrette pour l'en dégager. La plaie du bas-ventre, qui en étoit résultée, avoit donné issue à une portion d'épiploon, de l'intestin iléum, & de l'intestin colon. Ce dernier intestin étoit déchiré dans la longueur d'environ cinq pouces. Les portions saines de cet intestin, qui étoient au dehors, étoient remplies de matières fécales, & il y en avoit une très-grande quantité d'épanchée dans le bas-ventre.

Malgré l'état fâcheux où se trouvoit nécessairement le malade, & l'intime persuasion où j'étois qu'il ne tarderoit pas à périr, je crus cependant devoir lui donner des secours. Je commençai par ôter ce que je pus des matières fécales contenues dans le colon, ainsi que de celles épanchées dans la cavité abdominale. Je lavai ensuite, avec du vin tiède, les portions d'intestins sorties, ainsi que l'épiploon. Je réduisis l'iléum & l'épiploon. Je coupai uniquement les lèvres de la plaie du colon déchirées inégalement, & je les réunis au moyen de la suture du pelletier. La déperdition de substance qui en résulta, fut assez

considérable pour que la suture faite, cette portion du colon n'égalât en grosseur tout au plus qu'un intestin grêle. Je maintins cet intestin près de la plaie extérieure du bas-ventre, à laquelle je fis trois points de suture-entrecoupée. Je plaçai ensuite les compresses nécessaires, que je soutins avec un bandage de corps, & je donnai au malade une situation telle que les muscles du bas-ventre étoient dans le plus grand relâchement. Je fis sur le bas-ventre une embrocation émolliente, qui fut continuée pendant plusieurs jours; une heure après le premier appareil, le pouls ayant assez de consistance pour permettre sans risque une saignée, j'en fis une. Je mis le malade au bouillon pour toute nourriture & à l'eau d'orge pour boisson. Je le vis le lendemain, & le trouvai avec un peu de fièvre; je le saignai encore, & fis continuer le même régime. Le troisième jour ce malade étoit assez bien. Le quatrième le mieux augmenta; je donnai une potion laxative, faite avec la casse & la manne: elle procura deux selles. Huit jours après il se présenta entre deux points de suture une portion d'épiploon; j'en attirai trois ou quatre travers de doigt de longueur, qui me parurent un peu altérés, & je les coupai. La plaie n'a présentée depuis rien de particulier. Je tirai le fil qui avoit servi à la suture de l'intestin au bout d'un mois; il

étoit presque pourri : je coupai aussi dans le même temps les autres points de suture, & la plaie s'est cicatrisée dans l'espace de trois mois.

## OBSERVATION

*Sur un accouchement terminé par les secours de l'art, & dans lequel la mère & l'enfant étoient en danger de perdre la vie, à cause d'une hémorragie utérine occasionnée par l'implantation de l'arrière-faix à l'orifice de la matrice ; par M. GARLAUD, ancien élève de l'école-pratique de Paris, maître en chirurgie & accoucheur à Autun.*

Il n'est que trop commun de voir à tous les termes de la grossesse des femmes surprises d'hémorragies, d'autant plus dangereuses que l'accouchement est plus proche ; mais combien plus grand est le péril lorsque l'arrière-faix est implanté autour du col de la matrice, puisque la femme ne peut accoucher seule sans perdre la vie ainsi que son enfant. Je publie d'autant plus volontiers cette observation, qu'il y a beaucoup d'auteurs qui parlent très-obscurément de cette implantation ; d'autres qui la nient formellement, & fort peu qui l'aient connue parfaitement.

Quelques accoucheurs qui ont trouvé des arrières-faix sur le col de la matrice, disent qu'ils s'étoient détachés du fond ou des parois de ce viscère, que le sang caillé les avoit collés à l'orifice, & qu'en conséquence les accidens s'étoient calmés. Cette théorie n'est point d'accord avec la raison; pour que cela fût arrivé, il auroit fallu que des contractions utérines eussent amené un vrai travail qui auroit dilaté l'orifice de la matrice, que le chorion se fût déplacé, que les eaux se fussent écoulées; mais il seroit résulté de tous ces accidens la sortie de l'arrière-faix avant celle de l'enfant & des hémorragies effrayantes; comment ces accidens auroient-ils eu lieu sous les yeux d'accoucheurs éclairés, sans qu'ils eussent pris l'alarme sur le sort des femmes qui leur auroient été confiées?

On ne peut donc trop inviter les jeunes chirurgiens à porter un œil attentif, lorsqu'ils sont appelés pour secourir une femme grosse qui éprouve une perte; ils ne doivent ni entreprendre avec trop de précipitation un accouchement forcé, ni temporiser lorsqu'il faut promptement porter une main secourable.

Le 8 octobre 1780, je fus appelé à dix heures du matin, pour la femme d'un m<sup>o</sup> plâtrier de cette ville, âgée d'environ trente-six ans, qui étant au neuvième mois de sa

grosse, effuyoit depuis vingt-quatre heures une hémorragie utérine assez considérable, comme je fus à portée d'en juger par le récit de la sage-femme, & par l'inspection des linges; on me raconta d'ailleurs que quinze jours auparavant la malade avoit rendu un demi-seau de sang; (c'est font les termes du mari,) qu'on l'avoit fait coucher, & que l'hémorragie s'étoit calmée, jusqu'au jour où je fus appelé.

Je prescrivis le repos & de bons bouillons à la malade; à trois heures je la touchai: l'orifice n'étoit point dilaté ou l'étoit très-peu; mais la perte menaçoit si font les jours de cette femme, que je communiquai à la famille les craintes que j'avois; parce que je soupçonnois l'implantation du placenta à l'orifice de la matrice à cinq heures. Le mari m'étant venu trouver, je lui dis qu'il falloit accoucher de force son épouse; il ne put s'y résoudre; cependant inquiet sur le sort de cette femme, que je regardois comme perdue, j'y retournai à sept heures, l'hémorragie augmentoit, la malade avoit des foiblesses & point de douleurs.

J'opinaï pour l'accouchement sur le champ: même résistance de la part du mari, qui m'objecta qu'il craignoit des suites d'un pareil accouchement; mais ma réponse fut qu'elles étoient moins à craindre que la

mort qui étoit inévitable si on apportoit le moindre retard ; & pour le décider je demandai une consultation. On appella M. *Guiron*, docteur en médecine, qui jouit dans notre pays d'une réputation méritée ; & qui après avoir touché le pouls de la malade & entendu mon récit, n'hésita pas à consentir à l'accouchement forcé.

Je fis placer la femme convenablement, & mes soupçons furent changés en certitude, lorsqu'en dilatant la matrice, je sentis que le placenta étoit implanté à son orifice : (je n'avois vu ce cas qu'une fois dans le cours de ma pratique ; & même alors j'avois été appelé trop tard.) Je me hâtai de le dilater suffisamment pour recevoir ma main, rien employant cependant les manœuvres les plus douces ; & dans l'instant je me décidai à percer l'arrière-faix dans son corps, à le détacher sur son bord, & pour en faciliter le déchirement je pris la précaution d'appuyer avec mon autre main sur le ventre de la femme ; dans l'instant les eaux s'écoulèrent ; j'en retins une partie en glissant promptement ma main dans l'ouverture que je venois de faire. L'enfant avoit la tête en bas ; comme je cherchois les pieds, je sentis par hasard mon doigt serré dans sa main ; je redoublai d'ardeur ; j'amenai une jambe jusqu'au genou ; croyant terminer plus promptement l'accouchement

avec cette partie seule ; mais je m'aperçus que mon opération pourroit être infructueuse : j'allai en conséquence chercher l'autre sans repousser la première : je l'amenaï ; puis je terminai l'accouchement à la manière usitée dans ces circonstances ; cependant, comme la tête passoit par une espèce de bouchet qui rendoit la sortie difficile, & que je touchois au moment le plus périlleux pour l'enfant, je dégageai le menton, plaçai deux doigts le long des côtés du nez, & en relevant le corps, j'amenaï la tête.

L'enfant parut mort ; mais à l'aide des spiritueux portés sur la région du cœur & placés sous le nez ; à l'aide de la sufflation de la membrane pituitaire & de l'insufflation dans la bouche, &c. ; il se réanima ; & l'enfant fut rappelé à la vie.

Je ne perdis pas de vue la mère, entre les cuisses de laquelle j'avois laissé l'enfant attaché au cordon pendant que je lui donnois des soins ; j'ôtai le placenta en détachant la circonférence qui étoit implantée à l'orifice.

Les suites de la couche ont duré environ deux mois, à raison de l'hémorragie qui comme on fait entendre après elle, de la foiblesse & des maladies ; cette femme s'est enfin parfaitement rétablie & se porte

bien aujourd'hui, ainsi que son enfant qui est âgé de dix-neuf mois.

On voit par les détails contenus dans cette observation, qu'il est incontestable que le placenta s'implante quelquefois à l'orifice de la matrice intérieurement ; que la dilatation de la matrice sur la fin de la grossesse donne lieu à l'hémorragie par le détachement spontané de l'arrière-faix ; que lors des contractions utérines la perte est augmentée, & qu'elle diminue au contraire en raison inverse, lorsque l'implantation a lieu dans le fond de la matrice ; que le seul moyen de sauver la vie à la mère & à l'enfant est l'accouchement forcé ; & que lorsqu'il y a peu de placenta détaché, on peut, & j'en crois que c'est le plus sûr, pour conserver assez de sang à la mère & à l'enfant pendant l'opération, le percer dans son milieu qui est déjà détaché de la matrice, plutôt que de passer sa main par la portion détachée de son bord ; ou de l'en détacher si celle ne l'est pas, parce que, par les efforts qu'on est obligé de faire en passant sa main pour aller chercher les pieds de l'enfant & les amener, on risque d'en détacher beaucoup ou peut-être le tout sans le vouloir : & alors, quelque habileté qu'on mette à terminer l'accouchement, ce dont on n'est pas toujours maître, on peut amener l'en-

fant mort, tandis que de la manière dont je l'ai pratiqué on peut facilement sauver deux êtres, comme cela se voit par cette observation.

Il y a cependant un inconvénient attaché à cette méthode; c'est que dans l'ouverture qu'on pratique à l'arrière-faix on peut comprendre le cordon ombilical, ce qui feroit très-certainement périr l'enfant, à moins qu'on ne le retirât très-prompement de la matrice; mais en portant les doigts autour du placenta, en le déchirant même, on sent à l'endroit du cordon plus d'épaisseur, & à mesure qu'on avance sur les vaisseaux, on sent des sillons anfractueux, & à leur réunion une espèce d'entonnoir qu'on peut facilement éviter; remarques dont j'ai été à même de me convaincre depuis un mois sur douze ou quinze arrière-faix sortis tout récemment de la matrice des femmes que je venois d'accoucher.

---

### OBSERVATION

*Sur une femme enceinte, suspendue par les bras à la suite d'une chute; par M. GLAND, élève en chirurgie, de la communauté de Mondidier.*

La nommée *Bonnay*, femme âgée de

vingt-trois ans, d'une constitution vigoureuse & d'un embonpoint considérable, étant au sixième mois de sa première grossesse, monta, le 21 novembre 1782, en dedans & en haut d'un bâtiment; lorsqu'elle étoit à la hauteur de quinze à seize pieds environ, l'échelle glissa jusqu'à terre, & cette femme se retint aux morceaux de bois qui servent à former le plancher. Elle resta au moins une demi-heure suspendue par les bras; sa voix s'éteignit à force de crier; enfin une voisine arriva, elle fit venir du secours, & on délivra cette femme qui alloit se jettér à terre, tant étoit grand l'engourdissement de ses bras. Le lendemain de cet accident, tout son corps se couvrit de pustules qui n'étoient que l'effet de la gêne de la circulation pendant la suspension & qui n'eurent aucune suite. Le 23 au matin cette femme éprouva des douleurs semblables à celles de l'accouchement; on envoya chercher M. Lefebvre, maître en chirurgie à Broye proche Mondidier, chez lequel je demeurois. M. Lefebvre étant absent je fus à sa place voir la femme *Bonny*; les douleurs prenoient dans les lombes & portoient avec violence au bas-ventre; je la saignai, & les douleurs cessèrent entièrement. Le lendemain j'y retournai avec M. Lefebvre, parceque les douleurs étoient revenues avec

plus de vivacité : une seconde saignée les fit cesser. Neuf jours après (2 décembre) les douleurs reparurent : on nous manda ; nous touchâmes la femme : ayant trouvé la matrice parfaitement close nous fûmes convaincus que ces douleurs ne détermineroient pas l'accouchement, y on fit une troisième saignée qui eut le même succès que les précédentes. Vers le commencement de février 1783, la femme *Bonnay*, tenant un fer à la main, se laissa tomber sur les genoux, mais il ne résulta rien de fâcheux de cette chute. Le 26 du même mois de vraies douleurs se déclarèrent, M. *Lefèvre* fit encore une saignée ; l'accouchement se termina pendant la nuit suivante : il fut très-heureux, & l'enfant se porta fort bien.

**OBSERVATION**  
*Sur un enfant putréfié dans le sein de la mère, & dont les os sont sortis par le nombril, à la suite d'un dépôt ; par M. GENIL, ancien chirurgien de l'Ecole royale pratique de Paris, ancien chirurgien du grand Hôtel-Dieu de Lyon, & chirurgien de la ville de Montbrison en Forez.*

La femme du nommée *Barthé*, coquetier, demeurant au village de Hatterville, paroisse

de Hauterivoire, mariée en 1775, dans les cinq premières années de son mariage, avoit eu trois enfans, (le premier est vivant & jouit d'une bonne santé, les deux autres sont morts.) Ses couches n'avoient eu rien de particulier.

Il y a environ trois ans que cette femme eut des signes de grossesse; à quatre mois & demi, elle sentit remuer; & à la fin du neuvième mois, elle éprouva les douleurs de l'enfantement; la sage-femme appelée assura que l'accouchement se feroit bientôt; les douleurs continuèrent pendant trois jours, mais elles étoient moins fortes qu'elles n'avoient été aux trois accouchemens précédens. Le quatrième jour la femme perdit beaucoup de sang, & son ventre s'affaissa considérablement; son enfant cessa de remuer; elle n'eut plus de douleurs; elle crut, ainsi que la sage-femme, que c'étoit une fausse grossesse; & au sixième jour, elle se remit à ses travaux ordinaires. Cependant son ventre étoit plus élevé & plus dur du côté gauche que du côté droit; elle consulta un médecin qui lui dit qu'elle avoit des obstructions; mais comme elle n'éprouvoit aucune douleur ni aucune incommodité, elle n'y fit plus attention.

Quinze mois après, il lui survint au nombril un dépôt qui, après l'application de cataplasmes émolliens, périt de lui-même

en plusieurs endroits, & rendit une grande quantité de pus, d'une odeur si infecte qu'on ne pouvoit approcher la malade sans en être incommodé. La suppuration continua long-temps pendant les chaleurs de l'été; les vers & la gangrène s'y mirent, ce qui occasionna une déperdition de substance très-considérable, & forma un véritable ulcère.

Dans le mois de décembre 1782, il se présenta dans le fond de cet ulcère plusieurs os: le mari de la malade en retira quatre, dont le plus considérable étoit le fémur. Tous les jours il s'en détachoit d'autres qui sortoient d'eux-mêmes, ou que la malade ôtoit. Ennuyée de ne point voir de fin à cette maladie, on me fit appeler le 30 janvier 1783.

Cette femme avoit alors au nombril un ulcère rond de quatre pouces de diamètre. J'aperçus dans le fond de cet ulcère quantité d'os que je reconnus pour être ceux d'un enfant au terme de neuf mois: j'en ébranlai plusieurs, mais dans la crainte d'occasionner une hémorragie, je me contentai d'en tirer trois, savoir, un *pariétal*, un *temporal* & un *fémur*.

Je fis plusieurs voyages chez cette femme, pendant lesquels je tirai, avec les tenettes dont on se sert pour l'opération du polype; je tirai, dis-je, tous les os qui étoient engagés très-profondément dans des  
chairs

chairs fongueuses ; & , après les avoir rassemblés avec le plus grand soin, j'en formai en entier le squelette d'un enfant de neuf mois. J'ai envoyé à l'Académie de Chirurgie de Paris un *temporal*, un *pariétal* & un *fémur*, avec un Mémoire auquel est joint le certificat de M. *Peuble*, curé de l'endroit, & visé par le juge.

La femme qui fait le sujet de cette observation n'a jamais cessé de vaquer à tous les travaux de sa maison, & jouit actuellement de la meilleure santé.

---

*Note de l'Éditeur.*

1. Cette observation très-intéressante n'est point la seule de ce genre. Voyez entre autres l'observation sur un enfant à terme, qui est sorti par un abcès formé au bas-ventre, communiqué par M. *Desbois de Rochefort*, & insérée dans les Mémoires de la Société royale de médecine, année 1776, page 308 de la première partie du volume, & l'observation sur un bras sorti par un abcès au bas-ventre, quelque temps après l'accouchement, par M. *Bouillon*, médecin à Morlaix, page 310 des Mémoires cités. Voyez encore le *Journal de Médecine*, cahier d'août 1782, page 109, où nous avons rendu compte de ces observations.

Ce qui établit cependant de la différence entre le fait rapporté par M. *Genil*, & celui dont parle M. *Desbois*, c'est que chez la femme *Barrel*, 1°. il s'est passé un temps considérable entre l'accouchement & le dépôt au nombril ; 2°. cette femme a joui d'une espèce de santé pendant la suppuration.

ration & la sortie des os; 3°. sa guérison est parfaite, & semble être attribuée aux seules ressources de la nature, puisque M. Genil ne fait mention d'aucune espèce de traitement.

### REMARQUES DE M. BERGERET,

Sur un ouvrage de M. PAULET, ayant pour titre: Mémoire sur un ordre particulier de champignons, qu'on peut appeler *coffés* ou *bulbeux*.

Il seroit à désirer que chaque médecin, à l'exemple de M. Paulet, s'imposât pour délassément de ses autres travaux, la recherche & la connoissance de la figure, des propriétés, des vertus, de l'usage & de la manière d'agir, de chaque individu qui compose une famille dans le règne végétal.

Ces recherches seroient, à la suite d'un certain nombre d'années, un tout qui jetteroit le plus grand jour sur la matière vegeto-médicale, partie de l'art de guérir où nos connoissances sont encore pour ainsi dire dans le berceau.

En travaillant à la recherche des champignons, M. Paulet paroît avoir eu en vue de faire connoître les espèces qui composent la famille qu'il a nommée *coffés*, déterminer leurs propriétés, soit alimentaires, soit

venéneuses, proposer des moyens ou préservatifs, ou curatifs, des maux que les mauvaises espèces occasionnent.

M. Paulet s'est assuré que le principe venéneux de ces plantes, réside essentiellement dans la partie résineuse; il est parvenu au moyen de certains menstrues, à détacher ce principe du *fungus phalloïdes annulatus, sordide virescens et patulus*, Kail. bot. par. de manière à le pouvoir manger sans courir aucun risque; pour cela M. Paulet le met infuser pendant quelques heures dans de l'eau salée, du vinaigre, ou ce qui réussit mieux, dans de l'esprit de vin.

M. Paulet a observé que l'effet de la substance venéneuse sur l'homme, étoit double; d'une part elle corrodé l'estomac & les intestins, tandis que de l'autre elle cause une affection soporeuse dont le dernier degré est l'apoplexie.

L'éther est le seul moyen dont ce médecin se soit servi avec succès, pour tempérer les mauvais effets de ce poison; il dit avoir essayé tous ceux qu'on a proposés jusqu'à nos jours, sans en avoir tiré le moindre avantage.

Toutes ces expériences firent le sujet d'un mémoire lu par l'auteur en 1775 à l'académie royale des sciences; elles n'ont point été répétées sur les seize autres es-

pèces décrites dans son nouveau mémoire ; mais M. *Paulet* y fait l'exposé d'une seule expérience qu'il a tentée sur des animaux, avec chaque nouvelle espèce de champignon.

Cette expérience consiste à choisir l'espèce de champignon dont on veut connaître les propriétés, il faut le prendre cru, non lavé, en faire une patée, en le pétrissant avec du pain & de la viande, ensuite le faire avaler à un chien ; si ce chien en est indisposé, le champignon est vénéneux, & si au contraire il se porte bien, le champignon n'est point malfaisant.

#### *Caractères génériques.*

Les champignons de ce genre, dit M. *Paulet*, sont d'une belle & vive couleur, leur forme est ordinairement très-régulière, tous ont une bulbe pulpeuse, molle, blanche, ronde, unie, recouverte des débris d'une enveloppe membraneuse ; de cette bulbe s'élève un pédicule, droit, en quille, plein d'une moëlle ferme, & garni d'un collet. Avant leur épanouissement toutes les espèces sont couvertes en totalité d'une enveloppe membraneuse, connue des botanistes sous le nom de *volva*, & qu'on peut appeler coëffe ; cette membrane se déchire pour laisser passer la tête du champignon,

qui presque toujours en entraîne quelque portion sur sa surface ; ces champignons ont un chapeau orbiculaire doublé de lames disposées en rayons autour du pédicule , ces lames ou feuillettes sont recouverts avant l'épanouissement du chapeau , d'une membrane fine connue sous le nom de voile , lequel en se détachant du chapeau vient former autour du pédicule le collet : la surface & la substance sont mollasses , humides , l'odeur terreuse , virulente , nauséabonde ; ils croissent à l'ombre , & plus communément dans les pays froids : ils sont tous suspects : ils causent des diarrhées , des choléras , des affections soporeuses.

**SECTION**  
 Outre le genre qui ne contient que dix-sept espèces , M. *Paulet* y a établi deux ordres ; le premier sous le nom de section première renferme sept espèces dont le *volva* est entier ; le second en contient dix dont le *volva* est brisé.

**PREMIÈRE ESPÈCE.**  
*Fungus phalloides annulatus*, sordide  
*virescens* & *patulus*. Vail. Bot. par.

*Bulbe*, enveloppée du *volva* ; *pédicule*, verdâtre , garni ou non garni d'un collet ; *chapeau* , verdâtre , jaunâtre ou blanc ;

lames ou feuillets, blancs, entremêlés de demi-lames & de quarts de lames.

Cette espèce est très-dangereuse.

M. Paulet observe que le vulgaire confond souvent cette espèce avec une variété de champignons de couche, il donne des caractères pour les distinguer, nous ne les copierons pas & nous nous contenterons d'en donner deux. Le champignon de couche & la variété n'ont jamais de *volva*, le dangereux en a un. Le champignon de couche a les feuillets rouges plus ou moins, le dangereux ne les a jamais rouges.

### II<sup>e</sup> E S P È C E.

*Agaricus speciosus*. Lin. sp. pl. en français *Orange*.

Cette espèce a le *pedicule*, les *feuillets*, le *chapeau*, & la chair jaune orange, son *collet* & le *volva* sont blancs.

Cette espèce est une des plus excellentes au goût, on la mange avec délice.

Les personnes peu versées à la récolte des champignons, confondent la première espèce du second ordre avec celle-ci; elle en diffère par la bulbe, son *pedicule* & les feuillets qui sont blancs.

### III<sup>e</sup> E S P È C E.

*L'Orange tannée*; *volva*, blanc maronné;

*chapeau*, couleur de marron fumé, presque toujours fendu & sans chair; *pédicule*, d'un blanc marron.

Il est suspect.

IV<sup>e</sup> ESPÈCE

*Fungus griseus holosericus*. Vail. bot. par.

*Volva*, blanc; *chapeau*, gris de perles, satiné & rayé au bord, presque point de chair; *feuillet*, blancs; *pédicule*, d'un gris de perles; le *collet*, lorsqu'il existe, est placé au bas du *pédicule*.

Les animaux n'ont point été incommodés par cette espèce.

V<sup>e</sup> ESPÈCE

*Fungus bulbosus saturate griseus*. Micheli.

*Chapeau*, rond presque sphérique, gris de souris, surface gercée; *chair*, blanche, ferme; *lamès*, blanches, deviennent carénées; *pédicule*, blanc; *bulbe*, très-marquée.

Les animaux n'en ont point été incommodés.

VI<sup>e</sup> ESPÈCE

*Fungus bulbosus & speciosus, pileolorufescente*. Paul.

*Chapeau*, couleur de noisette ou de paille; *feuillet*, blancs, entremêlés de petits & portions de feuillet; *pédicule*, blanc sale; *bulbe*, bien marquée & recouverte du *volva*.

Aucun effet sur les animaux.

V I I<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus bulbosus cruciformis odoratissimus.* Paul.

*Chapeau*, découpé en croix de malte, de couleur & consistance de chair de veau, garni d'un bouton au centre; *bulbe*, blanche; *pédicule*, de la couleur du chapeau, odeur très-forte & très-suave de champignon.

Cette espèce incommoda l'auteur pour avoir mangé d'un ragoût dans lequel il en avoit mis la moitié d'un.

## S E C T I O N I I I.

## P R E M I È R E E S P È C E.

*Agaricus muscarius.* La Fausse Oronge.

*Volva*, très-blanc, & qui se déchire en plusieurs lambeaux qui restent attachés sur le chapeau; *chapeau*, d'un beau rouge de feu, devient jaunâtre; *feuilletts*, *pédicule* & *collet*, d'un beau blanc.

Cette espèce a occasionné les plus graves accidents aux personnes qui en ont mangé, croyant manger la véritable Oronge, n<sup>o</sup> 2. première section.

I I<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungi albi venenati.* J. B. hist. pl.

*Chapeau*, blanc sale tirant sur le gris &

comme verruqueux; *feuillats* & *pédicule*, d'un blanc de lait; le *collet*, lorsqu'il existe, est gris.

Il est suspect.

III<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus phalloides*, Paul.

*Chapeau*, roux ou de couleur de marron d'inde; *feuillats*, d'un beau blanc; *bulbe*, jamais ronde; & d'une légère couleur de marron; *pédicule*, jamais droit & d'une légère couleur de marron; *collet*, roux ou de couleur de chair.

Les animaux en sont incommodés & jamais tués.

IV<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus pileolo lato micis fursuraceis asperso*, Paul.

*Chapeau*, circulaire, lila foncé ou olivâtre, verruqueux; *feuillats*, blancs; *bulbe*, ronde & molle; *pédicule*, cylindrique, taillé en quille, blanc ou jaunâtre.

Les animaux en sont incommodés & purgés.

V<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus italicus albidus annulatus & maculatus*, J. B. Hoff.

*Chapeau*, blanc argenté, devient jaune,

surface quelquefois couverte de petites peaux blanches, d'autres fois nue, presque point de chair; *feuilles*, blancs; *bulbe*, ronde; *peduncule*, droit, cylindrique, un peu plus large vis-à-vis les *feuilles*; *voile*, rabattu, quelquefois nul.

Les animaux en sont incommodés.

#### V I<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus pediculo in bulbi formam ex-crescente.*

Aucun *voile* ni *collet*; *chapeau*, orbiculaire, jaune doré, bord rayé, surface verruqueuse; *chair*, blanche, ferme; *feuilles*, blancs & presque tous égaux; *bulbe*, blanche, ferme; *pedicule*, en quille ou en fuseau, plein & ferme.

Les animaux n'en sont point incommodés.

#### V I I<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus colore candido tuberculis flavo-fuscis elegantissimè variegato.* Vail. bot. par. *Voile*, tendre comme une toile d'araignée; *tête*, ronde, blanche, garnie d'éminences en pointes de diamants; *chair*, blanche, tendre; *feuilles*, blancs de lait, non adhérents au *pedicule*.

M. *Paulet* le regarde comme suspect: il n'incomode point les animaux.

VIII<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus bulbosus pileolo strobiliformi.* Paul.

*Voile*, très tendre & qui s'efface; *chapeau*, en forme de pomme de pin; d'un fond blanc; *éminences*, grises; *substance*, très-blanche; *odeur*, de farine nouvellement moulue.

Il n'a produit aucun mauvais effet sur les animaux: M. *Paulet* le croit suspect.

IX<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus bulbosus pileolo aculeis tenuibus exasperato.* Paul.

*Voile*, très tendre & qui disparoit; *chapeau*, d'un roux pâle, couvert de pointes de couleur plus foncée; point de *chair*; *feuilletts*, blancs; *bulbe*, rouffâtre; *pédicule*, blanc.

Soupçonné malfaisant.

X<sup>e</sup> E S P È C E.

*Fungus vix bulbosus elatior pileolo aculeis tricuspidatis notato.* Paul.

*Volva*, blanc; *chapeau*, circulaire, mol, blanc, couvert de pyramides triangulaires grises; *feuilletts*, blancs & prennent un coup d'œil vert; *tranche*, couverte d'une farine blanche; *bulbe*, blanche, molle; *pédicule*, cylindrique, blanc, mol, plein; *collet*, peu visible, odeur agréable.

Très-dangereux. Les animaux qui en ont

pris sont tourmentés de coliques , s'affou-  
pissent & meurent.

L'expérience dont l'auteur s'est servie pour se décider sur la propriété des champignons , nous paroît insuffisante : il est possible que ces substances prises crues & sans être lavées soient des poisons , & qu'elles cessent de l'être étant lavées & préparées comme aliment.

On fait que le feu seul achève de dissiper le principe vénéneux du Manihoc , & de poison qu'il seroit sans cette préparation , il devient un aliment dont on fait habituellement usage en Amérique : ne pourroit-il pas en arriver de même au sujet de quelques champignons ?

Les graisses sont journellement employées comme de bons moyens pour empêcher les substances acres & corrosives , d'entamer les entrailles des personnes empoisonnées ; la graisse qu'on emploie à la préparation des aliments où l'on fait entrer des champignons , ne pourroit-elle pas avoir l'avantage de rendre les moins actifs absolument exempts de danger ?

Dans la description du genre , M. *Paulet* veut qu'on appelle *coiffe* le *volva* des botanistes , nous croyons ce nom impropre à cette enveloppe ; car il n'y a personne qui à ce nom ne se figure voir une enveloppe qui couvre la tête du cham-

pignon ; d'ailleurs le nom de coëffe a été donné au *caliptra* des mouffes, qui effectivement en a la figure & l'usage ; nous croyons donc que le nom de *bourse*, que les botanistes françois ont donné au *volva*, lui convient mieux, & il est certain qu'on peut en donner l'idée la plus juste, en le comparant à une bourse de quêteuse, du fond de laquelle s'éleveroit un champignon.

Il est d'usage en botanique, lorsqu'on décrit un genre de plante, 1<sup>o</sup>. de lui donner un nom, 2. d'exposer les caractères qui lui sont communs avec les genres voisins, 3. de le faire distinguer autant qu'il est possible de ces mêmes genres, par quelques caractères particuliers & qui lui soient propres.

Dans l'établissement d'un genre, on a surtout grand soin de ne faire mention que des caractères dont toutes les espèces de ce genre sont pourvues ; M. *Paulet* ne s'est conformé à aucun de ces usages, & non seulement il a donné à son genre des caractères qui ne conviennent pas à toutes les espèces, mais il en donne même qui sont si variables, que tantôt ils conviennent & tantôt ils ne conviennent plus à la même plante.

Voici comment on pourroit réformer ce genre.

Ordre des Champignons, appelés Bulbeux  
par M. PAULET.

## G E N R E.

Chapeau horizontal, orbiculaire, doublé de lames, & soutenu d'un pédicule bulbeux à sa base; cette bulbe est enveloppée des débris d'une bourse qui a servi d'enveloppe à toute la plante avant son épanouissement.

On voit que ce genre renferme en partie les caractères des deux autres genres, celui de *Agaricus* L., celui du *phallus* L.; mais qu'il diffère des agarics par le *volva*, & des *phallus* par les feuillet.

Nous avons fait un travail sur les dix-sept espèces de M. Paulet, où nous mettions en évidence beaucoup de caractères omis par cet Auteur; ce travail fut dans le temps remis à M. Descombes qui l'a égaré. Nous croyons l'extrait que nous donnons suffisant pour faire connoître ces plantes, parce que nous nous sommes attachés à réunir dans chaque description des caractères essentiels de chacune.

LETTRE DE M. DESGRANGES,  
Chirurgien gradué du collège royal de Lyon,  
& de l'académie royale de chirurgie de

Paris, au rédacteur du Journal de médecine. (a)

MONSIEUR,

Il vient de paroître dans le journal encyclopédique du premier mai 1783, p. 493. & suiv., des réflexions critiques sur l'espèce de déplacement de l'utérus, dont j'ai fourni des exemples dans le journal de médecine, janvier, p. 32. L'auteur ne s'est pas fait connoître : il est peu généreux sans doute de la part de mon critique de ne point se nommer, & de choisir pour m'attaquer un autre recueil que celui où j'ai consigné mes observations (b).

(a) Nous avons reçu votre Lettre, il y a cinq mois.

(b) Nous ignorons de qui est cette critique; mais nous devons avertir que M. *Segretain* nous a adressé des Réflexions sur l'espèce de déplacement de l'utérus, dont M. *Desgranges* a fourni des exemples. Le manuscrit de M. *Segretain* s'est égaré. Comme le Journal de Médecine doit servir au progrès de l'art, c'est aussi un devoir pour nous d'y insérer les Mémoires de discussion, faits pour donner de nouveaux éclaircissmens. Nous prions M. *Segretain* de nous faire parvenir une copie de ses Réflexions, & nous nous empresserons de les publier. Nous sommes persuadés que MM. *Desgranges* & *Segretain* ne s'écarteront point des égards qu'ils se doivent, & que le public a pour eux.

J'y répondrai cependant pour éclaircir de plus en plus une matière encore toute neuve pour beaucoup de praticiens. Je n'avois d'abord écrit que d'après ma pratique seule, & je m'étois contenté simplement de ce que j'avois vu & ce que j'avois fait : aujourd'hui j'ai par devers moi quelques nouveaux faits qui me sont fournis par des praticiens du premier ordre, & j'attends leur agrément pour en faire usage. Il importe de les publier pour prouver la réalité des *renversemens* que j'ai établis.

---

N. B. Il y a dans le cahier de janvier, dans l'article fourni par M. Desgranges, deux fautes essentielles à corriger. Page 35, ligne 19, il faut lire *largeur*, au lieu de *longueur*; page 40, ligne 17, lisez *col de la matrice*, au lieu de *corps*.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1783.*

Les chaleurs excessives ont paru avoir une influence marquée sur le caractère des maladies, soit pendant le temps même que ces chaleurs ont duré, soit dans la suite, à cause de la disposition qu'elles ont communiqué à nos humeurs. En effet, les maladies qui ont régné pendant le mois de juillet avoient une grande analogie avec celles auxquelles sont exposés les Européens transplantés sous un ciel brûlant. Les ouvriers, sur-tout ceux qui sont journellement exposés à l'ardeur du soleil, ont éprouvé de grands maux de tête, qui

qui étoient suivis de fièvres aiguës, avec prostration de forces, délire & mouvemens convulsifs; chez d'autres une lassitude extrême & subite, des anxiétés vers l'épigastre, des douleurs d'entrailles, des nausées, des vomissemens; la diarrhée annonçoient la maladie, qui cédoit en douze ou quinze jours aux vomitifs, au repos, à l'usage des délayans acidulés, & aux purgatifs doux. On a remarqué encore des fièvres aiguës, des rhumatismes, des maladies éruptives, principalement des érysipèles, des fièvres rouges & la rougeole. Les maux de gorge ont été fréquens, souvent il ont eu cela de particulier que les amygdales éprouvoient une sorte de constriction, avec sécheresse & rougeur, au lieu de gonflement, qui a lieu ordinairement dans ces fortes de maladies.

On a remarqué dans les hôpitaux que pendant les grandes chaleurs, les ulcères, les plaies, même celles qu'avoient causées les vésicatoires, ont souvent donné des signes de gangrène.

*Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'août 1783.*

Le refroidissement de l'atmosphère, arrivé au commencement de ce mois, occasionna des affections rhumatismales & catarrhales; les maladies éruptives ont eu une anomalie marquée & une complication, qui changeoit entièrement leur caractère. L'ouverture des personnes mortes, à la suite de la repercussion de la rougeole, a fait connoître que les métastases qui survenoient dans cette maladie étoient placées à l'insertion des piliers du diaphragme; guidé par cette observation anatomique, on a obtenu des effets salutaires de l'application d'un vésicatoire sur le lieu même que le dépôt affectoit.

**OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES**  
**S E P T E M B R E 1783.**

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	A matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	13, 1	25, 17	19, 16	28	1, 7	28	1, 1	28	0, 4
2	16, 12	27, 0	21, 1	27	11, 9	27	11, 1	27	10, 7
3	18, 8	27, 0	15, 12	27	10, 0	27	9, 7	27	9, 10
4	16, 3	16, 3	11, 18	27	9, 0	27	9, 11	27	10, 10
5	9, 4	19, 17	14, 1	27	11, 7	27	11, 8	27	11, 3
6	11, 15	23, 6	14, 19	27	11, 0	27	10, 6	27	10, 4
7	12, 2	18, 14	12, 3	27	11, 0	27	11, 3	27	11, 8
8	11, 8	17, 14	14, 3	28	0, 0	27	11, 10	27	11, 10
9	12, 16	17, 18	14, 0	28	0, 0	28	0, 9	28	1, 5
10	10, 13	19, 11	10, 10	28	1, 5	28	0, 7	27	11, 3
11	13, 8	14, 4	8, 16	27	8, 8	27	10, 0	27	10, 1
12	8, 4	14, 17	10, 0	27	12, 2	27	10, 0	27	11, 0
13	7, 18	14, 10	10, 10	27	11, 3	27	11, 7	28	0, 4
14	8, 14	12, 10	9, 5	28	0, 3	28	0, 5	28	1, 1
15	6, 8	15, 17	14, 0	28	3, 6	28	1, 11	28	2, 6
16	10, 16	20, 19	14, 14	28	2, 6	28	2, 6	28	2, 2
17	10, 0	18, 18	14, 8	28	1, 7	28	1, 3	28	1, 2
18	10, 7	19, 11	14, 16	28	1, 3	28	1, 4	28	1, 4
19	11, 11	19, 10	15, 16	28	0, 10	28	0, 1	27	11, 5
20	12, 10	20, 15	15, 9	27	11, 0	27	11, 1	27	11, 1
21	11, 7	21, 7	15, 19	27	10, 9	27	10, 8	27	10, 9
22	11, 13	21, 18	15, 7	27	10, 10	27	10, 10	27	11, 0
23	12, 5	17, 14	10, 15	27	11, 1	27	10, 11	27	10, 10
24	9, 5	14, 8	10, 14	27	10, 6	27	10, 1	27	10, 1
25	10, 8	16, 7	11, 10	27	9, 9	27	9, 6	27	10, 0
26	8, 2	16, 5	12, 11	27	10, 2	27	10, 2	27	10, 6
27	10, 12	16, 7	11, 13	27	10, 9	27	11, 3	27	11, 4
28	10, 2	19, 17	16, 0	27	10, 11	27	9, 9	27	7, 9
29	13, 15	17, 3	12, 28	27	8, 5	27	10, 5	27	11, 5
30	10, 2	17, 11	14, 0	27	11, 8	27	11, 8	27	11, 10
31	12, 1	19, 7	13, 3	27	11, 2	27	11, 2	27	11, 2

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N-E. fer. doux.	E. fer. chaud.	E. fer. chaud.
2	S-E. <i>idem.</i>	S-O. fe. très-ch.	S-O. nuag. cha.
3	S. fer. chaud.	S. nuag. très-ch.	S-O. c. ch. orag. pluie, tonn.
4	S-O. cou. doux.	S-O. co. d. v.	N-O. fer. frais.
5	S-O. fer. fr. br.	S-O. co. ch. br.	S-O. couv. frais.
6	N-E. nuag. do.	S. fer. chaud.	S-O. nua. fr. écl. grande pl. ton.
7	S-O. cou. frais.	S-O. cou. d. v.	S-O. c. fr. v. pl.
8	N-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. do.	N-O. nuag. do.
9	N-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. doux.
10	S-O. nuag. fr.	S-O. <i>idem.</i> vent	S-O. <i>idem.</i>
11	S-O. c. fr. v. pl.	S-O. <i>idem.</i>	N-O. nuag. fr.
12	N-O. c. très-fr.	N-O. n. do. pl.	N. <i>idem.</i>
13	N. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>	N. cou. fr. v. pl. grêle, tonnerr.
14	N. <i>idem.</i>	N. couv. doux.	O. nuag. frais.
15	N. nuag. froid.	O. co. dou. br.	N-O. co. doux.
16	N-O. c. fr. br.	O. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
17	N. nuag. frais.	N-E. cou. doux.	N-E. c. doux, pl.
18	N-E. <i>idem.</i> br.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. nua. doux.
19	N-E. nua. fr.	E. fer. chaud.	N-E. <i>idem.</i>
20	N-E. nuag. do.	E. nuag. chaud.	E. fer. chaud.
21	E. ferein; frais.	N-E. co. ch. br.	N-E. nua. doux.
22	E. <i>idem.</i> br.	S. <i>idem.</i>	S-O. c. d. broui.
23	N-O. co. <i>idem.</i>	S-O. c. do. vent.	S-O. c. d. pluie.
24	N-O. cc. doux.	N-O. <i>idem.</i>	S-O. co. fr. plu.
25	N-O. c. fra. br.	S-O. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
26	S. ferein, frais.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nuag. fr.
27	S-O. nuag. fra.	S-O. nuag. d.	S-O. cou. fr. pl.
28	E. co. frais, br.	S-E. couv. ch.	S-E. co. d. tonn.
29	S. cou. d. vent.	S-O. c. doux, v.	S. ferain, frais.
30	S. fer. frais. br.	S. id. br. gr. pl.	S. co. doux, br.
31	N-E. cou. d. br.	S. cou. ch. br.	S-O. <i>idem.</i>

356 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur .... 27, 0 deg. le 2  
 Moindre degré de chaleur..... 6, 8 le 15

Chaleur moyenne..... 15, 10 deg.

Plus grande élévation du Mer- <sup>pouc. lig.</sup>  
 cure..... 28 2,6, le 16

Moindre élév. du Mercure.... 27 8,5, le 29

Elévation moyenne... 27 11,5 l.

Nombre de jours de Beau... 51  
 de Couvert... 18  
 de Nuages... 18  
 de Vent... 12  
 de Tonnerre... 5  
 de Brouillard... 11  
 de Pluie... 19  
 de Neige... 10

Quantité de Pluie... 22 2,2 lig.

Evaporation... 4 8

Différence..... 2 10

Le vent a soufflé du N. 8 fois.

N-E..... 1

N-O..... 2

S..... 11

S-E..... 3

S-O..... 2

E..... 6

O..... 3

TEMPÉRATURE : douce & sèche.

MALADIES : beaucoup de petite vérole sur les enfans, accompagnée de fièvre putride. Il en est mort plusieurs.

J A U C O U R, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier septembre 1783.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois d'août 1783; par M.  
BOUCHER, médecin.*

Depuis longues années la liqueur du thermomètre n'avoit pas été observée à une hauteur aussi considérable qu'elle l'a été le 2 & le 3 de ce mois. Le 2, elle s'est élevée à celle de  $27\frac{1}{2}$  degrés au dessus du terme de la congélation; & le 3, à celle de 28 degrés. Ce dernier jour elle a été observée, à cinq heures du matin, à la hauteur de 20 degrés. Il s'en faut de beaucoup que les chaleurs aient été aussi vives le reste du mois, la liqueur du thermomètre, après le 6, ne s'étant pas élevée au dessus du terme de 21 degrés: dans plusieurs jours, elle est restée beaucoup au dessous de ce terme.

Il n'y a pas eu de grandes variations dans le baromètre. Le mercure s'est maintenu tout le mois entre le terme de 28 pouces 1 ligne, & celui de 27 pouces 9 lignes.

Les vents ont varié du 1<sup>er</sup> au 22 du mois, & depuis ce dernier jour, ils ont été *sud*.

Tout le mois a été assez pluvieux & orageux.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 28 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de  $11\frac{1}{2}$  degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $16\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $8\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $7\frac{1}{2}$  lignes.

358 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.  
3 fois du Nord vers l'Est.  
2 fois de l'Est.  
7 fois du Sud.  
16 fois du Sud vers l'Ouest.  
10 fois de l'Ouest.  
6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.  
17 jours de pluie.  
4 jours de tonnerre.  
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le  
mois d'Août 1783.*

C'est à la suite des violentes chaleurs que régnent ordinairement le *choléra-morbus* & les diarrhées bilieuses; & c'est ce qui a été observé ici & dans les campagnes circonvoisines, dans le courant de ce mois, nombre de personnes ayant été attaquées de l'une ou de l'autre maladie.

La fièvre continue-putride qui persiftoit, avoit un caractère plus bilieux que ci-devant. En général elle étoit vermineuse. La plupart des malades étoient fatigués par une diarrhée bilieuse, & dans quelques-uns, on a observé des taches de pourpre sur diverses parties du corps. Dans un grand nombre la maladie a eu la marche de la fièvre double-tierce-continue; dans ce cas le quinquina a été d'un grand secours après l'emploi prudent des émético-cathartiques, répété selon les circonstances. Dans le cas d'affaiblissement nous préférons l'élixir fébrifuge d'Huxham aux autres préparations. Nombre de personnes dans le peuple ont succombé à cette maladie. Elle régnoit

vivement dans plusieurs cantons de la campagne, sur-tout du côté du *sud*.

La fièvre tierce & double-tierce étoient chez nous la maladie dominante, qui étoit celle des deux tiers des personnes réfugiées dans nos hôpitaux, de Charité.

La rougeole n'étoit point tout-à-fait dissipée : elle attaquoit même des adultes ; mais elle étoit bénigne. On voyoit quelques petites-véroles.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Séance publique de la Société royale de Médecine, tenue au Louvre le mardi 28 août 1782.*

1. Après la lecture des deux Programmes de Prix, on a entendu celle d'un Mémoire de M. *Mau fait*, sur quelques nouveaux moyens d'administrer l'électricité médicale.

M. *Vicq d'Azyr*, secrétaire perpétuel, a lu une Notice sur la vie & les ouvrages de MM. *Harmant*, président du collège royal de Nancy ; *Buttet*, chirurgien à Etampes, membre de l'Académie royale de chirurgie ; & *Vetillari-du-Ribert*, médecin au Mans, correspondant de la Société.

On a fait la lecture d'un Mémoire de MM. *de Laffone père*, & *Cornette*, sur une nouvelle manière de préparer à peu de frais, & en très-peu de temps, l'extrait d'opium par digestion, & sur ses effets, comparés avec l'extrait d'opium préparé par une digestion de six mois.

M. *Vicq d'Azyr*, a lu l'éloge de M. *Pringle*, célèbre médecin Anglois, associé-étranger de la Société.

## PRIX DISTRIBUÉS ET ANNONCÉS.

## PRIX DISTRIBUÉS.

La Société avoit proposé dans la Séance publique du 27 août 1782, pour sujet d'un Prix de la valeur de 200 livres, dû à la bienfaisance d'un de ses Membres, qui ne s'est point fait connoître, le Programme suivant : *Déterminer par des observations exactes si le Scorbut est contagieux.*

Cette question qui intéresse l'administration des hôpitaux, a été proposée pour seconder les vues du Gouvernement, & la Société avoit indiqué dans son annonce les sources où les auteurs pourroient puiser.

Parmi les Mémoires reçus, deux ont paru devoir être couronnés & partager le prix.

Le premier ayant cette devise : *Le Scorbut chronique n'est jamais contagieux*, &c. a été envoyé par M. Goguelin, docteur en médecine, & correspondant à Moncontour en Bretagne. Ce médecin a déjà remporté, en 1781, un prix, au jugement de la Société, sur le traitement du Scorbut.

Le second envoyé avec cette épigraphe : *Si quid novisti rectius istis*, &c. est de M. Bougourd, docteur en médecine & en chirurgie, correspondant à S. Malo.

La Société leur a adjugé à chacun une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

L'Accessit a été mérité par l'auteur anonyme du Mémoire, ayant l'épigraphe suivante : *Ægritudinem esse contagiosam cognosces ex genere morbi & ex iis quæ sequuntur.* Franc. de Morb. Cont.

La question qui consiste à déterminer s'il existe un Scorbut aigu, a fixé l'attention d'un grand nombre d'auteurs. (a). Plusieurs ont pensé qu'il pouvoit prendre ce caractère, soit essentiellement, soit accidentellement & par complication avec les fièvres putrides & malignes. On auroit désiré que cette question eût été traitée plus particulièrement par les auteurs. M. *Goguelin* est celui qui s'est le plus étendu sur ce sujet. M. *Bougourd* a parlé du Scorbut chronique, en médecin formé par une expérience multipliée. L'Auteur du Mémoire qui a mérité l'*Accessit* s'est distingué par une érudition choisie dont il a fait un bon usage.

La Société invite les Médecins à ne point perdre de vue cet objet, & à rechercher s'il y a des circonstances dans lesquelles le Scorbut peut devenir aigu par sa nature, ou si dans son état de complication avec les fièvres, c'est le caractère de celles-ci qui domine, & dans ce dernier cas, en quoi la complication du Scorbut ajoute à l'altération des humeurs. Elle donnera des marques de sa satisfaction aux Auteurs des meilleurs Mémoires qui lui auront été envoyés sur ces différentes questions.

### TI.

La Société, principalement instituée pour veiller au traitement des Epidémies, & pour en recueillir l'histoire, a décerné dans plusieurs de ses Séances publiques, des médailles de différentes valeurs, aux Médecins qui lui avoient adressé les observations les plus intéressantes à ce sujet. L'émulation ayant été augmentée par ces encou-

---

(a) *Vid. VANDER-MYE, DE PESLE, BREDANA: POU-  
PART, Mémoires de l'Académie des Sciences; & GRANT,  
sur les Fièvres,*

ragemens, e le a reçu un grand nombre de Mémoires sur les maladies épidémiques qui ont régné dans les différentes provinces du royaume, & elle a cru devoir faire une nouvelle distribution de Prix dans cette Séance. Elle en a décerné six, chacun de la valeur d'un jetton d'or, dans l'ordre suivant.

Le premier à M. *Barrère*, correspondant de la Société à Montlouis en Rouffillon, auteur d'un Mémoire sur une fièvre miliaire épidémique qui a régné en 1781. C'est la première fois que cette maladie ait été observée dans le Rouffillon.

Le second à M. *Baumes*, correspondant à Lunel en Languedoc, auteur d'un Mémoire sur une Epidémie de fièvres putrides bilieuses qui a régné en 1781.

Le troisième à M. *Girou*, associé régnicole, à Besançon, qui a remis un Mémoire sur une Epidémie observée, en 1779, à Bornat, bailliage de Lons-le-Saulnier.

Le quatrième à M. *Bouffey*, correspondant à Argentan, auteur de cinq Mémoires bien faits sur les Epidémies observées depuis 1778 jusqu'en 1782.

Le cinquième à M. *Companys* neveu, correspondant à Ceret en Rouffillon, auteur d'un Mémoire sur une épidémie de fièvres bilieuses qui a régné à Arles en 1782.

Le sixième à M. *Le Jau*, correspondant à Phalsbourg en Alsace, qui a rédigé un tableau des pleuro-péripneumonies épidémiques en 1780.

La Société auroit bien voulu pouvoir donner des marques de sa satisfaction à tous les auteurs des Mémoires envoyés sur la description & le traitement des Epidémies, & qui contiennent des observations intéressantes qu'elle publiera dans ses volumes; mais le nombre des Prix qu'elle

avoit à distribuer ayant été fixé à six, elle a été forcée à faire un choix.

## I I I.

La situation des lieux a une influence très-marquée sur le tempérament des habitans & sur leurs maladies; c'est par cette raison que la topographie médicale est un des objets dont la Société s'occupe avec le plus de zèle. Dans le nouveau concours ouvert à ce sujet, les auteurs des Mémoires suivans ont mérité les trois prix qu'elle avoit à distribuer.

Le premier Mémoire contient une description topographique & médicale de Lunéville, par MM. *Castara*, chirurgien du roi dans cette ville, & *Percy*, docteur en médecine & chirurgien major du régiment de cavalerie de Berry. La Société leur a adjugé à chacun un jeton d'or.

Le second est intitulé, Topographie physique & médicale de la Suisse & du pays de ses alliés, par M. *Didlot*, docteur en médecine, membre de plusieurs Académies, à Remiremont. Ce Mémoire contient moins de vues médicales que les deux autres; mais on y trouve des remarques curieuses sur les productions de ces différens cantons. Il lui a été adjugé une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

Le troisième est un supplément à l'ouvrage publié dernièrement par M. *Darluc*, sur la Provence. Le commencement de ce travail a été couronné par la Société; la suite lui a paru mériter la même distinction. Il lui a été adjugé une médaille de la même valeur que la précédente.

## P R I X A N N O N C É S.

## I V.

La Société avoit proposé, dans la séance tenue

au Louvre le 28 août 1781, pour sujet d'un prix dû à la bienfaisance de feu mademoiselle Guérin, la question suivante : *Déterminer par l'analyse chimique quelle est la nature des remèdes antiscorbutiques tirés de la famille des crucifères.* Les vues de la Société n'ayant point été remplies, elle propose ce sujet de nouveau, avec les modifications suivantes : *Elle demande toujours que le est la nature des plantes antiscorbutiques prises dans la classe des crucifères ; mais elle n'exige point un travail chimique complet sur toutes les plantes de cette famille. Il suffira que les auteurs fassent l'analyse exacte de deux ou trois de ces plantes, telles que le cochlearia, le cresson, le raifort.* La Compagnie desire fixer l'incertitude qui règne dans les ouvrages de matière médicale sur la nature de ces végétaux, ce qui ne peut se faire que par un travail suivi sur quelques-unes de ces plantes, avec les soins & la précision que la chimie moderne peut apporter dans l'analyse végétale. Ce prix, de la valeur de 300 liv., sera délivré dans la séance publique du carême 1785, & les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier de la même année 1785.

## V.

La Société propose pour sujet du prix de 600 livres, fondé par le roi, la question suivante : *Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina, administré dans les différentes espèces de fièvres rémittentes.*

Les fièvres rémittentes ont tant de rapport avec les intermittentes, que tous les médecins les ont regardées comme formant deux ordres très-voisins l'un de l'autre. Quelques-uns même les ont confondues & n'en ont fait qu'une seule classe (1). Il n'est donc pas étonnant que les mé-

(a) *Vid.* CULLEN, gener. *Morb.* T. ij, p. 45.

thodes de traitement de ces deux maladies aient beaucoup d'analogie entre elles, & que le quinquina employé dans la cure des premières, l'ait aussi été dans celle des secondes. Les exacerbations des fièvres rémittentes peuvent toujours être rapportées; quant au type, à quelques-unes des intermittentes, soit tierces, quartes ou quotidiennes simples ou composées. Ces fièvres sont en général accompagnées d'accidens graves. On les considérera d'abord dans l'état le plus simple; on en examinera ensuite les principales complications, & on indiquera ce que l'on doit attendre du quinquina dans ces différens cas. Des auteurs recommandables l'ont conseillé à très-forte dose dans le traitement de ces fièvres, pratique qui a été utile, & dont on a souvent aussi abusé. On recherchera quelles sont les circonstances dans lesquelles on doit s'abstenir de donner ce médicament à grande dose, & avec quelles précautions on peut se le permettre; & ces différens principes résulteront de la nature approfondie de ces fièvres. Ce prix sera distribué dans la séance publique de la fête de S. Louis 1785. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai de la même année 1785.

**V.**  
 La Société de Médecine a demandé, dans ses programmes, des observations sur les maladies des bestiaux, & elle a distribué plusieurs fois des prix à ceux qui ont rempli ses vues à ce sujet. Parmi les Mémoires qu'elle a reçus sur cette matière, elle a distingué ceux de M. *Huzard*, artiste vétérinaire demeurant à Paris, & elle lui a adjugé une médaille en argent de la même forme que celles qu'elle fait frapper en or pour les grands prix.

## VII.

La Société invite les médecins & chirurgiens à l'informer des épidémies & épizooties régnantes. Elle a arrêté que pour donner à cette partie de sa correspondance la plus grande activité, il feroit publié un programme particulier relatif aux encouragemens & aux prix qu'elle destine à ceux qui lui donneront à ce sujet les détails les plus intéressans.

## VIII.

Elle en distribuera à ceux qui correspondront le plus exactement avec elle, de même qu'à ceux qui lui communiqueront des Mémoires, 1°. sur la constitution médicale des saisons; 2°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons; 3°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales; 4°. sur les maladies aiguës ou chroniques auxquelles les bestiaux de toute espèce sont sujets dans chaque pays.

## IX.

Elle donnera aussi des encouragemens aux auteurs des Mémoires qui, sans traiter de ces différens objets, lui paroîtront propres à contribuer d'une manière marquée aux progrès de la Médecine.

## SUITE DES PROGRAMMES DES PRIX PROPOSÉS.

## X.

Nous rapporterons ici les programmes déjà proposés par la Société.

Premier programme : prix de 400 liv. *Indiquer quelles sont les maladies qui règnent le plus souvent parmi les troupes pendant l'été, & en général dans les temps des grandes chaleurs? Quelle est la méthode*

la plus simple & la moins dispendieuse de les traiter ? Quels sont les moyens d'en prévenir ou d'en diminuer les effets dans les pays très-chauds, comme dans les îles du Vent & sous le Vent ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1783.

Deuxième programme : prix de 600 liv. Déterminer quels sont les espèces & les différens cas d'hydropisie, dans le traitement desquels on doit donner la préférence au régime délayant sur le régime sec ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1784.

Troisième programme : prix de 600 l. Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet ; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1784.

Quatrième programme : prix de 600 liv. Déterminer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses ; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre ; 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1785.

Cinquième programme : prix de 600 liv. Indiquer quels sont en France les abus à réformer dans l'éducation physique, & quel est le régime le plus propre à fortifier le tempérament & à prévenir les maladies des enfans, eu égard aux usages & aux différentes températures ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1784.

Sixième Programme. La Société demande : *Si la maladie connue en Ecosse & en Suède sous les noms de Croups ou d'Angina membranacea seu polyposa, & qui a été décrite principalement par les Docteurs Home en 1775, & Michaelis en 1768, existe en France ; dans quelles provinces elle a été observée ; par quels signes diagnostics on l'a distinguée des autres maladies analogues, & quelle méthode de traitement on a employé pour la combattre ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1784. Il sera distribué des prix relatifs au nombre & au mérite des Mémoires.

Septième programme : prix de 300 liv. *Déterminer par l'analyse chimique quelle est la nature des plantes antiscorbutiques tirées de la famille des crucifères, telles que le cochlearia, le cresson & le rai-fort. Il suffira de faire une analyse exacte de deux ou de trois de ces plantes.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1785.

Huitième programme : prix de 600 l. *Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina administré dans les différentes espèces de fièvres rémittentes.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1785.

Les Mémoires qui concourront à ces prix seront adressés, francs de port, à M. Vicq d'Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société, & seul chargé de la Correspondance de cette Compagnie, rue des Petits-Augustins, n° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.

Ceux qui enverront des Mémoires pour concourir aux prix d'émulation, pourront les signer & les adresser au Secrétaire par la voie ordinaire de la correspondance de la Société. Il en sera de même pour les Mémoires sur le *croups*.

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques

quelques médecins & chirurgiens , qui ne correspondent point avec la Société , parce qu'elle a déjà des associés ou des correspondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie est bien éloignée d'avoir adopté ce principe ; elle desire avoir tous les gens de l'art pour correspondans. Elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront , les feuilles ou annonces qu'elle est chargée de distribuer.

Nous inférerons dans le cahier prochain le programme de la Société royale de Médecine , relatif à sa correspondance , concernant la constitution médicale des saisons & des épidémies.

---

*Séance publique de la Faculté de Médecine, fondée par feu M. MALOUIN, lecteur & professeur de Médecine au Collège royal, de l'académie royale des Sciences, & Membre de ladite Faculté.*

3. Le lundi premier de ce mois, la Faculté a tenu cette séance dans ses Ecoles, rue Saint-Jean-de-Beauvais. Elle a été ouverte par la lecture des sujets des prix que la Faculté avoit proposés.

Le premier étoit sur *le rachitis* ; le second, sur *les différentes convulsions dans les enfans* ; & le troisième, sur *les maladies de la moëlle*.

La Faculté avoit espéré de trouver dans ces Mémoires des traits capables de tracer , d'une manière certaine , la marche que l'art doit tenir dans le traitement de ces maladies : aucun de ces Mémoires n'ayant rempli ses vues , elle a jugé devoir n'en couronner aucun , mais seulement faire une mention honorable de deux Mémoires , dont le premier, sur *le rachitis* , a pour devise : *Aquas*

*in mare reporto, & ed redeunt tanquam ad originem.*  
 Les vues pratiques que contient ce Mémoire annoncent un médecin exercé par une expérience réfléchie; mais ses idées ne sont point présentées avec assez d'ordre. Le second Mémoire, sur les convulsions des enfans, a pour devise: *Tentanda via est quâ me quoque possim tollere humo victorque visum volitare per ora.* Ce Mémoire, beaucoup trop volumineux & trop rempli de citations, est d'un praticien très-savant & sage.

La Faculté propose pour les prix qu'elle distribuera l'année prochaine 1784, les mêmes sujets. Les prix seront doubles.

La Faculté propose un sujet de prix sur l'*Aphixie*, lequel sera de 300 liv. & ne sera distribué qu'à la séance de 1785. Ces prix seront annoncés par des programmes.

On a lu ensuite, 1°. les Eloges de trois docteurs morts, qui sont, MM. de la Rivière, Bidaut & Nougères, composés par M. le doyen & M. Dumangin. 2°. Les jugemens que la Faculté a portés sur différens objets qui lui ont été proposés, & singulièrement sur les cimetières de Lifieux & de Rennes en Bretagne. 3°. M. Philip, ex-doyen, a lu l'Eloge de feu M. Bertin, célèbre anatomiste, mort dans sa patrie, à Gaol en Bretagne. 4°. M. Descemet a lu un Mémoire sur l'irritabilité des filamens des poussières de la prêle. 5°. L'Eloge de feu M. Casamajor, par M. de la Fisse. 6°. M. Gardane a lu un Mémoire très-curieux sur une colique particulière aux gens de mer. 7°. L'Eloge de feu M. Doulcet, l'un des médecins de l'hôtel-dieu de Paris, par M. Solier. 8°. M. Sigault a terminé la séance par la lecture d'un Mémoire sur l'inconvénient qu'il y a de couper le cordon ombilical avant la délivrance de la mère.

*Séance publique du Collège de Pharmacie,*

4. Le Collège de Pharmacie a tenu jeudi 4 de ce mois, à trois heures de relevée, cette séance, pour la distribution des prix d'émulation.

Le prix de Chimie a été remporté par M. Louis-Jean *Hardi Desfalleurs*, du diocèse d'Avranches, & l'accessit par M. *Archidet*.

Le prix d'Histoire naturelle a été obtenu par M. Vincent *Reboul*, natif de Montpellier. M. de la *Planche* le jeune a obtenu l'accessit.

Il reste un prix d'Histoire naturelle de l'année précédente, en sorte qu'au prochain concours, il y aura encore quatre prix à mériter, un de Chimie, deux d'Histoire naturelle & un de Botanique. Il y a eu deux prix en Botanique, dont l'un n'avoit pas été mérité l'année dernière : le premier remporté par M. *Roussel*, du diocèse de Limoges, & le second, par M. Louis-Dominique *Guiard*, fils & élève du pharmacien de ce nom : l'accessit a été accordé à M. *Reboul*.

Cette distribution faite, M. de *Machy*, l'un des prévôts, professeur du Collège en Histoire naturelle, censeur royal, &c. &c. a présenté le tableau intéressant des travaux du Collège, qu'il termina par une très-courte notice sur trois pharmaciens morts durant l'année. M. Bayen, apothicaire-major des camps & armées, honorablement connu par la précision de ses expériences & par d'importantes découvertes en chimie, a donné le procédé des habitans de la Forêt-noire pour préparer le sel d'oseille : ils se servent de la plante appelée oseille à feuille étroite, ou *rumex foliis lanceolatis*. M. Bayen a eu pour objet, en publiant ce procédé, de favoriser en France cet

A a ij

objet de commerce & d'industrie. On a entendu ensuite un Mémoire intéressant sur la patate, espèce de racine esculente, amilacée comme la pomme de terre, sucrée comme la châtaigne, & dont la France tireroit un grand avantage si on pouvoit l'y rendre indigène. On a vu du biscuit de patate envoyé des îles, & la patate cultivée par M. Thoin au jardin du roi ayant donné des tiges. L'auteur de ce Mémoire est M. *Parmen-tier*. M. *Buiffon*, professeur de Botanique du Collège, a lu un Mémoire très-détaillé sur les lichens, espèce de plante parasite dont les variétés sans nombre ont l'avantage, rare dans leurs semblables, d'être utiles dans beaucoup de circonstances. Feu M. de *Courtenvaux* avoit fait de l'éther marin en combinant avec de l'esprit de vin la liqueur fumante de *Libavius*. M. *Baumé* avoit essayé de combiner, pour obtenir cet éther, l'acide marin immédiatement avec l'esprit de vin. M. de *la Planche* a cru entrevoir ce qui avoit nui au succès du procédé de M. Baumé; & en effet il a réussi, à l'aide du même procédé, qu'il a rectifié, à obtenir d'excellent éther marin. C'est ce qui a fait la matière d'un Mémoire de M. de *la Planche*. M. de *Lunel* en a lu un très-ingénieux sur la distillation du vinaigre par l'intermède de l'acide vitriolique : on obtient par ce procédé une terre foliée très-blanche; mais M. de *Lunel* laisse au praticien à décider si cette extrême blancheur, due à une sorte de décomposition du vinaigre, est essentielle ou non à la terre foliée considérée comme médicament. La séance a été terminée par un Discours de M. *Cadet de Vaux*, sur les qualités essentielles à tout élève qui se destine à l'exercice de la pharmacie, & qui consistent dans une origine honnête, une bonne éducation, l'étude des langues savantes, celle de la

Chimie, de l'Histoire naturelle, de la Physique, de la Matière médicale ; enfin dans une scrupuleuse probité. M. *Quinquet* a lu un Mémoire sur l'origine des météores aqueux.

N. B. Cet article & le précédent sont extraits du *Journal de Paris*, n<sup>o</sup> 250 & 253.

*Programme de la Société Zélandoise des Sciences, établie à Fleffingue, pour l'année 1782.*

5. La Société Zélandoise des Sciences, dans son assemblée générale tenue à Fleffingue le 27 août 1782, a résolu de publier ce qui suit.

La Société Hollandoise ayant promis la médaille d'or à l'auteur du « Mémoire le plus court, le plus essentiel & le plus sûr, concernant la structure des navires & de ce qui y appartient, pour autant que cela influe sur la santé & le bien des gens de mer ; l'entretien de l'équipage, soit à terre ou en rade, soit en pleine mer, eu égard à la bonté du logement, de l'habillement & des alimens ; la meilleure manière de saler, conserver & apprêter les provisions de bouche sur terre & sur mer ; les boissons d'un usage journalier qui sont les plus salutaires pour prévenir le scorbut & les autres maladies qui règnent sur les vaisseaux, avec les préceptes & mesures d'icelles ; l'amélioration nécessaire du biscuit pour l'équipage du vaisseau ; la meilleure manière de tenir propres les navires & les lits qu'on y emploie ; la séparation de ceux qui se portent bien d'avec les malades, tant sur les navires à ponts ouverts, que sur ceux à trois ponts ; & ce qui peut y être ultérieurement

A a iij

» relatif », a trouvé bon de l'adjuger à l'auteur de la réponse, qui a pour devise :

*Tot heil van vaderland, het zuid, West, Noorden Oosten;  
Poog itc de Zeevaer en Colonien te trooten ;*

& qui, à l'ouverture du billet cacheté, a paru être *Jean Harger, docteur en médecine à Rotterdam*, & à qui par conséquent sera remise en main la médaille d'or pour le compte de la Société des Arts & des Sciences établie à Batavia.

Un généreux ami de l'humanité ayant clairement appris par l'expérience combien sont funestes, & souvent pour plusieurs sont mortelles les suites de l'arrière saison, qui, sur-tout après des étés chauds & secs, règnent dans les places garnisons de la Flandre Hollandoise, & spécialement parmi les militaires, pria la Société de proposer au public, sous promesse de la médaille d'or, à l'auteur de la réponse la plus satisfaisante, cette question : « Quelles sont les véritables causes & les marques des fièvres, qui en l'arrière saison règnent dans les places des garnisons de la Flandre Hollandoise, & quels sont les meilleurs remèdes qu'on peut employer pour les prévenir & pour les guérir, sur-tout parmi les militaires » ? Parmi les réponses parvenues à la Société, & qu'elle a soigneusement examinées, il s'en trouve une qui excelle le plus, & qui a pour devise :

*Non est in Medico semper relevelur ut ager ;  
Interdum doctâ plus valet arte malum ;*

& dont l'auteur est *G. W. Callenfels, docteur en médecine & échevin de la ville de l'Ecluse en Flandres*, auquel la médaille d'or a été adjugée, & cela aux fra's du célèbre ami de l'humanité, mais jusqu'à ce jour inconnu, qui reçoit, par la

présente, les témoignages de gratitude de la Société, & qui remportera, chez tous les cœurs sensibles, la louange bien méritée. Une seconde réponse parvenue sur la même question, sous la devise : *Præmium labore meo dignum accipere opto*, & qui a été jugée la plus approchante de la première, sera couronnée d'une médaille d'argent. Pour cet effet, l'auteur est prié de vouloir déclarer le plutôt possible, par lettre, son nom, s'il préfère de recevoir de la Société, pour son travail utile, cette marque d'estime.

De plus, la Société a résolu de proposer à présent, pour la première fois, sous la promesse ordinaire de la médaille d'or, cette question, pour y répondre avant le premier janvier 1784 : « Qu'y a-t-il jusqu'à présent d'écrit dans la langue Flamande sur les *Fièvres catarrhales*, qui, depuis quelques années, se montrent plus dans ces pays qu'autrefois, & qu'est-ce qu'il y manque ? quelles sont leurs marques ordinaires, leurs cours, symptômes & complications ? y a-t-il quelque raison à découvrir par où il puisse paroître pourquoi cette maladie a plus lieu que ci-devant ? quelle est la sûre & certaine guérison dans toutes ses différentes sortes ? »

Les réponses à toutes les susdites questions doivent être lisiblement écrites, en flamand, latin ou françois, munies d'un double, & envoyées, franches de port, avant le temps fixé, à *M. Juste Tjeenk*, secrétaire de la Société Zélandoise des Sciences, à *Flessingue*.

Les auteurs ne doivent pas joindre leurs noms aux Mémoires, mais les munir d'une devise, accompagnés d'un billet cacheté, dont le dessus portera la même devise, & dans lequel se trouveront mentionnés le nom & le lieu de la résidence des auteurs.

La Société, pour des raisons de poids, s'est tenue ponctuellement jusqu'à présent à la résolution par laquelle tous ceux qui, à quelque égard, en sont membres, sont exclus du privilège d'aspirer au prix attaché aux meilleures réponses des différentes questions: mais elle a remarqué, depuis quelques années, qu'en vertu de cette résolution, ici comme ailleurs, plusieurs questions restoient entièrement sans réponses, ou tout au moins, que les meilleures réponses qu'on espéroit se retenoient. A ces causes, la Société, après mûre délibération, & à l'exemple d'autres Sociétés lettrées de notre patrie, a trouvé bon aujourd'hui d'arrêter que dorénavant tous les directeurs & membres de cette Société, avec d'autres, auront la liberté d'aspirer au prix de toutes les questions proposées, mais uniquement aux conditions suivantes: Que de tels auteurs ne mettront rien dans leurs Mémoires & billets par où il puisse paroître qu'ils sont membres de la Société, & qu'ils doivent faire copier leurs Mémoires par une autre main, afin de pouvoir être d'autant plus inconnus. Les membres qui auront envoyé de cette manière leurs réponses, que des connoisseurs impartiaux auront estimé avoir le mieux satisfait au contenu des questions & aux vues de la Société, pourront, aussi-bien que les autres auteurs, remporter le prix.

Il ne sera point permis à celui qui aura remporté le prix, de faire imprimer en flamand l'ouvrage couronné, en tout ou en partie, à part ou dans quelqu'autre ouvrage, sans en avoir préalablement demandé & obtenu le consentement de la Société.

La Société se réserve le droit de faire, pour l'utilité du public, tel usage qu'elle trouvera à propos de tous les ouvrages qui lui seront en-

voyés , & de les faire imprimer parmi les Mémoires , en tout ou en partie , bien que non couronnés , soit en y ajoutant les devises qu'ont eues les auteurs , soit en marquant leurs noms , si , en étant requis , ils trouvent à propos de les faire connoître.

*Traité des Dartres ; par M. POUPART, docteur en médecine, de l'université de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue & près des Cordeliers, vis-à-vis la rue Haute-feuille, 1782, in-12, de 236 pages sans compter la préface. Prix, 2 liv. 10 s. broché.*

6. M. *Poupart* adopte , pour le plan & la division de son ouvrage , le programme du prix proposé en 1774 par le collège des médecins de Lyon , sur la nature du virus dartreux & les moyens propres à le combattre , ce qui lui fournit six chapitres. Dans le premier : *Quelles sont les différentes espèces de dartres ?* L'auteur prétend que les différentes dénominations que l'on a données aux dartres , marquent plutôt les divers degrés de ces maladies , que leurs différences essentielles. Dans le chapitre deuxième : *Des différens principes des dartres.* En recherchant les causes des dartres , M. *Poupart* distingue les dartres produites par une cause externe , celles qui sont héréditaires , celles qui sont dues à une disposition particulière des humeurs ; enfin , celles qui reconnoissent pour principe , soit une maladie aiguë , dont la crise n'a pas été parfaite , soit une maladie chronique , & sur-tout un virus quelconque dé-

général, ce qui doit faire naître des dartres scorbutiques, vénériennes, &c. Cet article nous a paru très-bien fait. Le troisième chapitre, ayant pour titre : *Des moyens de distinguer les différens principes des dartres*, renferme la description des symptômes des dartres dans leur différens degrés, & le diagnostic de ces maladies. *Les maladies internes que les vices dartreux produisent*, font le sujet du chapitre quatrième. Il n'y a point de viscères, on pourroit même dire qu'il y a peu de parties du corps qui ne puissent, selon les circonstances, être affectés par la repercussion du virus dartreux. Un grand nombre de maladies de différente espèce, ne reconnoissent quelquefois pas d'autre cause. Ce chapitre, de la manière dont il est traité, ne laisse rien à désirer. Le cinquième chapitre, que l'on peut regarder comme la suite du précédent, indique *les symptômes auxquels on peut reconnoître les maladies internes que les vices dartreux produisent*. Enfin, dans le sixième chapitre, M. Poupart expose *la manière de combattre les différens principes des dartres dans leurs différens états* : son plan curatif est méthodique. D'après la diversité des causes, la variété des symptômes, la différence des complications, on conçoit d'avance que le traitement doit être extrêmement varié, & que l'auteur est trop sage pour proposer aucun spécifique propre au seul vice dartreux. Les différentes indications à remplir sont bien saisies & bien distinguées ; & des observations nombreuses, soit propres à M. Poupart, soit extraites d'auteurs recommandables, confirment la doctrine qu'il a établie dans son ouvrage.

Ce traité est terminé par un *sommaire à suivre pour le traitement des maladies dartreuses*, dans lequel M. Poupart récapitule brièvement ce qu'il a dit du *diagnostic*, du *prognostic* & de la *méthode curative*.

*Observations sur le Traitement de la Gonorrhée, traduites de l'Anglois de M. SAMUEL-FOART SIMONS, docteur en médecine, membre du Collège royal des médecins & de la Société royale de Londres, associé étranger de la Société royale de médecine de Paris, &c. &c. A Paris, chez P. Théophile Barrois jeune, libraire, quai des Augustins, 1783, in-12, de 67 pages. Prix 15 sols broché.*

7. On trouve dans cet ouvrage quelques vues neuves & opposées aux opinions le plus généralement reçues ; par exemple, en parlant de la gonorrhée tombée dans le scrotum, que l'auteur appelle *hernie humorale*, il prétend qu'il n'y a point de passage par lequel la matière de la gonorrhée puisse arriver dans le testicule d'une manière rétrograde, qu'elle procède simplement de l'irritation & de l'inflammation progressive qui, en fermant l'ouverture du vaisseau déférent, empêche la semence d'être portée dans les vesicules ; & que cet accident a si peu de rapport avec l'écoulement qui se fait par l'urethre, que quelquefois l'un & l'autre subsistent ensemble. L'auteur conseille d'employer le traitement anti-phlogistique, & d'éviter soigneusement les mercuriaux.

M. Simons fait encore des réflexions-pratiques sur la gonorrhée cordée, sur le bubon à l'aîne, sur le phymosis & le paraphymosis, sur les chancres, sur les obstructions de l'urethre ; enfin, sur les écoulemens opiniâtres qui subsistent après la gonorrhée.

M. Simons annonce dans sa préface qu'il a in-

ention d'étendre ses recherches sur le mal vénérien & sur les préparations mercurielles.

La lecture de cet ouvrage peut être profitable, en soumettant les principes de l'auteur à une critique raisonnée.

Neue Beyträge zur Natur und Arzneywissenschaft, &c. C'est-à-dire, *Nouvelles additions aux sciences naturelles & médicales* ; par M. C. G. SELLE, docteur en médecine, professeur & médecin de l'hôpital de la Charité de Berlin. première partie, in-8<sup>o</sup>, de 220 pages. A Berlin, chez Mylius, 1782.

8. Outre plusieurs observations sur des maladies sporadiques rares & des traitemens particuliers de maladies, ce recueil contient des détails très-instructifs sur quelques épidémies. En 1778 & en 1780 il y eut des fièvres puerpérales qui enlevèrent, la première année, huit malades sur vingt, & la seconde sept. Elle n'exerça ses ravages, en 1778, que pendant un mois, au bout duquel elle cessa tout d'un coup. L'auteur a négligé de faire des recherches sur les causes de ces épidémies, & leur influence sur la santé des femmes en général. A l'ouverture des cadavres on a constamment rencontré sur l'omentum, sur le péritoine, dans les interstices des circonvolutions intestinales, une bien plus grande quantité de matière purulente que les endroits enflammés ou gangrenés n'auroient pu fournir ; ce qui, selon M. Selle, ne laisse aucun doute sur la réalité d'une métastase laiteuse. En 1781 il régna une dysenterie maligne. L'auteur, qui donne une signifi-

ation très-étendue à la dénomination de fièvre nerveuse, en y comprenant toute espèce de fièvre maligne, range cette dyssenterie parmi les maladies nerveuses. Il remarque que les vomitifs n'ont que rarement fait rendre de la bile aux malades; & que si l'on a négligé l'usage des émétiques, en même temps qu'on a continué trop long temps celui des cathartiques, il est régulièrement survenu des spasmes mortels. Les sudorifiques administrés avant que les forces ne fussent épuisées, ont eu le plus grand succès. L'auteur a vu un dyssentérique attaqué en même temps d'une fièvre que les anciens appelloient *Pemphigodes*, parce qu'elle étoit accompagnée de pustules, qui contenoient une matière flatueuse. Les personnes couvertes d'une éruption prurigineuse, étoient exemptes de la dyssenterie, à moins que cette éruption ne rentrât subitement. A mesure que l'automne avançoit, les fièvres prenoient un caractère de putridité. A ces observations, qui lui sont propres, M. Selle en a joint quelques-unes qui lui ont été communiquées par M. Marc Herz. Il donne, d'après M. Klaproth, apothicaire à Berlin, la composition de la teinture nerveuse de *Bestuchef*, autrement dit de la *Mothe* (a) : il rapporte les détails historiques qui la concernent; il enseigne une méthode plus abrégée de la préparer. M. Mayer, apothicaire de la cour à Stettin, a fourni des recherches sur les principes du cobalt, qui communiquent au verre la couleur bleue. Ce volume est terminé par des remarques critiques sur quelques ouvrages nouveaux.

(a) Voyez Journal de Médecine, juillet dernier, p. 68.

---

*De l'Influence des affections de l'ame dans*

*les maladies nerveuses des femmes ; avec le traitement qui convient à ces maladies ; par M. DE BEAUCHENE , docteur en médecine , de l'université de Montpellier , & médecin de MONSIEUR, Frère du Roi.*

Juvat integros accedere fontes,  
Atque haurire. . . . .

*À Montpellier , & se trouve à Paris , chez Méquignon l'aîné , libraire , rue des Cordeliers , 1781. In-8<sup>o</sup> , de 200 pages. Prix 2 liv. 8 s. broché.*

9. Cette brochure est bien la plus jolie chose que l'on puisse imaginer en médecine : il semble voir un cavalier qui s'est affublé des vêtemens graves auxquels le préjugé condamne ici les médecins , mais dont les manières lestes & l'esprit fémillant , démentent sans cesse le masque qui le déguise. On ne pouvoit prendre une tournure plus merveilleuse , ni répandre plus d'agrémens sur un sujet aussi sérieux ; par-tout on trouve des fleurs en place de ces épines , dont l'érudition a coutume de se hériffer. L'auteur avoue ingénument que , comme un autre Corneille :

Il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée.

« J'ai observé , dit-il , j'ai vu , & j'ai écrit à mesure que je voyois ; je n'ai rien négligé pour m'assurer du succès des traitemens que je propose : ils ont produit l'effet que j'en attendois , toutes les fois que je les ai mis en usage ; & il n'en est pas un seul sur lequel je ne puisse dire : *Experientia docuit* ».

Mais quelque effort que fasse *M. de Beauchêne* pour se dérober à la reconnoissance que méritent ses recherches pénibles, nous nous croyons obligés, en conscience, de faire violence à sa modestie, & de prouver qu'il est érudit. En parlant de la vie molle & désordonnée que mènent les femmes, dont les nerfs sont très-irritables, il s'exprime ainsi : « Au milieu de ces occupations, de ces idées ; au milieu de ce genre de vie, si quelques passions les saisissent, leur sang est tout en feu ; c'est du salpêtre, c'est du vitriol qui coule dans leurs veines, à la place du lait salutaire que la nature y avoit mis ». Et dans *l'Optimisme*, la vieille aux yeux bordés de rouges, dit à *Candide* & à mademoiselle *Cunégonde*, en racontant un combat qui s'étoit donné sur les côtes d'Afrique : *Il semble que vos Européens aient du lait dans les veines ; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitans du Mont-Atlas, &c.*

*M. de Beauchêne* nous saura gré de citer encore le passage suivant ; il vaut un volume, parce que, 1°. il contient en abrégé la description des symptômes que causent les vapeurs portées au plus haut point ; 2°. la cure prophylactique s'y trouve jointe ; 3°. il donne une idée suffisante du génie qui a enfanté ce livre & du style qui y règne, style assurément très-convenable à un ouvrage de médecine. « Ce sont des contractions affreuses de tout le genre nerveux ; la raison se perd, les sens s'affaiblissent & s'émoussent ; elle ne les reprennent que pour jeter d'épouvantables cris, & s'arracher les cheveux. Bientôt à ces transports furieux succèdent de profonds gémissemens & des torrens de larmes, qui sont interrompus à leur tour par des grincemens de dents, par de nouveaux hurlemens, par des convulsions générales. Venez, femmes aimables & sensuelles, contem-

pler ce spectacle, s'il en est temps encore; & si son seul aspect n'est pas capable de vous plonger dans de pareils accès, fuyez désormais les dangers des faux plaisirs, des passions fougueuses, de l'inaction & de la mollesse; suivez vos jeunes époux dans les campagnes, dans les voyages, défiez-les à la course sur l'herbe tendre & parée de fleurs, &c. n.

---

*Réflexions sur le but de la Nature dans la conformation des os du crâne particulière à l'enfant nouveau-né, ou Mémoire sur un avantage attribué à cette conformation; par M. THOURET. Extrait des Mémoires de la Société royale de médecine, année 1779. A Paris de l'imprimerie de MONSIEUR, 1781. In-4<sup>o</sup>, de 55 pages.*

*Observations & Recherches sur l'usage de l'Aimant en Médecine, ou Mémoire sur le magnétisme médicinal; par MM. ANDRY & THOURET. Extrait des Mémoires de la Société royale de Médecine, année 1779. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1782, in-4<sup>o</sup>, de 168 pag.*

10. Nous avons donné la notice de ces deux ouvrages, en rendant compte des Mémoires de la Société royale de médecine. Voyez, pour le premier, le cahier d'avril 1783, page 308; & pour le second, la page 315 du même cahier.

*Instructions*

*Instructions concernant les femmes enceintes, celles qui sont accouchées, & de la manière d'élever les petits enfans ; avec les moyens d'éviter l'abus & les préjugés funestes qui les font périr plus ordinairement : Mémoire couronné ; par M. S . . . de plusieurs académies. A Strasbourg chez les frères Gai, libraires, 1782, & à Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, in-12, de 99 pages. Prix 1 liv. 4 s.*

11. Le titre seul donne une idée suffisante de ce qui est contenu dans l'ouvrage. Il est écrit très-sagement : les mères & les nourrices en peuvent retirer un avantage réel pour elles-mêmes & pour leurs enfans. Cet ouvrage a paru en 1777, sous le titre d'Examen de plusieurs préjugés concernant les femmes enceintes, celles qui sont accouchées, & les enfans en bas âge, &c. Voyez *Journal de Médecine*, tome LI, p. 91.

*Unterricht fur die Krankenwärter, &c.*  
C'est-à-dire, *Instructions pour les Gardemalades, à l'usage des leçons publiques ; par M. FRANÇOIS MAY, docteur en phil. & en médecine, médecin de la cour & conseiller médical de l'électeur Palatin, professeur extraordinaire de médecine à Heidelberg, in-8°, de 160 pag. A Manheim, chez Schwan, 1782.*

12. Dès le premier aphorisme, le père de la  
Tome LX. B b

Médecine inculque la nécessité du concours des garde-malades & des choses externes pour le succès du traitement des malades. (*Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed & agrum, & præsentem, & externa.*) D'où l'on peut conclure qu'il résulteroit des avantages pour les malades, & conséquemment pour la gloire de l'art, si les gardes étoient bien instruites, & qu'on a tort de négliger les leçons sur ces objets dans les cours de Médecine pratique. Le nombre des choses qu'il faut considérer est très-considérable. M. May traite, dans cet ouvrage, des soins généraux nécessaires aux malades; des qualités essentielles d'une bonne garde; de la purification de l'air des chambres des malades; de la nourriture, des boissons, de la propreté des malades; des lavemens, des cataplasmes, des bains, & des maux que causent les gardes qui osent faire la Médecine; de la manière dont les gardes doivent observer ce qui se passe chez les malades, & en rendre compte au Médecin; des soins dus aux convalescens; des soins qu'il faut avoir pour les femmes en couche; des soins à accorder aux malades atteints de maladies aiguës, de point de côté, de fièvres éruptives, de dysenterie, de fièvres intermittentes, de maladies chroniques; des précautions que les gardes doivent prendre pour se garantir des maladies contagieuses.

---

*Nouvelle méthode de traiter les Fractures & les Luxations; Ouvrage traduit par M. LASSUS, membre du collège de Chirurgie de Paris, chirurgien de MESDAMES DE FRANCE, ancien professeur d'ana-*

tomie & de Chirurgie à l'école pratique, &c.

Ὅστις ὁ λόγος ὡς ἐπὶ νόμους κίττας δίκαιος πρὸς  
καὶ τῶν γυμνασίων ἵκται.

Ce Traité peut être regardé comme une règle certaine dans le traitement des fractures. HIPPOC.

*A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie, 1783, in-12. de 178 pages. Prix 2 liv. broché.*

13. En annonçant que cet ouvrage est traduit de M. Percivall Pott, chirurgien de l'hôpital de Saint-Barthélemi, à Londres, &c. c'est prévenir en sa faveur, c'est engager les praticiens à le lire, & à profiter des préceptes neufs & utiles qui y sont renfermés.

M. Lassus, en traduisant cet ouvrage, s'est imposé la loi d'être exact & fidèle, mais non pas celle de se traîner servilement sur chaque pas de son auteur; il s'est permis de sauver à ses lecteurs de la diffusion dans le style, quand l'abondance des paroles ne servoit point à l'intelligence des choses. Il annonce qu'il a lui-même mis en usage la méthode de M. Pott, dans une fracture compliquée de la jambe, & dans une fracture simple du tibia : le succès, dit-il, a parfaitement répondu à nos espérances.

M. Lassus rapporte plusieurs observations faites par MM. Dupou & Fabre, qui confirment le principe suivant de M. Pott.

« Toute la force que l'on emploie pour réduire un os luxé, doit toujours être appliquée à l'extrémité inférieure de cet os, & à ce seul os, autant qu'il est possible, soit que cette force soit

B b ij

grande ou petite, soit qu'on se serve des mains, des lacqs ou des machines ».

« Dans toute jointure susceptible de luxation, la même circonstance qui expose l'os à être déplacé, sert considérablement aussi à sa réduction. Je veux parler de l'allongement & de l'extension des ligamens, & de la faculté qu'ils ont de céder & de prêter quand on étend le membre ».

Nous engageons nos lecteurs à voir dans le Journal de Médecine, cahier de mars 1783, page 239, les *remarques sur les différentes positions que peut prendre le bout inférieur d'un os fracturé, & sur les situations qu'on doit donner au membre réduit, par M. Piffier.*

Dans ces remarques, M. Piffier, en admettant avec M. Pott, qu'il faut mettre le membre fracturé dans une position telle que tous les muscles soient dans le relâchement, distingue plusieurs espèces de fractures qui exigent que l'on s'écarte des moyens proposés par l'auteur Anglois ; & dans ce cas même, les conseils de M. Piffier sont toujours appuyés sur les préceptes de M. Pott.

*Dissertation physiologique & chirurgicale sur la formation & les différens vices du cal dans les Fractures ; par M. ANDRÉ MARRIGUES, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, associé de plusieurs Académies, chirurgien-major de l'infirmerie royale de Versailles, de la compagnie de la Prévôté de l'hôtel, chirurgien-commis aux rapports au bailliage royal de la même ville. A Paris, de l'imprimerie de M. Lambert, & F. J. Bau-*

doivin, rue de la Harpe, 1783, in-8°, de 78 pages.

14. Cette dissertation est divisée en six paragraphes. Dans le premier : *Sur la fracture des os*, l'auteur parle de leur formation, de leur organisation, des élémens qui les composent, & de la disposition de ces élémens, &c. du périoste, qu'il regarde comme un organe sécrétoire de la matière terreuse & crétacée des os ; enfin, de la moëlle.

Il est question, dans le second, de la formation du cal dans les fractures. Dans le troisième, M. Marrigues explique le mécanisme de la formation du cal dans les fractures : c'est par l'affluence successive de la matière osseuse que sa masse grossit & qu'elle prend de l'extension ; & tandis que la sécrétion de la matière osseuse se fait par le moyen du périoste, les vaisseaux absorbans enlèvent l'eau de nutrition qui lui a servi de véhicule ; & favorisent le desséchement, l'endurcissement & la solidité du cal. Et M. Marrigues conclut que la matière du cal est la même que celle de l'os, puisque le cal n'offre point l'aspect d'un suc inorganique, d'une colle épaisse & durcie. Le cal n'est donc différent de l'os, que parce que ses feuilles ou couches, d'abord cartilagineo-membraneuses, & ensuite tout-à-fait osseuses, sont plus courtes que celles du corps de l'os.

Dans le quatrième paragraphe, on traite des causes de la perfection, & des différens vices du cal dans les fractures ; & l'on indique en général les moyens qu'il convient d'employer pour favoriser & perfectionner le cal, & la manière de prévenir ou de détruire les obstacles qui s'y opposent.

Le cinquième, est consacré à l'examen des causes de la dissolution ultérieure du cal qui remet les fractures dans leur premier état ; causes qui se rapportent aux vices des humeurs.

Enfin, dans le sixième, on assigne le temps où l'on peut faire agir les membres qui ont été fracturés, & où l'on peut faire marcher les malades. On fait voir que le terme ne peut être le même pour tous les sujets, ni pour toutes les espèces de fractures. On donne les moyens de remédier, autant qu'il est possible, aux difformités du cal ; & l'on combat plusieurs préjugés, entr'autres celui auquel le vulgaire ajoute foi, quand il croit qu'il est des cas où il faut recasser un membre pour le remettre droit.

On trouve dans cette dissertation des recherches physiologiques bien faites, un raisonnement juste & suivi, une théorie simple & claire, & de bonnes vues pratiques. Ce petit ouvrage, dût-il être le seul de M. MARRIGUES, suffiroit pour déceler le mérite & les talens de son auteur.

Practical Observations on Amputation and the After Treatment, &c. C'est-à-dire, Observations pratiques sur l'Amputation & sur le traitement consécutif. On y a joint un exposé de l'amputation à lambeau au-dessus de la clavicule ; par M. EDOUARD ALANSON, seconde édition, in-8°. A Londres, chez Johnson, 1783.

15. La première édition de cet ouvrage ; que l'auteur donne ici avec des changemens & augmentations considérables ; parut chez Rivington en 1779. Comme nous ne l'avons pas fait con-

noître dans sa nouveauté, nous en présenterons une courte analyse.

M. *Alanson* pense que dans la manière ordinaire de faire l'amputation, on ne ménage point assez la peau & les muscles; que les ligatures donnent naissance aux spasmes, à une forte fièvre symptomatique, sans mettre inmanquablement à l'abri des hémorrhagies; enfin que l'incision des chairs, telle qu'on la pratique ordinairement, dispose à une suppuration abondante, & est en partie cause de la proéminence des os. Son but est d'obvier à tous ces inconvéniens par la méthode qu'il décrit en ces termes. ( Il suppose que la peau & le tissu graisseux sont incisés, & s'exprime ensuite de la manière suivante: )

» Au lieu de porter le couteau contre le bord  
 » des tégumens, & de diviser perpendiculairement  
 » les chairs jusqu'à l'os, enfoncez la pointe de votre  
 » couteau sous l'extrémité des tégumens, qu'un  
 » aide retirera le plus qu'il pourra: coupez alors  
 » les chairs dans une direction oblique, en re-  
 » montant; enfoncez en même temps la pointe  
 » du couteau, de sorte que l'incision, à l'endroit  
 » où elle joint l'os, soit de trois ou quatre doigts  
 » plus haute qu'à l'endroit où la peau a été inci-  
 » sée. Continuez cette section circulairement, en  
 » tenant toujours le couteau penché dans la direc-  
 » tion désignée, respectivement à la ligne perpen-  
 » diculaire à l'os; & pour terminer plus promp-  
 » tement cette partie de l'opération, l'aide rele-  
 » vera un peu le membre dans le sens qu'il con-  
 » vient, pour donner de l'aisance. Vous vous ser-  
 » virez ensuite du rétracteur de cuir conseillé par  
 » MM. *Gooch* & *Bromfield*. Par ce moyen, &  
 » avec les autres précautions prises en exécutant  
 » la section des chairs, vous serez en état de scier  
 » l'os beaucoup plus haut. L'avantage qui résulte

B b iv

» de cette méthode est très-considérable, & rem-  
 » plit l'objet de la double incision, c'est-à-dire  
 » qu'elle obvie à la faille de l'os, & rend la ci-  
 » catrice moins étendue. »

Le moignon, lorsqu'on a suivi ces préceptes,  
 » vu de champ, présente un cône tronqué, dont  
 » la pointe est en dedans, à l'extrémité de l'os scié ;  
 » & l'on se persuadera facilement que par cette  
 » méthode, & les soins consécutifs qu'il faut pren-  
 » dre, on peut éviter que le bout restant du mem-  
 » bre ne prenne la forme d'un pain de sucre ren-  
 » versé. »

M. *Alanson* fait ensuite l'examen critique des  
 règles de conduite prescrites & adoptées par les  
 chirurgiens les plus célèbres ; après quoi il passe  
 à ce qui se pratique à l'hôpital de Liverpool. Il  
 choisit pour exemple l'amputation d'une cuisse.  
 Voici quelques-unes des remarques qu'il croit  
 intéressantes pour le succès de l'opération. « Aussi-  
 » tôt qu'on aura fait l'incision à la peau & au tissu  
 » graisseux, on dégagera les tégumens des chairs  
 » avec le bistouri, & donnant à l'incision la di-  
 » rection oblique en remontant vers l'articulation  
 » supérieure, on fera en sorte que l'excédent de  
 » la peau & des parties charnues soit assez consi-  
 » dérable pour pouvoir couvrir toute l'étendue  
 » de la plaie, lorsqu'on ramassera les tégumens. »  
 « Après que l'extrémité aura été emportée,  
 » dit-il ensuite, saisissez doucement avec des pin-  
 » cettes chaque artère qui fournit du sang, liez-  
 » la ; mais prenez garde de comprendre dans  
 » cette ligature les chairs & les nerfs qui l'entou-  
 » rent. Nettoyez soigneusement la surface du  
 » moignon avec une éponge trempée dans de  
 » l'eau tiède : avancez la peau & les chairs vers  
 » l'extrémité ; fixez circulairement autour du  
 » membre une bande de flanelle, & faites-lui faire

» quelques tours à la cuisse ; ensuite faites-la des-  
 » cendre par spirales ferrées jusques vers l'extré-  
 » mité du moignon , où vous l'assujettirez comme  
 » à l'ordinaire. Vous disposerez la peau & les  
 » chairs de manière qu'en recouvrant l'os, elles  
 » forment une plaie longitudinale avec les deux  
 » coins, l'un en haut, l'autre en bas. Celui-ci don-  
 » nera passage aux brins de fil employés aux ligä-  
 » tures. Il est aisé d'arrêter la peau dans cette  
 » situation, au moyen de quelques languettes de  
 » toile d'environ deux pouces de large, enduites  
 » de quelque cérat ou autre onguent rafraichif-  
 » fant : on croise ces languettes sur le moignon ;  
 » on les recouvre d'un couffin de charpie, qu'on  
 » assujettit avec des compresses & un bandage cir-  
 » culaire. »

M. *Alanson* prouve de nouveau le danger de  
 l'usage de donner au moignon une position pres-  
 que verticale au corps ; & il observe qu'il suffit  
 de tenir l'extrémité de la cuisse à une élévation  
 de deux ou trois pouces au dessus de la ligne ho-  
 rizontale. » En suivant exactement les préceptes  
 » exposés jusqu'ici, dit enfin notre auteur, les par-  
 » ties seront généralement exemptes de spasmes,  
 » & l'on pourra se dispenser de donner de l'o-  
 » pium : la fièvre symptomatique sera très-mo-  
 » dérée. Au bout de trois ou quatre jours, en  
 » levant le premier appareil, vous trouverez que  
 » la plaie a rendu fort peu, & que les compresses  
 » ne sont point percées ; vous serez donc dispensé  
 » de changer le bandage circulaire au premier,  
 » même au second pansément ; je voudrois même  
 » qu'on le laissât toujours en place jusqu'à ce que  
 » les chairs fussent collées ensemble. »

Cette méthode abrège singulièrement la durée  
 du traitement : l'auteur a vu la cicatrice formée  
 au bout de dix-neuf jours dans une amputation  
 de la cuisse,

Sans entrer dans des détails plus considérables concernant cet ouvrage très-intéressant, nous rapporterons seulement encore le précepte suivant, qui nous paroît mériter la plus grande attention. *Il faut faire lever le malade tous les jours après le premier pansément, dit M. Alanson, & le faire rester hors du lit aussi long-temps que les forces le lui permettent. Par ce moyen sa vigueur se ranimera, & sa santé en général sera conservée en meilleur état. L'usage condamnable de retenir au lit les malades, cause souvent la fièvre étiqûe, la diarrhée, l'épuisement.*

Cette nouvelle édition contient un grand nombre de faits qui constatent la supériorité de cette méthode sur toutes les autres; & c'est par les expériences faites à l'infirmerie de Liverpool & dans divers autres lieux, que M. Alanson lève les doutes sur son utilité & la préférence qu'elle mérite.

An Account of a new method of treating joints of the knee and Elbow, &c. C'est-à-dire, *Exposé d'une nouvelle méthode de traiter les tumeurs des articles au genou & au coude (hydatridus, fungus articularum), dans une lettre à M. Pott; par M. HENRI PARK, DE LIVERPOOL, in-8°. A Londres, chez Johnson, 1783.*

16. L'auteur conseille d'extirper l'articulation pendant que les tégumens & les muscles subsistent encore. En adoptant cette méthode, on a la satisfaction de voir qu'il se forme un cal, lequel réunit les extrémités des os scîés. L'articulation est, à la vérité, perdue; mais le membre, quoiqu'un peu plus court, est conservé; les doigts

continuent d'être mobiles; & les muscles, qui avoient leur attache près de l'ancienne articulation, se fixent aux tégumens. La cruauté de cette opération, les abcès & les clapiers nombreux qui se font avant que la cavité ne soit remplie, sont des objections fortes contre cette pratique; mais ils ne doivent pas décourager un chirurgien éclairé, qui préfère le salut de son malade à toute autre considération. *M. Park* ne déguise point les autres objections qu'on peut faire, & il y répond avec beaucoup de candeur; en sorte qu'après avoir tout pesé mûrement, il conclut que les avantages d'avoir une jambe ou une main, l'emportent de beaucoup sur les souffrances & les inconvéniens inséparables de l'amputation. Il l'a exécutée, cette opération, sur un malade à l'infirmerie de Liverpool, auquel il avoit fait préalablement un fidèle tableau de ce qu'il avoit à espérer, ou à craindre dans sa situation, tant du cours de la maladie, que du moyen curatif qu'on lui proposoit. Le malade a préféré de se soumettre à l'opération. La guérison a été lente, mais si parfaite, que cet homme a exercé ensuite le métier de marin. L'auteur croit que cette amputation doit avoir plus de succès étant faite au coude, que lorsqu'on la pratique au genou.

*Recueil de pièces, concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'église de S. Eloy de la ville de Dunkerque, imprimé & publié par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1783, in-8°, de 87 pages.*

17. Après l'exposé des raisons qui ont obligé à faire des exhumations dans l'enceinte de l'église

de S. Eloi de Dunkerque, on trouve dans ce recueil, 1°. une *Lettre de M. DE CALONNE, intendant de Flandre, à MM. LABORIE, PARMENTIER & CADET DE VAUX*. Cette Lettre fait également l'éloge du sage administrateur qui s'occupe essentiellement de la santé des habitans de la province qui lui est confiée, & des physiciens auxquels il s'est adressé pour diriger les moyens propres à empêcher l'effet du méphitisme qu'auroit occasionné nécessairement l'exhumation d'une très-grande quantité de cadavre.

2°. Un *Mémoire présenté à MM. du Magistrat de Dunkerque, par M. HECQUET, chirurgien-major des hôpitaux du roi*. Dans ce Mémoire, M. Hecquet prévoit les dangers auxquels l'exhumation des cadavres pourroit exposer les ouvriers qui y travailleroient, & les habitans de la ville où elle se feroit; & il indique les précautions à prendre pour s'opposer à ces dangers.

3°. Un *Rapport de MM. LABORIE, PARMENTIER & CADET DE VAUX, relatif à l'exhumation des cadavres d'une partie de l'église paroissiale de S. Eloi de Dunkerque*. Les auteurs de ce rapport louent comme il convient les conseils qu'avoit donnés M. Hecquet, & ils se contentent d'y faire quelques légers changemens & quelques additions.

4°. Un *Journal des exhumations, par M. HECQUET*. Dans l'espace de 26 jours, on a retiré 816 cadavres, sans compter ceux des enfans. Parmi ces cadavres, presque la moitié étoient entiers, ou n'avoient éprouvé que les premiers degrés de la putréfaction, quoiqu'il y eût déjà six ans que l'on eût cessé d'inhumer dans l'église de S. Eloi, & que beaucoup de ces cadavres fussent déposés depuis au moins huit ou dix ans, & fussent mêlés avec ceux qui étoient en parfaite putréfaction, &

trouvés dans les rangées les plus inférieures.

Il n'y a point d'exemple d'un aussi grand nombre d'exhumations faites en si peu de temps, & pendant lesquelles il soit arrivé aussi peu d'accidens. Il n'est péri qu'un ouvrier, qui étoit, dit M. Hecquet, d'une témérité & d'une intempérance inconcevables ; & un jeune homme de la ville, que la curiosité avoit amené pour voir les travaux. Ce jeune homme avoit contracté une petite-vérole des plus confluentes & des plus malignes, au moment où l'on remuoit les cadavres des personnes mortes de cette maladie.

5°. Des *Observations & Réflexions* faites par les auteurs du Rapport, sur les moyens qui ont été employés, sur l'état des cadavres exhumés, sur les événemens qui ont eu lieu pendant l'exhumation, & sur les secours à donner en cas d'apoplexie.

6°. Deux *Supplémens sur le travail à exécuter dans l'église de S. Eloi & dans la partie de l'église retranchée & rendue à la voie publique*. Cet ouvrage est précis, & fait pour intéresser les personnes de l'art & toutes les autres classes de citoyens. Pour en donner une idée convenable, il faudroit le copier presque en entier. Tous ceux qui seront chargés de présider à l'exhumation des cadavres, ne peuvent se dispenser de consulter le *Recueil sur le lieu & les dangers des sépultures*, & le *Rapport de la Société royale de Médecine, sur les questions qui ont été proposées à cette Compagnie par M. l'ambassadeur de la Religion* : ouvrages auxquels les réflexions & les conseils de MM. Laborie, Parmentier & Cadet de Vaux, & le Journal de M. Hecquet, serviroient de supplément.



## A V I S.

*Phytonomatotechnie universelle ; c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET , quatrième & cinquième Cahiers.*

18. Cet intéressant ouvrage, dont nous avons déjà annoncé les trois premiers cahiers, se distribue tous les deux mois. Les deux derniers cahiers contiennent : *L'agaric bossète à bride, B ; la clavaire digitée, L ; la sphaigne des marais ; le bry argenté ; l'herbe à la squinancie ; la véronique germandrée ; la véronique officinale ; la viorne laurier-thym ; le sceau de Salomon multiflore ; l'hellébore d'hiver ; le pouliot, la digitale pourprée ; l'hyde sinué, le bolet vernissé ; l'agaric androsacé ; l'agaric gercé ; la clavaire cornue ; le polytric des arbres ; le bry à balais ; la morelle à fruits noirs ; la morelle douce-amère ; le mouron des champs ; le cerante vulgaire ; le lamium pourpré.* Ces vingt-quatre plantes sont parfaitement dessinées & coloriées. L'auteur les décrit très au long dans 48 pages *in-folio*.

On souscrit chez } L'AUTEUR, rue d'Antin ;  
 DIDOT le jeune ; quai des  
 Augustins ;  
 POISSON, cloître Saint-Ho-  
 noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv.  
 Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.  
 Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez le Prospectus que nous avons inféré dans le Journal de Médecine, Tome lviii, p. 559; Tome lix, pag. 477; Tome lx, pag. 191.

N<sup>os</sup> 6, 9, 10, 11, 13, 14, 17, M. LE ROUX  
DES TILLET.

7, 8, 12, 15, 16, M. GRUNWALD.

---

*ERRATA pour le cahier de janvier.*

Page 35 ligne 19, *longueur*, lisez *largeur*.

Page 40, ligne 17, *corps*, lisez *col*.

*Errata pour le cahier de juillet.*

Page 69, ligne 27, *hinc*, lisez *hic*.

*Idem*, ligne 34, *præter lapis*, lisez *præter lapids*.

Page 73, ligne 28, *Whic*, lisez *Which*.

Page 74; ligne 24, *Fahrenait*, lisez *Fahrenheit*.

Page 79, ligne 35, *Further*, lisez *Farther*.

Page 81, ligne 25, *Thyhulfe*, lisez *Thshulfe*.

Page 84, ligne 15, *Sick*, lisez *Sig*.

*Errata pour le cahier d'août*

Page 116, ligne 7, à *l'hydropiste*, lisez *l'hydropiste*.

Page 131, ligne 9, *Ethmuller*, lisez *Eitmuller*.

Page 154, ligne 30, *épipastiques*, lisez *épispastiques*.

Page 163, ligne 8, 1757, lisez 1781.

*Idem*, ligne 29, *Fourt*, lisez *Foart*.

*Idem*, ligne 22, 27, 33, *dispensaire*, lisez *hôpital*.

Page 166, ligne 1, *fille*, lisez *filles*.

*Idem*, ligne 33, *exclusivement*, lisez *inclusivement*.

*Idem*, ligne 34, *concurrence*, lisez *conséquence*.

Page 168, ligne 5, *Adaix*, lisez *Adair*.

*Idem*, *Grayford*, lisez *Crawford*.

Page 172, ligne 31, *Aaskon*, lisez *Aaskow*.

Page 177, ligne anti-pénultième *sur*, lisez *à*.

Page 185, ligne 3, *Ricman*, lisez *Richmann*.

*Idem*, ligne 13, *Muscenbroeck*, lisez *Muschenbroek*.

Page 186, ligne 19, *crucius*, lisez *crusius*.

Page 191, pénultième, *Villemet*, lisez *Willemet*.

---

## T A B L E.

*EXTRAIT. Descriptions des epidémies qui ont régné depuis quelques années dans la généralité de Paris,*  
Page 289

Remarques sur une épilepsie. Par M. Ponché, méd. 311

Observation sur un ulcère au sein. Par M. Bouchereau, chirurgien, 317

Observ. sur une plaie pénétr. Par M. Boquis, chir. 319

Observation sur une plaie pénétrante. Par M. Bourguine de Létang, chir. 323

Observ. sur un accouchement. Par M. Garlaud, chir. 326

Observation sur une femme enceinte suspendue. Par M. Gland, chir. 332

Observ. sur un enfant putréfié dans le sein de sa mère. Par M. Gehil, chir. 334

Remarg. de M. Bergeret, sur un ouvr. de M. Paulet, 338

Lettre de M. Desgranges, chir. 350

Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de Juillet & Août 1783, 352

Observations météorologiq. faites à Montmorenci, 354

Observations météorologiques faites à Lille, 357

Maladies qui ont régné à Lille, 358

### NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Séance publique de la Société royale de Médecine, 359

Séance publique de la Faculté de Médecine, 369

Séance publique du Collège de Pharmacie, 371

Programme de la Société Zélandoise, 373

Médecine, 377

Chirurgie, 386

Physique, 395

Avis pour la souscription de la Phytonomatotechnie universelle. par M. Bergeret, 398

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1783. A Paris, ce 24 Septembre 1783.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1783.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

NOVEMBRE 1783.

---

SECOND EXTRAIT (a).

ŒUVRES posthumes de M. POUTEAU,  
docteur en médecine, chirurgien en chef  
de l'Hôtel-Dieu de Lyon, &c.

Dans le premier Extrait des Œuvres posthumes de M. Pouteau, nous avons rassemblé les principes propres à guider dans l'ap-

---

(a) Par M. ALPHONSE LE ROI. Voyez le premier Extrait, dans le cahier de juin.

Tome LX.

C c

plication du moxa , dont cet habile chirurgien avoit fait très-souvent , & très-heureusement usage. Mais comme notre Extrait ne doit être qu'une préparation à la lecture de cet excellent ouvrage , nous avons passé sous silence beaucoup d'articles importans : tel est celui où *M. Pouteau* indique le feu comme un moyen de remédier à la gibbosité ; moyen dont l'expérience nous confirme aujourd'hui la valeur.

Nous allons maintenant offrir un abrégé de la théorie que ce praticien s'étoit formée sur diverses fonctions de l'économie humaine , théorie qu'il établit toujours d'après la pratique , & qui peut servir à l'éclairer & à la simplifier.

Toutes les opérations de l'ame , du cerveau & des nerfs sont enveloppées d'une voile que cherchoit à lever tant soit peu *M. Pouteau*. Il fut étonné de la douleur que croit éprouver un malade dans un membre qui n'existe plus ; l'observation lui en apprit la cause. Ayant fait l'amputation d'une jambe cariée à une Demoiselle ; vingt-quatre heures après l'opération , il survint de la fièvre , du délire & une foiblesse extrême ; il fallut recourir à la saignée , quoiqu'il n'y eût aucun signe d'inflammation , ni de surcharge de sang au bas-ventre , ainsi qu'il arrive ordinairement. Les accidens dont nous venons de parler se calmèrent ;

cependant la malade éprouvoit toujours dans la jambe qu'elle n'avoit plus des douleurs atroces, dont on diminoit la violence par l'opium; mais qui continuèrent plus d'un mois après l'opération, & auroient fans doute continué plus long-temps, si M. Pouteau n'en eût pas découvert la cause. Un jour qu'il examinoit la plaie, il irrita la pulpe du nerf coupé, & alors il fit ressentir à son gré, à la malade, ses vives douleurs. Il mit sur le nerf coupé un plumaceau chargé d'opium, & ce topique fit cesser toute sensation douloureuse. Irritoit-il le nerf, les douleurs reparoissoient & se rapportoient toujours au membre, dont la malade étoit privée. M. Pouteau pense d'après cela qu'à la suite des amputations, on éviteroit la foule innombrable des accidens qui dépendent de la section du nerf, si l'on portoit dessus un plumaceau trempé dans l'opium.

Les belles expériences de *With* nous ont appris combien l'opium, appliqué immédiatement sur les nerfs, est capable de diminuer & la sensibilité & l'irritabilité. Le sentiment & le mouvement sont deux opérations des nerfs si distinctes, qu'un membre peut perdre le sentiment sans perdre le mouvement; & *vice versa*. M. Pouteau observe que quand le premier de ces accidens arrive, il survient un gonflement, des phlyc-

taines, quelquefois des dartres lépreuses dans la partie qui n'est plus sensible, surtout quand le sentiment est perdu depuis quelque temps; pour expliquer ce phénomène, il reconnoît deux sortes de nerfs, dont les uns portent le sentiment, & les autres sont la cause du mouvement. Il discute les raisons avec lesquelles on a combattu cette opinion, & il finit par dire que le sentiment est dû aux nerfs du cerveau, & le mouvement à ceux du cervelet. Si M. *Pouteau* admet une erreur, il faut convenir qu'il y a été conduit par des faits & par des rapprochemens très-ingénieux. Il compare le cerveau avec le cervelet dans le fœtus & dans l'adulte. Le cerveau de l'enfant est plus gros, il est engoué d'esprits animaux de bien faible énergie; il fait peu de sécrétion: de là, dit M. *Pouteau*, son excès de volume; c'est ainsi que le foie, le pancréas, les reins qui, avant la naissance, ne font aucune sécrétion, sont très-volumineux; mais les viscères actifs ont moins de volume: ainsi le cervelet est très-petit dans l'enfance, parce qu'il sert à une sécrétion utile dès les premiers instans de l'existence; c'est lui qui donne l'irritabilité au cœur & à toute la machine; & c'est cette irritabilité qui oblige les parties repliées, affaiblies ou engourdies à se développer & à jouir de la vie. Mais c'est dans

l'ouvrage lui-même qu'il faut suivre ces idées, dont ne pouvons donner qu'une apperçue.

On trouve encore dans M. Pouteau des détails curieux sur l'oblitération des vaisseaux ombilicaux. Dès l'instant où l'enfant est conçu, il jouit, selon notre Auteur, de toute l'activité de la vie végétative. L'irritabilité ne lui paroît pas, comme à M. de Haller, dépendre d'une gelée renfermée dans la fibre; c'est, dit-il, l'effet d'une organisation propre, c'est une modification des houpes nerveuses, c'est une qualité particulière du suc nerveux, & cette irritabilité, ajoute-t-il, a des rapports avec la graisse animale; car elle subsiste dans l'économie, tant que cette graisse n'est pas condensée par le froid, par conséquent plus long-temps en été qu'en hiver.

Qu'il nous soit permis de rapporter ici une observation qui peut servir à jeter quelque jour sur cette grande question: *Quel est dans les nerfs le siège du sentiment & celui du mouvement?* Cette observation, qui vient à l'appui de plusieurs faits que je pourrois citer, sembleroit prouver que le sentiment réside dans la pulpe des nerfs, & le mouvement dans la substance corticale; d'où les maladies de sensibilité auroient pareillement leur siège dans la pulpe des nerfs & du cerveau, & les maladies de mobilité se-

roient dans l'écorce de ces mêmes organes. C'est souvent dans ses écarts qu'il faut étudier la nature, parce qu'elle s'oublie, pour ainsi dire, & laisse alors à découvert le mécanisme de ses loix.

Il y a deux ans qu'on amena à l'Hôtel-Dieu de Paris une femme qui avoit perdu le sentiment dans toutes les parties de son corps. En vain on l'irritoit, elle ne donnoit aucune preuve de sensibilité; néanmoins elle jouissoit du mouvement, & elle suivoit des yeux tous ceux qui l'approchoient. Son visage étoit rouge & tuméfié: on la saigna plusieurs fois du pied; enfin elle succomba. *M. Paulet*, aux talens duquel je voudrois pouvoir ici rendre hommage, faisoit alors la médecine à l'Hôtel-Dieu pour un de ses confrères; il me procura l'ouverture du cadavre de cette femme. Je trouvai dans l'intérieur du cerveau un abcès qui avoit détruit une portion de la substance médullaire de ce viscère. La pulpe de la moëlle de l'épine & de tous les nerfs, étoit de couleur gris sale. Le nerf sciatique, qui à l'extérieur ne paroissoit nullement altéré, l'étoit à l'intérieur comme tous les autres. J'enlevai un morceau de ce nerf que j'ai soumis à des expériences électriques, après l'avoir fait dessécher; il m'a présenté des phénomènes dont je rendrai compte ailleurs, & qui me porteroient à croire que le sentiment & le

mouvement font à l'écorce & à la pulpe des nerfs, ce que l'électricité affluente & effluente pourroit être à un conducteur. Mais laissons cette matière attrayante, & revenons à d'autres objets.

Il est difficile de reconnoître si un cadavre qu'on retire de l'eau y a été jeté avant ou après sa mort : souvent les médecins & les chirurgiens appelés dans cette circonstance, ont fait un rapport fatal à l'innocence. La question peut se réduire à ceci : *Entre-t-il, ou n'entre-t-il pas de l'eau dans la poitrine de l'animal qui se noie ?* M. Pouteau prouve d'une manière convaincante, que l'on peut périr dans l'eau de deux manières. Dans le premier cas, le besoin de respirer force l'animal à une inspiration pendant laquelle l'eau reçue dans la trachée-artère, se mêlant à l'air, ne se présente plus qu'en forme d'écume ; & dans ce cas, la mort est très-prompte, parce qu'elle arrive après l'inspiration, & ce n'est point alors une apoplexie qui fait périr l'animal. Dans le second cas la mort est silencieuse, que le terme n'en sauroit être assigné ; il peut même s'étendre à un, deux jours, & même davantage ; & alors la grande frayeur, le froid extrême de l'eau ont glacé, suspendu tout mouvement & tout besoin de respirer, l'animal reste engourdi comme ceux que l'on trouve dans l'hiver sans vie apparente ;

il périt enfin par une extinction absolue du principe de mouvement & de chaleur, sans avoir inspiré ni reçu une goutte d'eau dans la trachée-artère.

Il résulte du Mémoire de M. *Pouteau*, que l'on ne peut tirer de l'état de la poitrine aucun signe qui indique qu'un animal a été jeté dans l'eau après sa mort. Ainsi, pour résumer, toutes les fois qu'en retirant un cadavre de l'eau on trouve le ventre tendu, les épaules élevées, la poitrine arrondie, & qu'en ouvrant le thorax, le poumon tente de s'échapper, que les vésicules pulmonaires sont remplies d'écume, on peut assurer que le mort a été suffoqué promptement par l'eau reçue dans sa poitrine pendant une inspiration; mais lorsque ces signes ne se manifestent pas, il faut être très-circonspect dans son jugement, parce que le sujet a pu mourir d'une asphyxie, bien différente de celle qui est produite par des vapeurs méphitiques: aussi avions-nous, il y a deux ans, proposé ce problème: Quelle est la différence de l'asphyxie produite par le froid, d'avec celle qui est causée par la vapeur des charbons? Le Mémoire de M. *Pouteau* est fait de main de maître; il y a beaucoup d'ordre, on y trouve des recherches, des expériences & des moyens propres à secourir les noyés. Sur cette matière importante, l'auteur ne laisse rien à désirer.

Le champ des conjectures est vaste; M. *Pouteau* en forme quelques-unes sur la cause des abcès au foie & au poumon, après des coups reçus à la tête. D'après des connoissances anatomiques très-profondes, il pense que le sang reste en stagnation à la tête, & s'engorge dans les vaisseaux inférieurs, opinion diamétralement opposée à celle de *Bertrandi*, qui dans ce cas défendoit la saignée du pied, parce qu'il avoit vu la jaunisse survenir à la suite; mais M. *Pouteau* croit que la saignée ne produira point un pareil accident, si on fait précéder celle du bras, & c'est ce que confirme le célèbre *Percivall-Pott*, par une foule d'observations.

Qu'on nous permette de joindre ici quelques remarques qui peuvent fournir des moyens nouveaux & inconnus pour ces cas, souvent très-difficiles. M. *Démathis*, docteur en médecine & chirurgie des armées du roi de Naples, à la suite d'un coup à la tête, lequel menaçoit le foie d'un abcès, ayant observé un flux hémorrhoidal très-confidérable, au moyen duquel le malade fut parfaitement rétabli, a donné à l'Académie royale de Chirurgie, un Mémoire dans lequel il conseille, d'après d'heureuses expériences, l'application des sangsues à l'anus, à la suite des coups à la tête.

Appelé cette année auprès d'une femme,

qui depuis trois semaines avoit fait une chute sur la tête, & qui avoit tous les signes de la formation d'un dépôt sur le cerveau, je lui fis faire trois amples saignées du pied; & pendant que le sang couloit, on appliqua sur la tête de la malade, au lieu douloureux, une vessie pleine de glace pilée. Trois fois par jour, pendant une huitaine, la malade se mit les pieds dans l'eau chaude, & se fit appliquer la glace sur la tête: on seconda l'effet de ces remèdes par des doux évacuans & un vésicatoire à la nuque, & la malade qui paroïssoit désespérée, & à laquelle on proposoit déjà l'opération du trépan, fut guérie en moins de vingt jours.

Après avoir indiqué les moyens de remédier aux dépôts qui peuvent survenir par les chûtes, ou coups à la tête, *M. Pouteau* expose le danger fréquent de ces mêmes coups, lors même qu'ils n'intéressent que le cuir chevelu. Les contusions, les cicatrices produisent quelquefois des accidens extraordinaires & très-graves; notre auteur s'attache à bien décrire ces accidens, leur cause & le remède qu'il convient d'employer.

Souvent après des coups à la tête, le cuir chevelu reste contus & sensible en une partie, ce qui occasionne beaucoup d'accidens divers. Une femme avoit reçu à la tête un coup dont elle parut bien guérie,

ependant elle éprouvoit de temps à autre des dispositions à l'apoplexie, & sur-tout à la paralysie. Quatre ans après cette chute, cette femme se mit dans une violente colère; alors elle éprouva entr'autres symptômes extraordinaires, les convulsions les plus fortes. M. *Pouteau* soupçonnant une contusion à la tête, fit raser la malade; quand l'instrument passa sur le lieu de l'ancienne contusion, les convulsions redoublèrent; cet endroit étoit encore rouge & douloureux. M. *Pouteau* y fit une incision cruciale; dans l'instant les accidens furent dissipés comme par enchantement, & la suppuration de la plaie acheva complètement la guérison. Ici la contusion étoit à droite, & la paralysie s'étoit portée du côté gauche. On a expliqué ce phénomène assez ordinaire par l'entre-croisement des fibres du cerveau. Nous pensons qu'on peut en donner une explication plus satisfaisante & conforme aux loix de la matière analogue à celle qui circule dans les nerfs.

Un jeune homme avoit reçu à sept ans un coup à la tête, & il éprouvoit encore à vingt-quatre ans les effets de la contusion, sur-tout des douleurs horribles toutes les fois qu'on peignoit ses cheveux. M. *Pouteau* le fit raser; il trouva le lieu de la contusion encore rouge & douloureux; l'incision cruciale le guérit parfaitement. Notre auteur

observe ici que l'incision est le seul remède contre ces fortes de reliquats de contusion auxquels le feu lui-même ne remédieroit qu'incomplètement.

Les cicatrices mal faites peuvent produire des accidens de même genre ; un nerf mal coupé ou irrité en occasionne quelquefois de très-bizarres. Ainsi, à la suite d'un coup de trocar-donné dans la vessie, & qui avoit sans doute déchiré à moitié quelque petit nerf, M. *Pouteau* a vu une douleur constante à la quatrième vertèbre du col. C'est d'après une grande quantité de faits semblables qu'il prouve, contre M. *de Sauvages*, que le lieu qui éprouve du désordre ou de la douleur, n'est pas toujours celui auquel il faut porter du remède, & c'est sur des principes semblables qu'est fondée la doctrine d'*Hippocrate* sur les révulsions & les dérivations.

Une jeune personne fit à sept ans une chute sur le sternum ; elle éprouva jusqu'à l'âge de treize les accidens les plus singuliers. Pendant dix-huit mois, cette malade n'a vécu que d'eau froide & d'un peu de sirop de capillaire, & elle n'est point maigre. Les déjections par les selles avoient été supprimées pendant six ans.

M. *Pouteau* la guérit par une incision faite au sternum dans le lieu de la contusion. Il fallut enlever tout ce qui étoit al-

DE M. POUTEAU. 413  
téré; le *moxa* sur cette partie acheva la guérison.

Le cancer, dit M. *Pouteau*, n'est souvent dû qu'à une contusion. Le sang extravasé devient en ce cas un âcre qui agace les filets nerveux. Cette matière dégénérée altère plutôt par irritation que par contagion, & cette maladie se manifeste sur-tout lorsque le sang a une mauvaise qualité, ou que les nerfs ont une sensibilité vicieuse: aussi les parties spongieuses & celles qui sont les plus sensibles, sont elles les plus exposées au cancer.

M. *Pouteau* accuse l'âcre rhumatismal d'être une des principales causes internes du cancer; cet âcre, selon lui, dépend de l'altération de la graisse, la plus altérable de nos humeurs. Il n'y a point de remède plus sûr contre ce cruel mal, dit notre Auteur, que l'amputation, & ensuite l'application du feu. Quant aux remèdes internes, il ne leur donne que très-peu de confiance: cependant il en est un qu'il distingue, c'est l'eau à la glace qu'il conseille pendant plusieurs semaines pour toute boisson & pour tous alimens: il faut lire dans l'Auteur les raisons sur lesquelles il se fonde.

L'âcre rhumatismal, des chutes, des contusions sur le périoste, paroissent à M. *Pouteau* la cause de beaucoup d'ossifications extraordinaires. Les bornes d'un Journal

nous forcent de renvoyer nos lecteurs au Mémoire excellent, dans lequel cette doctrine est établie.

Si nous considérons M. *Pouteau* comme opérant en chirurgie, nous le verrons porter la simplicité, le grand jour & la plus heureuse réforme dans un grand nombre d'opérations, & réprimer l'abus des instrumens. Traite-t-il des luxations, particulièrement de celle de la cuisse en haut & en dehors; c'est pour indiquer une méthode nouvelle & plus facile. Il veut qu'on fasse le point d'appui sur le trajet des vaisseaux cruraux, au pli de la cuisse qu'on mettra à angle droit avec le corps. Le traitement des luxations est malheureusement abandonné à l'empirisme; il faut, pour en établir une bonne théorie, beaucoup de connoissances anatomiques & physiologiques, & une grande sagacité. Cette partie seule de l'ouvrage de M. *Pouteau*, est un Traité complet des luxations de la cuisse, de la jambe, de la rotule, du pied, de l'épaule, du bras, de l'avant-bras & des os sézamoïdes. Le diagnostic en est clair & bien détaillé, & la manière d'opérer plus simple, plus efficace & moins douloureuse que celle qu'on met ordinairement en usage.

Notre Auteur traite dans un Mémoire particulier de la luxation des muscles, objet peu connu. Cette luxation arrive principa-

lement au col, aux lombes & à la jambe. Les muscles maintenus en leurs places respectives par une membrane aponévrotique, peuvent déchirer leur gaine & en sortir en partie : cet accident arrive sur-tout au col, & M. *Pouteau* en cite des exemples. Une portion du splénus se contracte, l'autre reste en inaction, le col est courbé, la membrane commune qui recouvre le col empêche d'appercevoir le déplacement. M. *Pouteau* conseille de mettre le muscle déplacé en relâche, & d'appuyer l'un & l'autre ponce sur le centre de la douleur ; mais cette manière d'opérer produit une douleur extrême. J'ai vu cette luxation du muscle splénus, & elle fut réduite par un empirique qui fit faire à la tête des mouvemens de rotation sur le col, & tout par ce moyen rentra dans l'ordre.

A l'article des amputations, M. *Pouteau*, prouve que l'usage des compresses circulaires, indiqué par M. *Louis*, n'est pas exempt de dangers, & il appuie ses raisonnemens par des observations. Ces compresses, dit-il, donnent lieu à la faille de l'os, ce que l'on cherche à éviter, parce qu'il se fait un engorgement considérable dans le tissu cellulaire, & une déperdition qui met les os à nu ; cette dénudation ne vient point, selon lui, de la rétraction imaginaire des muscles, mais uniquement de la dissolution du tissu cellulaire.

Le Mémoire sur les moyens de s'opposer aux hémorragies est fait avec le plus grand soin. On a cru jusqu'ici que la suspension de l'hémorragie d'une artère coupée étoit due au caillot qui se forme à l'extrémité de l'artère ; M. *Pouteau* ayant examiné de près le fait, assure que le caillot n'est jamais du diamètre de l'artère à laquelle il n'adhère point ; mais ayant observé que dans le lieu de la ligature le tissu cellulaire se comprime, & serre de tous côtés l'artère, c'est à cette constriction qu'il attribue la cessation de l'hémorragie, & d'après cela il conseille d'embrasser dans la ligature un gros paquet de chairs, sans craindre de mauvais effets de la compression du nerf, parce qu'il ne peut être détruit. M. *Pouteau* observe que si l'on serre uniquement l'artère, l'hémorragie revient quand le vaisseau se coupe : de-là le danger des ligatures de l'artère brachiale & de l'artère péronière avec lesquelles on ne peut embrasser de tissu cellulaire.

M. *Pouteau* traite de l'opération de l'anévrisme, & il veut que pour en assurer le succès, on communique au membre de la chaleur au moyen des sachets remplis de sable chaud.

En parlant de l'amputation du testicule, M. *Pouteau* discute la question tant agitée de la ligature de l'artère spermatique ; il rap-  
pelle

pelle à la méthode des maquignons à l'égard des chevaux, & à celle des Hottentots envers leurs enfans auxquels, par une pratique d'idolâtrie barbare, ils amputent un testicule à quinze ans. L'illustre M. *Antoine Petit* s'est toujours élevé dans ses Cours contre la ligature de l'artère spermatique; il faut lire sur la méthode proposée par ce médecin la note intéressante du rédacteur judicieux des Œuvres posthumes de M. *Pouteau*, note placée à la fin du volume second qui renferme le Mémoire dont nous parlons. Notre Auteur fait aussi mention des autres moyens connus pour arrêter les hémorragies, & il indique les diverses circonstances où l'on doit employer les diverses méthodes.

Après avoir examiné toutes les manières d'opérer la fistule lacrymale, M. *Pouteau* en indique une nouvelle qui ne laisse après elle aucune cicatrice; c'est de faire avec une lancette l'incision du sac lacrymal entre la caroncule & la paupière inférieure.

Il traite de la fistule à l'anus, & c'est encore pour en simplifier le pansément. On est dans l'usage de porter dans la plaie des bourdonnets; cette pratique vicieuse excite une sensibilité capable d'apporter un grand obstacle à la guérison; M. *Pouteau*, d'après une longue expérience, ordonne un simple plumaceau porté à plat au bord de l'anus.

M. *Pouteau* fut très-heureux dans l'opération de la taille ; il indique en un très-long Mémoire la méthode à laquelle il croyoit devoir ses succès.

Il défend la préparation aux grandes opérations, parce que par ce moyen le malade s'abreuve de douleurs & fait une longue méditation sur la mort. Plus un être est susceptible de réflexions, & moins il faut le préparer. M. *Pouteau* cite à l'appui de son sentiment plusieurs faits, & l'autorité de M. *Robert*, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui assure dans son ouvrage sur divers points de médecine, que ceux qu'il n'a pas préparés à l'inoculation ont toujours eu moins de boutons que ceux qui ont subi de longues préparations : on sent que la parité n'est pas justement établie, & que de pareils préceptes sont fournis à beaucoup d'exceptions.

M. *Pouteau* ayant observé que la gangrène humide s'inocule avec facilité dans les hôpitaux par le peu de précaution dans les pansemens, indique l'ordre qu'il mettoit dans son hôpital pour s'opposer à la communication de ce funeste mal.

L'ouvrage dont nous rendons compte renferme beaucoup d'autres objets, que les bornes d'un Extrait ne nous permettent qu'à peine d'indiquer. On y trouve plusieurs Mémoires très-intéressans sur la cause détermi-

nante & le mécanisme de l'accouchement, sur l'action des emplâstiques, & sur les divers remèdes prescrits contre la morsure de la vipère, spécialement sur l'huile d'olive.

Ce qui rend cet ouvrage important par lui-même, encore plus recommandable, ce sont les notes de l'éditeur; elles servent à modérer le penchant aux systèmes vers lesquels l'Auteur, plein de théorie, pourroit entraîner ses lecteurs.

Cet ouvrage est donc très-propre à faire époque dans l'art de guérir, mais l'on eût bien mieux apperçu la multiplicité d'objets qui y sont traités d'une manière profonde, si l'on eût mis à la fin une Table raisonnée de toutes les matières qui le composent. Nous avons lu, relu & médité les trois volumes; & ce qui est souvent une tâche pénible, nous a procuré un plaisir singulier. Nous avons vu que M. *Pouteau* étoit né observateur, que son jugement étoit propre à la recherche des causes, & qu'il aimoit sincèrement son art, parce qu'il lui procuroit le moyen d'exercer toute la bienfaisance dont son cœur étoit susceptible. Son excellent ouvrage devoit être le manuel & des étudiants, & des praticiens les plus consommés. S'il est répandu comme il le devoit être, il portera bientôt la plus heureuse influence sur la pratique de la chirurgie dans les hôpitaux civils & militaires.

D d ij

## REMARQUES DE M. SUTTON,

*Sur le détail donné dans le Journal de Médecine, du mois d'août dernier ; par M. BRILLOUET, chirurgien de S. A. S. monseigneur le duc de Bourbon ; au sujet de l'inoculation du fils aîné de M. le Vicomte de Virieu, âgé de cinq ans ; opération faite par M. BRILLOUET, le 6 avril 1783.*

M. Brillouet permettra que je lui rappelle des faits qu'il avoit sans doute oubliés quand il rédigea ses observations : il n'a très-certainement voulu induire personne en erreur, & nous ne pouvons, l'un & l'autre, avoir en vue que la vérité & les progrès de l'art.

« Le vingt-cinquième jour de l'inoculation, dit M. Brillouet, *Journal de Médec. août, page 125*, le malade ouvre un peu les yeux, il souffre cruellement par l'excoriation de ses pustules qui verfoient une grande quantité d'humeurs : sa chemise durcie, ajoutoit encore à ses douleurs ; je fus obligé de la couper pour l'en débarrasser : malgré tant de souffrances rien ne périclitoit. Le soir, à huit heures, M. le Vicomte vint, comme de coutume, visiter ses en-

fans ; entendant les plaintes amères de son fils , il eut pour cette fois la curiosité de le voir ; il le crut perdu sans ressource , & me fit part en arrivant de toutes ses alarmes : le voyant ainsi inquiet , & extrêmement affligé , je résolus de lui demander le lendemain une consultation. *Le 26 , le malade avoit passé une bonne nuit ; il étoit fort bien , aux douleurs près qu'occasionnent les excoriations des mains , dont l'épiderme s'étoit détaché comme par l'effet d'un vésicatoire. A midi on me donna , pour consultant , M. Sutton , qui conseilla le quinquina & les acides minéraux , dont le malade faisoit usage. »*

Il s'agit de cet exposé , que je n'ai été appelé que d'après les alarmes de M. le Vicomte. Les faits vont être éclaircis & constatés par un témoignage irrécusable , je veux dire par le propre bulletin de M. Brillouet , en date du matin même , auquel je fus appelé ; bulletin qui est dans mes mains , & qui me fut apporté par M. le Vicomte , lorsqu'il vint me prier d'aller au secours de son enfant.

*M. Joseph a été extrêmement agité toute la nuit , tout son corps est excessivement douloureux & suppure abondamment , il s'est plaint aussi d'un froid excessif , il a éprouvé de fréquents frissons ; cet état est très-critique , & me fait craindre qu'une partie de la*

D d iij

*suppuration ne fûse dans la masse des humeurs , je serois d'avis de consulter avec qui bon vous semblera. Malgré le désordre , les fonctions s'exécutent , le ventre est très-libre , & les urines sont abondantes ; depuis quatre jours j'emploie les anti-putrides , pour m'opposer au désordre.*

*A six heures du matin , le mardi 29 , treizième jour de l'éruption. Brillouet.*

L'enfant n'avoit donc pas passé une bonne nuit . . . Il n'étoit donc pas fort bien . . . Son état étoit très-critique : ce ne furent donc pas seulement les alarmes que M. le Vicomte avoit montrées le 25 au soir , mais les justes inquiétudes de M. Brillouet même , qui , le 26 au matin , le déterminèrent à demander un consultant. En conséquence de cet état très-critique , j'ordonnai de mêler quelques grains de quinquina en poudre , dans chaque cuillerée de sirop de quinquina , dont le malade faisoit déjà usage , vu la petite quantité de cet excellent antiputride , qui entre dans le sirop. Ce fut dans la même vue , & d'après les mêmes principes , que je conseillai de substituer l'esprit de vitriol à celui de soufre , ayant toujours regardé le premier comme un antiputride préférable en pareil cas : j'insistai même sur ce que la potion devoit être portée à un degré d'acidité plus marqué , attendu qu'ayant goûté de la potion d'esprit de soufre , elle m'avoit

paru si peu acide , qu'à peine l'on pouvoit s'en appercevoir. Au reste, si je me suis décidé pour l'esprit de vitriol, j'avois pour garants & *Sydenham*, & une multitude infinie de mes propres expériences, en traitant des petites véroles semblables. La mémoire de *M. Brillouet* est en défaut quand il dit, que le lendemain, il étoit fort tranquille sur l'état de l'enfant. Il avoit, à l'égard de *ces taches purpurines sur le tarse...* où il y avoit eu des engelures, plus d'inquiétude que moi, & l'inquiétude ne fut calmée que lorsqu'il eut examiné les taches de plus près : dans le fait, le sang extravasé sur cette partie, avoit bien l'apparence d'une gangrène locale. Il avoit la même opinion que moi sur la flétrissure prématurée des pustules : son inquiétude même & ses frayeurs allèrent au point qu'il fut voir son inoculé dès cinq heures du matin, c'est-à-dire trois ou quatre heures avant que nous ne dussions le voir ensemble. J'eus recours au vin de Bordeaux, ainsi que *M. Brillouet* en est convenu. Craignant, comme lui, (*voyez son bulletin*) qu'une partie de la suppuration ne fusse dans la masse des humeurs ; je conseillai pour le soir quatre grains de calomelas, à l'effet de diviser, d'atténuer cette humeur & de l'évacuer par les selles ; aussi le malade, selon mon attente, en eut-il deux co-

D d iv

pieuses le lendemain matin. C'est par mon ordonnance que M. Joseph a encore fait usage du calomelas, deux jours après, & pour les raisons ci-dessus énoncées : de plus, je recommandai le calomelas avant les deux premières médecines, c'est-à-dire la veille au soir, pour dépurer la masse des humeurs ; ainsi que pour prévenir les abcès & dépôts, soit intérieurs, soit extérieurs, si communs en pareil cas. J'y étois autorisé par les succès de ce remède en une infinité d'occurrences semblables, & dans d'autres où je n'étois appelé que lorsque les clous & abcès commençoient déjà à se former.

Les excoriations, dont parle M. Brillouet, n'existoient pas seulement aux mains, aux genoux & aux pieds ; mais depuis le coude jusqu'à l'extrémité des doigts, & depuis le milieu de la jambe jusqu'à l'extrémité des orteils. Avant ma première visite, on n'avoit encore appliqué sur ces plaies, excessivement douloureuses, que du linge sec, & c'étoit en arrachant ce linge que l'on caufoit à l'enfant les douleurs qui, la veille de mon arrivée, occasionnoient ces *plaintes amères*, mentionnées par M. Brillouet, & dont M. le Vicomte fut alarmé au point de croire son *enfant perdu sans ressources*. Pour épargner & calmer ces douleurs, ainsi que pour aug-

menter la suppuration dans ces parties, je recommandai, sur le champ, que dorénavant les plaies fussent pansées avec le beurre & la poirée. La mémoire de M. Brillouet est encore en défaut, quand il place au 27 cette seconde manière de panser, puisqu'elle a eu lieu dès la veille, & d'après l'ordonnance de ma première visite.

« Enfin, dit M. Brillouet, page 121, le neuvième jour la fièvre éruptive survint chez tous les trois, (il y avoit eu deux autres enfans inoculés le même jour, par M. Brillouet,) de la manière la plus favorable; & page 122, dès le 10 au matin, M. Joseph, fils aîné, âgé de cinq ans, n'avoit déjà plus de fièvre; les symptômes locaux ne font plus de progrès, & le malade est gai. Le 11, il devient triste, accablé; la fièvre se manifeste de nouveau avec force; vers le soir, il est plongé dans une affection comateuse profonde; on remarque des mouvemens convulsifs dans les yeux & dans les mâchoires; la nuit est très-mauvaise: je mets le malade à une diète sévère, & à l'usage de l'eau panée. » — Avoir la fièvre éruptive de la petite vérole un jour, & n'en avoir pas du tout le lendemain, sans qu'il paroisse aucun bouton, — & cette même fièvre recommencer le jour suivant. Voilà, je l'avoue, un phénomène que je n'ai jamais vu & dont je

n'ai jamais entendu parler. Quant aux symptômes locaux, la cessation de leurs progrès n'est pas difficile à expliquer. Le docteur *Dimsdale*, & plusieurs autres inoculateurs expérimentés évacuent, lorsque la marche des symptômes est tardive, & aucun ne s'est contenté de mettre le malade à l'usage de l'eau panée. *Une longue expérience m'a pleinement convaincu qu'une fièvre très-forte, au commencement de l'état éruptif, & tels autres symptômes alarmants, menacent d'une éruption copieuse & défavorable. Alors l'air frais & les évacuans sont absolument nécessaires, & produisent les plus heureux effets.* *Dimsdale additional observations. London, pag. 132, & Sydenham dit bien positivement; mais lorsque la petite-vérole est précédée d'une affection comateuse, je l'ai toujours vue très-confluente, &c. pag. 373. loc. cit.* & tous les praticiens voient comme *Dimsdale* & *Sydenham*. Néanmoins *M. Brillouet* s'est contenté de faire la médecine expectante. Entre les symptômes observés & rapportés par *M. Brillouet*, & qui annoncent toujours une petite-vérole de mauvaise espèce, il en est un qui mérite attention, je veux dire celui des trois boutons que *M. Brillouet* découvrit le douzième jour de l'inoculation, & qui n'ont été suivis d'aucun autre que quelques jours

après, la fièvre continuant & les mêmes boutons ne faisant aucun progrès : je crois qu'il n'y a pas de praticien expérimenté en petite-vérole, qui ne regarde ce pronostic comme l'avant-coureur de beaucoup de dangers.

M. *Brillouet* m'a expliqué dans le temps, sa façon de penser sur une autre éruption survenue avec la petite vérole, & m'en a détaillé les symptômes; ainsi qu'il le fait dans le Journal de Médec. pag. 123. Il fut persuadé que c'étoit la Rougeole; je lui dis ce que j'en pensois. Le docteur *Dimsdale*, & quelques autres, regardent cette éruption comme une *Rash*, en françois Rougeur ou *Erépipèle*. J'en ai vu une, il y a quelques années, qui étoit de la plus forte espèce, d'une couleur très-purpurine; sa durée fut de huit jours, quoiqu'il soit bien rare qu'elle en dure plus de deux ou trois; & le malade qui n'avoit qu'une centaine de boutons de petite-vérole, s'en est fort bien tiré. Lorsqu'elle est bien confluyente, elle peut effrayer celui qui la voit pour la première fois. « Je les examinai (ces boutons érépipélateux ou cette *Rash*,) très-attentivement avec une loupe, dit le docteur *Dimsdale*; je trouvai cette éruption tout-à-fait extraordinaire & fort inquiétante. » Il ajoute en parlant d'un autre cas semblable : « Elle prit même si bien l'ap-

parence d'une petite-vérole confluente, qu'à peine pouvois-je m'empêcher de la regarder comme telle ; les douleurs de tête & de dos qui se soutenoient ; la fièvre qui ne perdoit rien de sa violence me rendoit la chose plus douteuse. » Voyez les observations du docteur *Dimsdale*, rapportées par M. *Gandoger*, pages 434 & 437. » Observons que dans les deux cas de *Dimsdale*, cette *Rash* est survenue pendant la fièvre éruptive de la petite-vérole, ainsi que cela arrive ordinairement. Observons encore que, selon M. *Brillouet*, cette rougeur n'a duré, chez son malade, que trois jours : or, je n'ai jamais vu de rougeole d'une si courte durée, & j'ai vu comme tous les auteurs qui en traitent. Voici la description de *Sydenham* : « Vers le sixième jour la peau du visage devient rude, à mesure que les pustules s'évanouissent, & que l'épiderme se déchire ; alors les taches du reste du corps sont très-grandes, très-rouges. Vers le huitième jour il n'y a plus de taches au visage, & on n'en voit presque plus sur le reste du corps. Le neuvième jour il n'y en a plus aucune nulle part. Le visage, les extrémités & quelquefois tout le corps se trouvant alors couvert d'une espèce de farine, parceque l'épiderme qui a été un peu soulevé, venant à se détacher & à se déchirer, tombe par petites

écailles. La rougeole disparoit donc ordinairement le huitième jour. *Sydenham*, traduit par feu *M. A. F. Jault*. » Observons enfin que les deux autres enfans inoculés dans le même temps, par *M. Brillouet*, traités dans le même appartement & mangeant à côté de *M. Joseph*, n'ont point contracté cette *extra-éruption*, quoiqu'ils n'eussent jamais eu la rougeole, & qu'il soit constant que cette maladie est contagieuse. La *Rash* qui se complique avec la petite vérole, est toujours sans danger : cependant je ne prétens point qu'un inoculé ne puisse succomber par quelque accident particulier, & absolument étranger à l'inoculation. L'inoculateur lui-même ne peut-il pas périr d'une manière imprévue, avant la fin du traitement des enfans qu'il auroit inoculés ?

La relation & le bulletin de *M. Brillouet* portent, que j'ai été appelé le 29 avril vingt-sixième jour de l'inoculation, & le treizième de l'éruption ; selon toutes ces dates l'éruption auroit eu lieu le treizième jour après l'inoculation ; puisque au vingt-sixième jour il y en avoit treize que la petite vérole étoit sortie. « Mais, le douzième jour après l'inoculation, *M. Brillouet* découvre trois boutons varioloux, un à la lèvre supérieure, un sur le sternum, le troisième au bras gauche. Il y avoit encore une douzaine

d'autres boutons au bras droit, autour des piquûres; & celles-ci étoient peu enflammées : à ces marques, s'écrie M. Brillouet, *je reconnois l'existence de la petite vérole. . . .* Le feizième jour les boutons varioleux s'étoient élevés, & les symptômes locaux s'étoient enflammés de nouveau. *Dans la journée la petite vérole parut.* Le soir, ajoute M. Brillouet, je la jugeai extrêmement confluente; la nuit fut un peu plus calme. » Or dans tout cela, si je ne me trompe, les époques & les calculs se trouvent singulièrement embrouillés. On ne fait quel est le jour de l'éruption. — D'abord c'est le treizième jour après l'inoculation : ensuite c'est le douzième, . . . puis le feizième, ou, même si l'on veut, le dixième, car, sur la fin de sa relation, M. Brillouet nous donne encore celui-ci comme la date précise de l'éruption, en nous disant, *au 27 mai . . . cinquante-unième jour de l'inoculation, & le quarante-unième de l'apparition des trois boutons varioleux.* Qu'il me soit permis de faire encore une courte observation.

Selon la relation de M. Brillouet, M. Joseph avoit, « dès le huitième jour, les symptômes de l'invasion, & la constipation avoit lieu: (Voyez le Journal de Méd. dec. août, pag. 121,). . . Le dix-neuvième jour la fièvre & l'altération se soutiennent: vers le soir les pustules font grossies, la

suppuration a fait des progrès ; la nuit est assez tranquille , *le ventre s'ouvre naturellement.* » J'ai beau chercher dans la relation de M. Brillouet , il ne paroît pas que le malade soit allé à la garde-robe pendant cet intervalle de onze jours ; & je ne sçai si l'on trouvera chez aucun auteur moderne l'exemple d'un traitement pareil.

Quant à la confiance avec laquelle M. Brillouet nous assure qu'à raison du *soin qu'on a eu de crever de bonne heure les pustules , & de panser les endroits les plus endommagés avec le cérat étendu sur le papier brouillard , M. Joseph sera très-peu marqué ;* je souhaiterois bien sincèrement qu'elle fût fondée , pour la satisfaction des respectables parents de l'inoculé.

OBSERVATION

*Sur les bons effets des liqueurs spiritueuses dans les maladies pituiteuses ; par M. SUMEIRE , docteur en médecine à Maignan en Provence , correspondant de la société royale de médecine.*

M. le C.\*\*\* , âgé d'environ soixante ans , d'une constitution sèche & affoiblie , avoit depuis quelques années une toux habituelle , causée par une humeur pituiteuse ,

dont le siège étoit dans l'estomac. Il éprouvoit dans ce viscère une irritation & une ardeur presque continuelle, avec des envies de vomir, & il vomissoit fréquemment des matières gluantes & visqueuses : la douleur de l'estomac étoit souvent si forte, qu'elle lui causoit des tiraillemens & des déchiremens qui s'étendoient dans tout le bas-ventre, & qui sembloient pénétrer jusqu'à la région lombaire. Il étoit réduit à la plus grande maigreur ; il avoit quelquefois des mouvemens de fièvre, & il étoit menacé d'une destruction prochaine. Il avoit essayé de tous les remèdes qu'on lui avoit proposés ; il s'étoit adressé à plusieurs médecins ; M. *Tournatori*, célèbre Médecin d'Aix, a essayé vainement de combattre cette maladie par différens moyens. Un capitaine de vaisseaux, que M. le C\*\*\* a occasion de voir, lui conseille l'usage du taffia ; il lui assure qu'il a été plusieurs fois témoin aux Iles de la guérison de maladies semblables à la sienne, opérée par l'usage de cette liqueur, dont on prenoit une cuillerée trois fois par jour : le malade étoit peu porté à adopter un remède qui sembloit si contraire à sa constitution, à son état actuel & aux symptômes de sa maladie : à la fin cependant il se détermina à le tenter : il éprouva bientôt des effets salutaires ; le taffia lui fit jetter par la bouche une quantité très-

très-abondante d'humeurs glaireuses ou pituiteuses, dont l'évacuation fut suivie d'une diminution très-marquée du mal. L'usage de cette liqueur, continué pendant trois mois, a mis le malade dans le meilleur état, & il jouit depuis plus d'un an de toute la santé dont sa constitution est susceptible.

M. G. \*\*\* marchand, âgé d'environ quarante-cinq ans, d'une constitution grasse & replette, étoit fatigué tous les soirs d'une toux humorale; il imagina de prendre une petite cuillerée d'eau-de-vie forte; il se trouva soulagé, cette liqueur eut constamment l'efficacité de calmer la toux qui revenoit tous les soirs; elle lui fit cracher beaucoup d'humeurs pituiteuses, & procura par-là la guérison.

Le succès des liqueurs spiritueuses dans les toux de cette espèce, n'a pas de quoi étonner: on trouve dans les Ephem. des curieux de la nature, Decad. 2. an. 1668, une observation sur une toux qui revenoit périodiquement chaque jour, à onze heures du soir, qui finissoit par un vomissement, & qui fut enfin détruite par du vin de Malvoisie, pris soir & matin, avec quinze gouttes d'une liqueur composée de partie égale d'esprit de romarin, d'une essence stomachique, & d'un élixir béchique. *Voyez* Coll. Acad. Tom. vij, pag. 666.

Ces observations donneroient lieu à des

réflexions très-intéressantes pour la pratique ; d'autres réussirent mieux que moi à les faire & à les présenter. Je me borne à remarquer que la médecine pratique doit bien plus à l'expérience qu'au raisonnement, & qu'elle ne fera des progrès ultérieurs que lorsque le raisonnement ne sera appliqué qu'à diriger & à discuter l'expérience.

---

### OBSERVATION

*Sur des contusions au bas-ventre, accompagnées de grandes douleurs ; par M. LEAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, doyen & prévôt de sa Compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital du Saint-Esprit de la même ville, & correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c.*

Un jeune homme en se battant fut meurtri par son adversaire, qui le laissa presque mort sur la place. On crut que le blessé pourroit guérir sans aucun secours, & ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il fut conduit à l'hôpital. Je l'examinai, le bas-ventre me parut affecté ; la foiblesse du malade me fit recourir d'abord aux cordiaux. Le lendemain de son arrivée une fièvre ardente s'alluma, le foie se gonflait d'une manière excessive. De vives douleurs, &

une tension très-forte au bas-ventre près de la région du foie, annonçoient l'inflammation ; je pratiquai les saignées du bras, puis celle du pied ; j'employai les fomentations émollientes, les juleps narcotiques donnés le soir, les légers purgatifs. Malgré tous ces remèdes, la douleur & la tension ne faisoient qu'augmenter, & l'enflure du foie faisoient de nouveaux progrès. Ces accidens ayant duré trois semaines sans la moindre diminution, avoient réduit le blessé dans l'état le plus triste. La casse & la manne, prises de deux jours l'un, firent disparaître la fièvre ; enfin j'eus recours aux délayans, aux légers apéritifs, aux demi-bains qui eurent tout le succès que je m'en étois promis ; la tension du bas-ventre, symptôme le plus fâcheux de la maladie, diminua sensiblement dès le second jour, & cessa totalement le troisième ; les humeurs entassées furent évacuées par les selles qui étoient de couleur jaune, contenoient du sang corrompu, & étoient d'une puanteur insupportable. L'extrême foiblesse du malade me fit suspendre les demi-bains, que je lui fis reprendre bientôt après, & qui accélérèrent sa guérison, en procurant la sortie de matières diversement colorées & d'une grande quantité de vers, dont la plupart étoient de la grosseur d'une plume à écrire ; la convalescence s'est très-bien passée, & le jeune

homme jouit actuellement de la santé la plus parfaite.

---

EXAMEN CHIMIQUE

*De la Poudre dite Suprême (a) ou Unique, de M. DE GODERNAUX, présentée à l'Académie royale des Sciences, le 17 mai 1783; par M. CROHABÉ, apothicaire de M<sup>or</sup>. COMTE D'ARTOIS, syndic adjoint des apothicaires du Roi & de la Famille royale, avec l'extrait des registres de l'Académie.*

J'ai été engagé par un homme éclairé & zélé pour les progrès du plus utile & du plus consolant des Arts, par M. Gervaise, médecin de la faculté de Paris, à faire l'examen de la poudre de M. de Godernaux.

A cet effet il m'a remis une quantité suffisante de pilles de cette poudre cachetées & timbrées d'un sceau particulier, les unes avec de l'encre rouge, & les autres avec de l'encre noire. Mais avant d'exposer mes expériences, je pense qu'il est essentiel, pour les rendre plus démonstratives, de rappeler & de fixer ici les caractères chimiques de chacun des sels que l'on obtient

---

(a) C'est sous ce nom qu'elle est connue depuis quatorze ans.

de la combinaison du mercure avec l'esprit du *sel marin*, dont la plus ou moins grande quantité fait un remède utile ou un poison mortel.

Suivant l'opinion commune des chimistes, il est impossible de combiner directement le mercure avec l'esprit de sel, parce qu'il faut, disent-ils, que ces deux substances soient dans un état de siccité, mues & volatilisées par le feu; sans cette condition, leur union ne pourroit point s'opérer.

Cependant, en faisant éprouver au mercure une division préliminaire par les moyens mécaniques, cette combinaison devient aussi facile & aussi prompte que celle de l'alcali avec l'acide. C'est de cette manière que je suis parvenu depuis longtemps à faire du sublimé corrosif par la *voie humide*. Mais je conviens, néanmoins, que la sublimation est encore le meilleur moyen pour rendre ces sortes de combinaisons infimes & uniformes.

Le caractère qui distingue essentiellement le sublimé corrosif du mercure doux & de la panacée, est sa dissolubilité dans les fluides, soit aqueux, soit spiritueux; c'est de cette propriété que résultent les effets prompts & quelquefois terribles, qu'il produit lorsqu'il a été pris intérieurement. L'estomac de l'homme le mieux constitué

& le plus robuste ne pourroit supporter l'effet de deux grains de sublimé corrosif dissous dans une cuillerée d'eau, sans éprouver des accidens très graves; une plus forte dose lui donneroit sûrement la mort.

En unissant ensemble, par la voie de la sublimation, six parties de mercure purifié avec huit parties de sublimé corrosif, on forme le mercure doux; la panacée de *la Brune*, dont *Louis XIV* acheta la recette, est ce même mercure doux sublimé douze fois.

Le mercure doux est absolument insoluble dans l'eau & dans les liqueurs spiritueuses; il peut être pris intérieurement sans danger depuis 12 jusqu'à 36 & même 48 grains à la fois; son effet le plus ordinaire est de purger, quelquefois aussi il excite la salivation.

Nous avons une troisième préparation de mercure par l'acide du sel, connue sous le nom de précipité blanc; cette préparation, dit *Lemery*, le praticien le plus hardi dans la prescription des remèdes mercuriels, prise intérieurement, occasionne le vomissement & le crachement de sang, à cause, ajoute-t-il, *des acides qu'elle contient*. C'est à raison de ces accidens presque toujours funestes aux malades, que les médecins prudens & éclairés ont proscrit ce remède de l'usage interne, & ne l'emploient

qu'à l'extérieur, embarrassé & étendu dans les graisses & les pommades (a).

L'action soutenue du feu décompose tous les sels mercuriels, c'est-à-dire, que la distillation sèche suffit pour rétablir le mercure dans son premier état de métal fluide. L'acide marin fait seul exception à cette loi générale; il n'abandonne point le mercure, il lui reste fortement uni, & se sublime avec lui en masse saline bien aiguillée & très-brillante.

Venons maintenant à l'examen de la poudre de M. de Godernaux. Comme cette poudre excite des nausées & même le vomissement, quelques personnes ont pensé qu'elle étoit un mélange de sel mercuriel & de poudre d'Algaroth, ou émétique des alchimistes; mais je n'ai pu y découvrir un seul grain de cette chaux blanche d'antimoine, connue sous les noms de *mercure de vie*, ou de poudre d'Algaroth, comme on le verra par les expériences suivantes (b).

(a) Boerhaave faisoit quelquefois usage d'une poudre composée de trois parties de sucre & d'une partie de mercure précipité blanc; mais il observe que neuf grains de ce mélange qui ne contenoit que deux grains & un quart de mercure faisoit vomir, & donnoit des tranchées à ses malades.

(b) Pour abréger cet exposé, je supprime plusieurs expériences, parce que je pense que les trois que j'ai l'honneur de soumettre à l'examen &

PREMIÈRE EXPÉRIENCE. J'ai réuni dans une balance trois prises de la poudre de M. de Godérnaux, elles pesoient trente-trois grains : par conséquent chaque prise de ce remède est du poids de onze grains. Cette poudre est d'un blanc sale, mêlée de quelques points noirs charbonneux ; & , à la couleur près, elle ressemble assez bien, par son volume, au mercure précipité blanc.

En broyant ces trente-trois grains de poudre dans un mortier de crystal avec quatre grains de limaille d'acier, & quelques gouttes d'esprit-de-vin pour humecter le mélange, j'ai ramassé dix-sept grains de mercure revivifié, fluide & brillant.

SECONDE EXPÉRIENCE. J'ai fait digérer dans une once d'eau distillée à une chaleur douce pendant une nuit, trois prises de la poudre *unique* pesant trente-trois grains ; j'ai décanté l'eau, & j'ai fait passer sur la poudre une autre once d'eau distillée ; après la digestion j'ai décanté de nouveau & réuni les deux onces d'eau, sur laquelle j'ai versé quelques gouttes d'alcali volatil qui d'ont rendue louche & laiteuse ; le peu de précipité qu'elle a déposé s'est trouvé être du mercure.

La poudre ramassée avec soin & séchée

---

au jugement de l'Académie, démontrent complètement les substances qui composent la poudre unique.

à l'air n'a plus pesé que vingt-huit grains. Dans cette expérience il y a eu cinq grains de perte, dont une partie a été dissoute par l'eau qui a donné le précipité.

**TROISIÈME EXPERIENCE.** Deux prises de poudre *unique* pesant vingt-deux grains, ont été soumises à la distillation dans une cornue de verre neuve & séchée, d'un volume proportionné à celui de la poudre. Dès le commencement de l'opération, il s'est élevé vers le milieu du col de la cornue un peu d'humidité. La poudre s'est sublimée, comme le subliment toutes les préparations de mercure par l'acide du sel marin, en petites aiguilles déliées & très-brillantes. On fait qu'après les sublimations du mercure sain, il reste au fond des vaisseaux plus ou moins d'une poudre jaune, que quelques chimistes ont prise, mal-à-propos, pour de la terre mercurielle provenant de la décomposition partielle de ce métal; mais j'ai démontré autrefois qu'elle étoit produite par les vaisseaux, dans lesquels on avoit broyé du mercure.

Dans cette opération, j'ai eu aussi cette terre jaune très-volumineuse, qui, ramassée avec soin, n'a pu me donner le poids d'un demi-grain. En faisant bouillir de l'esprit-de-vin dans la cornue, je suis parvenu à détacher & à rassembler tout le sublimé, qui après avoir été séché à l'air pesoit vingt grains; ce sel n'est point dissoluble dans

l'eau ni dans l'esprit-de-vin, il est absolument dans l'état de vrai mercure doux. Dans cette expérience il y a eu deux grains de perte qui ont produit l'humidité du col de la cornue & le peu de terre jaune.

Ces faits me paroissent démontrer premièrement, que la poudre de M. *Godernaux* n'est autre chose qu'un composé très-simple, résultant de la dissolution du mercure par l'acide marin.

Secondement, qu'elle est un véritable précipité blanc, mal lavé & sali à dessein.

Troisièmement, que les nausées, les vomissemens, les douleurs aux articulations, & les tranchées qu'elle donne quelquefois aux malades qui en font usage (a), sont produits par la petite portion dissoluble démontrée dans la seconde expérience.

Nous possédons la préparation du précipité blanc depuis l'Arabe *Geber*, vers le septième siècle; & c'est des écrits de cet homme célèbre, si justement estimé de *Doerhaave*, par rapport à l'exactitude de ses connoissances sur les dissolutions salines des métaux, qu'elle a passé dans tous les livres

---

(a) Voyez, pour l'aven de ces accidens, page 33 de la brochure ayant pour titre: *Propriétés de la poudre unique*, &c. Paris, 1783, & page 6 de la brochure in 4<sup>o</sup> ayant pour titre: *Usage de la poudre antivénéérienne de M. le Chevalier de Godernaux*. A Liege, veuve Bourguignon, & à Paris, au Bureau de M. de Godernaux.

de chymie, d'alchymie & de pharmacie ; elle se trouve dans le *Codex des médicamens de la Faculté de Médecine de Paris*, pag. 270. C'est donc une erreur de la part de M. de *Godernaux*, d'avoir imprimé qu'il y a plus d'un siècle qu'un de ses ancêtres découvrit cette préparation, car l'addition qu'il y fait de quelques grains de charbon, ne suffit pas sans doute pour lui donner des droits sur une préparation pharmaceutique qui, depuis mille ans, est dans les mains de tout le monde (a).

Nous permettroit-on enfin de nous arrêter un instant sur le prix excessif que M. de *Godernaux* met à cette préparation, l'une des moins dispendieuses & des plus aisées de la Pharmacie, comme on en sera convaincu par le détail des frais pour la production d'une livre de précipité blanc, d'après la formule du *dispensaire de la Faculté*.

Pour une livre de mercure purifié,	6l. 1s.
Pour 18 onces d'eau-forte, . . .	1 10
Pour 8 onces de sel marin,	7
Pour les vaisseaux, . . . . .	1 4
<hr/>	
TOTAL . . . . .	9l. 1s.

(a) Onze jours après que l'Académie a été munie de l'examen de cette Analyse, j'envoyai prendre de la poudre *unique* au Bureau de M. de *Godernaux*, & j'observai qu'on avoit substitué au charbon quelques globules de mercure coulant. Je conserve plusieurs prises de poudre ainsi déguisée avec le charbon & le mercure.

Cette dose donne quatorze à quinze onces de précipité blanc. En partant d'après ce calcul, un peu exagéré, la livre de précipité blanc a dix livres; la livre donnant huit cent trente-deux prises de poudre unique du poids de onze grains chaque prise, & divisant ensuite les dix livres en huit cents trente-deux parties, on aura le prix des frais de chaque prise de poudre.

*Extrait des Registres de l'Académie royale des Sciences, ann. 1783*

L'Académie des Sciences ayant nommé pour commissaires MM. *Macquer, Cadet & Bertholet*, ces Messieurs disent dans leur rapport :

« Parmi les moyens qu'emploie l'empirisme, il y en a qu'on peut abandonner à la crédulité, parce qu'ils ont peu d'énergie ou qu'ils sont simplement ridicules; mais il y en a qui font souvent des victimes, & l'on doit rendre grâces à ceux qui cherchent à éclairer le public sur les dangers auxquels l'expose son penchant à accueillir ce qu'on lui présente de mystérieux: c'est ce que vient de faire M. *Crohné*, sur une poudre qu'on distribue pour le traitement des maladies vénériennes, sous le nom de *poudre unique* ou *suprême* de M. de *Godernaux*.

Après avoir rendu compte du travail de

M. *Croharé*, & l'avoir vérifié, les commiffaires ajoutent les expériences suivantes :

« Nous avons fait bouillir dans de l'eau diftillée, deux prises de poudre unique. Cette eau nous a présenté avec l'alcali volatil les mêmes phénomènes que les fels marins mercuriels avec le moins d'acide.

Nous avons fait bouillir dix fept grains de la poudre unique dans de l'acide nitreux très-pur & concentré ; il s'en est dégagé d'abord des vapeurs rouges, ensuite la difsolution s'en est faite complètement, à part quelques points charbonneux presque imperceptibles ; la liqueur est demeurée transparente jusqu'à la fin de l'évaporation ; alors il s'est élevé un pen de sublimé-corroif, après cela le réfidu s'est converti en mercure précipité rouge, tous phénomènes parfaitement femblables à ceux qu'on obtient des fels marins mercuriels avec le moins d'acide. S'il y avoit eu de la poudre d'*Algaroth*, la chaux d'antimoine fe seroit précipitée par l'ébullition dans l'acide nitreux.

Nous pensons donc que les expériences de M. *Croharé* font très-concluantes, & qu'elles ne laiffent aucun doute sur la nature de la poudre unique de M. de *Godernaux*.

Cette préparation qu'on connoît depuis très-long-temps, que les Médecins ont em-

ployé quelquefois, & dont ils ont aujourd'hui borné presqu'entièrement l'usage aux applications extérieures, à sans doute des succès dans quelques circonstances, comme en ont toutes les préparations de mercure; mais ces succès doivent être tristement contrebalancés par les accidens inévitables, lorsqu'on donne des doses si fortes d'un remède si actif, sans égard à toutes les circonstances sur lesquelles un médecin prudent règle sa conduite.

La prise de poudre unique qui se vend 48 sols, coûte, selon l'évaluation qu'en a faite M. Croharé, moins de trois deniers à son distributeur.

Nous pensons que le mémoire de M. Croharé peut être utile, & qu'il mérite l'approbation de l'Académie.»

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1783.*

Le nombre des maladies a été beaucoup moins considérable dans la ville qu'il n'a été, & qu'il n'est encore dans les campagnes des environs. Le caractère de ces maladies n'a rien de plus fâcheux que ce que le temps des équinoxes a coutume de présenter. On rencontre moins de fièvres éruptives depuis le milieu du mois; il y a peu de rougeoles, & les petites-véroles sont bénignes. On a vu des fièvres rémittentes compliquées avec plus ou moins de signes de putridité; plusieurs de ces fièvres avoient été intermittentes dans le principe.

Les fièvres intermittentes réglées ou anormales ont été encore très-fréquentes pendant ce mois ; les diarrhées, les flux dysentériques ont continué, mais il y a eu peu de dysenteries fâcheuses.

Il a régné un mal de gorge dont le siège étoit au pharynx ; cette partie étoit rouge, tuméfiée & couverte de plaques blanches en forme d'escarre. La saignée n'étoit pas nécessaire, l'émétique donné dans le commencement de la maladie, quelquefois réitéré & soutenu d'un traitement délayant, a dissipé les accidens en peu de jours.

La synoque putride avec anxiété précordiale, douleur de tête & prostration de forces, a continué d'être observée à l'Hôtel-Dieu.

A l'hôpital de la Charité, on a vu les fièvres malignes avec dépôt gangréneux, & même, ce qui n'étoit pas arrivé depuis long-temps, une parotide ayant été ouverte, a été suivie de gangrène.

A l'hospice de S. Sulpice, la diarrhée a été moins commune que les mois précédens ; le plus souvent elle étoit la suite des autres maladies, particulièrement des cachexies qui y ont été nombreuses. On y a observé beaucoup de bouffissures & de véritables hydropisies, des flux dysentériques dont la plupart étoient des symptômes de dissolution : ceux de ces flux dysentériques qui étoient simples, cédoient à l'usage des décoctions farineuses, & à l'ipécacuanha donné comme altérant.

Dans l'hospice de Yaugirard, il y a eu un grand nombre de fièvres intermittentes & des bouffissures, suites des fièvres aiguës que l'on a combattu efficacement avec les suc's apéritifs & les incisifs doux. Ces fièvres aiguës, & quelques éruptions irrégulières, ont été fréquentes parmi les enfans de cet hôpital.



**OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,**  
**S E P T E M B R E 1783.**

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A Midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	11,10	17,16	13,15	27 11, 1	27 11, 3	27 11,10
2	11, 8	16,16	12, 5	27 11, 6	27 11, 5	27 11, 5
3	11, 0	16, 8	12, 5	27 11, 2	27 10, 9	27 9, 8
4	9, 1	14,16	9, 7	27 7, 6	27 7,10	27 8, 0
5	11, 0	13,15	9, 8	27 2,11	27 6, 3	27 9, 2
6	9, 0	16, 0	14,17	27 9, 7	27 8, 8	27 8, 4
7	10, 9	11, 9	9, 0	27 9,11	27 11, 4	28 1, 1
8	8,14	13,10	10, 0	28 1, 1	28 0, 8	27 11,11
9	8,11	12, 6	11,11	27 10, 1	27 9,10	27 8, 1
10	8, 0	14, 0	7,12	27 8, 8	27 9, 5	27 11, 0
11	4,17	16, 6	11,17	27 11, 1	27 9, 9	27 8, 1
12	13,13	14, 7	10, 6	27 7, 2	27 6, 9	27 8, 6
13	7, 9	14, 8	11, 6	27 10,10	27 11, 7	28 0, 0
14	11,11	16,18	12, 0	28 0, 0	27 11, 9	27 11, 5
15	9, 0	20,14	13,11	27 10, 9	27 9, 9	27 9, 6
16	10,14	15, 7	13, 0	27 9, 3	27 9, 9	27 10, 9
17	11, 7	18,11	14, 3	27 11, 7	27 11,11	27 11,11
18	12,10	17,10	12, 7	27 10, 9	27 9,11	27 9, 6
19	9,12	17,10	13, 0	27 8, 4	27 7, 2	27 7, 1
20	12, 0	16, 5	9,12	27 6,11	27 6, 6	27 8, 1
21	7, 0	14, 4	10, 5	27 10, 2	27 10,10	27 10, 4
22	8,16	13, 8	9, 6	27 8, 9	27 7, 7	27 8, 5
23	7,14	12,17	8,18	27 8, 1	27 7,10	27 8, 5
24	6,12	12,18	9, 7	27 9, 9	27 11, 2	28 0, 9
25	5,10	13,11	9,10	28 1, 9	28 2, 2	28 2, 2
26	9,12	16, 2	13,10	28 1, 3	28 0, 6	28 0, 6
27	11,15	15,18	12,12	28 0, 0	28 0, 8	28 0, 9
28	8,15	16,18	11,18	28 0, 4	28 0, 2	28 0, 2
29	7,12	15,16	10,11	28 0, 0	28 0, 1	28 0, 5
30	8, 0	16, 2		28 0, 6	28 0, 9	
31						

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N-O. cou. frais, bro ill. pluie.	N. couv. doux, brouillard.	N. fer. frais. br.
2	N. co. frais, br.	N. cou. ch. br.	N-O. n. do. br.
3	N-E. <i>idem.</i>	S-O. cou. doux, broui. vent.	S-O. fer. fr. v. bro illard.
4	S-O. <i>idem</i> , v. pl.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. fer. fr. v.
5	S-O. c. fr. temp.	S-O. c. d. temp.	N-O. n. fr. v.
6	S. couv. frais, brouillard.	S-O. couv. do. pluie, vent.	S-O. cou. doux, tempête, plu.
7	S-O. co. fr. v.	S-O. c. fr. v. pl.	S-O. fer. fr. v.
8	S-O. c. fr. v. br.	S-O. c. fr. vent.	O. nuag. frais.
9	S-O. c. fr. brou.	S. <i>idem</i> , pluie.	N-O. cou. fr. v.
10	O. nuag. fra. b.	S-O. c. fr. v. pl.	O. ferein; frais.
11	E. n. froid, br.	S-E. nua. doux.	E. <i>idem.</i>
12	S-E. cou. doux.	S-O. co. do. pl.	N-O. c. fr. pl. v.
13	S-O. cou. frais.	S-O. co. do. v.	S-O. nuag. d.
14	S-O. cou. doux.	S-O. co. doux.	S. fer. doux.
15	S-E. nuag. frais.	S. fer. chaud.	S-E. <i>idem.</i>
16	S-E. nuag. do.	S. cou. doux, pl.	S-E. cou. d. pl.
17	E. <i>idem</i> , brou.	N-E. nuag. ch.	N-E. fer. doux.
18	N. nuag. frais.	N-E. c. do. pl.	E. fer. do. écl.
19	N-E. <i>idem</i> , br.	S. cou. chaud.	S-O. c. doux, v.
20	S. couv. d. ux.	S-O. co. d. vent.	S-O. cou. fr. v.
21	S-O. fer. frais.	S-O. <i>idem.</i>	S-E. nuag. fr. v.
22	S-E. couv. frais.	S. <i>idem.</i>	O. <i>idem</i> , pl.
23	S-E. <i>idem</i> , bro.	N. couv. doux.	S-O. cou. frais, pl. tonnerre.
24	N. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	N. fer. frais.
25	E. fer. frais, br.	S-E. fer. doux.	N. <i>idem.</i>
26	E. cou. fra. br.	E. nuag. doux.	N-E. <i>idem</i> , v.
27	E. fer. fra. bro.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
28	E. <i>idem.</i>	E. fer. chau. v.	E. <i>idem.</i>
29	E. <i>idem.</i>	E. fer. chaud.	E. fer. fr. éclair.
30	E. ferein, frais.	E. <i>idem.</i>	E. fer. frais.

Tome LX.

F f

## 450 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur .... 20, 14 deg. le 15  
 Moindre degré de chaleur..... 4, 17 le 11

Chaleur moyenne..... 12, 2 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pouc. lig.*  
 cure..... 28 2, 2, le 25

Moindre élév. du Mercure.... 27 2, 11, le 5

Elévation moyenne... 27 10, 3 l.

Nombre de jours de Beau..... 9

de Couvert. 15

de Nuages.. 6

de Vent.... 18

de Tonnerre. 1

de Brouillard. 14

de Pluie... 12

de Neige... 0

Quantité de Pluie ..... 26 lign.  $\frac{3}{12}$

Evaporation..... 36 0

Différence ..... 9  $\frac{9}{12}$

Le vent a soufflé du N. .... 9 fois.

N-E. .... 6

N-O. .... 5

S. .... 8

S-E. .... 10

S-O. .... 28

E. .... 19

O. .... 4

TEMPÉRATURE : sèche & fraîche.

MALADIES: petite-vérole assez meurtrière pour  
 les enfans, qui en ont été presque seuls attaqués.

Plus grande humidité ..... 8, 7 deg. le 25

Plus grande sécheresse ..... 37, 8 le 29

Moyenne ..... 24, 0

J A U C O U R, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier octobre 1783.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de septembre 1783; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été nuageux & pluvieux depuis le 3 du mois jusqu'au 25. Le mercure dans le baromètre a presque toujours été observé au dessous du terme de 28 pouces, si l'on excepte les six derniers jours du mois. La liqueur du thermomètre ne s'est élevée aucun jour au dessus du terme de 18 degrés. Il y a eu des variations dans les vents, qui cependant ont été le plus souvent sud.

Le 5 du mois, le mercure dans le baromètre étant au terme de 27 pouces 2 lignes au matin, il y a eu un ouragan qui a déraciné & cassé de gros arbres.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $18\frac{1}{2}$  degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.  
7 fois du Nord vers l'Est.  
2 fois de l'Est.  
13 fois du Sud.  
11 fois du Sud vers l'Ouest.  
4 fois de l'Ouest.  
2 fois du Nord vers l'Ouest.

F f ij

452 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de septembre 1783.*

La fièvre tierce & la double tierce ont été les maladies dominantes de ce mois. (Il y avoit aussi des fièvres quartes). On a observé que les fièvres continues & les autres maladies aiguës tenoient du caractère de ce genre de fièvre; de sorte qu'après avoir pourvu aux indications que la nature de la maladie présentoit dans son principe, on se trouvoit ensuite dans le cas de combiner les remèdes, de manière à combattre efficacement cette complication. On conçoit que le quinquina a dû être en pareil cas d'un grand secours.

Les fièvres intermittentes simples exigeoient aussi un traitement circonspect. On ne devoit pas travailler à en arrêter le cours par le quinquina ou autres remèdes de ce genre, que l'on ne fût sûr qu'il ne restoit point d'obstructions ou d'embarras fixés dans les viscères; à faute de quoi, les fièvres tierces devenoient double-tierces, & celles-ci continues; ou bien les unes & les autres dégéneroient en maladies chroniques. C'est de quoi nous avons des exemples de toute espèce. Un jeune homme assez vigoureux ayant porté pendant plus d'un mois une fièvre quarte qui avoit été traitée assez méthodiquement; on crut devoir enfin lui administrer le quinquina, qui arrêta promptement les accès. Quinze jours après la cessation du dernier accès; le malade paroissant se porter très-bien, fut tout-à-coup pris d'une fièvre

phlogistique, dont le siège étoit dans le bas-ventre. Il fallut la combattre par les saignées & les boissons antiphlogistiques : le sang tiré des veines se trouva décidément couenneux.

Il y avoit parmi le peuple des fièvres bilieuses-putrides, mais en moindre quantité que ci-devant.

Un grand nombre de personnes ont eu la diarrhée, dont la cure n'exigeoit que des délayans adoucissans, le petit-lait clarifié, les décoctions d'orge, des bouillons de veau ou de poulet, aidés d'un régime approprié. Une prise ou deux de rhubarbe ou de catholicum, données lorsqu'il ne restoit plus de chaleur ni trop d'irritation dans les entrailles, terminoient la cure.

La rougeole n'étoit pas encore tout-à-fait dissipée, & nombre d'enfans avoient la quinte-toux.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Programme relatif à la Correspondance de la Société royale de Médecine, sur la constitution médicale des saisons, & sur les épidémies, lu dans la Séance tenue au Louvre le 26 août 1783.*

I. Le grand nombre de Mémoires que la Société a reçus sur les Maladies épidémiques lui a fait chercher des moyens capables d'exciter l'émulation. Elle a pensé qu'il étoit de son devoir d'offrir aux Auteurs des observations les plus intéressantes dans ce genre, des témoignages authentiques de sa satisfaction, & elle a établi l'usage de leur décerner des médailles dans ses séances publiques. Ces distributions qu'elle continue depuis plusieurs années ont produit l'effet

désiré, & sa correspondance s'est étendue chaque jour.

La description & le traitement des Maladies épidémiques étant le but principal de ses travaux, elle a arrêté que tous les médecins, chirurgiens & physiciens du royaume, seroient invités de nouveau à correspondre avec elle sur tout ce qui peut y avoir rapport, & pour fixer davantage leur attention sur ces recherches, elle a statué ce qui suit :

I. La bienfaisance du Gouvernement & la générosité de quelques-uns des membres de la société royale, l'ayant mise à portée de disposer d'une somme de 3000 livres, destinée à fournir des encouragemens pour les travaux relatifs aux épidémies; il sera ouvert un concours dans lequel elle distribuera des médailles aux Auteurs des meilleurs Mémoires & Observations sur la constitution médicale des saisons & sur les Maladies épidémiques du royaume. Elle voit avec plaisir que dans l'exécution de ce plan, il lui sera possible de témoigner sa satisfaction à un plus grand nombre d'auteurs.

II. Cette distribution de Prix se fera dans les séances publiques de l'année 1786; un espace de deux années étant nécessaire pour recueillir des faits de cette nature, & pour rassembler les observations qui doivent être envoyées à la Société.

III. Il y aura deux manières de mériter ces prix :

1<sup>o</sup>. Par une correspondance suivie pendant cet intervalle de temps, sur la constitution médicale des saisons, c'est-à-dire sur les observations nosologiques journalières, comparées avec les principaux résultats que la météorologie fournit, & dont l'ensemble forme l'année médicale (*annus medicus*), que tout médecin peut rédiger dans le lieu qu'il habite. Toutes choses égales d'ailleurs, sous ce premier rapport, ceux qui correspondront exactement mériteront la préférence.

2°. Par des Mémoires bien faits soit 1° sur une épidémie isolée, ou sur la constitution d'une saison pendant laquelle il aura régné des Maladies remarquables. Soit 2° en réponse à des questions ou programmes concernant la nature & le traitement des Maladies épidémiques, que la société se réserve le droit de proposer dans ses séances publiques suivantes.

Il y aura dans ce concours des Prix distribués suivant ces deux ordres de mérite.

IV. Ce programme sera publié par la voie des Journaux, afin que tous les gens de l'art en soient informés; &, à dater de sa distribution, tous les Mémoires & Observations qui y seront relatifs seront soigneusement conservés dans des cartons particuliers, pour être présentés au concours, dont on vient d'exposer les conditions.

Les Mémoires & Observations relatifs à la constitution médicale des saisons & aux épidémies, seront adressés, comme tout ce qui concerne la correspondance de la société royale, à *M. Vicq d'Azyr*, secrétaire perpétuel de la société royale de Médecine, rue des petits Augustins n° 2, par la voie ordinaire de la correspondance de cette société & ainsi qu'il est d'usage depuis qu'elle est établie, c'est-à-dire avec une double enveloppe, la première à l'adresse de *M. Vicq d'Azyr*, la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monseigneur le Contrôleur général des finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

*Programme de l'Académie des Sciences,  
Belles-Lettres & Arts de Lyon.*

DISTRIBUTIONS DE PRIX RENVOYÉES.

2. L'Académie s'est vue contrainte, à regret,  
F f iv.

de ne pouvoir distribuer aucun des prix qu'elle avoit proposés pour cette année.

Elle avoit proposé un prix extraordinaire sur *la mixtion de l'alun dans le vin, considérée relativement à la conservation du vin & de la santé.* Ce Prix consistoit en une Médaille de 300 livres, ci-devant réservée sur la fondation de *M. Christin*, & en pareille somme, ajoutée par un Académicien.

Un seul Mémoire a été présenté au concours; il a pour épigraphe: *Sunt certi denique fines.* L'Académie ne peut refuser des louanges à sa théorie chymique; mais le défaut d'expériences, *comparées & suffisantes*, 1°. sur la conservation du vin par l'alun; 2°. sur les dangers que présente l'usage intérieur & habituel d'une substance active; 3°. sur les divers moyens de reconnoître les vins *alunés*, a fait renvoyer le prix, & continuer le sujet à l'année 1785.

Son extrême importance, dans nos provinces, sous tous les rapports chymiques, économiques & diététiques, a engagé l'Académie à desirer des expériences faites en grand, & à porter le prix à la somme de 1200 livres.

Quant à celui qu'elle avoit proposé, relativement à *la découverte de l'Amérique*, consistant en la somme de 1200 livres, dont *M. l'abbé Raynal* a fait les fonds: ce concours a été nombreux; seize Mémoires ont été admis; quelques-uns annoncent, de la part des Auteurs, un travail proportionné à l'étendue du sujet; mais plus il intéresse l'humanité, plus il exige de mérite dans ses développemens, & en général; aucun Mémoire n'a paru suffisamment remplir les vues indiquées dans le problème & dans les trois grandes questions qu'il présente. Cependant ce sujet est trop beau & trop important, pour ne pas espérer qu'en

donnant encore du temps aux Auteurs, il ne fasse éclore quelqu'ouvrage plus satisfaisant.

L'Académie s'est décidée, par ces considérations, à l'annoncer de nouveau, à proroger le terme fixé pour la distribution du prix, & à la renvoyer à l'année 1785. Elle déclare néanmoins, qu'elle a particulièrement distingué deux mémoires, qui lui ont paru mériter des éloges à beaucoup d'égards, 1°. celui qui, suivant l'ordre de sa réception, est côté n°. 7. au concours, & dont la devise est: *Ferrea primum... destinet ac toto surget gens aurea mundo. VIRG. Buc.* 2°. Le Mémoire n°. 15, dont l'Auteur a adopté la devise du Prince Henri: *Le désir de faire le bien.*

*Sujets proposés pour l'année 1784.*

L'Académie a prorogé à la même année, la distribution du Prix, fondé par M. *Christin*, pour les arts, dont le sujet concerne la plaine du Forez, partie intéressante de nos provinces, où la misère du peuple paroît provenir, autant de l'inaction dans laquelle il vit, que des maladies locales auxquelles il est exposé. Le problème à résoudre, est conçu en ces termes:

*Déterminer quel est le genre d'industrie qui pourroit occuper utilement les habitants de la plaine du Forez, sans nuire aux travaux de la campagne.*

Le Prix est une médaille d'or de la valeur de 300 livres.

L'Académie recevra les changemens ou additions qui lui seroient adressés par l'auteur du Mémoire, dont la devise est *Dux, amor patriæ*, & qui ne peut se faire reconnoître que par son épigraphe. Pour prolonger le nouveau délai, accordé à tous ceux qui voudront s'occuper de cet objet, les Mémoires seront reçus au concours,

458 **PROGR. DE L'AC. DES SCIENCES,**  
jusqu'au premier mai 1784. La distribution sera  
faite dans la séance publique, après la fête de  
St Louis.

*Sujets proposés pour l'année 1785.*

L'Académie, ayant à distribuer en 1785, le  
*prix de physique*, fondé par M. *Christin*, en a af-  
fecté les fonds au sujet qu'elle a continué, con-  
cernant *la mixtion de l'alun dans le vin*; & pour  
doubler le prix de 600 livres, ci-devant proposé,  
& le porter à 1200 liv. elle a délibéré d'y join-  
dre la somme de cent écus, prise sur d'autres  
fonds, dont elle peut disposer.

En conséquence elle demande de nouveau,  
*l'examen physique & raisonné de la dissolution de l'a-  
lun dans le vin, considérée relativement à la con-  
servation du vin & à la conservation de la santé.*

Elle invite les savans qui voudront s'en oc-  
cuper, notamment l'Auteur du Mémoire ayant  
pour devise: *Sunt certi denique fines*, auquel elle  
a donné les plus justes éloges, de ne rapporter  
que des expériences authentiques, de les traiter  
en grand, & de répondre avec précision, aux  
différentes questions énoncées dans le premier  
programme, à la suite du problème, dans les  
termes suivans :

1°. *La mixtion de l'alun dans le vin est-elle un  
sûr moyen de le conserver, ou de retablir sa qua-  
lité, lorsqu'elle est altérée? De quelle espèce d'alté-  
ration dans le vin, l'alun est-il le préservatif ou le  
correctif?*

2°. *En quelle proportion faut-il mêler l'alun dans  
le vin, au cas que ce mélange soit reconnu avan-  
tageux?*

3°. *Le vin, tenant en dissolution la quantité d'a-  
lun nécessaire à sa conservation ou à son amélioration,  
est-il nuisible à la santé? Quels en sont les effets sur  
l'économie animale?*

4°. Si l'alun, dissous dans le vin, est reconnu préjudiciable à la santé, est-il quelque moyen d'en corriger les effets nuisibles ?

5°. Enfin quelle est la manière la plus simple & la plus exacte, de reconnoître la présence de l'alun & sa quantité, lorsqu'il est en dissolution dans le vin, sur-tout dans le vin rouge, très-coloré.

Les conditions comme ci-dessus. Les Mémoires seront admis jusqu'au premier avril seulement. Le Prix, consistant en quatre Médailles d'or, de la valeur, chacune, de 300 livres, sera distribué en 1785, dans une séance publique, après la fête de St. Louis.

Dans la même séance, l'Académie décernera le Prix réservé, de 1200 livres, dont M. l'abbé Raynal a fait les fonds, & dont le sujet a été précédemment annoncé en ces termes :

*La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain ?*

*S'il en résulte des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître ?*

*Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ?*

Les Auteurs s'occuperont sur-tout des deux dernières questions, dont la solution, quoique la plus importante, paroît avoir été la plus négligée.

Ceux qui ont déjà concourus, seront admis à envoyer, sous leur première devise, les changemens qu'ils croiront convenables ; cependant une nouvelle copie paroît préférable à tous égards.

L'Académie croit devoir inviter, en général, tous ceux qui prétendront aux Prix, à ne se permettre, dans leurs ouvrages, aucune assertion, qui soit dans le cas, lors de la publication, de compromettre les Auteurs, & le corps littéraire qui les couronneroit.

Les paquets seront adressés, francs de ports,

à Lyon, à M. de la Tourrette, secrétaire perpétuel, pour la classe des Sciences, rue Boissac.

On ne recevra au concours, que les Discours ou Mémoires, qui seront envoyés avant le premier mars 1785; le terme est de rigueur.

N. B. Plusieurs Auteurs ayant signé leurs Mémoires dans les derniers concours, on croit devoir répéter ici, que, suivant l'usage de tous les corps littéraires, qui ont des Prix à distribuer, l'Académie ne doit admettre & n'admet à concourir, que les Manuscrits qui ne sont pas signés, & dont les Auteurs ne se sont fait connoître en aucune manière.

---

*Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, pour la partie des sciences & arts, premier & second Semestres 1782, in-8°. Le premier de 255 pages, & le second de 238, sans les Tables. A Dijon, chez Cauffe; & à Paris, chez M. Hucherot, rue du Four Saint-Honoré, maison de M. Pottemain, & chez Didot le jeune, Libraire, quai des August. (a)*

3. Rien ne peut être plus avantageux aux

---

(a) Ces cahiers Semestres paroissent régulièrement les 14 janvier & les 15 juillet. Le Cahier est de quinze à seize feuilles d'impression, in-8°. avec figures. Le prix de la souscription des deux Cahiers brochés est de 6 livres pris à Dijon, 6 liv. 12 sols à Paris, & de 7 liv. 10 sols pour les recevoir, franc de port, par la poste dans tout le Royaume.

On trouve à Dijon chez le fleur Cauffe, & à Paris chez le fleur Didot, les Mémoires de l'Académie de Dijon, en 2 vol. grand in-8°. qui a remporté le prix de 1770, par M. de Boissieu, sur les méthodes rafraichissante & échauffante, au prix de 4 livres broché.

Sciences, dans un moment où elles sont cultivées avec tant d'ardeur & de succès, qu'une prompt communication des travaux de ceux qui s'en occupent. L'Académie de Dijon donne un exemple que d'autres sociétés savantes devroient suivre; elle fait imprimer ses Mémoires deux fois chaque année. Nous nous proposons de présenter un extrait de ceux des Mémoires de cette importante collection qui appartiennent plus particulièrement à la physique.

*Recherches pour perfectionner la préparation des couleurs employées dans la peinture ; par M. DE MORVEAU.*

4. Le blanc est de toutes les couleurs de la peinture la plus importante; c'est sur lui que M. de Morveau a principalement porté son attention, & c'est la seule couleur dont il s'occupe dans ce Mémoire, réservant à un autre temps les vues qu'il a recueillies de ses expériences pour fournir aux artistes les autres couleurs qu'ils font dans le cas de désirer.

Tous les blancs employés dans la peinture contiennent de la chaux de plomb: cependant la simple théorie chimique auroit dû la faire proscrire, dit M. de Morveau, parce que c'est après les métaux parfaits, la substance métallique qui reprend le plus aisément le feu fixe ou phlogistique, & la maladie terrible à laquelle sont exposés ceux qui manient habituellement la terre

---

L'Académie de Dijon a l'avantage d'avoir proposé des sujets très-intéressans pour le concours des Mémoires; ceux qu'elle a couronnés devroient être dans la bibliothèque de tous les Médecins, & sur-tout celui de M. de Boissieu.

du plomb auroit bien dû engager à la recherche d'une matière moins dangereuse. Pour prouver que le blanc de crems, le blanc de plomb en écailles, le blanc de céruse, contiennent réellement de la chaux de plomb, & pour rendre sensibles les altérations que cette chaux éprouve lorsqu'elle est exposée *aux vapeurs phlogistiques*, M. de Morveau verse dans un grand bocal de verre du foie de soufre, il y ajoute quelques gouttes de vinaigre distillé, & il couvre aussitôt le bocal avec un carton découpé sur lequel il dispose différens échantillons d'impression sur toile de *blanc de crems*, de *blanc de plomb* & de *céruse*, soit à l'huile, soit en détrempe; il place un second disque de carton sur le premier, & par dessus le tout une vessie ficelée sur la gorge du bocal.

Après quelques minutes de séjour dans la vapeur du foie de soufre il observe les échantillons soumis à cette épreuve, il trouve qu'ils sont tous altérés, que la céruse a passé au noir, ainsi que le blanc de plomb en détrempe, que ce même blanc à l'huile est plombé, que le blanc de crems est devenu d'un brun noirâtre; & il prononce que ces couleurs sont infidèles & qu'elles doivent être abandonnées, parce qu'elles ont subi dans un instant les altérations qu'elles éprouveroient des *vapeurs phlogistiques* auxquelles elles seroient exposées.

M. de Morveau suppose que la fumée des chandelles, les exhalaisons animales de tout genre, la simple respiration, les odeurs alcalines, les effluves électriques & même la lumière, fournissent continuellement une quantité plus ou moins considérable de matière non pas seulement analogue, mais identique avec le principe neutralisant de l'acide vitriolique dans le soufre; & il suppose que ce principe est la même chose que

la vapeur qu'il dégage du foie de soufre, de façon qu'il produit instantanément sur la toile l'effet qu'elle éprouveroit dans plusieurs années.

Il étoit sans doute indifférent aux vues de *M. de Morveau*, de mettre une plus grande précision dans ce que nous venons de rapporter sur les émanations : car, à parler rigoureusement, elles possèdent des propriétés bien différentes de celles qu'on doit attribuer au phlogistique pur : nous allons à cette occasion jeter un coup d'œil sur quelques gas inflammables.

Le gas hépatique contient beaucoup de soufre tout formé, comme on peut s'en assurer par la combustion : non seulement il s'en dégage une odeur très-vive & semblable à celle qui se fait appercevoir lorsqu'on brûle le soufre lui même, mais il se dépose sur le vase dans lequel on fait cette combustion des particules de soufre qui ne se sont pas brûlées.

Lorsqu'on précipite une dissolution métallique avec une eau impregnée de ce gas, la chaux métallique se combine avec le soufre, comme si on avoit fait la précipitation avec du foie de soufre, & une chaux métallique qu'on expose à ce gas éprouve le même effet : elle n'est pas revivifiée ; mais elle est minéralisée ou combinée avec le soufre. On diroit que ce gas est du soufre réduit en vapeurs par le principe de la chaleur qui n'est probablement lui-même que le phlogistique dans un certain état : on ne doit donc pas le confondre avec le phlogistique ; quoiqu'on puisse raisonnablement attribuer au phlogistique qui tient le soufre en état de vapeur la couleur noire que ce gas donne à la plupart des chaux métalliques ; de façon que l'épreuve de *M. de Morveau* n'en est pas moins bonne, & que mes observations doivent être regardées comme étrangères à l'objet qu'il s'est proposé.

Le gas inflammable retiré des métaux paroît appartenir de plus près au phlogistique, cependant il a beaucoup moins d'action sur les chaux métalliques, il altère peu la blancheur de la ceruse, & il présente avec les dissolutions métalliques quelques différences, lorsqu'il a été retiré par le moyen de l'acide vitriolique ou par celui de l'acide marin.

Celui qu'on a retiré par le moyen de l'acide vitriolique n'a produit aucun changement dans la dissolution d'argent ou celle de mercure par l'acide nitreux; mais si l'on verse un peu de celle d'argent dans un flacon rempli de ce gas, elle prend une légère teinte de noir, sans perdre sa transparence & sans former de précipité.

Le gas inflammable retiré par le moyen de l'acide marin & introduit dans une dissolution d'argent & dans une dissolution de mercure ne les a point altérées; mais en versant un peu de dissolution d'argent dans un vase rempli de ce gas, il s'est fait un précipité noirâtre; un peu de dissolution de mercure versée dans un autre vase a formé un précipité blanc.

Après avoir laissé séjourner pendant quelque temps sur une dissolution nitreuse de mercure de ce dernier gas inflammable, il n'a plus formé de précipité avec la dissolution d'argent, il paroît-foit cependant n'avoir point perdu de ses autres propriétés.

Le gas inflammable paroît donc n'avoir aucune action par lui même sur les dissolutions métalliques; mais il contient une petite partie de l'acide par le moyen duquel on l'a retiré. On peut le priver de cet acide étranger par le moyen de l'eau de chaux, ou peut-être en le laissant simplement séjourner sur l'eau. Il ne paroît pas que ceux qui se sont occupés à déterminer sa gravité spécifique

spécifique aient pris cette précaution, le gas retiré de la chair par la putréfaction noircit promptement le blanc de céruse. Je me propose de faire connoître plus particulièrement les propriétés de ce gas.

Outre la propriété de n'être pas altérée par les vapeurs phlogistiques, une bonne couleur en peinture exige encore deux autres conditions : la première est, qu'elle se délaie facilement, & la seconde, que le corps colorant ne soit pas volatil.

M. de Morveau a éprouvé sous ce point de vue les terres pures, les terres métalliques & quelques substances salines, & il résulte de ses expériences; 1°. que le tartre calcaire donne à la détrempe un assez beau blanc, seulement un peu mat, & comme plâtreux, & qu'il s'applique fort bien à la toile; 2°. que la chaux d'étain donne aussi un blanc qui peut s'employer utilement; 3°. que la chaux de zinc donne un beau blanc, que sa préparation est sujette à moins de variations, que sa nuance est plus vive & plus uniforme, qu'elle est propre à tous les usages, & qu'elle sera probablement la plus économique de toutes les couleurs.

Si quelqu'un pensoit que les blancs des anciens tableaux, dont le coloris n'a reçu aucune atteinte, étoient des préparations de plomb, il ne pourroit du moins contester un avantage bien précieux à la chaux de zinc, celui de n'avoir aucun danger pour les personnes qui en feroient usage, pendant que les chaux de plomb produisent si souvent des effets funestes.

*Mémoire sur la construction d'un hôpital, dans lequel on détermine quel est le meilleur moyen à employer pour entretenir*

*Tome LX.*

G g

*dans les Infirmeries un air pur & salubre ; par M. MARET.*

5. L'on a cru que l'air qui a été vicié par les émanations & par la respiration des malades s'élevoit comme plus léger : l'on en concluoit que l'infection étoit plus grande dans la partie supérieure des salles d'hôpitaux, que dans la partie inférieure : M. Maret fait voir que les altérations que l'air éprouve par la combinaison & la dissolution des particules qui émanent du corps des malades doivent être beaucoup plus considérables dans les couches inférieures que dans les supérieures, que cette différence doit être d'autant plus sensible, que le volume d'air exposé à l'infection est plus considérable ; & il prétend que plus les plafonds des salles sont élevés, plus cette différence doit être frappante, parce qu'alors la condensation des couches supérieures s'oppose encore à la dissolution des émanations infectes.

M. Maret ne s'en est pas tenu aux raisonnemens. On a fait placer dans un des dômes de l'hôpital de Lyon, dont on disoit l'air très-meurtrier, plusieurs oiseaux renfermés dans des cages : au bout de quinze jours les oiseaux se portoit très-bien. Il y a fait mettre de la viande fraîche, en en faisant suspendre en même temps dans la salle à la hauteur du lit des malades ; celle-ci a été corrompue en moins de 24 heures, tandis que l'autre ne l'étoit pas après cinq jours d'exposition.

Le meilleur moyen de prévenir ou de corriger les mauvaises qualités que l'air acquiert dans les salles d'hôpitaux, est d'y en introduire du dehors en même temps qu'on ouvre une issue à celui qui a été altéré par son séjour.

M. Maret examine de quelle manière un cou-

rant d'air chasse l'air vicié qu'il rencontre & l'entraîne vers les issues qu'il trouve. Selon lui un courant d'air qui s'introduit dans une salle est composé de rayons convergens au point par où ils pénètrent; & les rayons, après avoir franchi le détroit qui leur livre passage, divergent sous des angles plus ou moins aigus, proportionnellement à leur nombre & à leur rapidité, & il détermine la forme, la direction & les effets des cônes qui résultent de cette divergence.

Ces idées ne doivent peut-être s'appliquer qu'avec beaucoup de réserve à ce qui se passe dans une salle où le courant d'air ne peut être que rarement rapide, & où il a un grand espace à parcourir: la différence de saturation, de chaleur, l'affinité avec le principe avec lequel l'air vit se combine dans la respiration, les mouvemens qui se font dans une salle habitée, font continuellement un mélange de l'air nouveau avec l'air vicié; & s'il en étoit autrement pourroit-on respirer long-temps dans une salle, à moins qu'on ne fût exposé immédiatement à un courant d'air? Une lumière s'y maintiendrait-elle sans s'affaiblir, lorsqu'elle ne seroit pas dans le passage d'un courant? Et enfin l'eudiomètre n'indiqueroit-il pas une différence beaucoup plus grande entre l'air des lieux habités & celui de l'atmosphère, qu'il ne fait réellement?

Quoi qu'il en soit, M. *Maret* fait l'application de ses principes à la forme la plus convenable aux salles des hôpitaux; il voudroit qu'elles eussent la forme d'une ellipse plus ou moins allongée & tronquée à chacun de ses foyers; que leur voûte fut également elliptique, & que la partie supérieure des murs se réunît à cette voûte par une courbure du même genre, de sorte que la salle eût la forme d'un œuf coupé par un

plan parallèle au grand axe de la principale ellipse.

Aux deux extrémités de ces salles, & conséquemment aux foyers de l'ellipse, on pratiqueroit deux espèces de portes ou fenêtres qui auroient pour largeur le double de celle qu'on auroit donnée au foyer, & qui du parement s'éleveroient jusqu'à la naissance de la voûte.

M. *Maret* entre dans les autres détails de construction propres à remplir son objet, & il décrit la manière dont on devoit renouveler l'air dans les salles tous les matins.

Les inconvéniens qui résulteroient de ces salles basses où l'air prendroit une prompte infection & beaucoup de chaleur, & de ce renouvellement subit d'un air dont la température seroit bien différente, paroîtront peut-être plus considérables qu'ils n'ont paru à M. *Maret*.

Nous ajouterons avec la liberté qu'impose l'importance de l'objet & qu'inspire la juste célébrité de l'Auteur de ce Mémoire, qu'il paroît avoir trop limité les effets du feu qu'on a proposé depuis long temps de placer au haut des salles pour en renouveler l'air, car le feu faisant sur l'air inférieur l'effet du vide, l'air doit s'y porter de toutes les parties d'une salle, & ce moyen doit y établir réellement une circulation soutenue.

*Observations sur la congelation de l'acide vitriolique concentré; par M. DE MORVEAU.*

6. M. le duc d'Ayen avoit observé que l'acide vitriolique concentré se geloit à un froid de 13 à 15 degrés au dessous de 0 du thermomètre de Réaumur: M. de Morveau a répété &

varié cette expérience, en augmentant le froid naturel qui étoit de 7 degrés au dessous de 0, & en le portant, au moyen de la glace & de l'acide nitreux fumant, à 16 degrés.

Il résulte de ses expériences que l'acide vitriolique delayé ne donne aucun indice de congélation à ce degré de froid; que celui qui est concentré se congèle à un degré de froid bien inférieur à 13 degrés; qu'après avoir été congelé, il reprend facilement cet état, même à 2 degrés au dessous de 0; & que l'acide vitriolique de M. le duc d'Ayen étoit probablement moins concentré que celui dont il a fait usage.

*Examen des mines de cuiyre, appellées vert de montagne, bleu de montagne, & de ce qui constitue leurs différences; par M. DE MORVEAU.*

7. L'on avoit apperçu que la chaux de cuiyre verte ne pouvoit être identique avec la chaux de cuiyre bleue, quoique l'essai docimastique, & même l'analyse par la voie humide, n'eussent rien fait découvrir de plus dans l'une que dans l'autre; leur différence étoit donc restée un problème qu'on n'avoit cru résoudre que par une de ces hypothèses faciles qui disparoissent au creuset de l'expérience.

Notre illustre chimiste a fait deux dissolutions du même cuiyre rouge par le même acide nitreux, l'une étoit bleue comme l'azur naturel, & l'autre exactement de la nuance du vert de montagne. Il y avoit donc entre ces deux dissolutions la même différence qu'entre ces minéraux; elles n'étoient due cependant qu'à ce que l'une des dissolutions avoit été faite à froid & lentement, c'étoit celle qui étoit bleue; &

G g iij

l'autre plus rapidement, quoique sans feu; mais l'acide avoit été moins délayé pour cette dernière, & le métal y avoit été jeté en parcelles qui offroient instantanément plus de points de contact : à cela près toutes les conditions avoient été les mêmes. Il ne peut donc y avoir ici d'autre cause de la différence de couleur, qu'une plus grande quantité de phlogistique dans la mine bleue, & cette différence est analogue à celle que *M. Bergman* a trouvée entre les dissolutions du mercure dans l'acide nitreux.

*M. de Morveau* confirme cette théorie par l'effet que produisent les substances avides de phlogistique sur la mine bleue de cuivre : l'air pur, l'acide arsénical, le nitre & l'acide muriatique déphlogistique, ont tous la propriété de donner une couleur verte à la mine bleue ou au vitriol bleu.

*La suite pour un autre Journal.*

Conspectus medicinæ theoreticæ ad usum academicum, auctore JACOBO GREGORY, M. D. editio altera, 2 vol. in-8°. A Edimbourg chez Creech; & à Londres, chez Cadell & Elmsly, 1783.

8. Plus les ouvrages publiés chez l'étranger se répandent en France, plus il est intéressant de faire connoître ceux qui méritent d'y être accueillis. Les livres élémentaires y sont peut-être les moins recherchés; cependant ces livres, quand ils sont bien faits, ont l'avantage de nous présenter un abrégé de tout ce qu'il est nécessaire de savoir, relativement à la science dont ils traitent. Le tableau de la Médecine théorique de *M.*

*Gregory* est dans ce cas : l'Auteur y a même joint , dans plusieurs occasions , un précis bien digéré des argumens qui détruisent une opinion erronée , ou établissent le sentiment qu'il adopte.

Nous n'entrerons dans aucun détail à l'égard de l'ouvrage même où il ne s'agit pas de chercher des choses nouvelles , mais de rencontrer un choix des doctrines les mieux éclaircies : nous nous arrêterons un peu à la dédicace qu'il en fait à ses auditeurs. *M. Gregory* s'attache à y prouver l'utilité de la théorie en médecine , & à rendre compte des principes qui l'ont dirigé dans l'exécution de son plan. Après avoir développé ce que c'est que la théorie médicinale , & avoir répondu aux objections qu'on pourroit former contre ses assertions , il passe à la considération des moyens que plusieurs médecins emploient de nos jours pour perfectionner l'art de guérir. Nous copierons ici ce qu'il dit à ce sujet , tant pour faire connoître la manière dont l'Auteur s'exprime que pour appuyer le sentiment de *M. Gastellier*. Voyez l'extrait des *spécifiques en médecine* , inséré dans le cahier du mois de juillet dernier.

« Aliud verò vitium , ab hoc diversum , & ex diverso prorsus fonte derivatum , medicinam nunc corrumpit , graviusque , ut opinor , periculum minatur. Rejectâ autoritate , rejectâ ferè omne ratiocinatione atque doctrinâ , medici tantum artem salutarem augere & completare susceperunt , solis observationibus & experimentis , quorum nullum esset dubium. Hinc credula fides & infana admiratio medicamentorum , quotquot vel ipse deceptus , vel alios decipere cupiens , quisquam in medium proferrèt summissque laudibus tolleret , & audacter assereret certo certis morbis remedio fuisse. »

» Nihil mirum scientiam talem , indoctis &

ignaris adèo accommodatam multis, tum medicis tum aliis hominibus, placuisse, multosque operam collocasse, ubi labor tam parvus fuit & præmia tanta. Reverâ multa remedia, quædam bene, plura male merentia, prolata sunt, & multæ observationes factæ & multæ fictæ à Medicis qui credebant se non modo artem medicam sic promovère, sed famam quoque & emolumentum comparare.» . . . .

« Quod si omnes observationes, & omnia remedia quæ prolata sunt, quam optima fuissent, *Théoriâ* quâdam non eò minus opus esset: nempe ut sciret medicus quandò conveniret remedium dare, quandò & quo consilio omittere & mutare prout res mutata postulassent. Novit enim quisque in his rebus vel minimè versatus, quò præstantius remedium fuerit, eò magis periculi metuendum esse ab intempestivo ejus usu majoreque curâ opus esse ut tutò & cum fructu exhibeatur. Cæca tamen & credula fiducia in viribus medicamentorum quorundam, ad certos morbos sanandos, nullâ aliarum rerum ratione habitâ, vulgò hominum, & sanè omnibus hominibus qui non verâ scientiâ imbuti sunt adeo naturalis & jucunda est, ut si medicos demùm ipsos idem furor rapiat, labefactis quibus solis niti posset fundamentis actum erit de scientiâ medicâ.»

« Talis verò credulitas & jactatio de miris & penè divinis quorundam medicamentorum viribus & excellentiis, quamvis pharmacopolis circumforaneis satis convenient, & quidam vulgò hominum facilè condonandæ sint, tamen homine sapienti, & erudito, & medico imprimis honesto & ingenuo adèo indignæ sunt ut nil magis; nimirum qui bene novit, vel saltem novisse debet, si propriâ ratione propriisque oculis uti

velit, nullius vel levissimi morbi existeret aut posse existeret remedium certum & nunquam fallax. Neque profectò quisquam sanus, ( nisi alios decipere cupiat ) cum tali fiduciâ unquam pollicitus fuerit se levissimam tussiculam, aut dolorem capitis, aut dolorem vel unius dentis per ulla medicamenta esse sanaturum. Tanta enim tamque certa virtus ne quidem in totâ scientiâ & arte medicâ inest, & multo minus in singulis medicamentis, utcumquè jactatis. A naturâ enim ita fabricatum & ita constitutum est corpus humanum, ut variis ex causis in varios morbos incidat undè plerumquè seriùs ociùs convalescit iterùm aut solis naturæ viribus atque conatibus, aut ope remediorum quatenùs istiusmodi conatus excitent & promoveant, vix unquam verò solis medicamentorum viribus, naturâ ipsâ nil juvante. Quoniam verò conditio corporis, ut supra dictum est, variat quam maximè in diversis hominibus, & sane iisdem, diversis temporibus, perspicuum est, optima & efficacissima quæque remedia non semper eosdem effectus esse præstitura, nequè semper ullomodo profutura, sed aliquandò potius nocitura, ipsosque naturæ conatus, qui adeo solent juvare, interdùm nimios, interdùm nimis parvos aut plane nullos, interdùm demum abnormes & idèò valdè periculosos fore. Præterea, nonnulli morbi suâ naturâ insanabiles existunt; nimirum in quibus, neque corpus ipsum per vim suam insitam, quidquam conatur, neque ulla remedia quidquam utilis efficere possunt. Igitur ab errore adèò naturali atque communi de facultatibus medicamentorum & de efficaciâ & quasi imperio medicinæ ipsius sedulò cavere oportet; scilicet qui non modò ipse sapienti & ingenuo medico omnino indignus sit, sed sæpe etiam ad graviores & magis periculosos errores ducat.»

Beytrag zur Geschichte der Frühlings-Epidémie, &c. C'est-à-dire, *Addition à l'histoire de l'Epidémie du printems de l'année 1782* ; par J. D. METZGER, conseiller aulique du roi de Prusse, docteur & professeur en Médecine à Königsberg, in-8°, de cinq feuilles. A Königsberg, chez Hartung, 1782.

9. L'Auteur s'est appliqué, avec le plus grand soin, à faire des recherches exactes sur l'Epidémie du printems de 1782. Il a trouvé qu'elle se faisoit déjà sentir à Petersbourg, où on lui avoit donné le nom d'*Influenza*, avant qu'elle n'envahit la Prusse. Le 4 mars, on reconnut les premières traces de cette maladie à Tilsit & à Memel. Le 15, elle parut à Königsberg. Les médecins de la Prusse ont été presque partout les premiers atteints, comme cela conste par les rapports des médecins pensionnés des cercles, dont on lit ici le précis, & parmi lesquels on distingue très-avantageusement celui de M. *Elfner*. À ces tableaux, M. *Metzger* a joint les descriptions qu'en ont données les médecins de Riga, de Danzig & de Berlin. Le résultat de ces observations est que le rhume du nord a été à-peu-près le même partout ; qu'il n'a enlevé que quelques vieillards décrépits, ou quelques poitrinaires. L'Auteur, après avoir dit un mot de l'épizootie qui a régné en même-temps que cette épidémie dans la Prusse, & qui paroît n'avoir eu aucun rapport avec la constitution de l'air, expose la méthode curative qui a été la plus suivie. La saignée ne convenoit que rarement ; tandis que les diaphoniques, les minoratifs, les émoulliens & les incrassans étoient

de la plus grande utilité. Le tartre émétique étoit placé très-avantageusement, toutes les fois qu'il y avoit des symptômes propres à la turgescence de la bile.

Observations on the jail, hospital or ship fever, &c. C'est-à-dire, *Observations sur la fièvre des prisons, des hôpitaux & des vaisseaux*; par M. ROBERT ROBERTSON, chirurgien de la maison du roi d'Angleterre, in-8°. A Londres, chez Murray, 1783.

10 Les maladies énoncées dans le titre de cet ouvrage, paroissent essentiellement les mêmes, & les différences qu'on y remarque, ne sont vraisemblablement qu'accessoires. L'Auteur, observateur exact, a été à même de reconnoître la justesse des assertions de M. Lind (1), concernant la grande utilité des vomitifs & des vésicatoires, dans les commencemens des fièvres des vaisseaux; ainsi que du quinquina achève la guérison déjà avancée, par l'usage des moyens indiqués. M. Robertson ajoute quelquefois celui

---

(a) L'excellent ouvrage de M. Lind, dont il est question ici, est connu en France sous le titre de *Mémoire sur les fièvres & sur la contagion*, lu à la Société de Médecine & de Philosophie d'Edimbourg, par M. Jacques Lind, médecin de l'hôpital du Roi à Haslar, près de Portsmouth, membre du collège des médecins d'Edimbourg; ouvrage traduit de l'anglois, & augmenté de plusieurs notes, par M. Henri Fouquet, doct. med. Conseiller du Roi & de l'hôpital royal & militaire, membre de la Société royale des Sciences & de l'Académie de Padoue, inspecteur général des eaux minérales du Languedoc, petit in-8° de 303 pages, sans la dédicace à M. de Laffone, & une préface du traducteur de 24 pages, A Montpellier, de l'imprimerie de Nicot, 1780.

des sudorifiques. D'après ces vues, l'Auteur conclut qu'il faut augmenter considérablement la quantité de quinquina qui entre dans l'approvisionnement des vaisseaux.

Petersburgische Kanzel - Vorträge , &c.

C'est-à-dire, *Discours prononcés dans la chaire de vérité à Petersbourg ; par M. JOACHIM-CHRISTIAN GROT , pasteur de l'église évangélique de sainte Catherine de Wasiley-Ostrow, première partie , grand in 8<sup>o</sup>, de 440 pages. A Lipsick & Riga , 1781.*

11. Ce volume contient onze discours prononcés les jours de l'anniversaire de l'inoculation de l'Impératrice & du grand Duc de Russie. L'institution de ces sermons a pour objet d'éclairer sur l'utilité de l'inoculation de la variole, & de déterminer une nation tyrannisée par les mêmes préjugés, qui ne sont pas encore détruits chez les autres nations de l'Europe, à avoir recours à cette pratique salutaire. Le savant orateur a réuni dans ses discours, les argumens en faveur de cette pratique, tirés de la raison & de la nature de la chose même, à l'autorité de 41 médecins très-célèbres, & aux faits historiques qu'il expose. Il commence par le récit des premières tentatives qu'on a faites en Livonie & à Petersbourg, & suit les progrès de l'inoculation introduite dans l'Ukraine. Dans le court période de cinq ans, il y a eu 15,580 personnes qui ont subi cette opération avec le plus heureux succès. En 1772, l'Impératrice a fait construire la maison d'inoculation à Skutzk ; & depuis cette époque jusqu'en 1775, il y a eu 6796 sujets d'inoculés.

Vingt-huit personnes mortes à la suite de cette pratique, ont péri par des causes étrangères à l'inoculation de la petite-vérole.

Les progrès ultérieurs de l'inoculation à Petersbourg, les établissemens publics faits en faveur de cette opération, les détails concernant le sexe, l'âge, la patrie, l'état, l'époque précise de l'insertion du virus variolique faite aux 681 personnes qu'on a inoculées dans les années 1768 & suivantes, jusqu'en 1779, & parmi lesquelles on compte 24 médecins, font le sujet des recherches de M. *Grot*, dans les discours suivans. L'Auteur saisit avec empressement toutes les occasions favorables à communiquer dans ce recueil des remarques pratiques intéressantes; telles sont entr'autres, les observations de M. *Strange*, concernant les signes précurseurs des pétéchies. L'observateur s'est assuré, dans l'espace de plus de douze ans, que ces signes ne sont point trompeurs, & a joint à ces détails des préceptes curatifs, pour combattre ce fâcheux accident, & pour y obvier.

Il résulte du résumé du calcul de M. *Grot*, que le nombre des inoculations pratiquées durant l'espace d'onze ans, dans deux provinces, trois villes & deux villages, monte à 18000.

Le dernier discours est consacré aux recherches sur le degré de virulence de la petite-vérole en Russie.

Cet ouvrage mérite une place distinguée parmi ceux qui sont relatifs à l'histoire de l'inoculation de la petite-vérole.

---

JOAN. GOTTLIEB WALTER, med. doct.  
anatom. prof. de dissectione synchondrosæ ossium pubis in partu difficili,

in-4°, de 32 pages, avec une planche en taille-douce. A Berlin, 1782; à Paris, chez Didot le jeune.

12. L'Auteur entreprend de contester l'utilité & la convenance de la section du pubis, dans les cas même où il n'y a pas d'autre obstacle au part, que la trop grande étroitesse du bassin. Il tire la plupart de ses argumens, de l'anatomie. Il avance que la jonction des os pubis n'est pas formée; comme quelques-uns le prétendent, au moyen d'un cartilage commun & d'un ligament annulaire; mais que chaque branche a un cartilage propre, & que leur union est l'ouvrage d'un ligament intermédiaire. Lorsqu'on veut faire la section de la symphyse du pubis, il faut, selon lui, fendre bien exactement le milieu de la symphyse, de crainte d'entamer les cartilages propres: leur blessure rendroit la cure très-pénible, & sujette à plusieurs accidens.

M. *Walter* prétend encore que, si le ligament intermédiaire est divisé, la guérison sera très-difficile, comme dans tous les cas de lésions des ligamens.

Il conteste la doctrine que les ligamens sont humectés & dans un état de relâchement, par l'affluence des humeurs vers le bassin, lorsque la grossesse approche de son terme. Il avance qu'il a disséqué plus de cent femmes mortes peu de temps avant ou après l'accouchement, & qu'il n'a jamais rencontré ces changemens dans la consistance & la tension des cartilages & des ligamens, que les partisans de la section admettent généralement.

Il est persuadé que, dans les cas où un bassin seroit trop étroit, l'espace qu'on gagne en fendant la symphyse n'est point suffisant pour donner

passage à une grosse tête ; & il donne , en général , la préférence à l'opération césarienne , que , selon lui , il faut pratiquer à la ligne blanche.

L'Auteur joint à cet opuscule , la figure du bassin d'un homme dont les os pubis sont éloignés l'un de l'autre d'un pouce & demi , & ne tiennent ensemble qu'au moyen d'un ligament transversal. Les articulations sacro-iliaques sont dans leur état naturel.

*Abrégé d'Anatomie à l'usage des élèves en Chirurgie , dans les écoles royales de la marine , ainsi que de tous ceux qui cultivent cette science. A Paris , de l'imprimerie de Ph. D. Pierres , imprimeur ordinaire du Roi ; & se trouve à Paris , chez Méquignon l'aîné , libraire , rue des Cordeliers , 1783 , avec approbation & privilège du Roi , 2 vol. in-12 , le premier de 494 pages , & le second de 480. Prix 6 liv.*

13. Le motif le plus noble , l'envie d'être utile aux défenseurs de la patrie , en contribuant à l'instruction de ceux dont ils attendent des secours , a engagé M. *Poiffonnier* à donner cet abrégé , dans lequel on trouve une description exacte & précise des parties du corps humain , des détails assez étendus sur les objets les plus importants de l'anatomie , & quelques réflexions physiologiques sur les principales fonctions de l'économie animale. Partout règne l'ordre & la clarté , & le but que s'étoit proposé M. *Poiffonnier* est parfaitement rempli , puisque l'on ne sauroit offrir à des élèves un ouvrage plus propre à les conduire à la pratique des opérations de

chirurgie. Il est à désirer que ce médecin, déjà si recommandable par les services qu'il a rendus, remplisse la tâche qu'il s'impose lui-même dans son Épître dédicatoire à M. le Marquis de Castres: je me propose, dit-il; de publier successivement un *Traité élémentaire sur chacune des autres parties de la médecine & de la chirurgie*: les élèves y trouveront le complément des principes solides, qui doivent préparer à fréquenter utilement les hôpitaux, & à y mettre à profit les leçons de leurs maîtres, jusqu'à ce qu'ils puissent le devenir eux-mêmes.

An Account and method of cure on the Bronchocèle. C'est-à-dire, *Traité du Bronchocèle ou goître, avec la méthode curative, troisième édition*: on y a joint l'exposé de quelques raisons qui portent à croire que le bronchocèle & l'hydropisie des ovaies sont des maladies du même genre, avec une planche sur laquelle on représente exactement cette maladie; par THOMAS PROSSER, in-4°. A Londres, chez Kerby, 1782.

14. La première édition de cet ouvrage fut donnée il y a environ quatorze ans. M. Prosser a joint dans celle-ci, des considérations sur la conformité du bronchocèle & de l'hydropisie des ovaies; mais cette doctrine nous paroît poser sur des fondemens peu solides. Dans une personne morte, affectée d'un bronchocèle, la glande thyroïde étoit élargie par un nombre très-considérable de kystes, qu'on distinguoit facilement, au moyen d'une loupe, & qui, en les ouvrant, laissoient écouler de l'eau. Dans l'hydropisie des ovaies, il se formé de grosses vésicules,

vésicules, remplies de sérosités. Cette dernière maladie, de l'aveu de M. Proffer lui-même, ne survient cependant ordinairement que vers le déclin de la vie, au lieu que le goître se forme à un âge tendre. Il y a d'ailleurs une différence très-considérable entre l'état de santé, & celui de la constitution des sujets attaqués de l'une ou l'autre maladie.

---

Lessico farmaceutico-chimico contenente le remedi piu usati d'oggi, &c. C'est-à-dire, *Dictionnaire pharmaceutique & chimique, contenant les remèdes les plus usités de nos jours; par M. CASSIVUCH, in-fol. de 343 pag. A Venise, chez Sola, 1781.*

15. La pharmacie & la chimie, à en juger d'après ce Dictionnaire, seroient en retard d'un bon demi-siècle dans la patrie de l'Auteur. Nous aimons à croire que si M. Cassivuch ne s'étoit pas chargé seul de l'exécution de cet ouvrage, & que s'il avoit demandé avis à ses confrères, il auroit pu présenter un travail plus complet, & d'un mérite plus égal.

JOSEPHI JACOBI PLENK, chirurgiæ doctoris, necnon chirurgiæ, anatomes atque artis obstetriciæ professoris regii, publici & ordinarii in regiâ universitate Budensi, pharmacologia chirurgica, sive doctrina de medicamentis, quæ ad curationem morborum externorum adhibendi solent. *Pharmacologie chirurgi-*  
Tome LX. H h

*cale, &c. par M. PLENK, docteur en médecine, professeur royal de chirurgie, d'anatomie & de l'Art des accouchemens dans l'université royale de Bude. A Vienne, chez Graffer; & à Strasbourg, chez la veuve Kœnig, 1783, in-8°, A Paris, chez Didot jeune. Prix 3 l. broché.*

16. Il n'est aucune partie de la chirurgie, pour laquelle les auteurs se soient donné aussi peu de peine & de travail; & il n'en est aucune qui soit aussi peu enseignée dans les écoles, que les élémens de pharmacologie chirurgicale. C'est ce qui fait, assurément, que la plupart des chirurgiens n'ont qu'une connoissance légère & empirique des médicamens. Beaucoup de célèbres médecins n'ont pas négligé de faire entrer dans leur *Traité de matière médicale*, les remèdes chirurgicaux; mais les notions qu'ils en donnent, ne paroissent point, au savant M. *Plenck*, être assez à la portée des jeunes chirurgiens, pour qu'ils puissent dans ces livres, une exacte connoissance des médicamens dont ils ont besoin. C'est pour obvier à cet inconvénient, qu'il a composé ce riche dispensaire, où les découvertes les plus modernes sur la vertu des remèdes simples sont consignées; elles sont souvent enrichies des propres observations de notre célèbre Pharmacographe.

Ce recueil paroît aussi complet qu'il peut l'être; & avec cela, il est fort intelligible; sa forme aphoristique le rend facile à réduire en pratique; des classes particulières présentent les remèdes qui doivent être employés, tant intérieurement qu'extérieurement, pour guérir les maladies chirurgicales. Au nom *Officinal d'usage*, M. *Plenck*

ajoute celui du chevalier de *Linné* ; ensuite , l'indication de la saveur , de l'odeur , des vertus & des maladies dans lesquelles ce remède a été employé , avec ou sans succès. On lira avec plaisir sur-tout le détail de plusieurs cures particulières que l'auteur a opérées par des moyens nouveaux , & plus aisés à mettre en pratique , que ceux dont on s'étoit servi jusqu'à présent. L'article de la douce-amère , que nous allons traduire , fera connoître la manière dont cette Pharmacologie est traitée.

« Les tiges de la douce-amère sèches , n'ont aucune odeur. »

« Ses vertus sont mondifiantes , augmentent toutes les excréations , les crachats , les règles , la sueur , l'urine. La douce-amère est encore anti-scorbutique , & détruit la vérole. »

« Il faut l'employer dans les tumeurs rhumatismales ; contre les dartres , la gale , l'œdème érysipélateux , les tumeurs & ulcères vénériens , les ulcères de la cuisse , les tumeurs laiteuses & les contusions. »

« Prenez des tiges de douce-amère , depuis un gros jusqu'à deux & demi ; faites-les bouillir dans une livre d'eau de fontaine , à réduction de moitié. On prend cette décoction coupée avec du lait , tous les jours. »

« L'extrait se prend deux fois par jour , depuis cinq grains jusqu'à dix , pour la dose. »

Cet ouvrage est dédié au Comte d'*Esterházy* ; il réunit à une sage simplicité , l'heureux choix de chaque médicament.

ADALBERTI VINCENTII ZARDA , AA.  
LL. philosophiæ & medicinæ doctoris ,  
pharmaca vegetabilia juxta pharmaco-

H h ij

poeam Austriaco provincialem. *Les Médicamens végétaux, suivant la Pharmacopée, pour les provinces d'Autriche; par ADALBERT-VINCENT ZARDA, maître-ès-Arts, & docteur en Médecine. A Prague, chez Gesle; à Strasbourg, chez Kœnig, 1782, in-8°, de 364 pages. A Paris, chez Didot jeune.*

17. La connoissance des remèdes végétaux constituant la base de la matière médicale, & cette dernière étant une des principales études du médecin, M. Zarda, d'après cela, a cru nécessaire de traiter en particulier, des médicamens du règne végétal, dans un ordre systématique, selon la pharmacopée d'Autriche. Ce livre doit être d'autant plus utile, que la plupart des étudiants n'ont point le système de Linné, ni les célèbres ouvrages de matière médicale de MM. Bergius & Murray. La modestie de l'auteur lui fait dire, que c'est pour les élèves qu'il a composé cet ouvrage; il demande aux lecteurs beaucoup d'indulgence.

Au nom individuel, & à la phrase qui caractérisent chaque plante du Chevalier de Linné, le docteur Zarda joint les dénominations officielle, vulgaire & Allemande; les parties de la plante qui sont d'usage en médecine, leurs descriptions & leurs préparations, & les compositions dans lesquelles elles entrent; si le végétal est exotique ou indigène, vivace ou annuel, & ses caractères botaniques, qui sont la distinction de chaque genre. Parmi les choses neuves contenues dans ce recueil, nous trouvons que la racine d'*Onofma échioïdes* de Linné, peut suppléer à l'orçanette pour colorer les onguents & pom-

mades ; c'est pourquoi M. Zarda la nomme Orcanette jaune des officines. M. Zarda a eu soin de faire entrer dans ce recueil, les plantes qui fournissent des remèdes nouvellement découverts ; comme celles employées par M. le Baron de Storck : la menthe poivrée des Anglois ; la laitue sauvage , le lichen d'Islande , la cevadille , (*Veratrum-fabadilla*) , &c.

---

*Réflexions sur la préparation du sirop de violettes ; par M. MERK, de Darmstadt : traduites de l'allemand du nouveau Magazin pour les Médecins ; publiées par M. BALDINGER.*

18. Les médecins ne s'aperçoivent que trop souvent , de l'influence de la préparation des remèdes , sur les effets qu'ils produisent dans le corps humain. Tantôt les formules rapportées dans les dispensaires , ne sont pas assez complètes ; tantôt les apothicaires se restreignent dans leurs manipulations à l'ancienne méthode , sans s'inquiéter si l'usage interne d'un pareil médicament , sera salutaire ou nuisible. Le syrop violat se prépare , depuis nombre d'années , dans la plupart des pharmacies , d'une manière peu raisonnable ; & cette méthode passe même encore , dans certains endroits , pour un secret. Voici le procédé qu'on y suit : on fait infuser les violettes dans un vaisseau d'étain : on y ajoute un peu d'esprit de nitre ; & après avoir laissé digérer pendant quelque temps , on en exprime le jus , qu'on réduit en syrop dans une bassine d'étain , au moyen du sucre. Il n'est pas difficile de juger combien ce procédé est mauvais. Il est absurde

H h iij

de vouloir aviver la couleur bleue des violettes par l'addition d'un acide étranger, attendu qu'on fait que cet acide ne fait que l'altérer : il est encore plus absurde de se servir, pour cet effet, d'un acide minéral, vu que cette infusion, en la faisant même dans un vase de grès, subit une espèce de fermentation, comme l'indiquent l'odeur désagréable, & le développement d'un acide qui change sa couleur. Pour détruire cet acide, on se sert, sans savoir pourquoi, de vases d'étain, tant pour l'infusion que pour la cuisson du syrop. L'acide, en corrodant ce métal, perd sa propriété d'affecter la couleur bleue du jus, & la nuance naturelle des violettes se rétablit. Les parties constitutives d'un pareil syrop sont donc la partie extractive des violettes, le sucre, l'acide nitreux & l'étain. Je laisse aux médecins à juger si un pareil médicament peut être salutaire, sur-tout aux enfans. Lors même qu'on n'y ajoute pas d'acide minéral, il seroit bon de rejeter l'usage des vaisseaux d'étain, pour la préparation de l'infusion, car l'acide végétal qui se développe dans les violettes, attaque l'étain, de même que l'acide minéral. Les expériences suivantes, que j'ai tentées pour m'en assurer, le prouvent assez.

Première expérience. Je fis infuser les pétales de violettes dans un vase de grès, avec de l'eau distillée; je mis en digestion pendant la nuit. Le lendemain, lorsque j'en exprimai le jus, je sentis un odeur fort désagréable, qui annonça un certain degré de fermentation, que je reconnus encore à la teinte rouge qu'avoit prise l'infusion, & qui ne pouvoit provenir que de l'acide développé.

Deuxième expérience. Je répétai la première expérience, avec cette différence, qu'au lieu du vaisseau de grès, j'employai un vase d'étain. Il

n'y eut pas de rouge cette fois-ci, comme dans la première; elle étoit, au contraire, du plus beau bleu possible.

Troisième expérience. Pour voir si dans cette dernière infusion il y avoit réellement de l'étain, j'en délayai une petite quantité, & j'y fis tomber quelques gouttes d'une solution d'or. Peu après, je vis des bandes presque semblables en couleur, au pourpre minéral; quelque temps après, tout le mélange se troubla, & il se fit un précipité d'un rouge sale.

Quatrième expérience. J'essayai de même la première infusion, en y ajoutant quelques gouttes de la solution d'or: il ne se fit aucune altération dans la couleur, & la surface du liquide se couvrit d'une pellicule d'or: d'où il résulte qu'il y a une différence essentielle dans le résultat des deux manipulations.

Ces deux dernières expériences peuvent servir de pierre de touche pour s'assurer si un syrop de violettes est préparé ou non de cette manière vicieuse. Or, comme on peut & qu'on doit renoncer à ce procédé, je propose les deux méthodes suivantes, afin de parer aux défauts inhérens aux autres.

Je conseille d'abord de ne jamais se servir, ni pour l'infusion, ni pour la cuisson, de vaisseaux d'étain, pas même de vaisseaux de terre vernissés; car je crois fermement que le Docteur Nozè (1) a été trompé par ces vaisseaux, dans lesquels, comme il l'assure, on obtient un syrop du plus beau violet. Je propose plutôt d'employer des vaisseaux de grès. On m'objectera peut-être, que ces vases ne sont pas propres à la préparation du syrop violat, parce qu'ils se fendent

(a) Voyez ses Essais chimiques.

très-volontiers au feu. Le moyen d'obvier à cet inconvénient, est de faire son syrop au bain-marie; & alors ces vases conviendront on ne peut pas mieux.

Une autre réflexion qu'il faut faire ici, est qu'en suivant ce procédé, le syrop ne fera pas bleu. Il est bien vrai que le médecin ne s'embarrassera guère de ce défaut de couleur; mais le public ne s'habitue que très-difficilement à voir un syrop de violettes qui n'a pas cette couleur. Pour remédier à cet inconvénient, voici le conseil que je donne. Après avoir exprimé le jus des violettes, ajoutez-y du sel de tartre dissous, autant qu'il en faudra pour saturer l'acide contenu dans cette liqueur. Voyez verrez alors sortir sur le champ la plus belle couleur violette, & vous pourrez achever la préparation du syrop, sans aucune espèce de danger, dans des vaisseaux de grès ou d'étain. La première manière de procéder est la meilleure, & il seroit à désirer qu'on l'introduisit dans toutes les Pharmacies.

---

D. JOANNIS HEDWIGII, societatum œconomiae Lipsiensis & nat. scrutatorum Berol. membr. honor. Fundamentum Historiæ naturalis muscorum frondosorum concernens eorum flores, fructus, seminalem propagationem, adjectâ generum dispositione methodicâ, iconibus illustratis. *Fondement de l'Histoire naturelle des mousses feuillues, où l'on démontre leurs fleurs, leurs fruits, & la manière de les propager par semences; avec un arrangement méthodique*

des genres ; par M. JEAN HEDWIG, membre honoraire de la Société économique de Leipzig, & de celle des scrutateurs de la nature de Berlin. Partie seconde. A Leipzig, chez Crusius; à Strasbourg, chez Kœnig, 1782, in-4°, de 108 pag. avec des figures enluminées.

19. La première partie (a) nous a démontré les organes de la génération des mouffes, qui étoient ignorés avant les découvertes de M. Hedwig. Aujourd'hui il nous fait connoître leurs fruits, en nous prouvant, par des expériences incontestables, la germination de leurs semences. Arrêtons-nous aux phénomènes que la reproduction des mouffes nous offre.

Malgré la petitesse des mouffes, elles sont souvent autant de temps que les plus grandes plantes, à faire mûrir leurs fruits ; les semences de la plupart n'acquièrent leur parfaite maturité, qu'au bout d'environ un an. Emboîtées dans l'intérieur de leur capsule, leur couleur d'abord jaunâtre ou verdâtre, finit par devenir plus ou moins brune dans beaucoup de mouffes communes. En secouant les capsules dans le temps de la maturité, on voit sortir des semences sous la forme de poussière. Si on soumet au microscope cette poussière séminale, on en remarque d'ovales, des sphériques, des lissés, des raboteuses, selon les espèces. Cette diversité dans la superficie des semences des mouffes, annonce qu'elles sont douées d'une tunique, ainsi que celles des autres plantes ; elles ont de même des cotyledons, une radicule, & une plumule. Le chevalier de Linné a donc eu tort

---

(a) Voyez-en la Notice, pag. 186 du cahier d'août.

d'avancer que les mousses étoient sans cotyledons ; il faut , en conséquence , rectifier les méthodes , en ajoutant cette découverte essentielle & intéressante.

Des expériences incontestables viennent au secours de *M. Hedwig*. Déjà , avant lui , en 1767 , *M. Meese* , Botaniste Hollandois , étoit parvenu à faire germer les semences du politric commun ; mais alors la vérité ne parut pas dans tout son jour. *M. Hedwig* a infiniment mieux réussi. Il faut lire , dans son Livre , le résultat de ses opérations , faites sur plusieurs espèces de mousses ; cela suffira pour convaincre les plus incrédules. Après avoir démontré l'existence des organes sexuels dans les mousses , la fécondation & la germination de leurs semences , notre savant Muscographe revient à la définition de la mouffe , qu'il n'avoit pas voulu donner dans la première partie. Suivant lui , la mouffe est une plante douée d'un pétale en forme de coëffe , accompagnée d'un style.

*M. Hedwig* termine cet ouvrage , par une nouvelle disposition méthodique des genres. Il crée ses caractères essentiels d'après la capsiule , qu'il appelle *Péristoma*. Cette ouverture est nulle dans le *Phazzeum* ; mais elle existe dans les autres mouffes : alors *M. Hedwig* observe religieusement les cils qui l'environnent. D'après leur nombre , leur forme & leur différence , il fabrique ses genres : il en crée jusqu'à vingt-cinq ; tandis que *Linné* n'en a que neuf. On doit assurément lui reprocher que ce nombre est trop multiplié , pour des plantes qui se ressemblent de très-près , & dont les différences ne sont pas assez tranchantes. L'on fera encore en droit de se plaindre , parce que les parties d'où les caractères sont tirés , demandent presque toujours un microscope , pour être bien examinées ; mais une objection infiniment plus

solide, qu'il aura de la peine à résoudre, c'est que très-peu de ses genres sont naturels. D'après sa nouvelle méthode, souvent des mousses qui se ressemblent par le plus grand nombre de rapports, sont séparés en plusieurs genres; tandis que les autres, sans aucune ressemblance, sont réunis en un seul. C'est ainsi qu'on voit le *Bryum apocarpum*, variété de Linné, faire un nouveau genre, sous le nom d'*Hedwigia*; & que le *Bryum apocarpum*, autre variété, fait un autre genre avec le *Bryum striatum*, sous le nom de *Grimmia*. Je pense que ces nouveaux genres ne seront pas facilement adoptés par les Botanistes. En revanche, j'estime aussi qu'on ne peut donner trop d'éloges à M. Hedwig, pour les découvertes qu'il a faites, & pour avoir le premier tracé une route inconnue.

Cette partie, ainsi que la précédente, est accompagnée de dix planches superbement enluminées, & qui sont fort utiles pour l'intelligence de tout l'ouvrage.

Supplementum plantarum systematis vegetabilium editionis decimæ tertiæ, generum plantarum editionis sextæ, & specierum plantarum editionis secundæ; ou Supplément à la treizième édition du système des végétaux, à la sixième édition des genres des plantes, & à la seconde édition des espèces, mis au jour par CHARLES DE LINNÉ, docteur & professeur en médecine & en botanique à Upsal, & intendant du jardin des plantes à Brunswick. Aux dépens de la maison d'éducation des orphelins; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœ-

nig, Libraire, 1783, in 8°, de 467 pages. A Paris, chez Didot jeune. Prix 7 liv. 4 s. broché.

20. La treizième édition du système végétal du Chevalier de *Liné* venoit à peine de paroître, que cet illustre Naturaliste reçut une collection superbe des plantes de Surinam, conservées dans l'eau de vie. L'ardent amour qu'il conserva jusqu'au dernier soupi pour la botanique, ne lui permit pas de jour d'un seul instant de tranquillité. qu'il n'eût examiné toutes les plantes de sa précieuse collection, & qu'il n'eût classé celles qui ne l'étoient pas, selon sa méthode sexuelle. Il se promettoit bien d'en composer un supplément à ses *Œuvres*, en y joignant quelques nouvelles plantes d'Afrique, lorsque la mort l'enleva, au grand regret de tous ceux qui cultivent l'histoire naturelle. M. de *Liné* fils ne s'est pas contenté de recueillir avec soin le travail de son père. Voici ce dont on lui est encore redevable.

Il a augmenté de moitié ce supplément, par le moyen de ses amis, qui lui ont prêté leurs herbiers, ou qui lui ont communiqué les plantes qu'ils ont récemment découvertes. Il a fait un changement dans la classification des nouveaux genres, en excluant la polygamie, qui, dit-il, a été plus nuisible qu'utile à la méthode sexuelle, comme l'expérience l'a prouvé. Il a cependant laissé subsister cette classe pour les anciens genres, qu'il n'a point changés, afin d'éviter toute confusion. Autant que M. de *Liné* l'a pu, au nom spécifique de chaque végétal, il a joint des synonymes, l'indication du lieu natal, une description plus ou moins courte, des observations, & même les propriétés, quand elles lui étoient connues.

Quoique ce supplément renferme une infinité d'espèces nouvelles, il en est cependant encore beaucoup de décrites par les Botanistes modernes, qu'on n'y trouve pas. M. Linné, à l'imitation de son père, ne rapporte que les plantes qu'il a vues, soit vivantes, soit desséchées. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il ne fait pas mention d'un grand nombre qui ont été découvertes par MM. Aublet, Sorskiel, Sorster, &c.

Les Botanistes François, qui ont communiqué des plantes à M. de Linné; sont MM. Thouin, Sonnerat, de la Tourette, & Gouan. Il a créé de nouveaux genres en l'honneur de MM. Thouin, Cuffon, Commerfon, Sonnerat. Il en est un qu'il nomme *Pommereulla*, à cause de Madame du Gage de Pommereull, qui travaille avec beaucoup de zèle à l'histoire des *Gramen*. Un autre a reçu le nom de *Carolinea*, de la Princesse Sophie-Caroline, Marquise de Bade, célèbre par ses hautes connoissances en botanique.

Parmi les végétaux nouvellement décrits; il en est quelques-uns qui, quoique d'un usage très-ancien, étoient à peine connus. Tel est le véritable ébénier, qui croît dans les vastes forêts de Ceylan, que M. de Linné appelle *Diospyros ebenum*: tels sont aussi le muscadier, *myristica officinalis*, que M. Sonnerat a fait graver dans la relation de ses Voyages; & l'arbre qui donne le baume du Pérou, *Myroxylon Peruferum*, que Linné père desiroit tant de connoître.

Plusieurs plantes se font remarquer par leur singularité. L'*Aphyteia hydнора* n'a point de feuilles, de tige, ni de racines; elle ne consiste que dans les seules parties de la fructification. Sa fleur est grande comme la main, coriace, succulente, croît sur les racines d'une espèce d'euphorbe, au Cap de Bonne-Espérance.

Une sorte de sainfoin du Bèngale (*Chedysarum gyrans*,) est une plante merveilleuse, qui paroît douée d'un mouvement arbitraire; car il n'est causé par aucun tact, aucune irritation, ni par le mouvement de l'air, comme dans les fenfitives & la dionée attrape-mouche. Ses feuilles se meuvent circulairement, pendant toute la durée de la végétation, sans observer aucun temps, aucun ordre, aucune direction fixe. Leur mouvement ne paroît dépendre d'aucune cause externe, & l'on ne connoit pas de moyen de l'augmenter. Il ne tire pas son origine des rayons du soleil; car il s'exécute très-bien pendant les jours pluvieux, & durant la nuit.

Il se trouve beaucoup d'autres observations curieuses dans ce recueil, dont les Botanistes ne peuvent se passer, quoique les plantes d'Europe n'en occupent qu'une très-petite partie.

*Flore de Bourgogne, ou Catalogue des plantes naturelles à cette province, & de celles qu'on y cultive le plus communément, avec l'indication du sol où elles croissent, du temps de leurs fleuraïson & de la couleur de leur fleurs; ouvrage rédigé pour servir aux Cours publics de l'académie de Dijon, 2 volumes in-8°. A Dijon, chez Frantin, 1782; & à Paris, chez Didot le jeune. Prix 10 liv. broché.*

21. Si toutes les contrées pouvoient fournir avec exactitude, des écrivains qui rendissent compte de l'histoire naturelle des végétaux, aussi complètement que M. *Durand* vient de faire pour la Bourgogne, il en résulteroit, à coup sûr, bientôt un tableau général, qui présenteroit toutes les ri-

chesses botaniques connues. Son premier volume offre la totalité de 1284 plantes Bourguignonnes. Aux phrases des plus célèbres Botanistes, notre savant académicien de Dijon joint quelques synonymes ; la description claire & succincte de chaque plante, son endroit natal, le temps & la couleur de ses fleurs. Les caractères génériques rassemblés à la fin, forment un article séparé. Ce volume est terminé par un essai méthodique des plantes qui naissent aux environs de Cluny en Bourgogne, par M. *Dumoulin*, docteur en médecine, de l'académie de Dijon. Ce Botaniste établit sa méthode nouvelle, sur la situation du péduncule, qu'il regarde comme une partie essentielle de la fructification, en suivant la position de la couronne ; il fixe par-là sept différentes classes. Quant aux classes de M. *Durande*, elles sont au nombre de dix-sept, rangées selon les fleurs monopétales, polypétales & apétales. Le second volume est consacré aux propriétés des plantes ; il présente une multitude d'objets d'utilité pour les hommes & les animaux. Une partie de ces plantes servent à la nourriture, les autres aux aisances & commodités de la vie ; d'autres, enfin, au rétablissement de la santé. M. *Durande* expose ici les découvertes modernes : il dit lui-même, qu'il a puisé dans les Ecrits botanico-économiques de MM. de *Linné*, *Willemet* & *Bonamy*. Un article de cette Flore, suffira pour en démontrer l'utilité.

La persicaire amphibie. (*Polygonum amphibium*. L.)

« La racine de cette plante, dit M. *Durande*, » a été employée & recommandée comme dépurative & diurétique : elle est astringente ; ce » qui n'exclut point ces propriétés dans tous les » cas où les conduits excréteurs manquent de

» ressort. Aussi, M. *Willemet* assure-t-il l'avoir  
 » vu réussir dans les dartres, les gales opiniâtres,  
 » & les autres maladies de la peau. Les chèvres,  
 » les moutons, les chevaux & les cochons man-  
 » gent cette plante, dont les vaches ne veulent  
 » point. » Cet ouvrage est dédié à MM. les Elus  
 des Etats Généraux de Bourgogne.

---

*Expériences & observations sur différentes  
 branches de la Physique, avec une conti-  
 nuation des observations sur l'air; ou-  
 vrage traduit de l'anglois de M. J. PRIES-  
 TLEY, docteur en droit, membre de la  
 Société royale de Londres; par M. GIBE-  
 LIN, docteur en médecine, membre de la  
 Société médicale de Londres, avec cette  
 épigraphe: Vires acquirit eundo, trois  
 volumes in-12, Prix 9 liv. 12 s.*

22. Cet ouvrage est une suite ou une espèce  
 de supplément aux cinq volumes d'Expériences  
 & d'Observations dont M. *Priestley* a enrichi les  
 sciences. On y reconnoît toujours la plus grande  
 ardeur pour développer la chimie merveilleuse  
 des élémens, l'attention la plus scrupuleuse dans  
 le choix & dans le mode des expériences, &  
 beaucoup de clarté dans leur exposition. Ces  
 derniers volumes sont spécialement consacrés à  
 faire connoître plus particulièrement les différens  
 gas qui naissent des différens acides, la nature de  
 l'air phlogistique ou déphlogistique, la véritable  
 composition de l'air fixe; enfin, l'origine & l'a-  
 nalyse de l'air inflammable. Une considération  
 des plus curieuses & des plus intéressantes, est  
 celle

telle de suivre l'influence de ces différens gas sur la végétation. L'Auteur recherche la manière dont les plantes peuvent agir sur l'air vicié par la putréfaction ou par la respiration. Il expose les procédés qu'il a suivis pour faire végéter le chamænérion & d'autres plantes, dans l'air fixe, dans l'air déphlogistique, & dans différens gas. Il calcule avec précision, tout ce qui peut servir à la purification de l'air; mais, dans toutes ces recherches, rien de plus curieux que tout ce que dit l'Auteur sur l'influence de la lumière, pour favoriser la naissance de l'air déphlogistique.

Quand on abandonne de l'eau dans un vase, dit M. *Priestley*, on voit s'y former une substance végétale verte, ou une espèce de mousse, dont la principale propriété est de faire naître une certaine quantité d'air déphlogistique qui se dégage de cette eau, & dont il est facile de mesurer la quantité; mais, ce qu'il y a de particulier, c'est de voir combien l'action de la lumière sert à la production de ce nouveau corps. Le docteur *Ingenhousz* avoit regardé cette mousse comme l'effet de la transmutation de l'eau, ou d'une matière inhérente à l'eau, par une espèce d'élaboration que la lumière y excite; mais de savans botanistes regardent cette nouvelle substance, cette matière verte, comme une espèce de plante qui doit son origine au développement d'une semence si petite, qu'elle échappe à nos organes, & qu'elle pénètre dans les vases, à travers les bouchons qui les ferment. C'est aussi l'avis de M. *Priestley*; & une suite d'expériences très-déliçates, lui ont prouvé deux choses: la première, que des molécules tirées du règne végétal & du règne animal, peuvent également servir à la génération de cette matière verte. La seconde, que la lumière est absolument essentielle à son développement,

qui s'accélère plus ou moins vite, suivant que le vase est plus ou moins soumis à l'action de la lumière.

Nous ne pouvons qu'indiquer une foule d'autres recherches également intéressantes; telles sont celles dans lesquelles l'auteur examine l'état de l'air de l'eau de la mer, celui du *fucus* des plantes, l'effet de l'étincelle électrique sur l'air commun, & beaucoup d'autres articles également relatifs à la physique subtile, que M. *Priestley* fait rendre si palpables. On trouve aussi dans cet ouvrage, quelques points de critique. Dans un endroit, M. *Priestley* relève quelques erreurs qui se rencontrent, dit-il dans l'excellent article *Gàs* du Dictionnaire de Chimie. L'Auteur, à cette occasion, donne à M. *Macquer* les louanges dues à son rare mérite, & sa critique même est un éloge; puisqu'après six ans de nouveaux travaux sur les Gas, il ne trouve que quelques légères erreurs à reprendre chez le Chimiste François. Dans un autre endroit, M. *Priestley* établit qu'il existe dans l'air atmosphérique & dans l'air déphlogistiqué, une terre qui en est l'origine & la base, & répond à MM. *Lavoisier* & *Fontana*, qui sont d'un avis contraire, comme il faut répondre en physique; c'est-à-dire, par des expériences. Enfin, on trouve dans le dernier volume, une récapitulation en forme d'aphorisme, qui contient un extrait des principales vérités contenues dans tous les ouvrages de M. *Priestley*; précis qui sera également agréable à ceux qui savent déjà, & à ceux qui veulent apprendre.

Nous finirons en annoçant aux médecins qu'ils rencontreront dans ces derniers volumes, des résultats applicables à l'art de guérir: tels sont les épreuves & les calculs par lesquels l'Auteur cherche à comparer la manière dont l'air

peut être vicié dans les lieux d'assemblée. La corruption de l'air, dans les lieux publics, est quelquefois moins redoutable que celle qui a lieu dans nos appartemens ; & , suivant les expériences de M. *Priestley*, il n'y a point d'air plus mal composé, que celui d'une salle à manger, sur la fin du repas, quand la vapeur des émanations d'un grand nombre de convives, se trouve encore exaltée par une grande quantité de lumières, & par la chaleur d'un poêle.

Qu'on ne se croie pas à l'abri du danger qui peut en résulter, par la grandeur des salons à manger. M. *Priestley* observe que, plus une semblable pièce est grande, plus il est difficile d'y renouveler l'air, parce que tout l'air phlogistique s'amasse & séjourne au haut de l'appartement. Dans une petite pièce, au contraire, l'ouverture des portes fait entrer une masse d'air assez considérable pour balayer & recomposer l'air à moitié méphitique. Ces idées de M. *Priestley* sont confirmées par l'observation journalière. Tout le monde sait combien on est mal à l'aise à la fin des grands repas, sur-tout en hiver: rien de plus commun que les maux de tête, les vertiges, & il n'est pas rare de voir des femmes se trouver mal; mais il est on ne peut plus facile de remédier à ces inconvéniens, & de prévenir tout accident, en pratiquant dans les salons à manger, des fenêtres ou des ouvertures qui permettent d'établir un courant d'air dans toute la hauteur de l'appartement.

Nous ne répéterons pas des faits nouveaux, observés en Angleterre, pour constater l'efficacité de l'air fixe dans différentes maladies, parce que ces faits ne présentent rien de neuf ni de trop concluant; mais il faut remarquer une suite d'expériences & d'observations sur le pouvoir

qu'à l'acide méphitique, de dissoudre les calculs de la vessie. Ces expériences ne sont point de M. *Priestley*, mais sont contenues dans une lettre écrite au docteur *Percival*, par M. *Guillaume Saunders*, docteur en médecine. La traduction de cette lettre, qui nous rappelle les travaux de M. *Blakric* sur la même matière, est une preuve du zèle de M. *Gibelin*, & ajoute à la reconnaissance que nous lui devons, pour nous avoir fait connoître avec autant de clarté que d'exactitude, les travaux d'un des plus célèbres Physiciens qu'ait possédés l'Angleterre.

---

*Considérations sur les montagnes volcaniques, Mémoire lu dans une séance de l'académie électoral des Sciences & Belles-Lettres de Mannheim, le 5 novembre 1781, à l'occasion de la S. Charles, fête de S. A. E. Palatine & de Bavière, CHARLES THÉODORE, fondateur & protecteur de cette académie; par M. COLLINI, secrétaire interne, & directeur du cabinet d'Histoire naturelle de S. A. S. Palatine & de Bavière, membre de la même académie & de celle de l'institut de Bologne, de la Société botanique de Florence, de celle des amis scrutateurs de la nature de Berlin, de celle de Cassel, &c. avec une table & une carte qui concernent les montagnes. A Mannheim, chez E. F. Schwan & M. Fontaine, libraires; & se trouve à Paris, chez Cuchet, li-*

*braire, rue & hôtel Serpente, 1781, in-4°, de 64 pages.*

23. On trouve dans cet ouvrage, les détails les plus curieux & les réflexions les plus intéressantes. 1°. Sur les montagnes en général, sur les substances qui les composent, & les différences qu'on remarque dans leur intérieur, soit relativement à leur hauteur, soit relativement aux conjectures que l'on peut hasarder sur le temps de leur formation, & les moyens que la nature a employés pour constituer leurs différences.

2°. Sur les phénomènes qu'on observe dans les montagnes volcaniques, par couches régulières; sur les causes auxquelles on attribue ces phénomènes; sur celles par lesquelles on pourroit les expliquer plus naturellement.

3°. Sur les montagnes dans lesquelles sont allumés de vrais feux, & qui diffèrent des montagnes précédentes, appelées aussi *volcaniques*, quoiqu'il soit incertain, selon M. *Collini*, que l'arrangement qu'on y remarque soit dû au feu, ou à l'eau qui auroit dissous & laissé déposer des matières autrefois travaillées par le feu, lorsque ces montagnes étoient encore couvertes par les eaux de la mer.

Cet ouvrage contient beaucoup de recherches sur les substances propres à alimenter les volcans, & sur les produits de ces feux immenses; cependant, M. *Collini* ne cherche point à donner l'explication des phénomènes dont la nature semble vouloir nous faire un mystère: il a plutôt pour but, de mettre l'esprit en garde contre les systèmes brillans.

M. *Collini* termine son Mémoire par prouver qu'un prétendu volcan qui brûloit, dit-on, vers les rives du Rhin, il y a cinquante ans, dans le voi-

*finage de Worms , de Darmstadt & de Rhein-Turckheim , est une chimère , & que les volcans qui ont brûlé tout ce district , ont existé dans des temps si éloignés de nous , que l'histoire n'en conserve aucunement la mémoire.*

*Voyage aux îles de Lipari , fait en 1781 , ou Notice sur les îles Æoliennes , pour servir à l'histoire des volcans ; suivi d'un Mémoire sur une espèce de volcan d'air , & d'un autre sur la température du climat de Malthe , & sur la différence de la chaleur réelle & de la chaleur sensible ; par M. le commandeur DÉODAT DE DOLOMIEU , correspondant de l'académie des Sciences , &c. &c. A Paris , rue & hôtel Serpente , 1783 , sous le privilège de l'académie royale des Sciences , in-8<sup>o</sup> , de 208 pages. Prix 2 liv. 10 s. broché.*

24. Les géographes & les voyageurs trouveront dans cet ouvrage , des détails curieux & instructifs sur la formation de quelques-unes des îles de Lipari , dont le nombre est augmenté. On avoit cru que ces îles nouvelles étoient sorties de la mer ; mais , d'après les recherches & les observations de M. de Dolomieu , il paroît plus raisonnable de penser avec lui qu'un Cratere , dont le diamètre pouvoit être de six milles , existoit dans l'île nommée *Evonimos* ; qu'à cause de sa vaste étendue , il n'a pu résister au choc de la mer agitée , qui l'aura rompu dans sa partie la plus foible , qui se sera emparé de ses cavités , qui aura morcelé la montagne circulaire qu'il renfermoit , & qui d'une seule île en aura ainsi formé plusieurs.

Les naturalistes & les chimistes y trouveront des descriptions intéressantes des laves & des autres substances volcaniques ; des idées neuves & piquantes sur la *ierre obsidienne* des anciens, sur la pierre-ponce, sur sa nature, sur ses différences, & sur la manière de reconnoître les matières qui ont servi à la former ; enfin, la description des effets que produit la montagne *Ma-caluba* en Sicile, que MM. les Commissaires de l'Académie royale des Sciences ont cru pouvoir nommer *Volcan à air* ; parce que cette montagne, sans aucune inflammation apparente, offre les explosions, les bruits souterrains, les jets de terre & de pierres, commotions & tremblemens, aussi redoutables que peuvent l'être les effets des volcans enflammés ; & parce qu'elle produit même des écoulemens de terre, ainsi que les volcans en donnent, de laves, &c. On verra avec plaisir les réflexions de l'auteur, soit que l'on admette, soit que l'on combatte sa théorie : théorie qu'il présente avec une simplicité modeste, & en la soumettant toujours à l'examen & aux découvertes ultérieures des savans.

Les médecins regretteront de ne pouvoir profiter, pour le salut de leurs malades, des avantages que promettent les étuves & les bains de l'île particulièrement appelée *Lipari*.

Les physiciens trouveront à s'instruire, dans l'*Essai de la température du climat de Malthe*. Dans cet essai, M. de Dolomieu recherche la cause de la différence frappante qui existe à Malthe entre la *chaleur réelle* & la *chaleur sensible*, & pourquoi les variations de cette même chaleur sont aussi promptes & aussi remarquables. Des expériences bien faites & multipliées, le font conclure en ces termes : « D'après les faits, les expériences & les observations que je viens de décrire, il est

certain que l'air agit sur nous, autant à raison de sa pureté que de sa température réelle; & il est prouvé que c'est à l'état de pureté de l'atmosphère, que l'on doit en partie attribuer le contraste entre la chaleur réelle & la chaleur sensible, & il est incontestable que nos sensations ne peuvent jamais être la mesure de la vraie température de l'atmosphère. C'est l'air de la partie du midi, qui nous fait sentir cette chaleur étouffante, accablante, que l'on éprouve souvent à Malthe pendant l'été, quoique le thermomètre n'indique point un excès de chaleur. Le froid extrêmement sensible des hivers, est produit par l'air très-pur qui vient du nord, & est très-bon conducteur de la chaleur & des vapeurs (a). Les vents agissent encore en renouvelant sans cesse l'air qui nous enveloppe; & lorsqu'ils opèrent par cette seule raison, il suffit, pour avoir chaud, de se soustraire à leur action, & au courant d'air qu'ils forment.»

Les physiologistes découvriront dans cet essai, l'explication des phénomènes que présentent quelques-unes des fonctions de l'économie ani-

(a) M. de Dolomieu parle ici de la chaleur & des vapeurs qui sortent du corps & qui sont enlevées par l'air ambiant en raison de la pureté de cet air qui s'en charge & fait l'office de conducteur. Si nous étions livrés à notre propre chaleur; (dit précédemment M. de Dolomieu), & que nous n'en répandissions pas sans cesse une partie autour de nous, elle deviendrait si grande que toutes les parties de l'économie animale en seroient altérées. Lorsque l'atmosphère ne nous en soustrait qu'une petite portion, nous éprouvons un sentiment de chaleur, mais c'est de notre chaleur propre. Lorsqu'il nous en enlève beaucoup, nous éprouvons du froid, parce que les parties intérieures ne peuvent pas suppléer à ce qui est soustrait, & notre peau se trouve au dessous de la température ordinaire à laquelle nous sommes accoutumés. L'un & l'autre de ces états est donc relatif à l'action du conducteur.

male ; & ceux qui professent l'art de guérir , y puiseront des vérités utiles , relativement à la cause de plusieurs maladies , & à la conduite qu'ils doivent tenir pour favoriser leur traitement. L'esprit d'observation semble avoir conçu & dicté cet ouvrage , & la modestie semble l'avoir écrit.

P. M. AUGUSTI BROUSSONNET , medicinæ doctoris , societ. reg. Londinensis & Monspeliensis socii , Ictiologia sistens piscium descriptiones & icones ; & se trouve à Londres , chez Elmsly ; à Paris , chez Didot le jeune ; à Vienne & à Leipsick , chez Rudolph. Gresser ; à la Haye , chez And. Koster. Prix , 6 liv. broché , grand in-4<sup>o</sup>.

25. Cet ouvrage d'histoire naturelle , dédié à M. Banks , Baronnet , président de la société royale de Londres , &c. annonce une suite que la clarté , l'exactitude & la sagesse de l'Auteur font desirer. Il sera divisé en décades , & c'est la première décade que M. Broussonnet donne aujourd'hui au public. Il se propose de commencer par la description des poissons les plus rares , recueillis par MM. Banks , Solander & Kook , dans les mers éloignées que ces illustres navigateurs ont parcourues , & de ceux qui forment la riche collection du Musée Britannique , on ne peut qu'applaudir à la bonne méthode que l'Auteur a adoptée dans son travail ; c'est de s'attacher à décrire toutes les espèces de poissons dont il pourra avoir connoissance , & d'en donner la représentation dans des planches fidèlement gravées. Celles qui accompagnent cette première décade , & qui sont au nombre de

onze, sont très-belles; en suivant ce plan, l'Auteur a évité les inconvéniens attachés à tous les systêmes édifiés avec trop de précipitation, qui ne pouvant jamais comprendre tout, sont sujets à être renversés par les nouvelles connoissances qu'on acquiert, & à mesure que les différences des êtres qu'on a pris la peine de classer sont mieux déterminées. M. Broussonnet a vu l'écueil où se sont brisés plusieurs de ceux qui ont couru cette carrière, il l'a évité, & cela même est un préjugé favorable pour son ouvrage.

Nous nous empresserons d'annoncer les Décades à mesure qu'elles paroîtront; celle-ci contient le *Gobius Strigatus ocellaris*, le *Pleuronectes Mancus*, le *Chatodon Triostegus Faber*, *Longirostris*, le *polynemus Plebeius*, le *Clupea cyprioides*, *Thrissa*, *Setirostris*.

---

### LETTRE DE M. GOULIN.

Je viens, Monsieur, de lire le cahier du Journal de Médecine, dans lequel il est fait mention d'une Dissertation que j'ai faite.

Je vous remercie de l'attention que vous avez eue de l'annoncer, & de ce que vous dites d'obligeant sur mon compte. Permettez cependant que je vous observe que ma correction n'est pas telle que vous l'indiquez, pag. 282 du Journal, lig. 21, 22, 23, où on lit: . . . . .  
« il parvint, en consultant le Traité d'Artémidore,  
» à rétablir ainsi le sens de ce passage,

« *Αἰσίου καὶ δρόμου δυσεντερίας ἀκ.* »

Il est bien vrai que je dis pag. 17 de ma *Dissert.*  
« Je présimai que le passage, dont il est quel-

» tion, pouvoit se lire ainsi : *Λαίσιον & δέμα*  
 » *δυσεντερίης ἀκρόν*, *coïtus & cursus, dysenteria me-*  
 » *delæ.* »

Mais j'ajoute quatre lignes plus bas.

« Cependant je ne me trouvai point complé-  
 » tement satisfait. Toute probable que semble  
 » être cette correction, je la rejetai encore. »

Ceci est très-formel. Quelle est donc la leçon que je propose ? Elle est énoncée pag. 33 de ma *Dissert.* lig. 4. La voici :

*Λαίσιον δὲ χρόνιᾳ δυσεντερίης ἀκρόν.*

*Coïtus diuturnæ dysenteria medelæ.*

Vous voyez, Monsieur, que ceci est très-différent. Le Journal présente seulement une des premières idées qui m'étoient venues pour ôter à ce passage ce qu'il a de malhonnête & d'indigne de la gravité d'un médecin ; mais j'avertis que je l'ai rejetée, bien qu'elle l'ôtât véritablement, puisqu'elle signifie, *la jouissance & la course sont le remède à la dysenterie.*

Les passages de *Ruffus d'Ephèse*, & de *Paul d'Egine*, m'ayant éclairé davantage, j'ai proposé une leçon qui m'a semé préférable, parce qu'elle est plus juste, plus naturelle, plus conforme aux observations ; que c'est d'après les propres termes de deux médecins anciens, lesquels m'ont paru faire allusion à ce passage du septième livre des *Epidémies*, & avoir peut-être eux-mêmes observé un phénomène, déjà observé avant eux, mais que d'autres médecins venus après eux, ont également observé ; car j'aurois pu produire de ce fait les témoignages de plusieurs maîtres de l'art, qui ont écrit depuis le renouvellement des sciences, c'est-à-dire, depuis trois cens ans, & entr'autres *M. Lieutaud*, Comme mon objet étoit

rempli, je n'ai pas cru devoir rapporter ces autorités.

Il n'y a personne qui soit à l'abri d'une erreur ou d'une méprise. Celle qui s'est glissée dans votre Journal est telle, qu'il me semble à propos de la rectifier.

Cette méprise n'est pas la seule ; il en est une autre commise en même temps, en disant que je suis parvenu à rétablir ce passage, en consultant le Traité d'Artémidore.

Ce n'est point en consultant l'absurde Traité de l'Histoire des Songes, que je suis parvenu à proposer un sens raisonnable & honnête, au passage du septième livre des Epidémies ; ce sont, après de mûres réflexions sur cet objet, *Ruffus d'Ephèse* & *Paul d'Egine* qui m'ont déterminé.

Si les médecins de la Faculté de Paris ont jugé favorablement de cette Dissertation, leur suffrage flatteur m'engagera à publier par la suite deux ou trois autres Dissertations, qui seroient finies, si j'avois dans ma retraite tous les secours littéraires qu'il me faudroit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

*Henri-Auguste Wrisberg*, professeur de médecine & d'anatomie à Gottingue, vient de faire réimprimer : *Tractatus de Morbo mucoso, annexâ præfatione de trichuridibus novo vermium genere* ; par MM. *Jean-George Roederer* & *Charles G. Wagner*. C'est la description d'une maladie muqueuse épidémique, avec des observations, & la méthode curative.

*Christian-Geoffroi Gruner*, professeur de médecine à Jena, vient de faire imprimer *Critische Nachrichten von kleinen Medicinischen Schriften in und ausländischer Academien* ; c'est-

à-dire, Relations critiques sur les opuscules académiques de ce pays & des étrangers.

*Charles-Christian Tragu. Richter*, a fait un commentaire sur les paragraphes 1202, 1209 des Instituts de *Boerhaave*, où il est question des Émétiques.

On va publier au premier jour *Halleri Prælectiones in medicinam forenses*. Cet ouvrage renferme un grand nombre d'excellentes observations qui éclaircissent la partie de la médecine qui en fait l'objet.

Le collège royal de médecine de Nancy, a perdu le 2 août dernier, son doyen & secrétaire perpétuel, *M. Charles Dieudonné Platel*, conseiller médecin ordinaire du feu roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, âgé de 84 ans. Depuis plus de cinquante ans, ce médecin pratiquoit son art avec le succès dû à un habile & sage observateur. Il tenoit assiduellement un journal des principales maladies qu'il traitoit, où l'étiologie, les symptômes, le régime, les médicamens sont exactement expliqués, ce qui forme aujourd'hui de véritables Annales de médecine pour les praticiens. A de profondes méditations sur l'état & la cause de chaque affection grave, *M. Platel* ne manquoit jamais d'y joindre la lecture des opinions & des sentimens des écrivains anciens & modernes. Une très-riche bibliothèque choisie de médecine, qu'il laisse, servira de garant à son goût, à son discernement & à son zèle; pour acquérir des connoissances & des instructions relatives à son état. *M. Gormand*, son petit-fils, lui succède dans la place de secrétaire perpétuel du collège royal de médecine.



## A V I S.

*Herbier de la France, ou Collection de Plantes, avec figures; par M. BULLIARD. 36<sup>e</sup> cahier. A Paris, chez l'Auteur, rue des Postes, Didot jeune, quai des Augustins, & Belin, rue S. Jacques. Prix, 3 liv.*

Cet ouvrage fut commencé au mois de juin 1780; il sera au premier de juin prochain à sa quarante-huitième livraison: les plantes du royaume y sont représentées avec leurs couleurs. Elles sont décrites suivant les principes de l'Art, & accompagnées des détails caractéristiques, au moyen desquels nous pouvons le plus sûrement les distinguer à l'aide des méthodes. On y trouve aussi leurs propriétés en médecine & dans les arts. Chaque mois il paroît un nouveau cahier composé de 4 plantes; prix 3 liv.

On est libre de ne prendre qu'une partie de cet ouvrage, telle que l'histoire des plantes vénéneuses du royaume, l'histoire des plantes médicinales, l'histoire des champignons, &c. Les personnes de province qui désireront se procurer une de ces suites séparées, voudront bien envoyer à l'adresse de l'Auteur, ou de M. Didot jeune, la somme de 72 liv. Elles recevront par le premier courrier, *franc de port*, ce qui aura paru de la partie de l'Herbier qu'elles désirent se procurer, à raison de vingt sous chaque plante.

La première partie de cet Ouvrage, l'histoire

des plantes vénéneuses du royaume, est finie: on va mettre sous presse le Discours qui doit la précéder. Toutes les autres parties seront faites sur le même plan.

On vient de mettre au jour l'Introduction à l'Herbier de la France sous le titre de *Dictionnaire élémentaire de Botanique*, avec la traduction des *Termini Botanici* DE LINNÆUS. Cet Ouvrage de près de trois cents pages de texte est enrichi de dix planches, dont neuf coloriées dans le même genre que celles qui composent l'Herbier. Au moyen d'un nombre prodigieux de figures, l'intelligence de chaque terme, l'application de chaque précepte, deviennent très-faciles, & celui qui désire se faire un plan d'étude en botanique pourra sans peine apprendre de lui-même à faire un heureux emploi des méthodes auxquelles il donnera la préférence.

Ce Dictionnaire élémentaire se distribue séparément, prix 15 liv.

A Paris, chez l'Auteur, rue des Postes; & chez *Didot & Barrois* jeune, quai des Augustins; *Belin*, rue saint Jacques.

N <sup>os</sup> 4, 5, 6, 7,	M. BERTHOLET.
8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18,	M. GRUNWALD.
13, 23, 24,	M. LE ROUX DES TILLET.
19, 20, 21.	M. WILLEMET.
22,	M. DOUBLET.

*ERRATA pour le cahier de septembre.*

- Page 209 ligne 3. *supprimez la virgule.*  
 Page 223, ligne 14, *prouve*, lisez *prouvent*.  
 Page 255, ligne 9, *phytolacea*, lisez *phytolacca*.  
*Idem*, ligne 30, *for*, ôtez la virgule.  
 Page 256, ligne 33; *bézoards*, lisez *bézoards*.  
 Page 260, ligne 29, *Nicorris*, lisez *hécorie*.

---

## T A B L E.

**SECOND EXTRAIT. Suite des Œuvres posthumes de M. POUTEAU, méd.** Page 401  
*Remarques de M. SUTTON, sur le détail donné dans le Journal d'août dernier par M. Brillouet, chir.* 420  
*Observation sur les bons effets des liqueurs spiritueuses dans les maladies pituiteuses.* Par M. Sumeire, médecin, 431  
*Observation sur des contusions au bas-ventre.* Par M. Léautaud, chir. 434  
*Examen chimique de la poudre dite Suprême, de M. de Godernaux.* Par M. Crobaré, apothicaire, 436  
*Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de septembre 1783,* 546  
*Observations météorologiq. faites à Montmorenci,* 448  
*Observations météorologiques faites à Lille,* 451  
*Maladies qui ont régné à Lille,* 452

### NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Programme relatif à la correspondance de la Société royale de Médecine,* 453  
*Programme de l'Académie des Sciences, &c.* 455  
*Académie,* 460  
*Médecine,* 470  
*Chirurgie,* 477  
*Matière médicale,* 481  
*Pharmacie,* 486  
*Botanique,* 488  
*Physique,* 496  
*Histoire naturelle,* 500  
*Bibliographie,* 506  
*Annonces,* 508  
*Avis,* 510

---

### A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Gardé des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1783. A Paris, ce 24 Octobre 1783.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1783.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

DÉCEMBRE 1783.

---

REMARQUES (a)

*Sur la fièvre puerpérale, & particulièrement  
sur un ouvrage qui a pour titre : Recher-  
ches sur la nature & le traitement de  
la fièvre puerpérale, ou Inflammation  
d'entrailles des femmes en couches ; par  
M. DE LA ROCHE, médecin ordi-  
naire de M. le duc d'Orléans, membre*

---

(a) Par M. DOUBLET.  
Tome LX.

K k

*du collège des médecins de Genève & de la Société royale d'Edimbourg, in-12 de 317. A Paris, chez Didot. Prix 2 liv. 8 f. broché.*

Malgré les volumes nombreux & les collections précieuses qui renferment la doctrine médicale, il existe encore bien des lacunes dans les fastes de notre art, & ces lacunes sont d'autant plus difficiles à remplir, que souvent elles échappent à notre vue, malgré toute l'attention que nous mettons à les découvrir. L'art est long, la vie est courte, l'occasion glissante, l'expérience difficile, & chaque âge pourra cueillir des fruits nouveaux dans le champ de la médecine. L'histoire de la fièvre puerpérale est une preuve évidente de la vérité de ces réflexions. Cette maladie aussi ancienne que la médecine, & qui avoit été connue d'Hippocrate; cette maladie qu'ont dû rencontrer les médecins de tous les pays & de tous les âges; cette maladie que sa marche & ses effets distinguent si fort des autres maladies des femmes en couche, ne paroît avoir été spécialement connue que dans ce siècle-ci. *Peu*, *Puzos* en avoient dessiné quelques traits; mais la première époque où elle ait été décrite d'une manière particulière, c'est en 1746. *Col de Villars* & *Fontaine* l'observèrent à l'Hôtel-Dieu de

Paris ; & M. de *Jussieu* qui l'avoit vue en même temps dans la ville , configna ces observations dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences. *Levret* n'en a pas parlé fort au long , mais il a saisi d'une manière remarquable les principaux symptômes de cette maladie , & ses effets dans le cadavre. *Van-Swieten* n'en a dit que quelques mots , mais c'est avec justesse ; *Hoffmann*, *Pouteau* en ont eu connoissance : enfin les Anglois font ceux qui ont mis le plus de soin & de travail pour l'étudier & en faire connoître le caractère. Les principaux d'entre eux , MM. *White*, *Hulme* & *Leake* sur-tout , ont fait des Traités savans & étendus sur cette maladie , tandis qu'on trouvoit à peine quelques pages sur la même matière chez les médecins des autres pays. Cependant le moment où la France devoit entrer en rivalité avec les Anglois sur cet article arriva. Vers le mois de février 1782 , les papiers publics annoncèrent que M. *Doulcet* , un des médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris , avoit trouvé une méthode particulière pour traiter cette funeste maladie , & bientôt une mort soudaine ne permit pas à ce médecin estimable de publier lui-même sa découverte. Sur la fin de la même année un des collègues de M. *Doulcet* , M. *Solier de la Romillais* , lut à une assemblée particulière de la Faculté un Mémoire sur la

maladie des femmes en couche de l'Hôtel-Dieu, & sur la méthode employée par M. *Doulcet*. Le même jour je fis aussi une lecture à la Faculté d'un Mémoire sur la fièvre puerpérale; Mémoire que j'avois déjà annoncé quelques mois auparavant, & dans lequel je rapportois les principales observations que j'avois faites sur cette maladie, antérieurement & postérieurement à la découverte de M. *Doulcet*. Peu de jours après, la Société royale de Médecine publia par ordre du Gouvernement un rapport sur le Mémoire de M. *Doulcet*, dans lequel on trouve un précis historique de tout ce qui a été écrit sur cette maladie. On voit dans ce précis le nom de plusieurs médecins Anglois très-recommandables, autres que ceux que je viens de nommer; ce sont MM. *Denman*, *Johnson*, *Millar*, *Manning*, *Home*, *Kirkland*, *Butler*, *Johnstone*, *Slaughter*, qui tous ont traité de la fièvre puerpérale, soit dans leurs ouvrages, soit dans des dissertations particulières (*a*). Enfin, ce précis est terminé par

---

(*a*) Il est échappé à l'érudition des médecins de la Société, un auteur qui paroît inconnu à M. *de la Roche*, mais dont le rapprochement est d'autant plus précieux, qu'il a traité ce sujet en Italie, il y a près de trente ans, & qu'il l'a traité avec une clarté & une précision étonnante; c'est

l'annonce d'un ouvrage très-savant de M. *de la Roche*, médecin de Genève, sur la fièvre puerpérale qu'il a eu occasion d'observer dans sa patrie. En effet l'ouvrage de M. *de la Roche* est clair, méthodique, il est écrit avec le plus grand zèle & rempli de recherches intéressantes. Nous allons donc le prendre pour texte ; en examinant les principales questions qu'on peut faire sur la fièvre puerpérale ; telles sont ses symptômes, ses effets dans le vivant & dans le cadavre, ses causes prochaines, son traitement prophylactique, & son traitement curatif. Pour traiter avec plus de soin ces articles importants, nous consulterons non seulement l'ouvrage de M. *de la Roche*, mais nous le comparerons avec ceux des principaux médecins dont nous venons de parler.

1°. *Quels sont les symptômes de la fièvre puerpérale ?*

Suivant M. *de la Roche* cette maladie commence pour l'ordinaire du second au troisième jour, quelquefois plus tard, &

---

M. *Pasta*, célèbre professeur en médecine à Bergame, connu par ses ouvrages sur les maladies des femmes en couche. Ce qu'il a dit de relatif à la fièvre puerpérale se trouve dans une partie de ses ouvrages, qui a pour titre: *Considerazione medico-chirurgiche, sopra gli stravi sanguigni del parto* ; nous en ferons usage dans le moment convenable.

K k iij

même au bout de quinze jours. Elle débute par un frisson, qui est le plus souvent unique, mais qui d'autres fois se répète & devient alternatif. Bientôt il s'établit une douleur vive à l'un des deux hypochondres, & cette douleur se propage à tout l'abdomen; le caractère de cette douleur est de n'avoir pas d'interruption & d'augmenter au toucher. Il survient mal à la tête, le pouls est dur & fréquent, la respiration courte & gênée, la langue blanche, la bouche mauvaise, le sommeil est difficile; il y a quelquefois des nausées dès le premier jour, & le plus souvent le vomissement a lieu du deux au troisième jour; c'est à cette époque que l'on voit naître un nouveau symptôme plus général & plus redoutable, savoir, un dévoiement séreux, fréquent, & souvent accompagné de ténésie. Dans le progrès de la maladie le ventre se météorise, la langue se sèche, la foiblesse devient manifeste; il y a quelquefois complication de péripneumonie ou d'inflammation au cerveau; cependant les lochies coulent, la sécrétion du lait est quelquefois suspendue dès le commencement, mais elle diminue constamment quand la maladie devient plus grave; enfin la mort arrive depuis le 5 jusqu'au 11.

On reconnoît aisément dans cette description tous les traits caractéristiques employés

par les médecins Anglois & François : les différences tombent sur les accessives ; mais le frisson , les douleurs , la diarrhée , la disparition subite ou graduelle du lait dans les seins , l'anxiété , la foiblesse , le météorisme du ventre sont rapportés par tous les observateurs. Chez tous , l'invasion peu effrayante de la maladie , ses progrès rapides & douloureux , sa terminaison prompte & ses tristes effets sur l'abdomen , sont peints avec les mêmes couleurs ; & concluant , soit d'après la comparaison des différens auteurs , soit d'après l'observation , nous dirons ouvertement avec M. *Leake* qu'il y a peu de maladies où les signes morbifiques se succèdent plus régulièrement les uns aux autres , & où les effets de la maladie se démontrent mieux après la mort (a). Si quelques médecins n'ont pas reconnu cette vérité , c'est qu'ils ont été trompés par les apparences diverses que le degré d'intensité plus ou moins fort , ou le caractère plus ou moins épidémique faisoit naître ; toutes différences cependant qui tombent sur les espèces , mais qui ne changent rien à l'identité du genre.

En effet , quoi de plus propre à démontrer l'identité de ce genre que la similitude qui se trouve même parmi les auteurs qui ,

---

(a) *Child-Bed Fever* , p. 41.

sans traiter de la fièvre puerpérale spécialement, ont décrit les maladies des femmes en couche ?

La description d'*Hippocrate*, quoique connue, doit être répétée à cause de sa précision & de sa vérité : *Si ex partu uteri inflammationem conceperint, febris levis corpus detinet, & oculorum caligo adest. Ventrem però incendium nunquam deserit, siti & coxendicum dolore vexatur, inus venter vehementer intumescit, & alvus turbatur, dejectio mala est & graveolens, vehemens febris invadit, cibi fastidium desinet, & ad sinciput dolor pertingit, nequè ventriculi stomachus potus & cibos attrahere, nequè etiam coquere potest. Ac nisi confestim curentur, plurimæ intereunt.* HIPPOC. de Morb. mulier. lib. j.

*Rivière* dit, l'expérience a appris que les femmes chez lesquelles les lochies ne coulent pas, sont sauvées s'il survient un dévoiement le septième ou le neuvième jour, mais que si cette diarrhée se déclare le second, troisième ou quatrième jour, les femmes périssent presque toujours. Prax. med. lib. 15, cap. 24.

*Mauriceau* présente un très-grand nombre d'observations de flux de ventre survenus dans les deux ou trois premiers jours de l'accouchement, accompagnés de foiblesse, d'angoisse, de coliques, de gonflement du ventre, & suivis d'une mort

certaine le 6, 7, 8, 9, 18, & plus tard encore. Voyez *Mauriceau*, Observations 39, §4, 173, 184, 552, 648, &c.

M. *Pasta*, excité par ces auteurs à faire attention à cette funeste diarrhée, l'a observée avec attention & l'a décrite de la manière suivante. « La femme d'un forgeron, âgée de trente-sept ans, avoit eu un accouchement long & douloureux, & la sortie de l'arrière-faix avoit été suivie d'un très-louable écoulement de sang, mais qui ne dura que peu d'heures, & qui se supprima tout-à-coup à l'apparition de la diarrhée; le lendemain la malade fut saisie d'une fièvre vive, précédée de frisson & de douleurs si atroces aux aines, aux lombes & à tout le bas-ventre, que l'infortunée ne faisoit autre chose que se rouler & se tordre en jettant les plus grands cris: on différa la saignée jusqu'au lendemain matin, parce que le médecin voulut bien compatir à la frayeur de la malade, qui craignoit que la saignée ne fit disparoître son lait. La nuit fut très-cruelle. Le lendemain matin, troisième jour après la couche, je fis tirer du sang du pied droit, la malade n'ayant pas voulu se laisser saigner du bras; & dix heures après, je fis pratiquer une pareille saignée au pied gauche. Je prescrivis alors toutes sortes de remèdes adoucissans, rafraichissans, incraissans & calmans, mais en vain. Le quatrième

jour la respiration devint difficile , la soif , la douleur augmentèrent d'intensité , & le ventre se tendit. Deux nouvelles saignées furent faites en douze heures. La nuit suivante fut meilleure par le moyen de l'opium , mais en dormant la respiration étoit profonde & fâcheuse. Le cinquième jour la malade alloit à la garderobe & urinoit avec douleur & difficulté ; le bas-ventre se dégonfla un peu , mais devint plus dur ; la malade ne sentoit plus aucune douleur quand on le pressoit avec la main , signe évident que l'inflammation avoit tourné à la gangrène : cependant elle étoit couchée sur le dos, la diarrhée ne cessoit pas. Le sixième jour il y eut quelque vomissement , un peu de délire , & la diminution du pouls fut sensible. Le septième jour au matin elle tomba en léthargie , la face étoit cadavéreuse , & il y avoit quelque petite sueur chaude à la face & aux bras. Le soir elle passa à une meilleure vie. » *PASTA, Considerazione sesta, pag. 233.*

Cette description ne laisseroit rien à désirer, si l'auteur avoit parlé de l'état des seins & donné l'ouverture du cadavre.

Quant à celle de *M. de la Roche*, elle est si parfaitement semblable à celle du médecin Anglois , qui a le mieux exposé la fièvre puerpérale (*M. Leake*) quelle pourroit passer pour en être l'extrait, si elle n'en différoit

pas en deux points ; le premier, que M. de la Roche assure que dans tous les cas qu'il a observés, le pouls étoit non-seulement fréquent, mais aussi dur & plein dans les premiers jours de la maladie ; le deuxième, qu'il n'a pas insisté sur cette foiblesse & sur cette langueur qui est sensible dès les premiers instans, & qui se manifeste encore davantage les jours suivans. Nous faisons d'autant plus remarquer cette différence qui se trouve entre la description de M. de la Roche & celle de M. Leake, qu'elle tombe sur un point essentiel, & qu'elle est le principe de l'opposition que nous trouverons plus d'une fois entre le sentiment de M. de la Roche, & celui de la plupart des autres médecins qui ont traité de la fièvre puerpérale (a).

2° *Quels sont les effets de la fièvre puerpérale ?*

Ces effets peuvent être considérés dans les femmes qui guérissent, & dans celles qui meurent.

M. de la Roche n'a pas traité particulièrement le premier article, mais on apprend

---

(a) M. Leake dit expressément, la physionomie est d'abord pâle, & souvent fort altérée, les yeux inanimés & obscurs... *Child-Bed Fever*, pag. 419. C'est le *Caligo oculorum* d'HIPPOCRATE.

dans plusieurs endroits de son ouvrage que quelques femmes guérissent très-promptement par les sueurs ; que, chez quelques autres, la maladie se termine par une infiltration séreuse ; enfin que les urines dont le dépôt est abondant & d'une couleur jaune foncée sont assez favorables, & que c'est sur-tout le bon état du pouls qui annonce certainement la guérison. *Leake* a été plus précis en décrivant les évacuations qui sauvent les femmes, comme les selles d'un brun noirâtre, féride, mais liées & communes, sans être fréquentes; les sueurs universelles douces & continues, accompagnées quelquefois d'éruption, & bien essentielles à distinguer des sueurs de la poitrine & du cou : il a été encore beaucoup plus exact en disant : *Il y a rarement des crises tant les forces vitales sont languissantes, mais les malades qui guérissent se rétablissent lentement, & ont le plus souvent une sorte d'engourdissement dans les membres, comme celui que produisent les rhumatismes chroniques, ou bien il survient des abcès critiques dans les parties musculuses* (a); observation qui est fort à noter, comme nous le verrons par la suite.

Lorsque la diarrhée ne diminue pas &

---

(a) Page 57, *ibid.*

qu'elle est toujours séreuse, c'est un mauvais signe. Le vomissement est de très-mauvais augure quand il persévère après les trois premiers jours, sur-tout quand les matières rejetées sont ou vertes ou noirâtres; mais le symptôme le plus funeste, c'est lorsque le météorisme du ventre se déclare après les coliques & le vomissement. *M. de la Roche* parle encore des aphthes qui paroissent quelquefois sur le déclin de la maladie, & qui sont les avant-coureurs de la mort. Ce pronostic est traité avec autant de soin que la description, & est puisé dans les mêmes sources.

Quant aux effets de la fièvre puerpérale dans le cadavre, il sembleroit d'abord que ce seroit le point sur lequel on devroit être le plus d'accord, & c'est celui sur lequel on diffère le plus, tant la manière de voir varie suivant les différens hommes! D'abord tout le monde convient que le désordre qui cause la mort a lieu dans la capacité du ventre, & chaque observateur a publié qu'on trouvoit entre le péritoine & les intestins, c'est-à-dire dans la capacité abdominale, un dépôt abondant d'une matière séreuse blanchâtre, ou semblable au petit-lait (a), & de certains flocons blancs

---

(a) *M. de la Roche* a donné à cette sérosité la couleur jaunâtre, & il est le seul.

& épais collés à la surface des intestins. On ne s'en est pas tenu là ; on a examiné les viscères du bas-ventre , & on a cru y découvrir des indices plus certains. Les uns y ont vu les traces d'une fièvre putride , & ont attribué au dépôt le caractère purulent ; les autres ont admis une inflammation de matrice ; ceux-ci ont reconnu une inflammation de l'epiploon ; ceux-là une inflammation des intestins ; enfin tous les partisans de l'inflammation ont regardé l'épanchement comme purulent. De nouveaux antagonistes, & en assez grand nombre , ont cru pouvoir assurer que la matière de l'épanchement n'étoit point purulente ; que s'il y avoit quelquefois inflammation , elle ne pouvoit être que secondaire , & n'ont vu dans la matière de l'épanchement qu'une liqueur laiteuse décomposée. Qui donc a pu faire juger si différemment d'un effet si simple à observer , & qui a dû être en général si constant ? C'est peut-être la propension si naturelle de conclure du particulier au général ; c'est peut-être aussi la manière de considérer les causes prochaines de cette maladie.

*Quelles sont les causes prochaines de la fièvre puerpérale ?*

Selon *White* , & plusieurs autres médecins , le dépôt qui se trouve dans la capa-

cité abdominale des femmes mortes de la fièvre puerpérale est, comme nous l'avons dit, une liqueur purulente produite par une fièvre putride : Cette fièvre, disent-ils, est de même nature que celle des prisons ; elle est due à l'action d'un air vicié sur les humeurs, & ils ajoutent que l'air des hôpitaux & des chambres fermées est d'autant plus pernicieux aux femmes en couche, que les exhalaisons qu'elles répandent elles-mêmes, tendent à le corrompre à chaque instant ; & qu'une portion des lochies peut encore souvent se trouver re-pompée dans la masse du sang. Il y a dans cette opinion deux vérités incontestables ; la première, que l'état de l'air entre pour quelque chose dans les causes de la fièvre puerpérale ; la seconde, que cette fièvre a souvent le caractère d'une fièvre putride. Mais comment attribuer le dépôt abdominal à cette fièvre putride ? Il est vrai que l'on trouve quelquefois des dépôts ou des épanchemens dans l'abdomen à la suite des fièvres pernicieuses, nommées vulgairement *putrides* ; mais ce ne sont pas des dépôts semblables à ceux que l'on rencontre après la fièvre puerpérale : ces dépôts ou ces épanchemens qu'on cherche souvent en vain après les fièvres putrides, occupent presque toujours, lorsqu'ils ont lieu, l'intérieur du canal intestinal ; on les voit ordi-

nairement dans le voisinage de quelque tumeur enkystée, mais ils ne se trouvent pas entre le péritoine & les intestins, à moins que la maladie ne soit compliquée d'hydro-pisie, encore dans ce cas sont-ils d'une nature différente. Dira-t-on que l'état des intestins flétris & corrompus atteste l'origine & la nature de la liqueur épanchée dans l'abdomen? mais M. *White* nous fournit une réponse contre lui-même, en nous disant que *Pringle* & *Hunter* ont toujours observé que la vapeur putride des excréments dont ces parties sont abreuvées, les corrompoit avec la plus grande promptitude.

Les médecins qui regardent la fièvre puerpérale comme une inflammation, ne sont pas d'accord sur le siège de cette inflammation. *Hoffman*, *Pouteau*, & MM. *Johnson*, *Johnstone* & *Tissot*, admettent l'inflammation de la matrice; c'étoit aussi le sentiment de *Mauriceau* & de la *Motte*, sur la cause des douleurs de ventre, accompagnées de diarrhée qui surviennent, dans les premiers jours après l'accouchement, avec beaucoup de danger pour la malade. On avoit trouvé la matrice affectée dans les malades de l'Hôtel-Dieu en 1746, mais depuis ce temps cette remarque n'a été renouvelée ni à l'Hôtel-Dieu, ni ailleurs, par une suite d'observations notables, & sans révoquer en doute la véracité de ceux  
qui

qui ont soutenu ce sentiment, on voit aisément qu'en raisonnant d'après les faits sur lesquels il est fondé, on s'exposeroit à conclure du particulier au général.

M. *Pasta* admet aussi l'opinion de l'inflammation de la matrice, mais avec une restriction qui lui est particulière. La cause prochaine est, selon lui, dans la suppression des lochies; mais pour que cette cause produise un effet grave, il faut que la suppression dépende d'une lésion faite à la matrice par l'accouchement. La diarrhée si souvent funeste dans cette fièvre est, dit-il, une sorte de crise imparfaite qui vient quelquefois à bout de résoudre peu à peu cette disposition inflammatoire, ou ce que *Mauriceau* appelle cette phlogose de matrice: mais cet estimable auteur donne cette explication d'après deux faits également infidèles & peu constatés. Le premier, *la suppression des lochies*, puisqu'il convient lui-même que cette suppression peut arriver sans causer la fièvre, & qu'il avoue dans d'autres endroits que l'écoulement a eu lieu dans plusieurs de ces maladies; ce que l'observation a toujours démontré à Londres & à Paris. Le second fait, *la phlogose, ou la disposition inflammatoire de la matrice*; ce qui n'est pas une preuve plus forte, puisque dans presque toutes les ouvertures de cadavres faites à Paris & à Londres, on ne voit aucune trace de cette

inflammation, & que M. *Pasta* n'en cite pas même une seule en sa faveur; nous verrons dans la suite que les inductions qu'il auroit pu tirer, tant de sa pratique, que de celle de *Mauriceau* qu'il cite beaucoup, ne seroient pas favorables à sa théorie.

*Hulme* reconnoît l'inflammation des intestins pour cause prochaine de la fièvre puerpérale; *Leake* circonscrit cette inflammation dans l'épiploon; M. *de la Roche* tient pour l'inflammation des intestins, mais il avoue qu'elle n'est pas constante, & il diffère encore des deux autres, en assurant avoir vu plusieurs fois l'estomac enflammé. Sans faire aucune réflexion sur la division de ces auteurs, discutons d'une manière particulière leurs opinions, 1°. celle de M. *Hulme*, l'inflammation des intestins. Cet auteur fonde son opinion sur six ouvertures de cadavre dans lesquelles il a trouvé les intestins ou l'*omentum*, mais principalement les intestins, gangrenés. Mais qui ne sait que ces parties se gangrenent avec la plus grande facilité, sur-tout lorsqu'elles sont abreuvées d'un fluide? On en voit des preuves authentiques dans toutes les observations d'hydropisie; & *Morgagni* s'en explique clairement (a). M. *White* a fait des recherches pour nous. Pour réfuter l'ob-

---

(a) *Vid.* MORG. *Epist.* 25.

jection de M. *Hulme*, il prend au hazard l'histoire des ouvertures de cadavre faites après des fièvres malignes & d'autres maladies, dans lesquelles le siège primitif n'étoit pas dans le bas-ventre. Le tableau de ces ouvertures de cadavre, extraites de différens auteurs, fait voir des portions d'intestins gangrenés ou livides, des petits abcès intérieurs, des étranglemens. M. *de la Roche* vient au secours de M. *Hulme*, en observant que plusieurs de ces cas, rapportés par M. *White*, sont vraiment inflammatoires. Mais ne peut-on pas dire à MM. *White*, *Hulme* & *de la Roche*: Que voit-on dans ces exemples sur la nature desquelles vous disputez? Dans les cadavres qui attestent la putridité, comme dans ceux où vous démontrez l'inflammation, nous appercevons avec vous des gangrènes partielles, de petits abcès, ou des exudations intérieures, des étranglemens, mais non jamais un épanchement séreux sur la surface des intestins & des flocons blanchâtres nageant dans cette liqueur.

2°. L'opinion de M. *Leake*, l'inflammation de l'*omentum* ou *épiploon*. Les plus fortes preuves doivent être dans les observations particulières à cet auteur. Sur quatorze cas qu'il rapporte, il y a dix morts, & sur dix morts, cinq ouvertures de cadavre. M. *Leake* dit expressément qu'il a trouvé dans cinq cas l'*omentum* enflammé, suppuré

ou adhérent, un fluide blanchâtre qu'il évalué en général à une pinte, & une matière blanchâtre, épaisse, flottante, ou collée à la surface des intestins, semblable à un morceau de lait caillé qu'il évalué à quatre ou cinq onces, & qu'il regarde comme du pus (a). On ne niera pas à M. *Leake* la vérité de ces observations, dans lesquelles il a mis la plus grande précision; mais on lui disputera l'explication qu'il en donne & les conséquences qu'il en tire. En effet l'*omentum* peut avoir été enflammé quelquefois, mais consécutivement: plus souvent il a dû être macéré, détruit par le fluide dans lequel il nageoit, & cette fonte de l'épiploon n'étoit pas l'effet de l'inflammation; enfin, si cette inflammation étoit la cause de l'épanchement, elle auroit été observée dans tous les cas où l'on a vu cet épanchement. Or, quoique tous les médecins aient vu comme M. *Leake* le double épanchement de matière séreuse, blanchâtre, & de matière épaisse & en forme de caillot, le plus grand nombre n'a pas plus rencontré l'inflammation de l'épiploon que celle des intestins. Il paroît donc que, malgré toute l'attention que M. *Leake* a mise à chercher la vérité sur cet article, il a,

---

(a) Voyez LEAKE, *Child-Bed Fever*, case v; case viij, &c.

ainfi que les compatriotes, conclu du particulier au général.

M. de la Roche adopte, comme nous l'avons dit, l'avis de M. Hulme & de M. Leake, mais en renchériffant encore fur eux pour foutenir le parti de l'inflammation, nous avons dit qu'il avoit trouvé l'estomac enflammé, que le pouls lui avoit constamment paru fort & plein dans le commencement; les forces vives: mais comme s'il eût senti que toutes ces preuves pouvoient être attaquées, il a cherché encore de nouveaux moyens pour appuyer son systéme; ces moyens sont placés dans deux dissertations savantes; la première, sur la liaison des maladies putrides & inflammatoires; la seconde, sur la disposition que les vaisseaux du bas-ventte ont à être enflammés après la délivrance: ces dissertations sont suivies d'une explication détaillée des principaux symptômes de la fièvre puerpérale, d'après sa théorie inflammatoire. Voici une esquisse de cette explication: *Si la colique est moindre dans la fièvre puerpérale que dans les autres coliques inflammatoires, c'est que la membrane musculeuse des intestins a beaucoup perdu de son ton dans la grossesse; dans l'iléus le siège de l'inflammation est dans toute la substance des intestins dans les portions qui sont enflammées; dans la fièvre puerpérale au contraire*

ce sont sur-tout les vaisseaux de la surface des intestins & des autres viscères qui sont le siège de l'inflammation, comme ceux de la surface de la peau le sont dans l'érysipèle, & la preuve de ce caractère érysipélateux est la rapidité avec laquelle l'inflammation s'étend d'une partie à l'autre. Voilà la base de la démonstration par laquelle M. de la Roche a voulu ajouter aux preuves de MM. *Hulme & Leake*; elle lui sert à expliquer tous les symptômes, diarrhée, vomissement, &c. Ces explications font honneur à la grande facilité de M. de la Roche: on y trouve de la physiologie, de la pathologie présentées avec un grand air de persuasion; mais, quoique l'auteur soit sans doute fort satisfait de ce morceau, ce ne sera pas vraisemblablement celui qui plaira le plus aux médecins cliniques: on croit y appercevoir le travail d'une imagination convaincue, qui cherche des raisons pour défendre son système, plutôt que des motifs pour le peser; & cette propension se fait voir jusques dans la manière dont il présente le petit nombre de faits qui se trouve au milieu de cette tirade théorique. Ainsi, en se rappelant que MM. *Hulme & Leake* ont trouvé le plus souvent à Londres le pouls petit & foible, M. de la Roche dit que la différence vient de ce que ces médecins ont vu la plupart des malades dont ils parlent dans

les hôpitaux, tandis que d'un autre côté, à Genève, la disposition aux maladies inflammatoires étant plus générale qu'à Londres, le système sanguin conserve mieux sa force tonique. Il suit de ce passage, que M. de la Roche n'a pas vu de malades dans les hôpitaux ; mais pour ôter à ses lecteurs toute espèce de doute sur la manière de juger du pouls, il répète qu'il est d'autant plus surpris que les deux praticiens Anglois portent un semblable jugement sur l'état du pouls qu'ils ont trouvé comme lui le sang couenneux (a), & que cette disposition est un des caractères les plus distinctifs que nous ayons de l'existence d'une affection inflammatoire. Or en lisant cette histoire, on ne voit pas qu'il y eût alors un état inflammatoire, on seroit même tenté de conclure le contraire.

Il ne faut pas croire cependant que M. de la Roche ne soit que théoricien ; il rapporte à la fin de son ouvrage l'histoire de plusieurs fièvres puerpérales dans le traitement desquelles il a été plus heureux que M. Leake, puisque sur onze malades il ne lui en est mort que quatre ; à la vérité M. de

---

(a) M. de la Roche rapporte (32<sup>e</sup> cas), que dans la sixième saignée qu'il fit faire à une femme, douze heures avant sa mort, le vingtième jour après sa couche, le sang étoit encore couenneux.

*la Roche* n'a pas eu occasion de rencontrer cette maladie aussi maligne & aussi compliquée que *M. Leake*, puisqu'il ne l'a observée que dans la ville, & sur un petit nombre d'individus (a). C'est aussi sans doute ce qui l'a empêché de nous donner autant d'ouvertures de cadavre qu'il l'auroit désiré, quoi qu'il en eût pourtant eu plus de besoin qu'aucun autre observateur, pour confirmer sa théorie ou pour l'abandonner, si des faits plus multipliés l'eussent mis à portée de voir les choses sous une autre face.

Sur les quatre morts qui se trouvent dans ses propres observations, *M. de la Roche* ne présente que deux ouvertures de cadavre ; la première est presque étrangère à notre question, puisqu'elle ne présente d'autre phénomène qu'une suppuration à l'ovaire. Dans la seconde ouverture de cadavre faite douze heures après la mort, *M. de la Roche* a trouvé une grande quantité de liqueur séreuse, au milieu de laquelle étoit une matière blanchâtre rassemblée en caillots, ce qui lui est commun avec tout le monde ; & tout ce qu'il dit sur les signes

---

(a) Sur ces onze observations, deux ont été communiquées à *M. de la Roche*, trois sont évidemment éphémères ; reste donc six fièvres puerpérales, proprement dites.

d'inflammation, c'est que les intestins portoient, dans une très-grande portion de leur canal, des marques d'affection gangréneuse, le duodénum en particulier étoit livide d'un bout à l'autre, & le colon resserré dans un endroit, tous signes déjà cités par *Hulme*, que nous avons démontrés très-équivoques & très-insuffisans par eux-mêmes, & encore plus par leur inconstance.

Les médecins François, convaincus qu'en fait de médecine-pratique, l'observation doit être la seule boussole, ont bien reconnu dans la fièvre puerpérale des symptômes putrides, & même quelquefois des symptômes inflammatoires, mais ils les ont regardés comme secondaires; & en les admettant comme effet de la maladie, ils en ont attribué la cause prochaine à la métastase ou à l'infiltration laiteuse dans la capacité abdominale. En effet, ils ne s'appuient que sur des faits avoués dans le monde. Le premier, que le lait manque tout-à-fait ou diminue dans le commencement de la maladie, & disparaît constamment vers la fin; le second, que la matière séreuse & grumeleuse, dont le dépôt cause la mort, est tout-à-fait semblable au lait décomposé; le troisième, que les symptômes de putridité & d'inflammation ne se développent que lorsque le lait se perd; le quatrième, qu'il arrive souvent que l'épiploon & les intestins

ne font ni flétris, ni enflammés, ou, ce qui revient au même, que l'inflammation des viscères de l'abdomen n'est que secondaire & accidentelle; le cinquième enfin, que la maladie se guérit le plus souvent par des dépôts extérieurs ou des rhumatismes qui ont le caractère laiteux: mais ce n'est pas assez de ces assertions pour mettre cette opinion dans toute son évidence, il faut répondre à toutes les objections qu'on lui fait, & nous allons les prendre indistinctement chez les différens auteurs.

PREMIERE OBJECTION.

*Comment attribuer la fièvre puerpérale au lait? Ne sait-on pas que la fièvre puerpérale commence ordinairement du premier au troisième jour, tandis que la révolution laiteuse n'a lieu que le quatrième?*

Dès avant l'accouchement les mamelles sont gorgées d'un fluide laiteux, & quelques heures après la délivrance on les trouve remplies d'une sérosité blanchâtre qui, quoique peu consistante, forme pourtant un vrai lait dont le caractère de moment en moment devient plus achevé; il existe donc du lait dans l'organe des mamelles avant l'accouchement & dans les premiers jours de l'accouchement; ce lait est destiné à couler par les mamelles & à être repompé

en partie dans la masse du fang. La fièvre laiteuse régulière arrive le quatrième jour, & par des battemens répétés animalise une partie de cette humeur laiteuse dont la machine se trouveroit oppressée, & en expulse une autre par les voies excrétoires. La fièvre laiteuse irrégulière ou la fièvre puerpérale est excitée quand le lait des mamelles & celui qui roule dans la circulation, se trouvent portés, par une tendance contrenature, à se déposer dans le ventre, & les crises y sont aussi rares & aussi difficiles qu'elles sont communes dans la première espèce.

#### DEUXIEME OBJECTION.

*Mais, comment concevoir qu'une aussi petite masse laiteuse que celle qui a été séparée pendant les premières heures de l'accouchement, puisse former une métastase si considérable ? Cette métastase se fait le plus souvent par infiltration, & ne s'accomplit ordinairement qu'en trois ou quatre jours, comme on le voit par la gradation des symptômes : d'ailleurs, nous le répétons, il faut compter le lait qui existoit avant l'accouchement, soit dans les différentes parties du tissu cellulaire, soit dans les autres humeurs, & qui va se porter à l'endroit où l'irritation est établie.*

## TROISIEME OBJECTION.

*Le lait continue à couler par les mamelles ; donc il ne se dépose pas sur le ventre.* Les médecins François ont souvent observé que les mamelles étoient vides à l'invasion de la maladie, ou ne tarديوient pas à le devenir. Écoutons *Leake* (a) : « La sécrétion du lait étoit généralement interrompue par le frisson, quelquefois elle continuoit, mais foiblement pendant quelques jours, jusqu'à celui qui précédoit la mort, ou elle se supprimoit. » Il va plus loin encore dans sa sixième observation : « Dans le temps du frisson qui arriva le troisième jour, la malade avoit du lait plein ses mamelles, lequel disparut soudainement, & étoit tout-à-fait dissipé le soir même. »

## QUATRIEME OBJECTION.

*Comment l'épanchement du lait pourroit-il produire si subitement une défaillance, des langueurs, tandis que le lait est un fluide si doux ?* Cette objection est de *M. Leake*, car *M. de la Roche*, comme nous l'avons dit, n'a pas remarqué ce subit abattement de forces. Les fluides les plus doux, & dont le caractère est le plus benin, perdent

---

(a) *Child-Bed Fever*, p. 53.

promptement cette qualité s'ils sortent de la voie que la nature leur a tracée pour s'épancher dans un autre endroit. Quelques gouttes de lympe ou de sang extravasées dans le cerveau, le pus d'un petit abcès épanché dans la cavité du ventre ou de la poitrine vers le diaphragme, produisent promptement des convulsions, des défaillances, des syncopes, & la mort. Qu'y a-t-il donc d'étonnant de voir les coliques & la défaillance arriver lorsqu'il se dépose dans la cavité du ventre une liqueur étrangère, devenue acrimonieuse par sa décomposition, lorsque ce dépôt se fait presque subitement dans un corps où le genre nerveux jouit de la plus grande irritabilité, & où il sollicite une réaction qui doit multiplier les oscillations dans toutes les puissances motrices de l'économie animale ? A la vérité on voit de très-fortes accumulations d'eau dans l'ascite ne pas causer ces symptômes, mais elle se fait goutte à goutte, tandis qu'ici en sept ou huit jours on voit s'amasser dans la cavité du ventre plusieurs pintes de liquide & plusieurs onces de matière solide ; mais dans l'ascite l'épanchement se fait moins promptement, tandis que dans une femme nouvellement accouchée l'épanchement se fait subitement, avec douleur & une très-grande irritation. Au reste, quand bien même ces explications ne répondroient pas

à l'objection, l'opinion des médecins François n'en feroit point affoiblie. Pour admettre un phénomène en médecine, il fuffit de le prouver par des faits, mais il n'est pas nécessaire de l'expliquer.

CINQUIEME OBJECTION.

*Si cette maladie dépendoit d'une métastase laiteuse on la guériroit par la succion, ce qui cependant n'arrive pas, car M. Leake ayant ordonné de faire teter plusieurs femmes malades dans l'hôpital qu'il gouvernoit, n'en obtint pas plus de succès.*

On prévient certainement ces maladies par la succion lorsqu'elle peut s'établir convenablement, & même on guérit par ce moyen plusieurs malades déjà attaqués de la fièvre puerpérale. *Levret* l'avoit vu; je l'observe tous les jours à l'hôpital de Vaugirard, où le devoir des femmes nouvellement accouchées est de nourrir (a). Mais pourquoi cette méthode ne réussit elle pas toujours? A cela je répons, 1<sup>o</sup> toutes les

---

(a) Je rappelle ici pour ceux qui l'ignorent, que l'hôpital de Vaugirard est consacré à la guérison des pauvres enfans trouvés nouveaux-nés, attaqués de la maladie vénérienne, & qu'on y traite ces enfans principalement par le moyen de leurs mères ou de leurs nourrices: ainsi on y reçoit les femmes dans les derniers mois de la grossesse.

femmes n'ont pas l'aptitude à se laisser teter, ou n'en ont pas le courage, comme je le prouverai en parlant des moyens prophylactiques. 2°. Quel est le médecin qui ne sache pas combien il est difficile de faire changer les déterminations & les directions que la nature imprime à nos humeurs, en obéissant à des causes éloignées dont il est impossible de pouvoir calculer l'effet? Quel est le médecin qui n'a pas appris par des expériences répétées, que c'est sur tout dans les maladies épidémiques qu'il est très-difficile d'imprimer à l'économie humaine un mouvement contraire à celui qui la maîtrise déjà? Ainsi, rien d'étonnant si M. Leake n'a pas eu le succès qu'il desiroit: il avoit toujours saisi la véritable indication, & cette tentative fait voir qu'il ne tenoit pas alors fortement au système de l'inflammation. Mais nous trouvons encore dans cet observateur candide une remarque qui prouve que la succion doit être salutaire, & que le lait joue le rôle principal dans cette maladie. « Je ne puis m'empêcher de dire, quoique cela contredise l'opinion que j'avance, que celles qui ont été saisies de la fièvre puerpérale n'ont jamais eu d'abcès au sein, ou que celles qui ont eu des abcès au sein ne sont jamais mortes (a). »

---

(a) *There is however one circumstance which al-*

## SIXIEME OBJECTION.

*Van-Swieten rapporte qu'il a trouvé un dépôt de matière laiteuse dans le bassin d'une femme qui, ayant accouché depuis un an, avoit en dernier lieu perdu son enfant qu'elle allaitoit : on auroit dû voir cette observation renouvelée, ce qui n'est point arrivé.*

Dans le temps où M. de la Roche composoit son ouvrage, il pouvoit penser & écrire ainsi; mais depuis le rapport imprimé par ordre du Gouvernement sur la méthode de M. Doulcet, il semble que ce médecin auroit dû changer de langage. En effet, un peu au dessous de l'endroit où il est fait une mention honorable & bien méritée des

---

*though it seems to controvert this opinion, i cannot help mentioning, viz. those who were seized with this fever, were not subject to abscesses of the breasts; and of those who happened to have such abscesses i have, never known one die. . . . Case vj.*

C'est aussi avec la même franchise que l'Auteur italien que nous avons cité, M. Pasta, laisse entrevoir au milieu de ses raisonnemens, en faveur de l'inflammation de la matrice & de la suppression des lochies, que la maladie qu'il décrit si maligne, pourroit fort bien aussi être une maladie laiteuse. *Conciossiachè la febbre chè indi-ne nasce suole speffe fiare mascherarsi da febre lattea, o con essa febre lattea di sappiatio congiungerfi-per trarci in inganno. Considerazione settima, pag. 238.*

talens

talens de M. de la Roche, on lit ces paroles : M. Doublet a remarqué que plusieurs nourrices de l'hospice de Vaugirard, chez lesquelles la succion avoit été dérangée par quelque accident, ont éprouvé des métastases sur le bas-ventre, accompagnées des mêmes symptômes & des mêmes dangers que présente la fièvre puerpérale, quoique plusieurs semaines se fussent écoulées depuis l'accouchement. Sans doute cette observation seroit connue & multipliée depuis long-temps, si les yeux eussent été ouverts pour la voir, comme ils le seront désormais, & il y a même tout lieu de croire que la déviation ou la métastase du lait joue le plus grand rôle dans la plupart des maladies des nourrices (a). Faut d'avoir fait une attention suffisante à cette observation, & encore plus à l'opinion constante des médecins de l'Hôtel-Dieu & de tous les médecins François, M. de la Roche a laissé subsister dans son ouvrage cette conclusion rigoureuse : *La théorie de ceux qui attribuent cette maladie*

---

(a) M. de la Roche se récrie dans une note contre ceux qui attribuent la plupart des maladies des femmes au lait ; il est certain qu'il seroit ridicule d'attribuer toutes les maladies des femmes à cette cause ; mais si M. de la Roche avoit vu un grand nombre de femmes malades, il auroit mis quelque restriction à cette déclamation.

à la métastase du lait est tout-à-fait improbable, dangereuse & insuffisante par ses conséquences en pratique.

Dans un *Postscriptum* où M. de la Roche fait quelques remarques sur le Mémoire des médecins de l'Hôtel-Dieu, & sur le rapport de la Société royale, nous nous attendions à la dénégation, ou au moins à la restriction la plus ample de cette assertion; & voilà ce que nous avons trouvé, 1<sup>o</sup> dit M. de la Roche: *La liqueur épanchée dans l'abdomen n'a point la couleur du lait décomposé, parce qu'elle a toujours une teinte plus ou moins jaunâtre; mais cela est contraire à l'observation de tous les autres médecins, comme nous l'avons déjà dit. La matière solide, ajoute-t-il, ressemble plus à une lymphe coagulée qu'à du lait caillé. M. Leake avoit autant d'intérêt que M. de la Roche à trouver cette partie fibreuse, & cependant il s'est expressément servi du mot de lait caillé pour la désigner, White Curd, Curd like appearance, comme il avoit spécialement caractérisé la couleur de la sérosité, Whey Coloured fluid.*

2<sup>o</sup>. Continue M. de la Roche: *Quand il seroit démontré que la matière épanchée est véritablement laiteuse, ce ne pourroit être que par un changement inflammatoire dans l'action des vaisseaux.* Mais quelle nécessité d'aller imaginer un grand changement dans

les vaisseaux pour expliquer une métastase sur le ventre, tandis que l'on fait que presque toutes les métastases se font par le moyen du tissu cellulaire ?

D'après ces deux propositions, M. de la Roche offre une sorte de composition, il consent si l'on veut à regarder la disposition particulière qu'ont les femmes à former du lait après leurs couches, comme pouvant influer sur la nature de l'épanchement, c'est-à-dire *augmenter la matière purulente de l'abcès*, à condition qu'on regardera la fièvre puerpérale comme tenant essentiellement à une inflammation érysipélateuse des viscères, dont, selon M. de la Roche, un épanchement des fluides est une suite naturelle.

3°. *On ne sauroit*, dit M. de la Roche, *tirer de cette opinion aucune conséquence utile à la pratique ; & la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que ce n'est pas cette théorie, mais le hazard qui a fait naître la découverte de M. Doulcet.* Les talens de M. de la Roche méritent trop d'égards pour que nous nous arrêtions à réfuter un sophisme qui lui est échappé par hazard : nous lui dirons seulement que les médecins de Paris tirent bien moins des conséquences pratiques de leur théorie, que de l'observation exacte & attentive auprès des malades.

Quoi qu'il en soit, tout en cherchant à

M m ij

appuyer son systême par de nouveaux argumens, M. de la Roche en dit assez dans ce *Postscriptum* pour laisser voir que l'opinion de la métastase laiteuse ne lui paroît plus si improbable : nous rechercherons dans les articles suivans si elle est dangereuse & insuffisante par ses conséquences en pratique.

*La suite dans le Journal prochain.*

---

### O B S E R V A T I O N

*Sur le Pylore & le Pancréas trouvés cartilagineux (a) ; par M. SEBIRE, docteur en médecine à Bretheuil.*

Catherine Maillard, habitante de Bretheuil, ville de Normandie, fille âgée de soixante-onze ans, fut attaquée au mois de janvier 1782, d'une fièvre qui la força de se mettre au lit. Elle me fit appeler ; j'appris que la malade n'alloit à la selle qu'au moyen de lavemens, qu'elle urinoit peu, qu'elle vomissoit le bouillon & l'eau pannée, seuls alimens & médicamens qu'elle prit

---

(a) Voyez deux observations sur des tumeurs squirrheuses au pylore, vol. LVII du Journal de Médecine, pag. 137.

alors ; enfin que depuis quelques jours elle étoit considérablement maigrie. Le pouls étoit vif, ferré & très-fréquent, la langue étoit chargée de matière jaune. Je trouvai le ventre très-affaîlé, & je sentis une tumeur considérable en étendue, mais peu élevée qui occupoit tout l'épigastre. Cette tumeur oppoît sous la main une telle résistance, que je crus d'abord que c'étoit le cartilage xiphoïde qui s'étoit allongé ; un examen plus attentif me fit voir que je m'étois trompé. La couleur de la peau n'étoit nullement altérée, & en appuyant très-fort sur la tumeur, à peine je causois une légère sensation de douleur : je crus d'après cet examen que les viscères placés dans la région épigastrique étoient engorgés & squirreux. Je prescrivis les emplâtres fondans, appliqués sur la tumeur. J'ordonnai des potions calmantes, & pour boisson le petit-lait très-clarifié. La malade buvoit une très-petite quantité à la fois, mais rien ne put l'empêcher de vomir tout ce qu'elle avaloit, & bientôt elle mourut.

Je fis l'ouverture du cadavre avec M. *Huet*, chirurgien de Bertheuil, qui avoit donné avec moi des soins à la malade.

La tumeur qui avoit fixé notre attention étoit formée par le pylore, une partie du duodénum & le pancréas. Ces parties devenues cartilagineuses faisoient corps avec

les vertèbres sur lesquelles le pancréas est appliqué ; & elles étoient totalement dénuées de mouvement & d'élasticité.

Le duodénum étoit si fortement uni au pancréas, que nous ne pûmes ni l'en séparer, ni même appercevoir le point de réunion ; & le pancréas étoit tellement confondu avec les vertèbres, que nous fûmes obligés d'emporter une portion de ces os pour examiner les viscères devenus cartilagineux. Nous ouvrimés ces viscères avec un fort bistouri. Le pylore, & quatre travers de doigt du duodénum, étoient obstrués au point qu'on n'auroit pu y introduire un stylet de moyenne grosseur. Dans le centre de la tumeur nous trouvâmes de petits points rouges qui ressembloient aux vaisseaux qu'on apperçoit dans le corps des os.

Le mésentère, & principalement ses glandes, étoit engorgé. Les ovaires & la matrice étoient parsemés de concrétions de matière grisâtre de la grosseur d'une aveline & répandues en très-grand nombre.

J'ai appris depuis, 1°. que cette fille étoit affectée d'un asthme humide ; 2°. qu'elle étoit sujette à la migraine, mais qu'elle n'avoit point essuyé de grandes maladies ; 3°. qu'environ un an avant sa mort, elle s'étoit plaint de douleur d'estomac qui se calmèrent promptement, & ne l'ont re-

SUR LE PYLORE ET LE PANCRÉAS. 551  
prise qu'à sa dernière maladie ; 4<sup>o</sup> qu'elle  
buvoit beaucoup d'eau-de-vie , & mangeoit  
peu.

---

### OBSERVATION

*Sur un Spina-Ventosa au pied , à la suite  
de la Petite-Verole , guéri par l'usage  
du cautère actuel ; par M. BOQUIS ,  
chirurgien de l'hôpital militaire de Bastia  
en Corse.*

Quæ medicamentum ferrumque non sanant , ignis  
sanat , &c. HIPPOCR. Aph. ult. Sect. 7.

Les succès que nous obtenons tous les  
jours par le moyen du cautère actuel ,  
dans les maladies chirurgicales , nous le  
font regarder comme un remède précieux ,  
particulièrement pour le traitement des ma-  
ladies des os. Malgré l'effroi que son aspect  
inspire , nous devons le proposer , & le re-  
commander aux personnes pusillanimes  
qui l'ont en horreur , sur-tout lorsque ce  
moyen paroît être le seul propre à réta-  
blir dans leurs fonctions certaines parties  
qui sans lui seroient restées dans l'état fâ-  
cheux d'incurabilité.

Je fis un voyage , il y a quelque temps ,  
à Saint-Tropéz , petite ville de Provence ,  
où j'eus occasion de voir la demoiselle Ri-  
card , ma parente , âgée d'environ neuf

M m iv

ans ; elle avoit une petite ouverture fistuleuse à la partie supérieure , & au bord interne du métatarsé du pied gauche ; qui donnoit issue à une quantité abondante de matière verdâtre très-fétide , les environs de cette ouverture jusqu'à la face inférieure du pied étoient compactes , gonflés , mais sans inflammation. Cette jeune fille ne pouvoit marcher sans ressentir des douleurs poignantes , comme si c'eût été , disoit-elle , des épingles qui la piquoient ; & pour rendre ces douleurs plus supportables , elle avoit soin de renverser le pied en dehors , en s'appuyant sur son bord externe.

Il n'étoit pas difficile , d'après ces signes , de juger qu'il y avoit altération aux os. J'introduisis un stylet , & je reconnus que c'étoit le premier os de métatarsé qui étoit gonflé vers sa partie antérieure , c'est-à-dire à l'endroit de son articulation , avec la première phalange du gros orteil. Cette maladie datoit de l'âge de quatre ans , que la jeune enfant avoit eu la petite-vérole. La rentrée subite des pustules fit craindre pour sa vie ; elle refusa de prendre un purgatif que le médecin qui la voyoit jugeoit indispensable ; malgré cela les accidens alarmans se dissipèrent en peu de jours , & elle se trouva guérie sans qu'il lui restât aucune marque apparente de la maladie qu'elle venoit d'essuyer.

Quelque temps après, il lui survint au pied une tuméfaction très-douloureuse qui absçéda après l'application continuée de divers topiques. L'humeur qui sortit étoit en petite quantité, féreuse & inodore. L'ouverture se ferma, mais la tuméfaction & la douleur subsistèrent; cette dernière devint plus aiguë. Cinq mois après, il se fit une seconde ouverture qui permit la sortie de l'humeur sanieuse, dont j'ai parlé, laquelle avoit continué de couler jusqu'alors, malgré les soins que plusieurs personnes de l'art y avoient apportés. Le défaut de succès faisoit penser que la maladie tenoit à un vice scrophuleux, ou qu'étant la suite de la petite-vérole, elle ne pouvoit se guérir. Pour moi, je n'y vis qu'un vice local qu'il s'agissoit de détruire pour pouvoir obtenir la cure: il n'y avoit aucun indice de scrophule, aucune glande engorgée, &c.

Je fis une excision convenable des parties molles, pour mettre à découvert celles de l'os qui étoient affectées. La substance compacte qui recouvre la tête du premier os du métatarse étoit hérissée dans sa circonférence de pointes osseuses qui piquoient les chairs voisines, & l'on voyoit la suppuration sanieuse sortir de l'intérieur des petites cellules, dont la substance spongieuse est formée. Pour dessécher l'os malade, & en procurer l'exfoliation, je ne vis

pas de meilleur remède que celui qu'Hippocrate recommande lorsque les autres ont été sans effet : l'application du cautère actuel fut proposée , mais l'idée du feu jetta l'épouvante dans l'esprit de la petite malade , elle aimoit mieux mourir , disoit-elle , s'il n'y avoit pas d'autres moyens à employer ; les parens s'y refusoient également. Devois-je essayer le remède que le célèbre *de Haen* préconise pour la maladie que j'avois à traiter ? J'avouerai que je n'y avois pas grande confiance : d'ailleurs la malade avoit une répugnance invincible pour toute espèce de médicamens internes. Je me vis obligé de tourner mes vues d'un autre côté , je me servis de plusieurs poudres & liqueurs exfoliatives , de l'eau mercúrielle , &c. le tout infructueusement ; il étoit impossible que ces topiques pussent procurer l'exfoliation de tout le cylindre d'un os , quoique petit , comme ils le font tous les jours de quelques lames de sa surface. Je ne pouvois faire usage ni de la gouge , ni d'une petite scie ; les chairs venoient peu à peu recouvrir l'os , quoique j'eusse pris les précautions nécessaires pour les empêcher de se réformer ; je perdois ainsi le fruit de ma première opération.

Il fallut revenir au cautère actuel ; l'enfant s'y refusoit constamment ; enfin après beaucoup de sollicitations , voyant l'insuffi-

fance des remèdes que je venois d'employer, lui ayant assuré qu'aucun ne pouvoit remplacer celui-ci, & qu'elle resteroit estropiée toute sa vie, je parvins à la persuader. Après avoir mis l'os à découvert une seconde fois, & avoir garanti avec de la charpie mouillée, les parties voisines, de l'action du cautère, je le touchai avec un fer rouge approprié, ce que je réitérai pendant plusieurs jours. La petite jéttoit des cris perçans plutôt par l'effroi du moyen, que par la douleur qu'elle ressentoit réellement. Les exfoliations ne tarderent pas à se faire; j'enlevai tous les jours quelques portions d'os qui se détachèrent, & comme le feu étend son action au-delà de l'endroit de son application, je retirai peu à peu le tiers antérieur du premier os du métatarse. La facette articulaire respectivement de la première phalange du gros orteil étoit à découvert, mais intacte; j'eus soin de la préserver des agens qui auroient pu l'altérer.

Il ne restoit plus qu'une parcelle d'os à s'exfolier, lorsque je fus obligé de partir. M. *Bæuf*, chirurgien qui jouit dans le pays d'une réputation très-méritée, voulut bien se charger de ma petite malade; il fit quelques jours après l'extraction de cette partie: rien ne s'opposant plus alors à la cicatrisation, la guérison fut prompte & per-

manente. Le gros orteil est resté un peu plus court, cela n'empêche pas que la jeune demoiselle ne le remue; elle marche & elle danse avec la même facilité que si elle n'avoit jamais rien eu, ce que j'ai appris par un lettre de remerciemens que M. son père m'a écrite.

Cette observation présente un dépôt critique de l'humeur variolique dans l'intérieur du premier os du métatarsé qui a causé la maladie désignée, sous le nom de *spina ventosa*, ou de *pœdarthrocace*, selon *Marc-Aurele Severin*. Les auteurs s'accordent à regarder cette maladie, comme étant le plus souvent entretenue par quelques-uns des virus connus, aussi les voit-on s'occuper principalement du soin de changer la disposition vicieuse des humeurs. Ils conviennent tous de la difficulté qu'il y a de réussir. Ici le vice étoit purement local, il s'agissoit de l'enlever par quelques-uns des procédés que l'art indique; mais ce vice étoit de nature à éluder l'action de tout secours, à l'exception du cautère actuel.

Les conséquences que je crois pouvoir tirer de ce fait, sont 1°. qu'il peut être compté au nombre de ceux qui prouvent l'excellence du feu dans beaucoup de maladies. On peut dire que ce remède héroïque est encore trop négligé, quoique les

favans praticiens de tous les temps, en aient fait les plus grand éloges

2°. Qu'on peut étendre plus loin l'idée de M. Faure, lorsqu'il dit ( dans son Mémoire sur la chaleur actuelle dans le traitement des ulcères , mémoire inséré à la fin du cinquième tome de ceux de l'Académie royale de Chirurgie ) qu'il y a plus de *localités* qu'on ne pense dans les maladies cutanées ; ne pourroit-on pas ajouter & dans bien d'autres maladies ? En effet, pour peu qu'une maladie externe montre de l'opiniâtreté , on se persuade aisément qu'elle tient à un principe humoral caché ; tandis que souvent elle dépend uniquement du vice de la partie même. On administre les remèdes intérieurs qu'on a jugé convenable pour combattre le prétendu vice des humeurs, & l'on perd ainsi un temps précieux qu'on employeroit plus utilement si on avoit recours à la médecine efficace.

3°. Que le vulgaire est dans l'erreur lorsqu'il croit que les reliquats de la petite vérole sont incurables ; les personnes de l'art peu instruites font la cause de ce préjugé dementi par l'expérience. Combien d'individus ignorés, victimes de la prévention, traînent une vie misérable, tandis qu'une main secourable pourroit les délivrer de leurs maux !



## OBSERVATION

*Sur l'ouverture des panaris ; par M. BEAUSSIER DE LA BOUCHARDIERE, docteur en médecine, ancien chirurgien-major des armées du roi, correspondant de la Société de médecine, médecin de MONSIEUR, Frère du Roi.*

Il n'y a point d'opinion si bien accréditée dans le monde que celle-ci : *la Médecine est conjecturale, la Chirurgie est certaine & évidente.* Cependant si l'on consulte les ouvrages qui appartiennent en propre à la chirurgie, il n'y a aucune opération pour laquelle les préceptes ne soient contredits par des indications souvent opposées. Qui croiroit, par exemple, que le traitement des tumeurs humorales, qui est le vrai champ de la chirurgie, & sur lequel roule presque toute la pratique ; « qui croiroit, dit M. Medalon, (*Prix de Chirurgie*, tome j, in-12, Paris, 1753, p. 4,) que cette même partie soit ce qu'il y a de plus ignoré par le plus grand nombre des chirurgiens, qui habitent les campagnes, où même des villes éloignées de la capitale ? On en voit tous les jours s'obstiner à résoudre ce qu'il faudroit ouvrir, n'oser extirper ce qui devroit essentiellement l'être. » Ce que l'au-

teur attribue à l'ignorance, ne dépend-il pas de la grande difficulté de fixer son jugement ? & ce jugement n'est-il pas balancé, contredit, par l'incertitude même du genre de la maladie, & des différens degrés ou époques par lesquels cette maladie a passé ? *Experimentum periculosum, judicium difficile.*

De toutes les tumeurs le panaris est une des plus communes, des plus fréquentes, & où les principes étant les moins équivoques, les préceptes doivent être les plus certains & les plus décidés. Tous les auteurs se réunissent pour nous conseiller d'ouvrir les panaris . . . « Il faut ouvrir la tumeur, de peur que la matière en séjournant n'occasionne un plus grand désordre dans la partie. LIEUTAUD, *Précis de Médec.* t. ij, in-8, p. 76. . . . « Il ne faut pas attendre que le pus se manifeste, les accidens ne permettant pas toujours de différer. Op. de Dionis, Comm. par La Faye, p. 21; M. de Sauvages, *Nosolog. meth.* t. 4, p. 250, in-4°, Amst. 1768, *in paronychiâ cutaneâ, suppuratione factâ, abcessus aperiendus, in paron. periostii, quanto citius incidendus est apex digiti. . . in paron. tendinis : medicamenta inutilia sunt, brevi ad incisionem digiti & vaginæ tendinis properandum est (a).*

---

(a) Voyez aussi SENNERT, *Pract.* lib. v. part. 1,

M. Ravaton, chirurgien-major de l'hôpital de Landau, dont le nom est célèbre en chirurgie, & dont les ouvrages lumineux font loi, vient cependant de contredire cette théorie. Il défend d'ouvrir les panaris, il veut qu'on attende qu'ils s'ouvrent d'eux-mêmes. Il est nécessaire de mettre sous les yeux la doctrine effrayante qu'il établit; doctrine qu'il est à craindre, n'ayant pas ses lumières, qu'on ne suive trop aveuglément. C'est dans la *Pratique moderne de la Chirurgie*, publiée & commentée par M. Sue le jeune, (t. 3, Vincent, Paris, 1776, L. vij, c. j, p. 269,) que M. Ravaton dit : « Dans le panaris vrai, des chirurgiens d'une réputation accréditée ayant cru qu'il se déposoit au commence-

---

ligne 14, pag. 813. ELIE COL DE VILLARS, *Cours de Chirurgie*, tom. 1, pag. 398. SUE, *Dict. port. de Chirurg.* pag. 580. TISSOT, *Avis au Peuple*, tom. 2 pag. 585 & 586. PALFIN, *Anat. chirurg. com. par BOUDOU*, tom. 2, pag. 203 & 210. GUILLEMEAU, 1749; *Opér. de Chirur.* chap. 6, pag. 715. BUCHAN, *Med. dom.* tom. 4, pag. 226. ALLEN, *Abregé de la Méd.* tom. 4, chap. 12, pag. 453 & 454. FABRICE D'AQUAPENDENTE, pag. 360. HECQUET, *Chirurg. des pauv.* tom. 2, pag. 398. AMBROISE PARÉ, pag. 203. *Dict. Encyclop. Art. pan. Chirurg. compl.* tom. 2, pag. 61. *Oper. de GARENGEOT*, tom. 3, pag. 298 & suiv. VERDUC, *Pathol. Chirurg.* tom. 2, pag. 623 & 628. ASTRUC, *Traité des tumeurs*, art. pan.

ment

ment une sérosité âcre, ont conseillé de faire une incision à la peau, selon la longueur du doigt, pour évacuer. Ils ont été jusqu'à assurer, qu'après avoir raclé l'ongle, (où ils supposent gratuitement le siège du panaris,) ils avoient découvert deux points, ou taches sur l'ongle; & que les ayant ouvertes avec la pointe d'un bistouri, il en étoit sorti une ou deux gouttes de lymphe rouille, ce qui avoit procuré sur le champ la guérison du malade. Cette espèce de supercherie a pris tant de faveur dans les écoles, qu'on apprend aux élèves à faire l'opération du panaris, en plongeant la pointe du bistouri dans les parties latérales du doigt.»

« Prévenu d'abord en faveur de cette méthode, je l'ai pratiquée, pendant bien du temps; mais comme par ces incisions je n'ai jamais évacué ni matière, ni lymphe, que je n'ai vu couler que du sang, & que les accidens au lieu de diminuer ont augmenté, que la coction ou la fermentation de la matière a été retardée, & que les os & les tendons n'en ont pas été moins maltraités, je l'ai abandonnée pour toujours.»

M. Ravaton compare le panaris au clou dans le traitement duquel il faut attendre que la matière soit rassemblée pour l'évacuer, ou, ce qui vaut beaucoup mieux,

qu'elle ait usé ses enveloppes , pour se faire jour au dehors. . . « En vain allégueroit-on , dit-il , le danger qu'il y a que le séjour de la matière ne détruise les tendons & ne carie les os , puisque l'expérience prouve que les incisions ne les garantissent point de ces accidens. Ces incisions doivent être réservées pour les dépôts extérieurs des doigts , où il n'est question que d'inciser la peau pour donner issue à la matière. »

Voilà une doctrine qui paroît nouvelle, & diamétralement opposée aux sentimens de tous ceux qui ont écrit sur les panaris. Le nom respectable de l'auteur , qui en appelle à *son expérience* , doit-il l'emporter sur tant d'autres , & sur l'expérience constante & générale de tous les savans & de tous les siècles ? Voilà une grande incertitude : vient-elle de l'art ou de l'artifice ? dans l'un ou l'autre cas , elle expose aux plus grands dangers. M. *Ravaton* lui-même n'en a pas été exempt. . . « L'épidémie de 1766 & de 1767 lui fit voir dans son hôpital des caries d'os , la pourriture des tendons. Il y eut même des malades qui furent estropiés. » Mais les ouvertures qu'on a négligé de faire n'ont-elles pas été causes de ces accidens ? en les faisant ne peut-on pas heurter les aponévroses ou les tendons & les inciser trop ou peu ? & si M. *Ravaton* a

vu naître ces accidens malgré les incisions, n'a-t-il pas à se reprocher de les avoir faites trop tard ? Il traite de *supercherie* l'effusion des deux ou trois gouttes de lymphé rouffe, qui soulage sur le champ : mais M. Astruc a vu ces gouttes ; (Voyez Traité des tumeurs) & l'auteur de l'article Panaris du Diction. Encyclop. confirme cette opinion. M. Ravaton, ainsi que son Commentateur M. Sue, rejette la division des panaris en trois, quatre ou cinq espèces. Il seroit à désirer que la simplicité d'une définition assurât la certitude d'un principe. Mais il faut que la nature soit d'accord avec la définition, sans quoi on s'expose à l'erreur. Que M. Ravaton, tome iij, p. 263, distingue simplement le panaris, en *vrai* ou *légitime* ; que Verduc avant lui (*Pathol. de Chir.* tome ij, p. 623,) le divise en *superficiel* & en *profond* ; si ces définitions ne sont pas l'expression de ce que présente la nature, elles ne sont plus ni vraies ni certaines. ELIE COL DE VILLARS, (*Cours de Chirurgie*,) dit « que la première espèce de panaris est quelquefois si considérable, qu'elle peut dégénérer en la seconde, & la seconde en la troisième. On ne détruit pas, (dit le Diction. Encyclop.) la vérité des faits & l'existence des maladies qui ont fait établir les différentes espèces que nous avons dé-

crites dans cet article, & qu'il est indispensable de connoître & de savoir. »

Si l'on s'en tenoit à la définition du panaris, *παρονυχία*, *παρά* *propè*, *circà*; & *ὀνυξ* *unguis*, on devroit dire *paronix*, ou *paronis*, (ce n'est que par métathèse qu'on dit *panaris*,) il faudroit d'autres définitions pour exprimer les autres dépôts aux doigts, & ce seroit multiplier sans raison les maladies des doigts, puisque les causes, les effets & le traitement sont les mêmes.

Il est étonnant que M. *Sue*, Commentateur de M. *Ravaton*, embrassant trop avidement le sentiment de son auteur, n'ait pas dans sa note, (p. 373,) décrit & divisé le panaris, comme il l'avoit fait, en 1771, dans son *Dictionnaire portatif de Chirurgie*, tome iij, p. 579, & qu'il abandonne, par une contradiction ou un oubli inconcevable, son propre sentiment sur *l'ouverture*. . . « Une règle générale, a-t-il dit, p. 580, dans toutes les espèces de panaris, c'est de donner jour à la matière le plus tôt possible, parce qu'il n'y a pas d'endroit où son séjour puisse être plus funeste. » Il renvoie à la décision de l'Académie, qui fixera les opinions opposées de M. *de la Porte* & de M. *Dubertrand*. . . « Les deux méthodes ont des partisans, dit-il, elles peuvent avoir lieu suivant les cas & l'état

des personnes, c'est-à-dire, le plus ou le moins de délicatesse des fibres.» L'état des personnes & la délicatesse des fibres font-ils quelque chose dans l'action du pus sur les tendons, les membranes & les os ?

Voici une observation où le sentiment de M. *Ravaton* a prévalu, & où la maladie a eu les suites qu'on auroit pu éviter, si on avoit suivi le parti de l'ouverture.

M. *Beauffier*, maître en chirurgie, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, accoucheur célèbre à Vendôme ; âgé d'environ cinquante-quatre ans, d'un bon tempérament, & d'une conduite sans reproche, ouvrit par ordre de la justice, le 17 mars 1722, le cadavre d'un homme mort de la veille, d'un coup de couteau dans la poitrine ; ( il glissoit du haut en bas, & de gauche à droite vers le foie ) dont il avoit été blessé le 12 du même mois. C'étoit un sujet jeune & très-sain. J'étois présent, en l'absence du médecin du Roi. M. *Beauffier*, en recoufant les tégumens avec une aiguille courbe, se coupa légèrement l'épiderme du doigt *index* de la main droite, dont il tenoit l'instrument. Le bord tranchant de l'aiguille poussée avec difficulté occasionna cette excoriation, qui dans le moment ne causa aucune douleur, & saigna un peu ; mais le sang fut bientôt arrêté par un petit linge contenu d'un fil. M. *Beauffier* dina

très-bien, & ne fit aucune attention à cette blessure.

Il se réveilla dans la nuit avec une douleur & des élancemens très-violens, la fièvre, une agitation extrême; son doigt étoit très-gonflé, & d'une sensibilité excessive au bout de la troisième phalange. La main étoit très-enflée & douloureuse, en dedans & en dehors. Il y eut même un peu de délire. Il me fit appeler le matin. Le malade un peu calmé, & en état de diriger lui-même son traitement, se fit saigner deux ou trois fois. On appliqua les cataplasmes les plus émolliens, renouvelés & arrosés souvent. La diète fut exacte, les boissons abondantes & antiphlogistiques. Au bout de douze heures le bout du doigt devint noir & insensible. Le gonflement augmenta à la main, gagna l'avant-bras & le bras, jusqu'à l'épaule; au bout de dix à douze jours, le bras étoit gros comme la cuisse. Les douleurs, les élancemens dans la paume de la main, & le long du tendon fléchisseur de l'index devinrent excessifs & insupportables; le délire survint, sur-tout la nuit. Cet état le plus cruel & le plus menaçant a duré plus de huit jours. On ne pouvoit méconnoître une cause interne. Le malade, tourmenté à l'anus d'une dartre que ses grandes occupations lui faisoient négliger, nous donna l'idée de la

métastase qui s'étoit faite ; les douleurs étoient si violentes qu'on fut obligé de recourir encore aux saignées. Le doigt étoit monstrueusement gonflé ; le bout du doigt tombé en mortification, menaçoit les tendons du même malheur, & de fûlées jusques sous l'aponévrose, le ligament & le muscle quarré, dont la région étoit comme bridée & très douloureuse. Quel parti avoit-on à prendre ? Celui de l'incision & du débridement ; c'étoit le cas exposé par M. *Garengeot*, *Obs.* 28, p. 314, l. 3, *Op.* & traité par M. *Arnaud*. Tous les médecins & chirurgiens qui prenoient un intérêt singulier au malade, se rendirent à cet avis, malgré quelques représentations, fondées sur ce qu'on ignoroit le siège du mal, qui n'annonçoit aucun foyer. Mais on fait, par expérience, que quand le foyer se fait, que le pus prononce dans ces parties, les tendons & les os plus exposés que la peau qui résiste, sont ordinairement détruits. Il est donc dangereux d'attendre ces signes. Les phlyctaines qui parurent sur le dos de la main, déterminèrent encore plus à l'incision qu'on pratiqua sur le côté externe du doigt. On ne parvint point au pus, ni à procurer du soulagement. Le malade qui se promettoit du calme fut désespéré. La suppuration au bout du doigt s'établissoit. On vit, quinze ou vingt jours après, la

destruction du tendon & la chute de la phalange.

Mon avis avoit été d'ouvrir la gaine du tendon , & avec la sonde de prolonger l'incision jusqu'à l'aponévrose palmaire , où le malade sentoit une bride douloureuse.

A cette époque où les momens étoient précieux , M. *Duluc* , chirurgien-major des Carabiniers (a) , zélé partisan de la doctrine de M. *Ravaton* , décide sans voir le malade , qu'il ne faut pas d'incision ; qu'il fait guérir sans ouvertures , & pour donner du poids à ses raisons , met sous les yeux du public intéressé à la santé du malade le livre de M. *Ravaton*. On blâme déjà le traitement , on fait circuler le livre , on y voit *l'absurdité des ouvertures* , & on fait parvenir au malade , & à son conseil , l'oracle irrévocable. On va jusqu'à établir qu'on a eu tort de tenter une incision , que cette

---

(a) M. *Duluc* , pour appuyer & faire valoir son système , m'a fait voir plusieurs Carabiniers guéris de panaris par cette méthode. Ils ont souffert pendant huit ou quinze jours des douleurs énormes , & n'ont guéri que par la perte , les uns d'une phalange , les autres de la moitié de la phalange , ce qu'il appelle *exfoliation* , & la plupart par l'impuissance de se servir de leurs doigts. C'est une guérison bien fâcheuse que celle qui ne s'obtient que par tant de douleurs , de dangers , & la destruction d'une partie de nous-mêmes.

incision peut déjà avoir fait beaucoup de mal, qu'on ne répond plus des suites. Le malade déjà retenu par la sensibilité, par la crainte du fer, (qu'il auroit déjà employé sur tout autre), embrasse avec enthousiasme une opinion soutenue par un maître de l'art; on temporise; les douleurs diminuent, la main, le bras, l'avant-bras se dégonflent, on espère que les mouvemens des doigts vont se rétablir. Les cicatrices du doigt & de l'ouverture se font. Le malade guérit entièrement. On triomphe contre l'ouverture & les incisions. On a sauvé une main précieuse. Qu'est-il arrivé? Cette main est restée roide; les tendons soudés avec leur gaine refusent leur service. Le malade, après avoir risqué sa main, son bras & sa vie, se trouve privé de l'usage d'une main qui faisoit la base de sa profession. Les bains, les douches d'eaux thermales & sulfureuses, & surtout celles de Balaruc employées par M. Chirac, (*Eloge de Chirac, par Fontenelle,*) forment la seule ressource qui reste, quoique peu fondée.

N'auroit-on pas épargné bien des douleurs, & évité un accident aussi fâcheux que *l'impotence*, si on eût ouvert & dilaté à temps? Ne pourroit-on pas prier M. Ravaton de développer davantage son système, & de donner plus de clarté aux motifs qu'il a tirés de son expérience? Il seroit

à craindre que le bien qu'il désire de multiplier , ne fût pour bien des gens une occasion d'erreur.

## M É M O I R E

*Sur la terre foliée ; par M. DE LUNEL ,  
membre du collège de Pharmacie.*

La combinaison du vinaigre avec l'alkali végétal , forme un sel connu en chimie sous le nom de *terre foliée*. Le défaut d'une cristallisation apparente est la cause de sa dénomination. Ce sel , au lieu de se rapprocher comme bien d'autres sous une forme régulière , se dépose par couches feuilletées qui ne laissent appercevoir aucune forme précise. La perfection de ce sel est d'être parfaitement saturé & blanc , avantages que n'ose pas toujours se promettre celui qui le prépare. Quelques chimistes ont été assez heureux pour l'amener au degré de blancheur désirée , mais la parfaite saturation ne s'y rencontre pas toujours , ainsi que nous avons eu lieu de nous en assurer. *L'esprit de vin* & les autres moyens , recommandés dans plusieurs pharmacopées , paroîtront insuffisans d'après le procédé que nous allons détailler. M. *Rouelle* est un des premiers chimistes qui se soit procuré à

volonté de la terre foliée assez bien faite ; mais son procédé n'étant point connu, nous croyons devoir publier le nôtre.

Le raifin qui fournit le plus abondamment de l'acide végétal, contient trois principes bien distincts, qui par un mouvement infestin, réagissent les uns sur les autres, d'une manière assez intime pour que leur division soit très-difficile. Les corps fermentescibles qui ne contribuent à sa formation que par la division de leurs différens principes, occasionnent une espèce de combinaison de leurs parties constituantes, dont la disgregation ne peut s'opérer complètement par les procédés ordinaires,

Le vinaigre, qui ne doit son existence qu'au second degré de fermentation, ne peut être amené au degré de pureté nécessaire par la distillation ordinaire. Cette opération ancillaire doit être considérée comme une simple évaporation qui sépare seulement l'acide de ses parties tartareuses extractives & savonneuses, mais les principes huileux & spiritueux lui sont trop intimement unis, pour qu'il puisse jouir de toutes ses propriétés acides. Aussi *Stahl* & *M. Macquer* définissent avec bien de la vérité le vinaigre, un acide *spiritueux & huileux*.

Cette manière de procéder à la décomposition du vinaigre, ne doit pas faire regarder le vinaigre distillé comme le plus

acide ; ce seroit une erreur de laquelle doit être convaincu tout artiste instruit. D'après toutes les tentatives que nous avons faites pour découvrir un procédé avantageux , nous croyons pouvoir assurer que ce n'est qu'en débarrassant l'acide végétal du principe huileux qui lui est étranger, qu'il est possible de parvenir au but que nous nous sommes proposé.

De tous les intermèdes que nous avons employés , l'acide vitriolique nous a paru le plus propre à augmenter en même temps la pureté & la concentration de l'acide végétal.

Pour réussir d'une manière satisfaisante, il faut verser dans une cornue de verre (a), six pintes de vinaigre blanc , donnant 36 degrés au pese-liqueur de ces sortes d'acides , ajouter ensuite par portion deux livres quatre onces d'huile de vitriol blanche à 66 degrés : lorsque le mélange est fait , on place la cornue à feu nud dans un fourneau de réverbère , dont on supprime le dôme , on adapte à la cornue un ballon

---

\* (a) La cornue de verre ne peut être remplacée par celle de grès , parce que la liqueur devant être conduite à l'ébullition le plus promptement possible, la cornue de grès s'échauffe trop lentement , & une partie du vinaigre est distillée avant que l'acide vitriolique ait commencé son action.

tubulé, pour favoriser une issue à l'air qui se dégage en grande quantité. Le feu doit être conduit par degré & augmenté jusqu'à faire bouillir la liqueur. La distillation va très-vîte, & ce n'est pas sans plaisir qu'on a fait en un jour la besogne de trois ou quatre, par les autres procédés. On doit cesser le travail lorsque la liqueur commence à s'épaissir, & qu'elle acquiert une couleur noire. Notre mélange nous a donné quatre pintes & demié d'un vinaigre blanc très-pénétrant & d'une odeur agréable ; le résidu pesoit quatre liv. six onces. Le produit est beaucoup plus considérable que celui qu'on obtient par la distillation accoutumée, avantage qui peut compenser la dépense de l'acide vitriolique. La concentration du vinaigre ainsi distillé est de 5 degrés plus grande que celle du vinaigre distillé ordinaire.

Ce qui se passe dans cette opération est facile à entendre par une juste comparaison qu'on peut en faire avec ce qui arrive dans celle de l'éther. L'acide vitriolique ayant également affinité avec le principe aqueux comme avec le principe inflammable, devient de la même utilité dans les deux opérations. Dans la combinaison de l'éther c'est du principe aqueux qu'il se charge pour mettre l'esprit inflammable plus à nud, & dans son rapport avec le vinaigre, il se combine avec le principe huileux pour dé-

gager l'acide qui lui étoit combiné ; dans les deux cas l'acide vitriolique peut être regardé comme un filtre , par lequel les corps, qui n'ont pas d'affinité avec lui , se dégagent de ce qui est étranger à leur essence. Le concours des deux expériences confirme d'une manière non-équivoque le système des chimistes qui pensent que l'acide vitriolique n'entre pour rien dans la composition de l'*éther*. La pesanteur plus que doublée de l'huile de vitriol dans notre résidu , est une des preuves que l'acide vitriolique n'a pas monté dans la distillation, & qu'il n'y a aucun vestige d'acide sulfureux. Cet acide qui n'est par-tout que l'acide vitriolique lui-même volatilisé à la faveur du phlogistique pur, doit faire connoître pourquoi il se rencontre dans l'*éther*. L'esprit de vin beaucoup plus déphlégmé que le vinaigre se trouve en contact avec l'acide vitriolique dans des proportions plus considérables que celles que nous prescrivons pour notre opération, & qui nécessairement doit concourir à la formation de l'acide sulfureux. L'acide du vinaigre en se dépouillant de ses parties huileuses extractives & savonneuses , enchaîne pour ainsi dire l'acide vitriolique, & ne lui offre point le phlogistique assez à nud , pour que l'acide sulfureux puisse se former. Le résidu de notre distillation présente à peu près les mé-

mes phénomènes que l'inflammation des huiles grasses par l'huile de vitriol, pendant laquelle il ne se manifeste aucune odeur d'acide sulfureux. L'absence totale de cet être redoutable est enfin démontrée par une parfaite déliquescence de notre sel, avantages dont il ne jouiroit pas s'il étoit en concurrence avec le tartre vitriolé qui n'auroit pu manquer de se former. Le degré de concentration de notre acide facilite une combinaison beaucoup plus prompte & plus directe avec l'alkali végétal. Une même dose de sel alkali se trouve saturée par une quantité moins considérable d'un quart, que par le vinaigre distillé ordinaire. Par une évaporation bien ménagée, on obtient une terre foliée blanche & très-bien saturée. On peut être d'autant plus sûr d'une parfaite saturation, qu'on peut en toutes circonstances ajouter du vinaigre, sans craindre d'augmenter la couleur par une plus grande quantité de parties huileuses, inconvénient inévitable par les autres procédés.

Nous nous sommes assurés de la parfaite saturation de notre sel, par la teinture bleue des végétaux, qui n'est point altérée par sa présence.

Il est démontré que la partie huileuse extractive savonneuse, est la seule cause qui nuit à la blancheur de la terre foliée. L'ag-

grégation foible & peu intime, que contractent l'acide & l'alkali, ne permet aucun moyen de détruire la partie colorante. La calcination, qui de tous les moyens est peut-être le moins nuisible au médicament, ne nous a jamais permis d'obtenir ce sel dans un parfait degré de saturation. L'esprit de vin recommandé est un moyen fort dispendieux, & qui ne remplit pas l'objet qu'on se propose, la partie extractive savonneuse n'étant pas assez dissoluble dans les liqueurs spiritueuses, pour que la couleur se trouve absolument détruite.

Le Chimiste doit chercher la perfection des médicamens; mais c'est au médecin à prononcer sur les avantages qui peuvent en résulter, & la terre foliée très-blanche n'est peut-être pas celle qui doit être préférée.

## L E T T R E

*Sur une suppression d'urine, occasionnée par la présence de plusieurs pierres dans la vessie, & suivie de la mort.*

En faisant ma première visite à M. \*\*\*, le 18 décembre 1782, j'appris de lui-même qu'il étoit tourmenté depuis environ quinze ans d'une rétention d'urines, qui avoit fort augmenté depuis quelque temps. Il sentoit  
des

des douleurs au bout du gland lorsqu'il urinoit, des ténèsmes, des érections, une pesanteur au périnée, de fortes démangeaisons aux parties génitales; & il avoit une strangurie qui, depuis quelques jours, avoit tellement augmenté, qu'il croyoit ne pouvoir résister long-temps sans un prompt soulagement. Dans cette longue maladie il eut recours à différens chirurgiens, qui lui prescrivirent quelques remèdes; mais aucun ne l'avoit fondé. Les uns le soulagèrent, les autres aggravèrent son mal. Tous lui avoient assuré que sa maladie n'étoit qu'une *échauffure* (pour me servir du terme du malade). Il en étoit si persuadé, qu'il ajouta qu'il ne souffriroit pas la moindre opération, pas même celle de la sonde. Contrarié par son opiniâtreté, j'eus recours à la saignée, aux bains, &c. Ces moyens devinrent inutiles; j'insistai sur la nécessité de le fonder; enfin, après bien des instances, le malade se rendit. Il fut sondé; l'existence de la pierre fut reconnue, l'opération fut proposée. A cette époque, le 7 janvier 1783, vous fûtes mandé, Monsieur; & dans votre première visite, vous désapprouvâtes mon avis: vous défendîtes de fonder le malade; vous l'assurâtes, ainsi que sa famille, qu'il n'avoit point la pierre, que la cause de toutes ses souffrances n'étoit autre chose qu'un squirre. Je n'examinerai point si votre diagnostic

étoit fondé ou non, si votre manière de voir étoit certaine; la suite le prouvera.

Quelques jours après, (le 12) malgré la suppression totale des urines, malgré le goût que le malade vous dit sentir dans la bouche, malgré la tumeur formée à la partie antérieure & moyenne de la région hypogastrique, vous persistâtes dans votre premier avis, en soutenant qu'il n'y avoit point d'urines dans la vessie, & qu'il n'y avoit point de nécessité de sonder le malade. Vous lui procurâtes une double satisfaction, 1<sup>o</sup>. en lui assurant que sa maladie étoit telle qu'il l'avoit toujours pensé; 2<sup>o</sup>. qu'il pouvoit se passer de la sonde pour uriner.

Le 18 suivant, le malade eut un écoulement involontaire d'urine qui dura douze heures: on crut devoir cet écoulement à l'efficacité de vos remèdes, ce qui vous assura de plus en plus la confiance du malade & celle de la famille. Un saignement de nez y succéda peu de temps après, sa continuité effraya le malade; enfin ces symptômes auxquels s'est joint l'œdème des extrémités inférieures ayant augmenté, continuèrent de même jusqu'à la mort. Ici les réflexions naissent d'elles-mêmes, l'ouverture du cadavre va décider la question.



Extrait du rapport fait à l'ouverture du cadavre de M. \*\*\*, décédé le 25 janvier 1783, sur les dix heures du matin.

*Nous soussignés . . . avons trouvé audit cadavre, les extrémités inférieures, le bas-ventre, le scrotum œdématisés. Après l'ouverture avons trouvé dans ledit bas-ventre une grande quantité de fluide, ayant la couleur & l'odeur d'urine; les reins étoient dans un état d'inflammation; dans le gauche il y avoit plusieurs petits graviers. La vessie étoit très-distendue, remplie d'urine sanguinolente, & contenant douze pierres, dont cinq grosses comme des œufs de pigeons, les sept autres comme de gros pois, & une treizième à moitié introduite dans le canal de l'urètre. En foi de quoi nous avons signé le présent, pour servir en ce que de raison. A . . . le 26 janvier 1783.*

---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1783.*

Le nombre & l'intensité des maladies ont insensiblement diminué pendant le mois d'octobre, ce que l'on a cru pouvoir attribuer à la température douce & agréable qui s'est fait sentir pendant ce mois. Les fièvres intermittentes de toute espèce ont été très-

O o ij

communes. Il faut remarquer cependant que les fièvres-tierces étoient plus fréquentes que les fièvres-quartes ; il y a eu quelques hémitritées. Parmi les doubles-tierces qui , en général , étoient assez rebelles , plusieurs ont produit des symptômes très-graves , mais ont cédé à l'usage des calmans donnés avant l'accès , & du quinquina donné à la dose de deux gros immédiatement après l'accès , & continué à celle d'un gros , pris de quatre en quatre heures ; d'autres fièvres-tierces ont été compliquées ou suivies par l'ictère ; dans ces cas on s'est abstenu du quinquina ; les amers indigènes & les calmans ont parfaitement réussi. Quelquefois les ictères ont existé seuls ; on a vu à l'Hôtel-Dieu un assez grand nombre de ces maladies sur des Suisses qui habitent les cabernes de Ruelle & de Courbevoye. Les fièvres-continues n'ont été ni dangereuses , ni longues à guérir.

Vers la fin du mois les diarrhées , les flux dysentériques , les affections catarrhales , les maux de gorge , les érysipèles , les petites-véroles , sont devenues beaucoup plus communs. On a observé à cette époque des vomissemens qui attaquoient principalement les femmes d'un tempérament glaireux , & plus ou moins disposées à l'obstruction & à la jaunisse. Après avoir mangé , ces malades rejettoient au bout de quelques heures

d'abord le peu d'alimens qu'elles avoient pris, ensuite une grande quantité de glaires; elles urinoient peu, & le ventre n'étoit pas libre. Ces vomissemens étoient très-difficiles à arrêter.

A l'hospice de S. Sulpice c'est la fièvre-tierce qui a dominé chez l'un & l'autre sexe pendant tout le mois d'octobre; les signes de saburre cédoient à un émetique que l'on n'a pas souvent été obligé de réitérer. Ces fièvres n'ont pas dégénéré en cachexies & causé des bouffitures, comme cela étoit arrivé en septembre; les amers & les calmans ont favorisé la cure. En général, dans cet hôpital les maladies n'ont pas été graves, ni les convalescences très-longues pendant ce mois, quoique cependant il y soit mort plus de malades que pendant le mois précédent; mais c'étoit, pour la plus grande partie, des cachectiques, des phthifiques, ou des personnes caduques.



**OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,  
OCTOBRE 1783.**

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	6, 6	16, 8	13, 0	28	1, 0	28	0, 6	28	0, 1
2	6, 5	15, 3	11, 6	27	11, 4	27	11, 2	27	11, 3
3	8, 5	13, 6	10, 18	27	11, 11	28	0, 3	28	0, 3
4	8, 7	16, 2	11, 10	27	11, 10	27	11, 7	27	10, 3
5	10, 12	16, 1	14, 12	27	9, 4	27	9, 0	27	9, 4
6	14, 0	14, 19	13, 3	27	9, 1	27	9, 4	27	8, 7
7	14, 0	7, 10	5, 11	27	7, 10	27	8, 10	27	11, 0
8	3, 3	13, 16	5, 0	28	1, 0	27	1, 9	28	2, 3
9	1, 0	9, 9	4, 16	28	2, 1	28	1, 10	28	1, 11
10	2, 6	12, 4	5, 6	28	1, 11	28	2, 1	28	2, 2
11	2, 13	10, 7	5, 17	28	1, 1	28	0, 2	27	11, 6
12	2, 19	11, 10	7, 4	27	10, 5	27	10, 4	27	10, 4
13	5, 0	14, 7	8, 5	27	10, 2	27	10, 3	27	11, 5
14	5, 7	11, 9	9, 12	28	0, 6	28	1, 1	28	1, 7
15	7, 18	12, 14	8, 0	28	1, 5	28	1, 3	28	1, 6
16	8, 10	11, 0	9, 3	28	1, 8	28	1, 11	28	1, 11
17	7, 0	13, 2	8, 14	28	1, 1	28	1, 9	28	1, 7
18	7, 0	9, 18	7, 0	28	1, 2	28	1, 2	28	1, 4
19	6, 6	8, 7	7, 19	28	1, 3	28	1, 1	28	1, 1
20	7, 7	9, 15	6, 12	28	0, 9	28	0, 6	27	11, 8
21	5, 7	8, 11	5, 0	27	10, 6	27	9, 11	27	9, 10
22	4, 4	11, 12	8, 6	27	9, 9	27	9, 9	27	9, 7
23	9, 5	12, 10	9, 7	27	9, 0	27	9, 8	27	10, 7
24	5, 8	12, 13	11, 9	27	19, 0	27	9, 9	27	8, 5
25	9, 17	13, 8	11, 0	27	7, 9	27	7, 1	27	7, 2
26	8, 15	9, 8	6, 14	27	8, 1	27	8, 11	27	9, 6
27	3, 9	9, 9	6, 6	27	9, 3	27	8, 6	27	8, 8
28	5, 6	7, 19	4, 8	27	7, 9	27	9, 0	27	11, 0
29	2, 16	9, 10	7, 13	27	11, 5	27	11, 2	27	11, 4
30	6, 16	11, 0	6, 9	27	11, 9	28	0, 1	28	0, 9
31	3, 17	10, 9	5, 3	28	0, 6	27	11, 9	27	10, 5

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	E. fer. fr. brouil.	O. nuag. chaud.	E. fer. doux.
2	N-E. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>	N-E. fer. fr. br. v.
3	N. brouil. frais.	E. ferein, doux, brouil.	E. ferein, frais, aurore boréal.
4	E. fer. fr. brouil.	S-E. fer. chaud.	S-E. <i>idem.</i>
5	S. nuag. frais.	S-O. c. d. te p	S-O. cou. d. v.
6	S-O. c. d. pl. v.	S. c. d. pl vent.	S-O. cou. doux.
7	S-O. cou. doux.	S. c. fr. pl. vent.	N. c. fr. pl. er.
8	N. fer. froid.	N. nuag. frais.	N. ferein, frais.
9	N-E. fer. fr. g. bl.	S-O. <i>idem.</i>	N-O. nua. froi.
10	N-O. <i>idem.</i> , br.	S-E. nua. doux.	N-E. <i>idem.</i>
11	E. fer. froid.	N-E. fer. frais.	N-E. fer. froid.
12	E. <i>idem.</i>	S-E. fer. doux.	N-E. <i>idem.</i>
13	E. <i>idem.</i> brouil.	S-E. nu. d. vap.	O. nuag. doux.
14	N-O. <i>idem.</i>	N. cou. doux.	N. couv. doux.
15	N couv. frais.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. nua. fr.
16	N-E. cou. doux.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. cou. doox.
17	N-E. brou. frais.	E. nuag. doux.	N-E. co. fr. br.
18	N-E. <i>idem.</i>	N-E. cou. frais, broillard.	N. <i>idem.</i> brouil. ép. & fétide.
19	N-O. <i>id.</i> ép. & f.	S-O. cou. frais.	N-O. cou. frais.
20	N-E. cou. frais.	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
21	N-E. <i>idem.</i> , br.	N-E. <i>idem.</i> , bro.	N-E. <i>idem.</i> , bro.
22	E. nuag. froid, brouil'ard.	S-O. fer. doux.	S-O. nua. frais, aurore boréal
23	S-O. co. doux.	O. couv. doux,	S-O. cou. frais.
24	S-E. nu. fra. br.	S-O. co. d. vent.	S-O. c. doux, v.
25	S-O. c. d. br. pl.	S-O. couv. dox.	S. couv. doux.
26	N. co. fr. brain.	N-E. cou. frais.	N-E. fer. frais.
27	S-O. fer. fr. br.	S-O. nua. doux.	S-O. nua. frais.
28	S-O. nua. fr. pl.	O. n. fr. vent.	O. <i>idem.</i> , pluie.
29	S-O. n fr. ge. bl.	S O. couv. <i>id.</i>	S-O. nua. fr. v.
30	S-O. cou. frais.	S-O. cou. d. v.	S-O. nuag. dou.
31	S-E. brou. frais.	E nuag. doux.	E. nuag. frais.

584 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur .... 16, 8 deg. le 1  
 Moindre degré de chaleur..... 1, 0 le 9

Chaleur moyenne..... 8, 16 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pouc. lig.*  
 cure..... 28 2, 3, le 25

Moindre élév. du Mercure.... 27 7, 1, le 25

Elévation moyenne... 27 10, 6 l.

Nombre de jours de Beau..... 8

de Couvert. 15

de Nuages.. 8

de Vent.... 7

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 16

de Pluie... 6

de Neige... 0

d'aurore boréale.... 3

Quantité de Pluie ..... 15 lign. <sup>1</sup>

Evaporation..... 12 <sup>1</sup>

Différence ..... 2 <sup>1</sup>

Le vent a soufflé du N..... 11 fois.

N-E..... 24

N-O..... 4

S..... 5

S-E..... 7

S-O..... 23

E..... 12

O..... 5

TEMPÉRATURE : sèche & froide.

MALADIES : petite-vérole.

Plus grande sécheresse ..... 33, 8 deg. le 13

Moindre ..... 8, 7 le 19

Moyenne ..... 19, 6

J A U C O U R, prêtre de l'Oratoire,

A Môtmorency, ce premier novembre 1783.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois d'octobre 1783 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été conforme aux vœux du laboureur pour les nouvelles semences, ayant été serain la plus grande partie du mois. Ce n'est guères qu'après le 25 qu'il y a eu de la pluie; encore n'a-t-elle pas été abondante depuis ce jour.

Le mercure dans le baromètre s'est maintenu tout le mois près du terme de 28 pouces.

La liqueur du thermomètre, après le 7, ne s'est pas élevée au dessus du terme de 12 degrés. Ce jour elle s'étoit portée à celui de 16 degrés.

Le vent a été le plus souvent *sud & sud ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 16 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de  $4\frac{1}{2}$  degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $11\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $6\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

6 fois du sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

## § 86 MALADIES RÉGN. A LILLE.

Il y a eu 17 jours de temps couvert ou nuageux,  
10 jours de pluie,  
10 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, plus grande à la fin qu'au commencement.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'octobre 1783.*

Il n'y a pas eu de maladies aiguës dominantes dans le cours de ce mois, à l'exception de quelques points de côté & fluxions de poitrine, qui cédoient assez aisément aux saignées faites promptement, & à des boissons anodyno-diaphorétiques, telles qu'une infusion théiforme de fleurs de pavot & de fureau avec de l'oxymel. Si le point de côté résistait à ces moyens, un vésicatoire appliqué sur la partie malade le dissipait bientôt. Nombre de personnes du peuple ont été attaquées d'un enrouement sourd du poumon, avec de la fièvre, & le plus souvent de la bouffissure du visage, du contour de la poitrine & des bras. Cette dernière circonstance ne devoit pas croiser l'indication de la saignée, répétée selon le besoin, qui assez ordinairement faisoit disparaître la bouffissure en dégagant la poitrine; sans quoi elle subsistait & augmentoit au point d'entraîner la leucophlegmatie, & quelquefois un dépôt dans la poitrine, ou l'hydropisie dans cette partie.

Il y a des maux de gorge catarrheux, & quelques retours de rhumatisme.

Les fièvres intermittentes ne gaignoient plus; (ce qui est le contraire de ce qui a lieu ordinairement à cet égard dans cette saison:) elles étoient presque bornées aux récidives, qui ont été fort communes, & dont les accès étoient assez violens.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ACADÉMIE ET PRIX.

*Prix extraordinaire proposé par l'Académie des Sciences de Paris, pour 1785.*

L'Académie, en conséquence des ordres du Roi, avoit proposé pour sujet d'un Prix extraordinaire qui devoit être proclamé à la saint Martin 1783, de trouver le procédé le plus simple & le plus économique pour décomposer en grand le sel marin, en extraire l'alcali qui lui sert de base, dans son état de pureté, dégagé de toute combinaison acide ou autre, sans que la valeur de cet alkali minéral excédât le prix de celui qu'on retire des meilleures soutes étrangères.

Quoique dans le nombre des Mémoires qui lui ont été adressés, il s'en trouve plusieurs qui contiennent des recherches intéressantes, cependant, comme les procédés proposés sont imparfaits, en ce qu'ils ne procurent qu'une décomposition incomplète du sel marin, que celui qui approche le plus de remplir le vœu du Programme, est publié dans les papiers allemands, & qu'on a déjà monté des fabriques en grand à Londres sur ce principe, l'Académie n'a pas cru qu'elle fût dans le cas d'adjuger le Prix. Elle propose donc le même sujet pour la Saint Martin 1785. Les Mémoires seront reçus jusqu'à Pâques de la même année.

Le Prix sera également de deux mille quatre cents livres. Les Auteurs qui ont déjà concouru, pourront adresser des supplémens pour le second Concours.

*Prix ordinaire de Physique.*

*Premier Prix d'Anatomie.* L'Académie avoit proposé en 1777, pour sujets d'un Prix, l'*Exposition du Système des vaisseaux lymphatiques*; n'ayant pas été satisfaite des Mémoires envoyés au concours, elle avoit annoncé une seconde fois le même sujet avec des modifications, en 1782 Elle n'a pas été plus heureuse. Un seul Mémoire, dont l'Auteur n'a point rempli les vues de l'Académie, a été présenté, & elle croit devoir renoncer à ce Programme.

Elle propose pour sujet du Prix, *la Description du Nerf intercostal dans l'homme.*

Quoique plusieurs parties de ce nerf soient bien connues, il y en a plusieurs aussi dont la structure n'est point assez exactement déterminée. On donnera la plus grande attention à ses distributions dans les viscères, à ses connexions & à ses diverses origines. Comme il se présente des variétés dans ses rameaux, les Anatomistes qui concourront, feront attention à celles qui leur auront paru le plus remarquables. L'Académie vérifiera les nouveaux détails qui lui seront envoyés. Les Auteurs ne surchargeront point surtout leurs descriptions ou leurs dessins de ramifications imaginaires; reproche que l'on peut faire à plusieurs Modernes: ce n'est qu'en se renfermant dans les bornes de l'exactitude la plus rigoureuse qu'on pourra mériter ce Prix. Dans la vue de diminuer la dépense de ces recherches, on n'exige point que la description soit accompagnée de dessins, qui cependant, s'ils y étoient joints, ajouteroient au mérite & à la précision du travail. On laisse les Auteurs libres à cet égard.

Les Mémoires seront envoyés avant le 11 novembre 1785.

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique de Pâques 1786.

*Second Prix d'Anatomie.* Indépendamment de ce premier Prix, dont les fonds n'ont point été employés, l'Académie se trouvant dans le cas d'en proposer un second, elle demande, pour concourir à ce nouveau Prix, une *Description du Nerf intercostal, considéré dans les animaux.*

Elle a jugé qu'il seroit utile pour la Science, & commode pour les Auteurs, de proposer deux Sujets qui eussent des rapports entre eux, & qui pussent s'éclairer mutuellement. Mais, afin de rendre le travail plus facile, afin que les observations pussent être vérifiées, & comparées entre elles, & pour donner au Programme toute la précision dont il est susceptible, on a cru devoir indiquer quels sont les animaux dans lesquels les Concurrents doivent examiner la structure du nerf intercostal. On les a pris dans les classes qui sont marquées par les plus grandes différences, & choisi ceux qui sont le plus à la portée de tous les Anatomistes.

Ces animaux sont, parmi les quadrupèdes : 1<sup>o</sup>. *le Singe* (a). On n'indique pas l'espèce, pour ne pas ajouter à la difficulté que l'on pourra trouver à s'en procurer. Les Auteurs feront connoître le nom de celui qu'ils auront disséqué : 2<sup>o</sup>. *le Chien* : 3<sup>o</sup>. *le Mouton*. Parmi les oiseaux, *le Dindon*. Parmi les reptiles, *une Grenouille*. Parmi les poissons, *une Carpe*.

Quoique l'on indique les noms des animaux dans lesquels les Concurrents doivent examiner le nerf intercostal, ils seront néanmoins libres

---

(a) Comme il seroit peut-être difficile aux Anatomistes établis dans les provinces de trouver un singe, l'Académie déclare que cet article n'est point de rigueur.

d'ajouter à leur Mémoire la description de ce nerf considéré dans d'autres animaux, pourvu que ceux énoncés dans le Programme soient la base de leurs recherches. Ils indiqueront avec soin les diverses origines de l'intercostal, le nombre & la position de ses ganglions, ses connexions; & dans le cas où il manqueroit à certains viscères auxquels il se distribue dans la plupart des animaux, on fera connoître quels sont les autres nerfs qui le suppléent.

On n'exige point, par la raison exposée plus haut, que les descriptions soient accompagnées de dessins. On laisse les Auteurs libres à cet égard.

Les Mémoires seront envoyés avant le 12 novembre 1785. Le Prix sera distribué dans la Séance publique de Pâques 1786.

Chaque Prix sera de 1500 livres.

*Philosophical transactions, &c.* C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société de Londres*, vol. lxxij, pour l'année 1782, Partie I, in-4<sup>o</sup> de 337 pages, avec six planches, en taille-douce. A Londres, chez Davis, 1783.

2. *Nova experimenta chemica quæ ad penitiorum acidum à pinguedine eruti cognitionem valere videntur*, scribebat D. LAURENTIUS CRELLIUS, GUILLIELMO HUNTERO, Med. D. S. R. S. S. Tel est le titre du premier article qui est du ressort de notre Journal. Ce Mémoire contient les expériences par lesquelles il paroît que l'acide sébacé ressemble à certains égards au phosphore dans ses effets, quoiqu'il se distingue de l'acide phosphorique par sa plus grande volatilité, & son action sur les sels neutres. Il occupe le premier

rang, après l'acide marin, & il a une plus grande affinité avec l'alcali fixe que tous les autres acides, si l'on excepte les acides minéraux. Cependant diverses expériences paroissent renverser, ou du moins limiter cette conclusion, car l'acide sébacé n'agit pas de la même manière sur les sels neutres, que les acides minéraux agissent sur le sel de *Segner* (a).

Les autres articles relatifs à l'art salutaire renfermés dans ce tome, sont, 1°. *des observations sur les listes montuaires d'Yorck, par M. Guillaume White, D. en Med. membre de la société des Antiq.* D'après les tables publiées par *M. Drack*, dans ses antiquités de Yorck, concernant les 7 années depuis 1728 jusqu'en 1735 inclusivement, la mortalité dans cette ville étoit d'un sur vingt-trois quarts; aujourd'hui, remarque *M White*, cette proportion est changée: il n'en meurt plus qu'un sur vingt-huit & un quart. D'après ces observations, on peut conclure que la ville de Yorck, qui étoit presqu'aussi meurtrière que Londres, est devenue plus salubre que la plupart des grandes villes; changement avantageux que, selon notre Auteur, il faut principalement attribuer à l'introduction de l'inoculation, aux progrès de la médecine pratique dans le traitement de plusieurs maladies, au régime rafraîchissant dans les fièvres, au renouvellement de l'air dans les chambres des malades, à l'usage des remèdes & des alimens antiseptiques; aux principes plus lumineux qu'on suit avec soin dans l'éducation physique des enfans. A ces causes générales de la conservation des citoyens, se réunissent en-

---

(a) Voyez le *Journal de Physique*, tome xvij, page 110 & suivantes, & page 383 & suiv. *Expériences faites avec l'acide retiré du suif de boeuf*, traduit de l'allemand de *M. Croll*, communiquées par *M. de Morveau*.

core quelques circonstances particulières & propres à la ville d'Yorck. La salubrité de cette ville a été augmentée par la plus grande largeur qu'on a donnée aux rues, par la suppression des abus dans la construction des maisons, qui autrefois gaignoient d'étage en étage sur la ligne perpendiculaire des rez-de-chaussée, enforte qu'à une certaine élévation elles se touchoient presque: inconvénient qui empêchoit le soleil de pénétrer & l'air de se purifier dans les rues. On a ordonné de paver & d'entretenir la propreté des rues; on les a rendues sèches au moyen des conduits établis. La construction des vanes à environ quatre milles au dessous de la ville, a encore contribué à la salubrité de ce lieu. L'eau de la rivière est par cet expédient constamment à une certaine hauteur; au lieu qu'autrefois elle étoit souvent si basse, que la vase laissée à découvert se pourrissoit au centre de la ville, en même temps que les immondices des égouts stagneroient & se corrompoient dans tous les coins des rues.

2°. *La description d'une naissance monstrueuse.*  
 Dans une lettre de Jean *Torlese*, écuyer, chef d'Anjingo, à l'honorable *Guillaume Hornbey*, gouverneur de Bombay, communiquée par le D. *Lind*, membre de la société royale. L'enfant dont il s'agit, naquit le 28 mars 1780, & vécut jusqu'au matin du 1 avril. L'après midi M. *Torlese* fut le voir; & voici la description qu'il en donne. » Il n'avoit qu'un tronc, à l'extrémité duquel étoient deux têtes dont l'une plus grosse que l'autre. Il avoit quatre mains & quatre bras bien conformés; deux jambes d'un côté du corps & une de l'autre: celle-ci étoit placée au milieu du corps, & paroissoit avoir été destinée dans son origine à en donner deux. Elle étoit très-grosse, &

& le pied avoit l'air d'être formé par la coalition de deux. On ne trouva à ce monstre qu'un ombilic & un anus; mais les parties sexuelles, ( il étoit du genre féminin ) étoient doubles. Pendant le peu de jours qu'il vécut on l'avoit nourri avec du lait de chevre. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'étoit qu'une des deux têtes dormoit quelquefois pendant que l'autre étoit éveillée; que l'une crioit & l'autre gardoit le silence; elles moururent néanmoins au même instant. Presque toute la ville alla voir cet enfant comme une chose dont on n'avoit jamais entendu parler. La mère est une femme robuste, & je vis dans sa maison quatre de ses enfans dont le dernier avoit six ans. Ils se portoient tous parfaitement bien & n'avoient aucun vice de conformation. » Cet article est accompagné de deux gravures représentant ce monstre.

3°. *La suite des expériences & observations sur les gravités spécifiques & l'attraction des diverses substances salines*; par M. Richard Kirwan; écuyer, membre de la société royale. L'Auteur aussi sçavant que laborieux examine dans cet article combien il faut d'acide pur pour saturer les diverses substances qui s'unissent à lui. Il a distribué ses expériences sous les titres suivans: alcali minéral; alcali volatil; terre calcaire; magnésie ou terre muriatique; terre d'alun ou terre argilleuse, phlogistique: la quantité de phlogistique contenue dans l'air nitreux, dans l'air vitriolique; dans le soufre & dans l'air de l'acide du sel marin.

En parlant du phlogistique, l'Auteur expose d'abord l'origine & la formation de l'air inflammable: il s'attache ensuite à prouver l'homogénéité & l'identité de cet air & du phlogistique. On designe généralement sous le nom de phlogistique ce principe des corps combustibles d'où dépend

Tome LX. P p

particulièrement leur inflammabilité : ce principe auquel les métaux doivent leur malléabilité & leur éclat ; celui qui combiné avec l'acide vitriolique forme le soufre , qui diminue l'air respirable , &c. Selon M. *Kirwan* , l'air inflammable est ce même principe qui est réellement inflammable. Il rapporte à l'appui de cette doctrine un grand nombre d'observations & d'expériences qui lui sont propres ou qu'il a empruntées des autres physiciens , sur-tout de M. *Priestley* , & il soutient qu'elles concourent toutes à prouver que l'air inflammable purifié des acides & autres substances qui le dégagent de ses bases , comme aussi de toutes les particules du corps auquel il étoit uni originairement , tel que seroit l'air inflammable des métaux reçu à travers le mercure & bien lavé avec de l'eau de chaux ; qu'un pareil air inflammable , disons - nous , est exactement le phlogistique , duquel il ne diffère que par la quantité du feu qui entre dans sa composition. L'air inflammable contient sous un volume égal , à peu près autant de feu que l'air atmosphérique. Le D. *Crawford* s'est assuré de cette proportion par quelques expériences qu'il se dispose à communiquer bientôt au public.

Il paroît sans doute extraordinaire , dans la supposition de l'identité du phlogistique & de l'air inflammable , que celui-ci se mêle si facilement à l'eau , tandis que le phlogistique refuse de s'y incorporer & en est constamment repoussé. Mais M. *Kirwan* nous apprend que cette contrariété des affections dépend uniquement de la forme de la même substance , qui , dans l'état fixe & concret s'appelle phlogistique , & prend le nom d'air inflammable lorsqu'elle est raréfiée & dans un état aériforme. C'est en raison de cette raréfaction qu'elle est plus ou moins miscible à l'eau.

Les autres articles qui ont quelque rapport

avec notre Journal, & dont nous nous contenterons d'indiquer les titres, font les suivans.

*Relation concernant une pluie singulière : par M. le comte de GIOENI, habitant de la troisième région du mont Etna. — Expérience sur le chanvre de la Chine ; par M. KEANE FITZGERARD, écuyer. — Description de quelques scories de fer qui ressemblent aux filamens vitrifiés, décrits par sire Guillaume Hamilton ; par M. SAMUEL MOORE. — Précis des registres de la paroisse de Holy-Cross Salop, depuis 1770 jusqu'en 1780 ; par le révérend GUILLAUME GORSUCH, vicaire. — Quantité de pluie tombée à Barrowby, près de Leeds ; par M. GEORGE ELOYD, écuy. membre de la Société royale. — Description d'un thermomètre perfectionné ; par M. JACQUES SIX. — Méthode de rendre sensible la plus foible électricité, soit naturelle, soit artificielle ; par M. ALEXANDRE VOLTA, professeur de philosophie expérimentale de Como. — Abrégé des registres des observations du baromètre, du thermomètre & de la quantité de pluie tombée à Lyndon en Rutland, pendant l'année 1780 ; par M. Thomas BARKER, écuyer. — Journal météorologique tenu à la maison de la Société royale.*

Ces observations sont suspendues faute de

commodités dans les nouveaux appartemens du Palais de Somerfet, consacrés à l'usage de la Société royale.

Kongl. Vetenskaps Academiens Handlin-  
gar, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de l'aca-  
démie royale des Sciences de Suède, pour  
l'année 1779, vol. xl, grand in-8°. A  
Stockholm, chez Lange, 1779.*

3. Ce volume contient les articles suivans qui sont du ressort de ce Journal.

1°. Une observation de M. le professeur *Adol-  
phe Murray*, sur des vices au cardia & aux pa-  
rois de l'estomac qui interceptoient la dégluti-  
tion des alimens. Le malade entièrement exténué  
est mort subitement à la suite de la rupture d'un  
abcès. A l'ouverture du cadavre on a trouvé  
plusieurs duretés & skirrhes aux viscères du bas-  
ventre ; les parois de l'estomac étoient épaissies :  
ce viscère même étoit très-retréci, adhérent au  
foie & cartilagineux en plusieurs endroits : l'œso-  
phage, le cardia, la petite courbure de l'esto-  
mac étoient endurcis en plusieurs endroits, il y  
avoit près du diaphragme un élargissement à l'œso-  
phage dont la substance étoit détruite par un amas  
de pus : enfin il y avoit un abcès entre l'estomac &  
le foie. Le récit de ces phénomènes est accompa-  
gné de reflexions très-judicieuses sur l'origine  
& le traitement de ces sortes de maladies dans  
lesquelles M. *Murray* approfondit sur-tout les  
effets que l'on peut attendre du mercure, sup-  
posé toutefois que le mal n'ait pas fait trop de  
progrès.

2°. Des recherches sur la quantité d'air pur  
contenu dans l'atmosphère ; par M. *Scheele*.

3°. Un relevé des régistres de paroisse pré-

sentant le nombre des naissances, des morts & des mariages dans l'espace de 50 ans à Torneæ-Lappmark, par M. *Turafiall*.

4°. Une observation sur une cécité absolue par M. *Odhelius*. Un homme en faisant sauter la mine devint tout-à-coup aveugle. L'inflammation étant tout-à-fait dissipée, l'observateur reconnut une cataracte membraneuse à l'œil droit, & comme la pupille étoit extrêmement rétrécie & presque immobile, il fit une incision à la sclérotique, qu'il continua ensuite jusqu'à la prunelle, par laquelle il fit l'extraction de la cataracte.

5°. La description d'une fièvre bilieuse qui a régné en 1778 dans Calmar & ses environs; par M. *Santhesson*. Cette fièvre étoit d'abord du genre des rémittentes, & dégénéra ensuite en fièvre quartre simple ou double; dans les endroits humides elle tenoit plus de la nature des putrides, & dans les lieux élevés de celle des intermittentes. Quelques malades essuyoient une éruption de pétéchies qui procura constamment du soulagement. Un accident très-pénible étoit le météorisme du bas-ventre, auquel se joignoit presque toujours une constipation opiniâtre. La méthode curative consistoit dans la saignée faite au commencement & lorsque les symptômes en indiquoient le besoin; dans l'usage des vomitifs, dans celui des laxatifs composés de rhubarbe & de crème de tartre, ou de sel d'Angleterre: dans celui des boissons froides, aigrelettes, & des atténuans donnés dans les intervalles des cathartiques, enfin dans celui de la cascarille dont les malades prenoient un demi gros toutes les heures, à commencer trois heures avant le paroxysme.

6°. Les essais de M. *Scheele* pour décomposer les sels neutres au moyen de la chaux vive & du fer.

7°. Le catalogue des plantes que les bêtes à cornes mangent ou rejettent, par M. *Holmberger*.

8°. Nous fouhaiterions pouvoir traduire en entier les essais de M. *Rieman* sur les moyens de perfectionner les batteries de cuisine, faits à l'occasion du prix annoncé par la société d'émulation de Paris ; mais ce travail nous meneroit trop loin : nous sommes donc obligés de nous contenter d'une annonce très-concise des principaux sujets de ce Mémoire. L'Auteur y expose d'abord ce qu'il faut considérer pour remplir les vues qu'on doit avoir en cherchant à perfectionner les vaisseaux des cuisines ; savoir, qu'ils ne communiquent aux alimens qu'on y prépare aucune propriété malfaisante, ni mauvais goût ni couleur degoûtante ; qu'ils soient durables, & résistent au chaud comme au froid, qu'ils ne se cassent pas facilement & qu'ils soient à bon marché. Ces qualités ne se trouvent réunies jusqu'à un certain point que dans le cuivre & le fer ; mais ces deux métaux ont des défauts auxquels il est essentiel de remédier. Pour cette fin M. *Rieman* propose des émaux. Celui du cuivre est composé de parties égales de spath fusible & de gyps calcinés ensemble & pulvérisés. Cette poudre doit être répandue au moyen d'un tamis sur le cuivre mouillé. On le fondra ensuite sur le métal. On peut varier cet émail de différentes manières, comme l'Auteur l'enseigne dans ce Mémoire. Voici un exemple d'émail pour le fer : prenez neuf parties de minium, six parties de verre, connu sous le nom de cristal, deux parties de potasse purifiée, deux parties de sel de nitre dépuré, & une partie de borax.

9°. Les expériences ultérieures faites dans l'Hôpital de Stockholm par M. *Odhelius* avec le romarin sauvage (*ledum palustre*), dans la lèpre

qui est endémique en Suède, confirment de nouveau l'efficacité de ce végétal. On a donné à l'intérieur l'infusion de cette plante, on l'a employée à l'extérieur en fomentations & en injections. Deux malades ont quitté l'Hôpital avant le rétablissement entier de leur santé : un troisième en est sorti radicalement guéri. Le romarin sauvage a encore réussi dans l'Ostbothnie contre cette même maladie sous la direction de M. Carger, Médecin pensionné de la province. Il est vrai que l'activité de ce remède a été secondé par une nourriture végétale, & les influences de la bonne saison. M. Odhélius a enfin reconnu l'utilité du *ledum palustre* dans un malade dont la peau enflammée & tuméfiée étoit chargée de grosses cloches.

Les expériences sur la tourmaline brune, par M. le Chevalier Bergman; celles de M. Scheele sur le plumbago; l'extrait des registres de la paroisse de Larf en Ouestgothie depuis 1749 jusqu'en 1773, par M. Afzelius, & plusieurs autres articles relatifs à l'histoire naturelle, à la botanique & à l'économie rurale, quelque intéressans qu'ils soient, ne peuvent pas être analysés ici.

Betrachtungen über die Ruhr, &c. C'est-à-dire, *Considérations sur la dysenterie : on y a joint un appendice sur les fièvres putrides ; par CHRETIEN-LOUIS MURSINNA, chirurgien-major du louable régiment de Petersdorf, in-8° de 140 pag. A Berlin, chez Himburg, 1780.*

4. La dysenterie qui a régné à Herford en Westphalie, (& qui fait le principal sujet de cet ouvrage) y a enlevé la première victime le 26

P p iv.

juillet. Au mois d'août, elle a étendu ses ravages. Pendant la première moitié de ce mois, elle s'est répandue parmi les gens pauvres, mal nourris, mal vêtus & mal-propres; mais lors de l'autre moitié, elle s'est également communiquée aux personnes aisées, riches & dans une situation heureuse, malgré toutes les précautions qu'on prenoit. Au commencement de septembre sa fureur étoit portée au plus haut point, il y eut dans la ville seule trois cents quarante malades. A mesure que ce mois avançoit, & que les chaleurs diminueoient, elle perdoit de sa violence, & cessa entièrement à la fin du même mois.

Pour opposer des digues aux progrès de cette épidémie, le conseil de Santé, composé d'un capitaine de la garnison, de toute la magistrature, du clergé & de tous les médecins de la ville, ordonna que tous les cadavres seroient enterrés le jour même de leur mort, ou le lendemain tout au matin, hors de l'enceinte de la ville, & par des gens destinés pour cet office; que la ville seroit partagée en seize quartiers; qu'on mettroit à la tête de chaque quartier deux hommes d'une probité & d'une vigilance reconnues, qui seroient chargés de faire les perquisitions nécessaires pour la connoissance des malades, afin de les engager à se faire traiter méthodiquement, de veiller à la propreté des malades, aussi-bien que des personnes bien portantes; enfin, de secourir les nécessiteux aux frais de la Chambre. Tous les après midi, il y eut assemblée des médecins & chirurgiens pour consulter ensemble.

C'est à ces soins éclairés du conseil de Santé, à la libéralité avec laquelle on portoit toute sorte de secours aux malades; enfin à l'assiduité & aux lumières des médecins que la ville de Herford doit la conservation d'une grande partie de ses

citoyens. Elle a compté, en deux mois, six cens soixante malades, sur trois mille habitans, & n'a perdu, par ce fléau, que cent soixante-dix-huit individus.

M. *Murfinna* range parmi les causes prédisposantes & du degré plus ou moins violent de la mortalité de cette constitution, un été singulièrement chaud ; le genre d'occupation de la plupart des habitans de Herford, c'est-à-dire, la culture des champs ; les alimens, qui consistent ordinairement en viandes salées & fumées ; la malpropreté ; le site de la ville dans un terrain marécageux ; la négligence ou le mauvais traitement dans le premier période de la maladie.

L'Auteur remarque ensuite, que les personnes aisées n'ont essuyé que des dysenteries légères, ou seulement des diarrhées ; que la crainte étoit quelquefois une cause de contagion ; que plusieurs raisons concourent à faire rejeter l'opinion que cette épidémie reconnoissoit pour cause des miasmes contagieux.

L'attaque de cette maladie étoit ordinairement subite. Les malades furent saisis tou-à-coup de violentes douleurs dans le ventre ; ils rendirent des selles fréquentes, souvent sanguinolentes, & toujours glaireuses. Il y en eut peu parmi eux qui sentoient des symptômes avant-coureurs, tels que des frissons ou des maux de reins, la plupart conservoit l'appétit pendant les premiers jours ; l'estomac ne paroissoit chargé de saburre, que chez un très-petit nombre : le pouls étoit rarement dérangé au commencement ; mais dans la suite il devenoit fébrile, quelquefois extrêmement fréquent.

Le traitement consistoit, 1°. Dans l'emploi du tartre émétique. M. *Murfinna* en faisoit fondre dix-huit grains dans six onces d'eau ; &, après y

avoir ajouté une certaine quantité de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, il en fit prendre une cuillerée, de demi-heure en demi heure, jusqu'à ce que les malades vomissent.

2°. Dans celui de l'eau d'orge, à laquelle on ajoutoit le soir de la crème d'avoine & de la crème de tartre.

3°. Dans un cathartique composé de deux onces de tamarin, d'une demi-once de sel de Glauber, de quatre onces & demie d'eau, & d'une once de sirop de chicorée; les malades en prenoient plein une tasse toutes les deux heures.

4°. Dans des lavemens, composés d'une décoction de fleurs de camomille & de graine de lin, à laquelle on ajoutoit un quantité arbitraire d'huile de lin.

5°. Dans l'usage d'une solution de gomme arabique en guise de boisson.

6°. Dans celui des fomentations émollientes ou des cataplasmes composés d'huile de lin, de camphre & d'opium, si les douleurs étoient violentes.

La saignée, quand les forces le permettoient, ou des vésicatoires appliqués sur le ventre ou au gras des jambes, remplissoient les mêmes vues. L'Auteur remarque qu'on pouvoit ôter ces emplâtres avant qu'ils n'eussent fait élever des ampoules, si la douleur s'étoit dissipée.

Ragionamento sopra gli sgravii del parto, &c. C'est-à-dire, *Dissertation sur les lochies, ainsi que sur la rétention & l'extraction de l'arrière-faix*; par ANDRÉ PASTA, in-8° de 227 pag. A Naples, chez Manfredi, 1782.

5. C'est ici la seconde partie des dissertations médicales sur diverses maladies des femmes, dont

nous avons fait connoître la première dans le cahier précédent, & dont la dernière nous occupera le mois prochain.

L'Auteur communique d'abord ses considérations sur la quantité & sur la durée des lochies: il déclare, qu'à ces égards elles varient extrêmement, & qu'elles peuvent même être supprimées, sans qu'il en résulte ces suites fâcheuses qu'Hippocrate & d'autres médecins ont annoncées. Tous les accidens qui surviennent à cette suppression, sont dûs, selon M. *Pasta*, à la connexion de la matrice avec les autres parties du corps, au moyen des nerfs, plutôt qu'à une inflammation, à laquelle s'opposent les vaisseaux dilatés & ouverts. Cependant, comme plusieurs impressions de dehors, le saisissement, le chagrin, le refroidissement, &c., peuvent donner lieu, même chez les femmes qui ne sont pas en couches, à des maladies très-graves, elles agiront avec bien plus d'activité sur les nouvelles accouchées. M. *Pasta* conclut de là que la suppression des lochies n'est pas la cause des irritations dans la matrice, & de l'inflammation de ce viscère; mais une conséquence des impressions fâcheuses qui ont occasionné ces dernières.

En parlant des convulsions qui attaquent les femmes en couches, l'Auteur expose les signes auxquels on peut reconnoître si elles entraîneront ou non du danger. Elles seront exemptes des suites fâcheuses, si la malade reprend son bon sens dans les intervalles des accès, si l'orifice de l'utérus reste mou & souple.

Le flux de ventre est à craindre, lorsqu'il survient après quelque lésion de la matrice, ou s'il arrive les premiers jours des couches.

Quand les lochies coulent en petite quantité, ou se suppriment les premiers jours, s'il

n'y a ni fièvre, ni tension ou douleur dans la matrice, ni autre accident fâcheux, il faut s'abstenir de tout remède actif regardé comme capable d'augmenter ou de rétablir cet écoulement. Le repos & un régime diaphonique seront suffisans. Si ces moyens ne suffisent pas, on aura recours au traitement antiphlogistique, jamais aux échauffans ou emménagogues proprement dits.

On combattra les accidens, & sur-tout les douleurs, si elles sont vives.

1°. Par des saignées copieuses faites au bras, & à large ouverture: 2°. par des fomentations avec de l'eau tiède; & 3°. en cas de retour, par des fomentations avec du lait: 4°. Par les frictions avec l'huile d'amandes douces, lesquelles, toutefois, ne conviennent que contre les douleurs dûes aux mouvemens convulsifs; elles sont nuisibles dans les inflammations: 5°. Par des injections émollientes & calmantes dans la matrice. L'Auteur est tellement persuadé de l'utilité de ce secours, qu'à l'exemple d'Harvée, il conseille d'ouvrir l'orifice de l'utérus, s'il est déjà refermé, afin de pouvoir faire parvenir les injections dans la cavité de ce viscère. 6°. Par l'usage abondant de l'eau. *M. Pasta* considère l'eau comme le remède le plus efficace contre les inflammations & les convulsions; mais il ne faut pas se contenter d'en donner autant que la soif en demande; il faut en régler la quantité sur les évacuations par les urines & par la transpiration. L'eau de poulle citronnée, peut remplacer quelquefois l'eau simple.

L'Auteur, après avoir parlé de l'opium & du castoréum, remarque qu'il seroit dangereux d'administrer les pilules de *Bécker*, de *Stahl*, &c. avant que la fièvre, l'inflammation & les accidens qui en dépendent, ne soient dissipés par

l'usage des humectans & des rafraîchissans. Il ajoute qu'il faut tout abandonner à la nature, lorsque les lochies ont seulement cessé trop tôt, & qu'il n'est survenu aucun symptôme qui mérite attention.

La section suivante est consacrée à l'écoulement trop abondant du sang après l'accouchement ; & , comme ces hémorragies sont souvent causées par la présence d'un corps étranger dans la matrice, il importe d'en procurer la sortie. *M. Pasta* conseille de procéder à cette extraction avec les plus grands ménagemens, & de n'employer la force, que lorsque les accidens devenus trop graves, & le danger de mort suite de l'épuisement du sang, autorisent à tout tenter. Il suppose qu'on aura déjà essayé les injections astringentes, attendu qu'outre les corps étrangers, il peut y avoir encore d'autres causes qui s'opposent au resserrement des vaisseaux. Il faut néanmoins se rappeler qu'il y a plus de femmes qui meurent des suites de la suppression des lochies, qu'il n'y en a qui périssent par les hémorragies.

*M. Pasta* avance que les pertes sont plus dangereuses, lorsqu'elles surviennent incontinent après l'accouchement, que quand elles prennent quelques jours après ; lorsque le sang qui s'écoule est tenu & clair, que quand il s'évacue des caillots noirs.

Si, dans le premier cas, l'hémorragie est occasionnée par la présence d'un corps étranger, il faut faire une ou deux saignées avant que les défaillances ou quelques autres accidens menaçans ne rendent ce secours inutile, ou même nuisible ; il faut encore ouvrir la veine, lorsqu'à la suite des évacuations de sang caillé, les forces se perdent, que le pouls s'affoiblit, que le visage

pâlit, que les jambes se refroidissent, que les nausées & les vomissemens commencent : il suffit d'un de ces symptômes, pour déterminer à saigner du bras. Toutes les fois qu'on fait une saignée révulsive, il faut laisser jaillir le sang à plein jet ; mais il faut mettre le doigt sur l'ouverture de la veine, lorsque l'affoiblissement commence à gagner, & que la répétition de cette évacuation ne paroît pas sans danger. Les opiatiques ne conviennent que lorsque l'hémorragie dépend du spasme des fibres, & des vaisseaux de la matrice. On reconnoît cet état aux douleurs vives que les malades essuient à la région hypogastrique, au pouls fréquent, dur & ferré ; enfin, aux inquiétudes. Les injections d'une solution de la boule d'acier, ou de la pierre bleue d'*Helvétius* paroissent, dans ces cas mêmes, préférables à l'opium, ou secondent du moins singulièrement son activité.

Les hémorragies qui ont pour cause des déchiremens de l'orifice de la matrice ou du vagin, demandent l'usage des injections & des tampons imprégnés de substances astringentes.

La rétention de l'arrière-faix n'est pas, à beaucoup près, aussi dangereuse que l'on le croit ; & *M. Pasta* est bien éloigné d'être du sentiment de *Ruisch*, concernant la nécessité d'en faire promptement l'extraction. Il pense que s'il y a eu des femmes mortes sans avoir été débarrassées du délivre, il est probable que cette funeste issue a été exclusivement due à la violence & à la manipulation inconsidérée avec lesquelles on a cherché à extraire l'arrière-faix. Il recommande donc fortement de ne rien précipiter dans ce cas, & de laisser agir la nature. Il enseigne ensuite les moyens d'opérer la sortie du délivre, & exhorte, dans le cas où l'orifice de la matrice seroit déjà refermé, à essayer les relâchans avec

une persévérance opiniâtre , pendant des journées entières, s'il le faut. La saignée est indispensable , lorsque la matrice a été maltraitée par des efforts déplacés : elle concourt souvent , dit-il , avec les émoulliens , à hâter l'expulsion de l'arrière-faix.

---

*Observations médico-chimiques sur le cancer ; par M. MARTINET , curé de Soullaines, près Bar-sur-Aube , nouv. édition.*

Ingens sub minimâ mole latet malignitas.

SYDENHAM , scd. 7.

A Paris , chez Didot jeune , imprimeur de MONSIEUR , 1783, in-8° de 78 pag. Prix 1 liv. 4 s. broché.

6. Quelques réflexions ajoutées dans cette édition nouvelle ne nous empêchent point de renvoyer nos lecteurs à la notice très-étendue que nous avons donnée de l'ouvrage de M. Martinet , dans le cahier de décembre 1781 , pag. 560 & suivantes.

---

*Physique générale & particulière ; par M. le comte DE LA CÉPEDE , colonel au cercle de Westphalie , des Académies & Sociétés royales de Dijon , Toulouse , Rome , Stockholm , Hesse-Hombourg , Munich , &c. Tome I , in-12 de 364 p. avec fig. A Paris , chez Didot le jeune , quai des August. Prix 2 liv. 10 s. broché.*

7. Cet ouvrage paroîtra en douze volumes. On

trouve dans le premier, un Discours préliminaire sur la manière d'étudier & de traiter la physique, & six chapitres sur l'espace, la matière, le temps, les propriétés générales des corps, l'attraction, la cohérence & l'adhérence. Ce seul début peut faire voir le plan immense que l'Auteur s'est tracé, & la route qu'il prend pour en parcourir les différentes parties. Dans ce premier volume, il présente la base & les fondemens d'un édifice qui doit être aussi étendu que la nature; car la physique est la science de tous les êtres qu'elle compose, de tous leurs rapports, & de tous les effets qui en résultent. Elle ne se borne point à observer les différentes substances, pour en connoître l'extérieur & la superficie; à les distinguer les unes des autres; mais elle en recherche encore toutes les propriétés, toutes les qualités, toutes les forces. Le physicien s'occupe de connoître quel degré d'action elles peuvent avoir les unes sur les autres, & par quels ressorts les phénomènes se produisent; il découvre les loix qui les régissent, & enfin les causes qui gouvernent l'univers.

Ainsi, toutes les sciences naturelles appartiennent au physicien; l'astronomie, la minéralogie, l'histoire des poissons, celle des animaux terrestres; l'ornithologie, la botanique, la chimie, la médecine ne sont que des branches de l'immense science dont le physicien doit s'occuper, & que M. le Comte de la Cépède se propose de traiter. Cet Auteur fait une réflexion très-juste; c'est qu'il a été départi trop peu de temps à l'homme, pour qu'il puisse parcourir lui seul tous les détails de toutes les sciences naturelles. Pour se conserver assez de forces pour la contemplation des grands objets, il est contraint de ne prétendre qu'aux connoissances dont les principes tiennent

tiennent plus immédiatement aux loix universelles. Cependant, il ne détourne pas entièrement ses regards de dessus les différentes sciences dont il a abandonné les objets trop particuliers ; il ne néglige jamais de remonter aux causes des effets qu'il observe, & d'assigner les grands rapports, d'après lesquels chaque savant doit ranger les objets de ses études. Le physicien indique à tous les savans, la voie qu'on doit tenir. C'est d'après ces principes, que les limites des sciences seront reculées ; & ce sont ceux qui ont guidé M. le Comte de la Cépède.

En cultivant ce vaste champ, les physiciens doivent toujours considérer que l'objet de leur science n'est pas uniquement de décrire les différens corps de la nature, mais de rechercher les propriétés & les rapports des substances, & de déduire l'explication de leurs phénomènes. D'après cela ; M. le Comte de la Cépède détermine, dans son Discours préliminaire, les objets que le physicien doit considérer, & l'ordre qui doit régner parmi ces objets. Il tâche d'établir le point de vue sous lequel il doit les examiner, les instrumens dont il peut s'aider dans ses recherches, les qualités que sa destination exige, & la manière dont il doit construire ses ouvrages, pour qu'on n'ait jamais besoin de les remplacer : car l'auteur compare très-ingénieusement l'ouvrage du physicien à celui d'un géographe.

« Si ce dernier, dit-il, rapporte également sur sa carte, les pays entièrement connus, & ceux qui ne le sont qu'à demi, les distances certaines, & celles qui n'ont été jamais mesurées ; s'il trace également les contours établis par des observations sûres, & ceux qu'on n'a fait que soupçonner ; s'il ne distingue pas, au milieu des pays bien connus, les endroits qui sont encore à dé-

couvrir, ou dont la situation n'a été trouvée que par conjecture; s'il n'indique pas la vraie place des pays inconnus; s'il ne marque pas, d'une manière bien remarquable, les points invariables qui ont été bien déterminés, comme les très-hautes montagnes auxquelles, dans tous les temps, on pourra rapporter les distances des différens endroits déjà découverts ou à découvrir; s'il ne fait enfin sa carte que comme plusieurs physiciens ont fait leurs ouvrages, on aura bientôt besoin de la remplacer par une autre.

» Mais, s'il commence par marquer sur sa carte les lieux invariables, & dont la distance a été fixée; s'il distingue ensuite & rapporte à ces premiers points, tout ce qui sera également déterminé; si, lorsque les endroits seront connus, mais qu'on ignorera leur éloignement, il indique leur distance, comme étant encore à chercher; ou si, lorsqu'on n'aura apperçu que leur distance, il marque les endroits mêmes, comme étant à reconnoître; s'il distingue les limites douteuses, d'avec celles qui sont bien établies; s'il désigne la place des pays inconnus; ou s'il marque cette place come incertaine, lorsqu'elle le sera réellement; mais s'il établit en même temps, le plus près qu'il pourra, des endroits sur lesquels on pourra se fixer pour trouver cette place, & en rapporter les mesures, ce sera toujours sur son ouvrage que travailleront les nouveaux géographes, &c.

» C'est ainsi que doit faire le physicien: il doit commencer par poser des points fixes: les grandes vérités déjà démontrées, seront ces points invariables, il leur rapportera toutes les questions physiques, ou établira ces points de manière qu'elles puissent y être rapportées: il distinguera, avec le plus grand soin, les vérités

démontrées , les vérités prouvées , les choses probables , les choses hypothétiques , & les questions entièrement inconnues ; il indiquera par-tout , avec soin , ce qui sera encore à découvrir , tracera une place pour ces régions entièrement cachées , & laissera , pour ainsi dire , des blancs à remplir. Par-là son travail ne sera pas remplacé : les physiciens qui lui succéderont , ne feront , en quelque sorte , qu'écrire sur son ouvrage ; ils en rempliront les vuides , ajouteront aux descriptions déjà faites , les descriptions nouvelles des objets qu'ils auront apperçus ; mais ils rapporteront tout au point fixe établi par le premier physicien , sans jamais toucher ni au plan , ni aux fondemens de son ouvrage ; ils décoreront , étendront , exhausseront l'édifice ; mais ce sera toujours le même bâtiment , qu'ils agrandiront , sans jamais l'abattre , & qu'ils n'abandonneront jamais pour en élever un nouveau. »

Si l'Auteur possède ce coup-d'œil rapide & étendu , propre à embrasser de grands objets , ou une foule d'objets à la fois , il n'en a pas moins la sagacité nécessaire pour les observations de détail , & l'adresse qu'exigent les expériences particulières. Par exemple , il a fait l'expérience suivante , qui est très-délicate , pour prouver l'impenétrabilité de la matière , & faire voir qu'une substance encore plus pénétrable en apparence que l'air , étoit cependant réellement impénétrable. Il choisit pour cela le fluide électrique , qui , plus tenu dans ses parties , plus rapide dans sa marche , moins soumis à nos sens , & opposant un obstacle bien moindre aux corps qui le traversent , a bien au-dessus de l'air , les apparences d'une substance pénétrable. Il remplit d'eau une cloche de verre d'un assez grand volume ; il la renversa & l'enfonça à demi dans un grand vase rempli d'eau à

une hauteur assez considérable. Il introduisit ensuite de l'éther dans le haut de la cloche, par le moyen d'un tuyau courbé. L'éther, par son impénétrabilité, obligea l'eau à lui céder une partie de sa place : il marqua autour de la cloche, avec un peu de couleur, le point où il avoit contraint l'eau de descendre : il isola tout l'appareil, & l'électrifa pendant quelque temps. L'éther augmenta en volume, ainsi que l'eau ; mais, comme l'eau avoit une issue par le bas, & que l'éther n'en avoit point, celui-ci obligea l'eau de descendre plus bas que la marque colorée qu'il avoit faite autour de la cloche.

L'éther, dit l'Auteur, n'augmenta pas réellement de volume dans cette expérience : il ne fut pas raréfié ; sa température ayant toujours resté la même ; & d'ailleurs, l'effet du fluide électrique, lorsqu'il ne donne point d'étincelle, étant plutôt de refroidir que d'échauffer les substances sur lesquelles il agit. Mais l'éther reçut, au milieu de ses pores, un nouveau corps étranger ; la quantité du fluide électrique qu'il renfermoit, fut augmentée, & c'est cette quantité surabondante, qui exigea un nouvel espace, & qui força l'eau à descendre. Si le fluide électrique étoit pénétrable, l'eau n'auroit-elle pas resté à la même hauteur ?

Le vaste plan que l'Auteur s'est tracé, doit comprendre tout ce qui a trait à la vie, à la génération, au sentiment, à l'homme physique & moral. Lorsque nous en serons à ces grands objets, nous nous arrêterons un peu plus sur ses idées, qui seront alors plus particulièrement de notre ressort.

---

M. *Rochard*, docteur en médecine, & chirurgien.

gien-major de l'Hôtel-Dieu de Meaux, vient d'inoculer la petite vérole aux deux demoiselles, filles de M. *La Bouloie*, trésorier de France. Il a obtenu le succès le plus complet. M. *Rochard* est le premier qui ait pratiqué cette opération dans la ville de Meaux; c'est un titre de plus pour mériter la reconnaissance des habitans de cette ville, qui lui accordent déjà une considération due à ses talens.

Il doit paroître étonnant qu'à dix lieues de la capitale ce ne soit que d'aujourd'hui qu'on ait introduit l'usage de l'inoculation, tandis que la plupart de nos provinces les plus éloignées, partagent depuis longtemps avec toute l'Europe le bienfait de cette découverte salutaire.

On vient de publier à Vienne; *Versuch einer Geschrift der Physiognomik und der damit verbundenen Wissenschaften von Orbilio Antroposco*; c'est-à-dire, essai d'histoire de la Physiognomonie & des autres sciences qui y ont rapport; Ce livre contient beaucoup de choses qui méritent d'être lues, & sur-tout, d'après les anciens. Tout ce qui regarde la Profoposcopia médicale, & qui peut être utile dans la Séméiotique y paroît bien traité.

*Chretien-Gottlieb Eschenbach*, nommé depuis peu membre honoraire de la société économique de Leipzick, vient de donner pour son doctorat en médecine: *Specimen de liquoribus salinis officinarum eorumque Virtutibus medicis*; opuscule élégamment écrit. A ce sujet, *Ernest-Gottlieb Bose* a fait imprimer un programme, de *Fabricâ vasculosâ vegetabili & animali*.

*Chrétien-Gottlieb-Frédéric Webel*, maître-ès arts,

Q q üj

a publié pour le doctorat en médecine une Dissertation *de Sputis*; il y traite de la définition, de l'origine, des causes & des différentes espèces de crachats: M. *Jean-Charles Gehler* y a joint un Programme, *de utero in partu rupto*.

*Christian-Frédéric Hartwig* a soutenu pour le doctorat une Dissertation, *de nonnullis antimoni præparatis, eorundemque usu medico*. Il y est principalement fait mention de l'antimoine cru, de l'antimoine diaphorétique, du mercure de vie, du tartre émétique, du verre ciré d'antimoine, du vin d'antimoine d'*Huxham*, du régule d'antimoine médicinal, du soufre doré d'antimoine, du kermes minéral, de la teinture âcre d'antimoine, de la teinture d'antimoine tartarisée, & de quelques autres teintures. Le programme qui suit, composé par M. *Ernest-Gottlieb Bose*, a pour titre: *de Stasi humorum à Medico clinico & forensi dijudicandâ*.

---

#### A V I S.

On a'annoncé dans divers ouvrages périodiques la pompe pour les seins, de M. *Bianchi*. Pour faire apprécier les avantages de cet instrument, il nous suffit de renvoyer à la Lettre de M. *Destremeau*, accoucheur de Madame la Comtesse d'Artois. Cette Lettre se trouve dans le vol. LIX du Journal de Médecine, page 142. Comme nous avons reçu plusieurs lettres pour demander l'adresse de l'inventeur de cet instrument, nous croyons devoir la joindre ici; M. *Bianchi*, rue Saint-Honoré, au dessus de la rue des Frondeurs, vis-à-vis la maison du Notaire.

N<sup>os</sup> 2, 3, 4, 5, M. GRUENWALD.  
6, M. LE ROUX DES TILLET.  
7, M. ROUSSEL.

*Additions au cahier de septembre.*

Page 261, ajoutez au titre du *Mémoire de M. Cuffon* :  
Extrait de la Séance publique de la Société royale  
des Sciences de Montpellier, du 27 décembre 1781,  
page 97.

Page 275, ligne 20, ajoutez, le *Mémoire de Venel* se  
trouve dans le vol. V des étrangers de l'Académie  
des Sciences de Paris.

*Errata pour le cahier d'octobre.*

Page 315, ligne 26, juillet, lisez août.

Page 374, ligne 15, garnifons, lisez des garnifons.

Page 390, ligne 22, anc, lisez and.

Page 394, ligne 24, *hydartrus*, lisez *hydarthrus*.

La dissertation de M. *Marrigues*, annoncée dans le  
cahier d'octobre sous le n<sup>o</sup> 14, ne se trouve point chez  
*Lambert*, mais chez *Méguignon l'aîné*, rue des Cor-  
deliers.

*Errata pour le cahier de novembre.*

Page 435, ligne 9, *faisoient*, lisez *faisoit*.

Page 475, ligne 20, après *quinquina*, ajoutez *qui*.

Page 488, ligne 15, *voyez*, lisez *voies*.

Page 489, ligne 4, *teurs*, lisez *teurs*.

Page 494, ligne 24, *leur*, lisez *leurs*.

Page 505, ligne 24, *Kook*, lisez *Cook*.

Page 509, ligne 3, *Tragu*, lisez *Traug*.

Voyez page 506 à la fin de l'article *Augusti Brouf-*  
*sonnet*, lisez ainsi ce qui suit, le *Gobius Strigatus...*  
*Ocellaris*, le *Pleuronectes Mancus*, le *Chatodon Trioste-*  
*gus... Faber... Longirostris*. Le *Polynemus Plebeius*, le  
*Clupea cyprinoides... Thrissa... Setirostris*.

*Errata pour le cahier de décembre, page 602.*

Il n'a pas encore été fait mention de la première  
partie, on en trouvera la notice dans le cahier prochain  
*pag. 606. li. 5 l. il ne faut pas.*

---

## T A B L E.

<i>REMARQUES sur la fièvre puerpérale.</i> Par M. Doublet, méd.	Page 513
<i>Observat. sur le pylore &amp; le pancréas cartilagineux.</i> Par M. Sebire, médecin,	548
<i>Observation sur un spina ventosa.</i> Par M. Boquis, chirurgien.	551
<i>Observat. sur l'ouverture des panaris.</i> Par M. Beaulhier de la Bouchardiere, méd.	558
<i>Mémoire sur la terre foliée.</i> Par M. De Lunel, apothicaire,	570
<i>Lettre sur une suppression d'urine, suivie de la mort,</i>	576
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1783.</i>	579
<i>Observations météorologiq. faites à Montmorenci,</i>	582
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	585
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	586

### NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie &amp; Prix,</i>	587
<i>Médecine,</i>	599
<i>Chirurgie,</i>	607
<i>Physique,</i>	ibid.
<i>Annonces,</i>	612
<i>Avis,</i>	614

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,  
le *Journal de Médecine* du mois de Décembre 1783.  
A Paris, ce 24 Novembre 1783.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1783.

❖————❖————❖————❖————❖————❖————❖

# TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les six derniers mois du  
Journal de Médecine de l'année 1783,  
formant le Tome LX<sup>e</sup>.

## EXTRAITS

### OU ANALYSES DE LIVRES.

<i>DES SPÉCIFIQUES EN MÉDECINE ; par M. GASTELLIER,</i>	Page 3
<i>Recherches sur la petite-vérole, &amp;c ; par M. DE ROUSSEL,</i>	97
<i>Nouvelles recherches sur l'économie animale ; par M. VRI NAULD,</i>	193
<i>Descriptions des épidémies qui ont régné depuis quelques années dans la généralité de Paris,</i>	299
<i>Œuvres posthumes de M. POUTEAU. Second Extrait,</i>	401
<i>Remarques sur la fièvre puerpérale ; par M. DOUBLET,</i>	514

### LIVRES ANNONCÉS.

#### 1<sup>o</sup>. HYGIÈNE.

<i>Médec. pastorale diététique ; par M. LEUTHNER,</i>	73
<i>Erreurs populaires ; par M. D'IHARCE,</i>	173
<i>Les enfans élevés dans l'ordre de la nature ; par M. DE FOURCROY,</i>	276
<i>Instructions concernant les femmes enceintes ; par M. S. **</i>	385
<i>Instructions pour les gardes malades ; par M. MAY,</i>	385

<i>Fèvre remittente des enfans ; par M. BUTLER,</i>	70
<i>Observations sur les maladies des Européens dans les climats chauds ; par M. FONTANA ;</i>	71
<i>Recherches sur les causes auxquelles on a attribué les maladies putrides ; par M. ALEXANDER ;</i>	74
<i>Considérations sur les maladies putrides ; par M. BELINGHIERI ;</i>	169
<i>RUAZÈS, de la petite vérole &amp; de la rougeole, traduit du latin ; par M. CHANNING ;</i>	175
<i>Mémoire historique &amp; médical sur le Dragonneau des Perles ; par M. FUSCHS ;</i>	176
<i>Dissertation sur les maladies des enfans ; par M. DIMLER ;</i>	177
<i>Dissertation sur l'usage de la saignée dans les maladies bilieuses ; par M. BADE,</i>	178
<i>Remarques pratiques sur le ténia ; par M. CUSSON,</i>	265
<i>Instruction médicale concernant l'hydrophobie,</i>	263
<i>Examen des dissolvans de la pierre ; par M. HOME,</i>	265
<i>Dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies ; par M. LOMBARD,</i>	266
<i>Analectes de médéc. pratique ; par M. KROCK,</i>	268
<i>Dissertation sur le temps le plus propre à administrer les émétiques dans les fièvres intermittentes ; par M. MELART,</i>	269
<i>Usage des roborans restreint dans la foiblesse morbifique ; par M. MATHIAS,</i>	271
<i>Observations de médecine ; par M. VILLAR,</i>	272
<i>Traité des dartres ; par M. POUPART,</i>	377
<i>Observations sur le traitement de la gonorrhée, traduites de M. FOART-SIMONS,</i>	379
<i>Nouvelles additions aux sciences naturelles &amp; médicales ; par M. SELLE,</i>	380
<i>De l'influence des affections de l'ame dans les maladies nerveuses des femmes ; par M. DE BEAU-CHENE,</i>	385

<i>Observations &amp; recherches sur l'usage de l'aimant en médecine ; par MM. ANDRY &amp; THOURET,</i>	385
<i>Conspectus medicinæ theoreticæ ad usum academicum auctore GREGORY,</i>	470
<i>Addition à l'épidémie du printemps de l'année 1782 ; par M. METZGER,</i>	474
<i>Observations sur la fièvre des prisons, des hôpitaux &amp; des vaisseaux ; par M. ROBERTSON,</i>	475
<i>Discours prononcé dans la chaire de vérité à Peterbourg ; par M. GROT,</i>	476
<i>Considérations sur la dysenterie ; par M. MUR-SINNA,</i>	599
<i>Observations sur le cancer ; par M. MARTINET,</i>	605

## 3° ANATOMIE, PHYSIOLOGIE &amp; CHIRURGIE.

<i>Abrégé d'anatom. à l'usage des élèves en chirurgie,</i>	479
<i>Réflexions sur la conformation des os du crâne dans l'enfant nouveau-né ; par M. THOURET,</i>	384
<i>Dissert. physiologique &amp; chirurgicale sur la formation &amp; les vices du cal ; par M. MARRIGUES,</i>	388
<i>Remarques sur l'impotence des extrémités inférieures ; par M. PERCIVAL-POTT,</i>	79
<i>Essai d'un nouveau système de la pratique des accouchemens ; par M. HAGEN,</i>	81
<i>Système de chirurgie ; par M. BELL,</i>	178
<i>Dissert. sur la luxation du bras ; par M. BONN,</i>	181
<i>Précis de l'art des accouchemens ; par M. CHEVREUL,</i>	182
<i>Nouvelle méthode de traiter les fractures &amp; les luxations, traduites par M. LASSUS,</i>	386
<i>Observations pratiques sur l'amputation &amp; sur le traitement consécutif ; par M. ALANSON,</i>	390
<i>Exposé d'une nouvelle méthode de traiter les tumeurs des articulat. par M. PARK DE LIVERPOOL,</i>	394
<i>Defectioe synchondroseos ossium pubis in partu difficili, auctore WALTER,</i>	477
<i>Traite du bronchocelle, ou goître ; par M. PROSSER,</i>	480

## 620 TABLE GÉNÉRALE

*Dissertation sur les lochies, & sur la retention & l'extraction de l'arrière-faix ; par M. PASTA, 602*

4<sup>e</sup>. HIST. NATURELLE, PHYSIQUE, BOTANIQUE, MATIÈRE MÉDIC. PHARMACIE & CHYMIE.

*Confidérations sur les montagnes volcaniques ; par M. COLLINI, 500*

*Voyages aux îles de Lipari ; par M. DE DOLOMIEU, 502*

*P. M. A. BROUSSONET, Ictiologia sistens piscium descriptiones & icones, 505*

*Recueil de pièces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'église de S. Eloy à Dunkerque, 395*

*Précis des phénomènes électriques ; par M. SIGAUD DE LA FOND, 182*

*Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, 277*

*Expériences & observations de M. PRIESTLEY, traduites par M. GIBELIN, 496*

*Physique générale & particulière ; par M. DE LA CEPEDE, 607*

*Histoire des mousses feuillues ; par M. HEDWIG, 186, & 488*

*Supplementum plantarum systematis vegetabilium editionis decimæ tertiæ ; par M. CHARLES DE LINNÉ, 491*

*Flore de Bourgogne, 494*

*Nouveau remède qui peut être substitué au quinquina ; par M. BUCHAVE, 170*

*Essai analytique sur les eaux minérales de Dinan, &c. par M. CHIFOLIAU, 273*

*Avis aux personnes qui font usage des eaux de Plombières ; par M. DIDELOT, 275*

*Procédé pour la composition des gouttes du général LA MOTTE, 68*

*Dictionnaire pharmaceutique & chimique, par M. CASSIVUCH, 481*

J. J. PLENK, Pharmacologia chirurgica,	481
A. V. ZARDA, Pharmaca vegetabilia, &c.	483
<i>Réflexions sur la préparation du sirop de violettes ;</i> par M. MERK,	485
<i>Essais sur la platine,</i>	83
<i>Description d'un nouveau fourneau chimique ;</i> par M. REUSS,	84

## 5°. MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

<i>Plan d'un catalogue de livres &amp; de dissertations rela-</i> <i>tifs à l'art vétérinaire ;</i> par M. HENZE,	83
<i>Manuel de médecine vétérinaire pratique, &amp;c.</i>	278

MÉMOIRES, DISSERTATIONS  
ET OBSERVATIONS.

## 1°. MÉDECINE.

<i>Observations sur un ténia ;</i> par M. SIBLOT,	22
<i>Mémoire sur l'électricité médicale ;</i> par M. DE RO- SIERES,	24
<i>Réflexions sur la coagulation du lait &amp; sur l'engor-</i> <i>gement des glandes ;</i> par M. LE TUAL,	32
<i>Observation sur une hydropisie de poitrine ;</i> par M. DUPLAN,	113
<i>Observation sur une petite-vérole inoculée ;</i> par M. BRILLOUET,	120
<i>Lettre de M. DOURLIN à M. BOUCHER, sur</i> <i>l'apoplexie,</i>	210
<i>Remarques sur une épilepsie accidentelle, guérie par</i> <i>les fleurs de zinc ;</i> par M. PONCHÉ,	311
<i>Observation sur un ulcère au sein ;</i> par M. BOU- CHEREAU,	317
<i>Remarques de M. SUTTON, sur le détail inséré dans</i> <i>le Journal d'août ;</i> par M. BRILLOUET,	420
<i>Observations sur les bons effets des liqueurs spiri-</i> <i>tueuses dans les maladies pituiteuses ;</i> par M. SUMEIRE,	431
<i>Observation sur le pylore &amp; le pancréas trouvés car-</i> <i>tilagineux ;</i> par M. SEBIRE,	548

## 622 TABLE GÉNÉRALE

*Extraits des prima mensis de la Faculté de Médecine de Paris, ou maladies qui ont régné dans cette ville durant le mois de*

Mai 1783, pag. 55	Août 1783, pag. 353
Juin 1783, ... 242	Septembre 1783, 446
Juillet 1783, ... 352	Octobre 1783, 579

*Maladies observées à Lille, par M. BOUCHER, médecin, durant le mois de*

Mai 1783, pag. 62	Août 1783, pag. 358
Juin 1783, ... 154	Septembre 1783, 452
Juillet 1783, ... 248	Octobre 1783, 586

## 2°. ANATOMIE, PHYSIOLOGIE &amp; CHIRURGIE.

*Observation sur une plaie au poignet; par M. GOIRAND, 41*  
*Réponse au Mémoire à consulter de M. DESGRANGES; par M. MOTTE, 129*  
*Observation sur un abcès à la région iliaque; par M. TRABUC, 146*  
*Lettre de M. VANDORPE à M. DESGRANGES, sur les hernies, accompagnées de gangrène, 217*  
*Observation sur l'extraction d'un épingle à friser & d'une pierre; par M. HUARD, 229*  
*Observ. sur l'extraction d'un morceau de bois, devenu noyau d'une pierre; par M. DOLIGNON, 236*  
*Observat. sur une plaie pénétrante dans la capacité du bas-ventre; par M. BOQUIS, 319*  
*Observation sur une plaie pénétrante dans le ventre; par M. BOURGINE DE LETANG, 323*  
*Observ. sur un accouchement, dans lequel l'arrière-faix étoit implanté au col de la matrice; par M. GARLAUD, 326*  
*Observation sur une femme enceinte, suspendue par les bras; par M. GLAND, 332*

DES MATIERES. 623

- Observation sur un enfant putréfié dans le sein de sa mère, & dont les os sont sortis par le nombril; par M. GENIL, 334*  
*Lettre de M. DESGRANGES, à l'Edit. du Journ. 350*  
*Observation sur des contusions au bas-ventre; par M. LÉAUTAUD, 434*  
*Observ. sur un spina ventosa; par M. BOQUIS, 551*  
*Observ. sur l'ouverture des panaris; par M. BEAUSIER DE LA BOUCHARDIERE, 558*  
*Lettre sur une suppression d'urine, 576*

3°. HIST. NATURELLE, PHYSIQUE, BOTANIQUE, MATIERE MÉDIC. PHARMACIE & CHYMIE.

- Remarques de M. BERGERET, adressées à M. PAULET, 338*  
*Lettre de M. BERNARD sur les gouttes anodynnes de l'abbé ROUSSEAU, 49*  
*Examen chymique de la poudre, dite Suprême, de M. DE GODERNAUX; par M. CROHARÉ, 536*  
*Mémoire sur la terre foliée; par M. DE LUNEL, 570*  
*Observations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris; par le père JAU-COURT, durant les mois de*

Mai 1783, pag. 58	Août 1781, pag. 354
Juin 1783, . . . 150	Septembre 1783, 448
Juillet 1783, . . . 244	Octobre 1783, 582

- Observations météor. faites à Lille, par M. BOUCHER, pendant les mois de*

Mai 1783, pag. 61	Août 1783, pag. 357
Juin 1783, . . . 153	Septembre 1783, 451
Juillet 1783, . . . 247	Octobre 1783, 585

BIBLIOGRAPHIE.

- Explication d'un passage des épidémies d'HIPPOCRATE; par M. GOULIN, 280*  
*Lettre de M. GOULIN, 506*

## 624 TABLE GÉNÉR. DES MATIÈRES.

## MÉMOIRES ACADEMIQUES (a).

<i>Mémoires de la Société de Batavia à Rotterdam ,</i>	
<i>vol. v ,</i>	63
<i>Transactions philosophiq. de la Société royale de Lon-</i>	
<i>dres ,</i>	163 & 590
<i>Acta Academ. elect. Moguntinæ , pour les années</i>	
<i>1780 &amp; 1781 ,</i>	168
<i>Commentationes Soc. Reg. Sci. Gottingensis ,</i>	
<i>pour les années 1778 &amp; 1779 , vol. j &amp; ij ,</i>	249
<i>Mém. de l'Acad. royale de Stockholm , pour l'année</i>	
<i>1778 ,</i>	255
<i>Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon , les</i>	
<i>deux premiers Semestres 1782 ,</i>	460
<i>Académie royale des Sciences de Suède ,</i>	596

## AVIS ET ANNONCES.

<i>Prix de l'Acad. royale des Sciences de Paris ,</i>	85
— <i>de la Société royale de Médecine ,</i>	360
— <i>de la Faculté de Médecine de Paris ,</i>	369
— <i>extraord. prop. par l'Ac. des Sci. de Paris ,</i>	587
<i>Programme de la Société Zélandoise des Sciences</i>	
<i>établie à Flessingue , pour l'année 1782 ,</i>	373
— <i>relatif à la corresp. de la Soc. roy. de Méd. ,</i>	453
— <i>de l'Académie des Sciences de Lyon ,</i>	455
<i>Séance publique de l'Ac. roy. de Chirurg. ,</i>	88 & 155
— <i>de la Société royale de Médecine ,</i>	359
— <i>de la Faculté de Médecine de Paris ,</i>	369
— <i>du Collège de Pharmacie ,</i>	371
<i>Avis bibliographique concernant ce Journal ,</i>	94
<i>Phytonomatotechnie universelle ; par M. BERGE-</i>	
<i>RET ,</i>	191 & 398
<i>Herbier de la France ; par M. BULLIARD ,</i>	510
<i>Nouvelles en Médecine ,</i>	508 & 512

(a) Pour les Programmes & Prix, voyez l'article AVIS & ANNONCES.

Fin de la Table générale des Matières.